

Histoire et civilisation du livre

Revue internationale
XVI

Rédacteur en chef: Yann SORDET



DROZ
2020

OÙ VA L'HISTOIRE DU LIVRE?
BILANS ET CHANTIERS DANS LE SILLAGE
D'HENRI-JEAN MARTIN
(1924-2007)

Dossier édité par Christine Bénévent,
Emmanuelle Chapron et Jean-Dominique Mellot

Introduction

Il était difficile, pour une revue intitulée *Histoire et civilisation du livre* – en résonance avec la conférence créée pour Henri-Jean Martin à l'École pratique des Hautes Études en 1963 –, revue où abondent références et allusions directes ou diffuses à ses écrits, de ne pas consacrer, à maintenant plus de treize ans de sa mort, un dossier à part entière au père fondateur de l'histoire du livre et à ce qu'il a pu léguer ou inspirer. Un tel dossier, cela dit, ne pouvait être conçu sur le modèle d'un hommage classique qui, pour ceux et celles l'ayant bien connu, n'aurait certainement pas été du goût de Martin, au moins sous une forme directe et imprimée. Il ne pouvait être question non plus de « mélanges » n'entretenant que des rapports officiels et ténus avec l'homme et ce qu'il a produit ou suscité. L'ensemble de textes que présente aujourd'hui *Histoire et civilisation du livre* vise donc plutôt, après les volumes collectifs célébrant le cinquantenaire (2008) de *L'Apparition du livre*¹, et les deux journées dédiées à Henri-Jean Martin en novembre 2017², à poursuivre une interrogation plurielle sur l'apport de Martin, sa postérité et l'actualité des recherches qui se réclament de lui. De fait, son œuvre, depuis *L'Apparition du livre* (1958), dont il est coauteur avec Lucien Febvre et qui a fait surgir

* Conservateur général à la BnF, chef du service de l'Inventaire rétrospectif des fonds imprimés, J.-D. Mellot a été chargé de conférences en histoire et civilisation du livre à l'École pratique des Hautes Études (IV^e section) de 1999 à 2019. Durant sa scolarité à l'École nationale des chartes, entre 1980 et 1985, il a été l'élève d'Henri-Jean Martin, qui a dirigé ses deux thèses successives, *La Vie du livre à Rouen sous le règne de Louis XIV (1643-1715)* (École des chartes, 1985) et *Dynamisme provincial et centralisme parisien : l'édition rouennaise et ses marchés (v. 1600 – v. 1730)* (Paris-I-Sorbonne, 1992), et l'a invité à faire partie de la centaine de contributeurs de deux entreprises éditoriales emblématiques de « l'histoire du livre à la française », l'*Histoire de l'édition française* (1982-1986) et l'*Histoire des bibliothèques françaises* (1988-1992). H.-J. Martin a apporté la caution de sa préface et de ses articles « Histoire du livre imprimé » et « Livre » au *Dictionnaire encyclopédique du livre* (2002-2011), dont J.-D. Mellot a été le responsable scientifique pour le domaine « Histoire du livre et de l'édition ».

¹ *La Storia della storia del libro. 50 anni dopo L'Apparition du livre. Atti del seminario internazionale, Roma, 16 ottobre 2008*, éd. Maria Cristina Misiti, Rome, 2009; *Cinquante ans d'histoire du livre de L'Apparition du livre (1958) à 2008 : bilan et projets*, éd. Frédéric Barbier et Istvan Monok, Budapest, Országos Széchényi Könyvtar, 2009; *50 ans d'histoire du livre : 1958-2008*, dir. Dominique Varry, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2014.

² *Histoire du livre et pouvoirs de l'écrit*, colloque en hommage à Henri-Jean Martin organisé par Christine Bénévent, Paris, École nationale des chartes, 17-18 novembre 2017, précédé le 16 novembre au soir par le dévoilement d'une plaque en l'honneur d'H.-J. Martin dans la rotonde de la bibliothèque de l'École, rotonde qui porte désormais son nom.

l'histoire du livre en tant que nouveau domaine de recherche, jusqu'à son dernier ouvrage, posthume, *Aux sources de la civilisation européenne* (2008), où il n'est plus question ni de livre ni même d'écrit³, sans même évoquer les articles, préfaces, conférences, cours et conversations, n'est pas seulement substantielle et large. Elle a impliqué et stimulé – elle continue de le faire – quantité de chercheurs, d'étudiants, de professionnels des bibliothèques, de lecteurs, voire de « liseurs » comme il aimait à les qualifier pour les distinguer des lecteurs « usagers » ou « institutionnels ». Aujourd'hui consacrée au plan international, l'histoire du livre telle qu'Henri-Jean Martin l'a fait émerger et inspirée est tout sauf une « école » exclusive peuplée de disciples. À l'image de son fondateur (« *Martin's most impressive quality was his imagination and openness to new ideas* » rappelle Paul Saenger dans sa présente contribution), c'est une « discipline interdisciplinaire » et vivante. Elle poursuit la voie exigeante que Martin a ouverte, y compris en exauçant le vœu de celui-ci d'élargir continuellement ses territoires d'exploration et ses champs de questionnement, y compris même en suscitant la critique des prises de position du Maître.

Difficile, donc, de ne pas consacrer tout un dossier au legs d'Henri-Jean Martin, mais difficile également de composer pareil dossier d'une façon qui soit indiscutable. Il n'existe pas en effet un unique héritage mais une pluralité d'héritages de Martin, entre lesquels lui-même du reste ne souhaitait pas établir de *distinguo* ni de hiérarchie. N'avait-il pas appelé au dépassement permanent de la discipline qu'il avait fait éclore⁴? Revendiquer l'éclairage de *L'Apparition du livre* par-delà l'érudition bibliographique et l'approche littéraire classique, s'ouvrir à l'« histoire sociale du livre » à la suite du grand défricheur de *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle* (1969), s'enthousiasmer pour les synthèses collectives dirigées ou accompagnées par lui (*Histoire de l'édition française* [1982-1986], *Histoire des bibliothèques françaises* [1988-1992], *Dictionnaire encyclopédique du livre* [2002-2011]), se laisser entraîner de l'histoire du livre à une dense réflexion sur *Histoire et pouvoirs de l'écrit* (1988), puis sur la mise en page et la mise en texte avec *La naissance du livre moderne (XIV^e-XVII^e siècle)* (2000), revisiter l'évolution du rapport de l'historien à son œuvre à travers *Les métamorphoses du livre* (2004), enfin le suivre dans sa quête des systèmes de communication développés par l'espèce humaine en fonction de l'évolution de ses aptitudes cognitives dans *Aux sources de la civilisation européenne* (2008) : rien de tout cela n'était incompatible aux yeux d'Henri-Jean Martin. Aucune

³ Pour une approche critique de ce dernier ouvrage, voir J.-D. MELLOT, « Lire (et relire) Henri-Jean Martin, *Aux sources de la civilisation européenne* », *Bulletin des bibliothèques de France* [désormais *BBF*], n° 15, juin 2018, p. 106-112.

⁴ Notamment dans H.-J. MARTIN, *Les métamorphoses du livre, entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 215-216, ainsi que dans les interviews accordées à Anne-Marie Bertrand et Martine Poulain dans le *BBF*, t. 49, n° 5, 2004, p. 21-23, et à Laurence Santantonios dans *Livres Hebdo*, n° 545, 20 février 2004, p. 76.

de ces orientations de recherche n'avait à être découragée ou reniée, frappée d'obsolescence ou décrochée de la dynamique enclenchée en 1958 et désormais relayée par une multitude d'historiens et de chercheurs.

Il est vrai que Martin se prenait en ses dernières années à craindre que l'histoire du livre ne devienne une « discipline très classique »⁵, menacée aussi bien par les routines que par une forme d'entre-soi⁶. Il n'était pas convaincu par l'idée qu'elle constitue un domaine autonome au sein de la recherche. Comme l'a rappelé à juste titre Frédéric Barbier, le livre et l'imprimé ne représentaient somme toute pour Henri-Jean Martin « qu'un mode spécifique de la communication sociale ». L'histoire du livre devait simplement être « entendue comme partie de l'histoire des moyens sociaux de communication », au cœur d'une problématique historique plus générale « visant à envisager le fonctionnement global des sociétés »⁷. Mais en contextualisant et en relativisant le livre – à une époque où, suivant la formule même de Martin, il « allait encore de soi » –, puis successivement l'édition, le média imprimé, l'écrit, l'oralité même et le langage humain dans son dernier ouvrage⁸, en relativisant l'objet même de recherche dont il avait dégagé la spécificité, le fondateur de l'histoire du livre avait en quelque sorte prémuni celle-ci contre toute dérive « classiciste », voire sclérosante. Il avait au contraire rendu, d'une certaine façon, le projet de l'histoire du livre encore plus intéressant et légitime. Forte de la hauteur de vue que lui a fait prendre Martin au sein des sciences humaines, cette discipline encore jeune ne pourrait-elle se prévaloir de son attention à la matérialité, de son héritage relativiste et de sa profondeur historique pour éviter de laisser l'étude du livre et de la culture écrite se dissoudre dans le « nouveau fourre-tout indéterminé [...] des communications »⁹ ou se laisser piéger par ce qui ne serait qu'une « bulle cognitive » de plus en plus déconnectée de ses objets de recherche comme de ses sources ?

⁵ Voir à ce sujet Anne-Marie BERTRAND, « À propos », introduction à *50 ans d'histoire du livre...*, *op. cit.*, p. 9-14, notamment p. 13-14.

⁶ À la fin de l'article « Histoire du livre imprimé » du *Dictionnaire encyclopédique du livre* (*op. cit.*, t. II, 2005, p. 478), H.-J. Martin en vient à redouter que, faute de s'intégrer à une réflexion plus large sur la réception des différents médias et à l'apport des sciences cognitives « avec tout ce que cela comporte de pluridisciplinarité », « le discours sur le livre [...] puisse devenir un thème d'exercices pour moutons de Panurge [...] l'histoire du livre se trouverait alors cantonnée à un *ghetto* d'amateurs et de spécialistes ».

⁷ Frédéric BARBIER, « 1958 : Henri-Jean Martin et l'invention de la “nouvelle histoire du livre” », *Cinquante ans d'histoire du livre de L'Apparition du livre (1958) à 2008...*, *op. cit.*, p. 7-26, citation p. 25.

⁸ Dans *Aux sources de la civilisation européenne*, il livre notamment de très belles pages sur l'oralité, ses cultures et ses pouvoirs (p. 609-694).

⁹ L'expression est d'A.-M. BERTRAND, « À propos », *art. cit.*, p. 13-14. Plus généralement, sur le bien-fondé du maintien d'un champ d'étude spécifique pour le livre, voir J.-D. MELLOT, « Qu'est-ce que le livre ? Qu'est-ce que l'histoire du livre ? Points de départ et perspectives », *HCL*, II, 2006, p. 5-18, notamment p. 12-18.

Ainsi les contributions qui suivent reflètent-elles dans leur diversité ce qu'on pourrait appeler la dette de l'histoire du livre à l'apport d'Henri-Jean Martin et les réponses aux amplifications successives qu'il a données à ce champ de recherche. Ces textes, que nous nous permettrons de présenter et de commenter en suivant le fil thématique du dossier, sont porteurs de problématiques tant historiographiques qu'épistémologiques et méthodologiques. Il s'agit également d'ambitions et de chantiers de recherche en cours ou à venir, car apporter sa pierre au projet d'« histoire totale » tracé par l'œuvre de Martin, c'est aussi le prolonger, le compléter, voire, chemin faisant, le critiquer, et en définitive lui rendre un hommage en action, le seul qu'il aurait accepté et apprécié.

DÉFRICHEMENTS ET DÉCOUVERTES

Dans cette première partie ont été regroupées des contributions envisageant certaines des explorations successives dont la carrière de Martin est jalonnée.

Catherine Kikuchi (« Henri-Jean Martin, l'histoire du livre et les archives ») rappelle ainsi combien a été décisive, dans la démarche d'historien de Martin, la moisson d'archives qui a abouti en 1969 à sa thèse *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*. Plus que *L'Apparition du livre*, brillante synthèse réalisée essentiellement de seconde main à partir de travaux érudits mais inégaux et dispersés, *Livre, pouvoirs et société* marque l'avènement d'une « nouvelle histoire du livre », menée dans les grandes largeurs, pourrait-on dire, et qui « invente » ses propres sources. Homme seul mais porté par un appel d'air historiographique, le promoteur de cette nouvelle histoire ne se contente pas d'identifier, inventorier, catégoriser un maximum de livres conservés ; il fait également parler la masse d'archives pertinentes (contrats, inventaires, enquêtes, sources corporatives, judiciaires, policières, etc.) qui en resituent les acteurs et les enjeux économiques, sociaux, politiques – le tout en un temps de basculement décisif pour la capitale française, le XVII^e siècle. Henri-Jean Martin, à la faveur de cette somme, pose un jalon essentiel au programme esquissé dans *L'Apparition du livre* ; le voilà même qui réalise, à la grande satisfaction de l'école des Annales, le « raccordement » tant attendu de l'histoire du livre à l'histoire générale. Devenu l'année suivante (1970) professeur à l'École des chartes, il suscite nombre de vocations de défricheurs parmi ses élèves, et sa démarche, avec le temps, gagne en influence bien au-delà des Chartes. C. Kikuchi donne une idée de l'écho qui a pu être donné à une telle exploitation des archives dans d'autres contextes et particulièrement pour l'histoire du livre vénitien des XV^e et XVI^e siècles.

Paul Saenger, en une contribution parsemée de précieux souvenirs personnels (« *Henri-Jean Martin and the birth of the history of reading: a memoir* »), évoque une autre étape historiographique majeure dans le cheminement d'Henri-Jean Martin : la « naissance de l'histoire de la lecture », incarnée dans une rencontre

déterminante advenue en 1980 aux États-Unis. Les travaux de P. Saenger, notamment sur les origines de la lecture silencieuse à l'âge du *codex*, rejoignent alors les préoccupations de Martin sur la question de savoir, non pas seulement « ce que les éditeurs choisissaient de publier et ce que les gens choisissaient de lire », mais quelles étaient « les manières de lire au sens le plus matériel de cette expression »¹⁰. Il en découle une amicale collaboration et aussi une démarche qui aboutira en 2000 à *La naissance du livre moderne. Mise en page et mise en texte du livre français (XIV^e-XVII^e siècle)*. Cet ouvrage entend abolir la coupure, maintenue jusque-là par la recherche, entre manuscrits et imprimés, en mettant en évidence la permanence des dispositifs visuels présents sur les pages de la fin du Moyen Âge au Grand Siècle. Et on sait qu'Henri-Jean Martin, à la lumière de l'apport des neurosciences, n'a cessé d'enquêter par la suite sur les processus cognitifs à l'œuvre dans l'acte de lire et sur les dispositifs conçus pour le favoriser.

La dernière contribution de cette partie, due à Olivier Desgranges, interroge la rencontre entre histoire et philosophie à travers l'œuvre d'Henri-Jean Martin, ou plus exactement à travers ses derniers ouvrages, ceux où il amorce, avec *Histoire et pouvoirs de l'écrit* (1988), un débordement du champ de l'histoire du livre *stricto sensu*. Pour élargir les perspectives et embrasser une histoire plus générale de l'écrit puis de la communication humaine, Martin recherche des points d'appui dans plusieurs directions, dont un certain nombre d'approches philosophiques. Évoquant notamment les références à Erwin Panofsky et à Ernst Cassirer, O. Desgranges relève à bon droit que la démarche de Martin s'inscrit alors d'une certaine façon dans le droit fil de celle de Febvre, son premier mentor : « Toute histoire sérieuse doit être une histoire de ce que Lucien Febvre appelait "l'outillage mental", même si l'expression est ambiguë et peut paraître en partie démodée » (H.-J. Martin, *Les métamorphoses du livre*, 2004, p. 75-76). Rejoignant en cela le propos de P. Saenger, O. Desgranges note que *La naissance du livre moderne*, consacrant l'apport fondamental d'une codicologie et d'une bibliographie matérielle renouvelées, est l'ouvrage « qui met en œuvre de la manière la plus évidente la thèse de la corrélation entre formes de l'écrit, pouvoir et pensée » et montre « comment la structure d'un livre et sa visualisation traduisent la logique dominante d'une société ». Mais c'est dans *Aux sources de la civilisation européenne*, ouvrage posthume et inachevé¹¹,

¹⁰ H.-J. MARTIN, « Lectures et mises en texte », dans *Histoires de la lecture : un bilan des recherches. Actes du colloque des 29 et 30 janvier 1993*, dir. Roger Chartier, Paris, éd. de la Maison des sciences de l'Homme, 1995, p. 250.

¹¹ Voir J.-D. MELLOTT, « Lire (et relire) Henri-Jean Martin, *Aux sources de la civilisation européenne* », *art. cit.*, p. 110-111. Comme Martin l'annonçait lui-même en novembre 2005, deux volumes devaient suivre, en effet, l'un « sur le règne de l'écriture basé sur l'étude des instruments de communication et des systèmes de pensée dominants durant le Moyen Âge et les Temps modernes », l'autre « sur l'Europe de la mondialisation au temps de la révolution médiatique »

même s'il s'agit d'une somme impressionnante, que la mobilisation des autorités philosophiques est la plus forte. Martin, délaissant pour ainsi dire son magistère de fondateur de l'histoire du livre, s'y fait penseur solitaire et tente de faire « dialoguer » nombre de théoriciens pour nourrir sa propre réflexion. S'il se réfère fréquemment à Platon, ce n'est certes pas pour marquer une adhésion aux positions ontologiques de celui-ci, mais plutôt parce qu'il y trouve des vues de grand intérêt en particulier sur la place et les pouvoirs de l'oralité. De même la référence la plus récurrente et féconde du dernier ouvrage de Martin, celle à laquelle il donne le dernier mot d'*Aux sources de la civilisation européenne*, à savoir *La connaissance objective, une approche évolutionniste* (traduction française de 1998) de Karl Popper (1902-1994), avec sa théorie des « Trois Mondes »¹², ne signifie nullement que l'historien soit tenté par « un retour vers le monde des idées platoniciennes voire vers l'idéologie dualiste », comme le note judicieusement O. Desgranges. En revanche la vision de Popper, outre son rejet du déterminisme, offre une réponse possible à une interrogation qui occupe Martin depuis toujours et se lit déjà en filigrane dans la problématique du « livre ferment » de *L'Apparition du livre*: « L'histoire du Monde 3 de Popper, écrit Henri-Jean Martin, [...] pose le problème incontournable de la conscience collective, de ses mécanismes et de ses rapports avec les consciences individuelles et les consciences de groupe. Soit autant de sujets qui constituent la trame de l'Histoire »¹³. Si l'idée est encore ici de faire bénéficier la démarche historique des « philosophes sachant poser les bonnes questions », Martin, comme O. Desgranges l'a bien vu, n'entend aucunement exposer une doctrine épistémologique ; il reste « l'inverse d'un théoricien dogmatique ».

RÉCEPTIONS EUROPÉENNES

À chacune des étapes, l'émergence puis l'amplification de l'histoire du livre est liée – on vient de s'en faire une idée – à des rencontres savantes décisives. Non moins décisif a été, pour l'influence exercée par Henri-Jean Martin, l'accueil qui a été réservé à ses ouvrages à l'échelle internationale. Dans sa postface à la réédition de *L'Apparition du livre*, en 1999, Frédéric Barbier avait déjà eu l'occasion de relever les décalages ayant affecté la réception du livre fondateur

(H.-J. MARTIN, « L'histoire du livre : de la tentation d'une histoire globale à une réflexion sur les systèmes de communication », *Cultura. Revista de história e teoria das ideias*, vol. XXXI, 2005 [i. e. 2006], II^e série, p. 15-26, citation p. 25-26).

¹² H.-J. MARTIN, *Aux sources de la civilisation européenne*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 697 : « ... On réalise mieux comment tout homme est l'héritier d'une mémoire collective sans cesse en action, de systèmes de valeurs et plus largement d'un ensemble de données baptisé le Monde 3 par Popper, autonome par rapport à ses créateurs et propriété collective d'une société, destiné à être modifié au gré des circonstances et des acquis nouveaux. »

¹³ *Ibid.*, p. 293 (conclusion du chapitre 3, « L'Homme tel qu'en lui-même »).

en fonction des aires géographiques et des traditions historiographiques nationales. En fait, la réception de l'œuvre de Martin n'allait de soi nulle part. Pas de rayonnement à espérer en effet sans le rôle capital de médiateurs partageant des préoccupations intellectuelles et des positions institutionnelles proches de celles d'Henri-Jean Martin. Trois contributions du présent dossier permettent d'approfondir ce point en s'efforçant d'élargir également l'enquête aux autres ouvrages de Martin.

Lodovica Braidà (« La réception d'Henri-Jean Martin en Italie. La médiation d'Armando Petrucci ») rappelle d'abord combien l'influence de *L'Apparition du livre* s'est introduite tardivement dans la péninsule, où une traduction n'en a été publiée qu'en 1977, cependant que l'ouvrage avait été traduit dès 1962 en langue espagnole¹⁴. Surtout, c'est de façon pour ainsi dire doublement paradoxale que l'ouvrage a été reçu en Italie: d'une part, c'est le paléographe Armando Petrucci (1932-2018), et non un historien, qui en a été le promoteur et en a rédigé la longue introduction alors que *L'Apparition du livre* se focalisait sur le livre imprimé en ne s'intéressant au manuscrit médiéval que comme un préalable; d'autre part, la traduction ne s'est fondée que sur la nouvelle édition de 1971 et n'est intervenue qu'après de sévères polémiques autour de l'usage des méthodes quantitatives en matière d'histoire socioculturelle – polémiques ouvertes par l'enquête *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle* (1965-1970) dirigée par François Furet. En fait, si Petrucci a jugé utile de faire traduire *L'Apparition du livre*, c'est après avoir pris connaissance des publications suivantes de Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle* (1969) et son article du *Journal des savants* (1975) sur « Culture écrite et culture orale »¹⁵. Estimant que la recherche italienne s'était jusque-là engagée dans une « orientation bibliophilique et volontiers célébrative »¹⁶, il a discerné les promesses dont était porteuse la démarche de Martin, dès *L'Apparition du livre*, pour une « nouvelle historiographie des expressions et des produits de l'écrit ». En retour, Armando Petrucci a indéniablement contribué à l'élargissement des perspectives d'Henri-Jean Martin à la lumière du concept de culture écrite; son influence se lit dans *Histoire et pouvoirs de l'écrit* (1988), dont la traduction italienne a significativement vu le jour dès 1990.

¹⁴ Toutefois, cette traduction espagnole, publiée à Mexico et réalisée par le grand paléographe et historien Agustín Millares Carló (1893-1980), exilé au Mexique depuis la guerre civile, est passée quasiment inaperçue dans le monde hispanophone (voir María Luisa LOPEZ-VIDRIERO, « *L'Apparition du livre* en español: un punto de partida a cincuenta años de estudio », dans *La Storia della storia del libro...*, *op. cit.*, p. 79-91).

¹⁵ H.-J. MARTIN, « Culture écrite et culture orale, culture savante et culture populaire dans la France d'Ancien Régime », *Journal des savants*, 1975, n° 3-4, p. 225-282.

¹⁶ ARMANDO PETRUCCI, « Per una nuova storia del libro », introduction à L. FEBVRE et H.-J. MARTIN, *La Nascita del libro*, Rome, Laterza, 1977, p. VII-XLVIII, citation p. XIII-XIV.

Si en Italie *L'Apparition du livre* a fait l'objet d'une traduction de qualité quoique tardive, en Grande-Bretagne la traduction a été à la fois tardive et, de l'avis de tous, médiocre (*The Coming of the Book*, 1976). Malgré ces handicaps, Raphaële Mouren (« De la bibliographie à l'histoire du livre, la réception des travaux d'Henri-Jean Martin en Grande-Bretagne ») observe qu'elle est « devenue un classique dans les formations en *library & information science* » et qu'elle a connu quatre rééditions jusqu'en 2010. Quant à la traduction de *Livre, pouvoirs et société*, elle n'a paru qu'en 1993, dans une version tronquée due au même traducteur et une édition particulièrement coûteuse¹⁷. Pour que l'histoire du livre puisse progressivement prendre place dans la sphère britannique et plus généralement anglophone, il a fallu là encore que des spécialistes intéressés par cette voie nouvelle en appellent à un dépassement des disciplines dominant alors le champ des études sur le livre, en l'occurrence la « bibliographie historique » et la « critique textuelle ». R. Mouren rappelle à cet égard les prises de position très fermement favorables mais encore isolées de John Feather, dès 1978¹⁸, puis de Donald F. McKenzie (1931-1999), en 1985¹⁹ : « Toute histoire du livre qui ne s'attacherait pas à l'étude des motivations sociales, économiques et politiques de la publication, qui laisserait de côté les raisons pour lesquelles des textes furent écrits et lus [...] ne saurait s'élever au-dessus du statut de simple énumération d'ouvrages et n'accéderait jamais à celui d'histoire digne de ce nom »²⁰. Certes, McKenzie a été vivement critiqué pour avoir mis en question la *textual bibliography*, que lui-même enseignait à Oxford, au profit de l'élargissement à une *history of the book*. Mais la parution immédiatement saluée outre-Manche de *l'Histoire de l'édition française* (1982-1986) a eu en tout cas un effet déterminant²¹, suscitant des entreprises comparables dès les années 1990, notamment la *Cambridge History of the Book in Britain* (1998-2019, 7 vol.)²². « *The book* » s'imposait même comme un concept fort « grâce au génie de Martin qui, d'après Nicolas Barker, a tant fait pour abattre les murs

¹⁷ H.-J. MARTIN, *Print, Power and People in 17th-Century France*, trad. David Gerard, Metuchen (New Jersey) ; Londres, Scarecrow Press, 1993.

¹⁸ John FEATHER, communication de décembre 1978 devant la Bibliographical Society, publiée dans « Cross-Channel currents: historical bibliography and *l'histoire du livre* », *The Library*, 6^e série, vol. II-1, mars 1980, p. 1-15.

¹⁹ Donald Francis MCKENZIE, *Panizzi Lecture* publiée dans *Bibliography and the Sociology of Texts*, Londres, British Library [1986] (traduction française sous le titre *La Bibliographie et la sociologie des textes*, préface de R. Chartier, Paris, éd. du Cercle de la librairie, 1991).

²⁰ D. F. MCKENZIE, *La Bibliographie et la sociologie des textes*, *op. cit.*, p. 31.

²¹ Sur les comptes rendus auxquels a donné lieu la publication de *l'Histoire de l'édition française*, voir J.-D. MELLOTT, « De *L'Apparition du livre* à *l'Histoire de l'édition française* et au-delà : un moment historiographique », *50 ans d'histoire du livre : 1958-2008*, *op. cit.*, p. 16-26, notamment p. 21-24.

²² Puis *A History of the book in America* (2000-2010, 5 vol.), *A History of the book in Australia* (2001-2006, 2 vol.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada* (2004-2007, 3 vol.), *Cambridge History of libraries in Britain and Ireland* (2006, 3 vol.).

qui séparent les “gens du livre” des historiens, des littéraires, des sociologues et de tous les autres [...] et a permis un fructueux échange d’idées»²³. En retour, à l’instar de ce qui s’était passé en Italie avec l’extension des problématiques à la culture écrite, extension à laquelle avait contribué Armando Petrucci, Don McKenzie concourait à inscrire dans le champ de l’histoire du livre la problématique de la sociologie des textes²⁴, et Wallace Kirsop à intéresser les francophones à la «bibliographie matérielle»²⁵. Cela étant, à en croire les spécialistes britanniques auprès desquels R. Mouren a enquêté, si «l’influence des travaux d’Henri-Jean Martin en Grande-Bretagne fut énorme», en définitive elle fut surtout «indirecte» et ne s’est imposée véritablement qu’à travers la réussite et les vertus d’émulation d’une entreprise collective comme l’*Histoire de l’édition française*.

La situation a été et reste bien différente en Allemagne, comme en témoigne le tableau dressé par Charlotte Kempf («Différences partagées. *Buchwissenschaft* et histoire du livre en Allemagne et en France»). Pour commencer, *L’Apparition du livre* n’y a toujours pas été traduite, alors que des versions existent depuis longtemps dans d’autres langues européennes (espagnol, anglais, italien, portugais) mais aussi en japonais et en chinois. Henri-Jean Martin lui-même en plaisantait, attribuant cette lacune au fait que dans *L’Apparition* il était «passé rapidement sur l’histoire de Gutenberg – au grand dam, ajoutait-il, de mes amis allemands qui n’ont jamais admis que mon livre soit traduit dans leur langue» (*Les métamorphoses du livre*, p. 69). Si l’explication est schématique, elle n’est pas dénuée d’un certain fondement. C. Kempf rappelle en effet combien la *Buchwissenschaft* («science du livre»), institutionnalisée au plan universitaire après la Seconde Guerre mondiale après avoir été l’apanage de l’érudition bibliothécaire, a investi sur la figure fondatrice de Gutenberg, célébré en tant que «père de l’imprimerie», et sur l’âge des incunables, point de convergence de nombreuses études. Si la figure du premier imprimeur a focalisé l’attention, l’Allemagne n’a pu en revanche compter sur la figure, incarnée par Henri-Jean Martin en France, d’un père fondateur de l’histoire du livre auquel on puisse se référer. Et s’il en est ainsi, c’est également, comme C. Kempf l’a bien discerné, en raison de paysages disciplinaires et institutionnels dissemblables

²³ Nicolas BARKER, «The book in France», *The Book Collector*, 38, 2 (1989), p. 153-170 (trad. R. Mouren).

²⁴ «The new-style “history of the book” that emerged in the 1980s was, in many respects, the result of a multinational convergence of scholarly interests which McKenzie himself did much to initiate and promote» (introduction à D. F. MCKENZIE, *Making meaning. Printers of the Mind and other essays*, éd. Peter D. McDonald et Michael F. Suarez, Amherst; Boston, University of Massachusetts Press, 2002).

²⁵ Sur l’acclimatation progressive de la bibliographie matérielle dans les pays francophones et sur le rôle du séminaire d’H.-J. Martin à l’École pratique des Hautes Études, voir la contribution de D. VARRY, «La bibliographie matérielle : renaissance d’une discipline», *50 ans d’histoire du livre : 1958-2008*, op. cit., p. 96-109.

d'un pays à l'autre. Martin, tout à la fois archiviste paléographe, conservateur puis directeur de grande bibliothèque, chercheur et enseignant dans des établissements de recherche (EPHE et École des chartes) centralisés, renommés et non universitaires sans équivalents en Allemagne, occupait une position lui permettant de faire naître l'histoire du livre de la rencontre d'écoles de pensée, de traditions et de compétences qui jusque-là n'étaient pas ou peu interconnectées. Une telle confluence n'était tout simplement pas envisageable outre-Rhin, ce qui a conditionné différemment les entreprises de recherche portant sur le livre dans les deux pays, « l'histoire du livre fondée par Martin, résume C. Kempf, se [distinguant...] d'une histoire traditionnelle et uniquement descriptive de l'imprimerie ». À la différence de la plupart des autres aires géographiques, pour lesquelles l'*Histoire de l'édition française* (1982-1986)²⁶, plus que *L'Apparition du livre*, a joué par la suite un rôle de *stimulus*, le « rattrapage » ne semble à l'ordre du jour en Allemagne ni en termes de traductions²⁷ ni en ce qui concerne les projets communs. Si les recherches et réalisations ne manquent pas, le cloisonnement des spécialités universitaires et le maintien de découpages chronologiques (avec une prédilection pour les xv^e-xvi^e siècles) peu propices aux travaux envisageant le « temps long » de l'histoire continuent de jouer en défaveur d'une convergence en matière d'histoire du livre. C. Kempf note même que « le rapport étroit [aux bibliothèques] qui a marqué l'émergence de la *Buchwissenschaft* dans les universités [allemandes...] recule désormais nettement, tandis que la France possède avec l'École des chartes à Paris [l'auteure omet de signaler l'ENSSIB à Lyon] une institution qui combine recherche de haut rang et préparation aux métiers des bibliothèques, ce qui permet à la recherche française de maintenir le contact avec l'institution bibliothécaire ».

Le retour sur les « réceptions européennes » de l'œuvre d'Henri-Jean Martin se révèle particulièrement instructif. Il permet au fond de comprendre ce pour quoi l'histoire du livre s'est imposée dans la seconde moitié du xx^e siècle, en fédérant des approches et des *desiderata* préexistants. *L'Apparition du livre* puis

²⁶ Voir à ce propos l'anecdote relatée par H.-J. Martin dans *Les métamorphoses du livre* (*op. cit.*, p. 207-208) : Paul Raabe (1927-2013), directeur de la bibliothèque de Wolfenbüttel, présentant l'*Histoire de l'édition française* et déclarant en commission que, « ayant publié en 1900 une très grande série de livres de Kapp et Goldfriedrich sur l'histoire du livre en Allemagne, les Allemands s'étaient endormis et s'apercevaient tout d'un coup qu'il y avait maintenant une autre forme d'histoire du livre à développer ».

²⁷ Signalons notamment l'absence de traduction allemande, à notre connaissance, des ouvrages de Frédéric Barbier qui font pourtant une place majeure à des problématiques intéressantes de près la sphère germanique, en particulier *L'Empire du livre : le livre imprimé et la construction de l'Allemagne contemporaine, 1815-1914*, Paris, éd. du Cerf, 1995 et *L'Europe de Gutenberg : le livre et l'invention de la modernité occidentale, XIII^e-XVI^e siècle*, Paris, Belin, 2006 (traduit en anglais sous le titre *Gutenberg's Europe. The Book and the invention of Western modernity*, trad. Jean Birrell, Cambridge, Polity Press, 2016 ; traduit également en hongrois par Péter Balázs (Budapest, 2010), en russe par Inna Kouchnareva et Anna Markova (Moscou, 2018), et en portugais (Brésil) par Gilson César Cardoso de Souza (São Paulo, 2018).

Livre, pouvoirs et société ne répondaient pas seulement aux vœux de l'école des Annales en France. L'ouvrage, dans l'Hexagone comme au-delà, faisait écho aux attentes fortes de plusieurs familles intellectuelles (littéraires, paléographes et codicologues, professionnels des bibliothèques...), impatientes de dépasser aussi bien l'érudition bibliographique et bibliophilique que «l'obsession pour la critique textuelle» (D. F. McKenzie) d'un petit nombre d'œuvres littéraires²⁸, en vue d'ouvrir leurs domaines respectifs à des questionnements sociaux, économiques et politiques dont le livre était le point commun. Pour relever un tel défi interdisciplinaire, inscrire d'emblée l'histoire du livre dans le concert des sciences humaines, Henri-Jean Martin présentait une légitimité multiple : de formation chartiste, conservateur de bibliothèque au plus près des collections, chercheur et enseignant dans de grandes institutions nationales. En France, cela assurait à son œuvre et à son enseignement une reconnaissance et des relais d'influence fournis et efficaces. Mais à l'étranger, faute de relais institutionnels comparables, il fallait la plupart du temps parvenir à surmonter les clivages distinguant histoire et littérature, recherche universitaire et monde des bibliothèques – Paul Saenger dans sa contribution rappelle la prégnance de ce dernier clivage en contexte états-unien. Très significativement, nombre de grands médiateurs de l'histoire du livre à l'étranger n'ont été à l'origine ni des historiens universitaires ni des professionnels des bibliothèques. Il s'est agi souvent de chercheurs et de professeurs spécialistes de domaines comme la paléographie (Armando Petrucci et Guglielmo Cavallo en Italie, Agustín Millares Carló dans le monde hispanophone) ou la bibliographie et la littérature (Donald Francis McKenzie, Wallace Kirsop...).

MISE EN PAGE, MISE EN LIVRE

L'étude de la mise en page, de la mise en texte et de la mise en livre, portée au fil du temps par Henri-Jean Martin au premier rang de ses questionnements, tend à constituer de ce fait un domaine «de plein droit» de l'histoire du livre. L'éclairante contribution d'Isabelle Pantin («L'espace visuel du livre : bilan et perspectives») rappelle que l'intérêt croissant qu'a suscité l'analyse de l'espace visuel du livre procède à l'origine d'une démarche littéraire. Le rôle pionnier a en effet été tenu en France par Roger Laufer (1928-2011), professeur de littérature et de sciences de l'information. Influencé par la *physical bibliography* durant son séjour à l'université Monash (Australie) et défenseur de l'historicité des formes textuelles face aux thèses structuralistes alors régnantes, Laufer n'a cessé d'œuvrer pour que des spécialistes de tous horizons s'intéressent

²⁸ «Les grandes œuvres littéraires ne sont pas tout, et ne doivent pas cacher la forêt de l'immense production imprimée» (R. Mouren, traduisant les propos de J. FEATHER, «Cross-Channel currents...», *art. cit.*).

à la disposition spatiale des textes, à l'«énonciation typographique» et aux promesses de la bibliographie matérielle. Sa rencontre avec les historiens du livre, qui s'est concrétisée par sa contribution aux deux premiers tomes de l'*Histoire de l'édition française* (1982-1984)²⁹, a donné le signal de tout un courant de recherches sur la matérialité des textes et le langage visuel des livres, tant imprimés que manuscrits. Martin a pris une part essentielle à ce mouvement, avec *Mise en page et mise en texte du livre médiéval* (écrit avec Jean Vezin, 1990) puis surtout avec *La naissance du livre moderne* (écrit avec quatre collaborateurs, Jean-Marc Chatelain, Isabelle Diu, Aude Le Dividich et Laurent Pinon, 2000), dont l'introduction est un véritable manifeste appelant à faire de l'espace visuel du livre un champ de recherche majeur en Europe. Si le message du maître n'a pas inspiré jusqu'ici de grand chantier d'histoire de la mise en texte, et si la plupart des littéraires ont tardé à s'emparer de telles problématiques, bien des initiatives montrent pourtant, en France et en Europe, la prise en compte grandissante de la matérialité des livres et des textes par les chercheurs, tant littéraires qu'historiens. L'idée d'une enquête d'envergure européenne sur les mises en texte des éditions romanesques de l'époque moderne, soulevée *in fine* par I. Pantin, viendrait accélérer le processus et offrir un bel exemple de réponse au défi d'ampleur lancé naguère par le fondateur de l'histoire du livre.

Prolongeant cette réflexion, Sachiko Kusukawa («*Images in early modern scientific books*») offre un aperçu des travaux d'historiens des sciences intégrant ou rejoignant l'apport d'Henri-Jean Martin, et en particulier de *La naissance du livre moderne*, pour l'étude des images «épistémiques» (autrement dit au service de la connaissance scientifique) dans les livres imprimés des XVI^e et XVII^e siècles. La relation complexe et ambiguë entre texte et image prend en effet, en contexte scientifique, une signification et une dimension nouvelles à l'âge de l'imprimé. Si le livre imprimé illustré permet une diffusion plus large et rapide de l'état de la science – une idée qui était chère, rappelons-le, à Elizabeth L. Eisenstein (1923-2016)³⁰ –, il comporte également des contraintes qui lui sont propres : recours à des médiateurs généralement non spécialistes (imprimeurs, artistes, assembleurs et relieurs), investissement lourd, pesanteurs techniques (avec des modes d'impression, de gravure et de mise en couleurs aux coûts, aux qualités et aux compatibilités bien différents). Ces contraintes et les choix qu'elles imposent doivent être pris en compte pour appréhender avec

²⁹ Roger LAUFER, «L'espace visuel du livre ancien», dans *Histoire de l'édition française*, dir. H.-J. Martin et R. Chartier, Paris, Promodis, t. I, 1982, p. 479-500, et «Les espaces du livre», dans *Histoire de l'édition française*, *op. cit.*, t. II, 1984, p. 128-139.

³⁰ Elizabeth L. EISENSTEIN, *La Révolution de l'imprimé à l'aube de l'Europe moderne*, traduit de l'anglais par Maud Sissung et Marc Duchamp, Paris, La Découverte, 1991 (1^{re} éd. sous le titre *The Printing Press as an agent of change: communications and cultural transformations in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, 2 vol.).

pertinence la fonction censément documentaire de l'image scientifique. Ainsi les arbitrages économiques, l'espace limité de la page portant la ou les gravures, l'incommodité de son éventuel pliage impliquent des partis de schématisation, d'assemblage ou de contraction, voire de répétition, qui peuvent sembler déformer ou trahir des réalités observables. Au reste, les formes plus ou moins idéalisées et universalisées que l'on produit, qu'il s'agisse par exemple d'anatomie ou de botanique, n'existent que « sur la page », même si les savants qui les ont fait représenter revendiquent « l'imitation de la nature ». D'où la nécessité pour certains auteurs, comme André Vésale dans sa *De humani corporis Fabrica* (1543), de concevoir de nouvelles dispositions et hiérarchies des textes permettant d'orienter voire de régir la fonction de l'image gravée. Les traces d'usage de tels livres (cas de la *Micrographia* de Robert Hooke) par des savants comme Isaac Newton au siècle suivant suggèrent que certains lecteurs avaient bel et bien « compris [ainsi que l'écrit S. Kusakawa] que l'image et le texte fonctionnent ensemble pour créer les objets de la connaissance scientifique ». Si la question de l'émergence d'une culture visuelle scientifique permise par la combinaison de textes imprimés et d'images gravées reste ouverte, l'idée qu'il est nécessaire de *voir* pour *lire* et *comprendre* n'en apparaît pas moins comme l'un des moteurs de l'évolution du livre de science³¹.

C'est la « mise en livre » de la Bible, en l'occurrence sous forme de « livraisons », qu'aborde la contribution de Max Engammare (« L'histoire de la Bible comme livre : la question de la livraison »). Si la Bible forme un tout pour les religions du Livre unique, elle n'en est pas moins plurielle dans sa composition (*Biblia*). D'où, depuis Jérôme de Stridon (iv^e-v^e siècle) jusqu'à l'époque contemporaine avec notamment la TOB (Traduction œcuménique de la Bible), une succession d'entreprises de traduction / publication qui ont échelonné leur progression par des publications partielles, autrement dit des *livraisons*. M. Engammare passe en revue les séquences des livraisons dites modernes parmi les plus marquantes du christianisme occidental, de Martin Luther (entre 1522 et 1534) à Isaac Lemaistre de Sacy (entre 1665 et 1684) et ses continuateurs, les « Messieurs de Port-Royal » (jusqu'en 1693). Il en ressort que même si le Nouveau Testament, les Psaumes et le Pentateuque ont été souvent les premiers servis compte tenu de leur importance dans le corpus biblique, une certaine latitude des philologues est perceptible dans le séquençage des textes qu'ils se sont proposé de publier. Cela paraît particulièrement flagrant dans le cas de Lemaistre de Sacy et de ses continuateurs. Outre le contexte religio-politique dans lequel telle version est entreprise – et qui n'entre pas directement dans le champ de cette contribution –,

³¹ Voir sur ce point L. PINON et J.-M. CHATELAIN, « L'image comme représentation du monde » et « Un régime autonome de l'image », dans Henri-Jean MARTIN et collab., *La naissance du livre moderne. Mise en page et mise en texte du livre français (xiv^e-xvii^e siècles)*, Paris, éd. du Cercle de la librairie, 2000, p. 253-268.

il convient toutefois, note l'auteur, de « pondérer par la demande d'éditeurs qui connaissent le marché et attendent tel texte plutôt que tel autre » la marge de liberté qu'ont pu s'accorder les traducteurs.

CHANTIERS

La capacité à susciter voire provoquer les projets de recherche et à y associer des compétences de tous horizons a été une caractéristique majeure de la démarche et de l'enseignement d'Henri-Jean Martin – tou(te)s ses ancien(ne)s étudiant(e)s et collègues en témoigneraient d'abondance. « L'histoire problèmes » des Annales s'est doublée avec lui d'une « histoire programmes » qui a beaucoup fait pour l'affirmation et l'amplification de l'histoire du livre et de l'écrit au sein des sciences humaines. Le dynamisme du champ de recherche qu'il a fait émerger lui reste aujourd'hui associé à travers quantité de chantiers en cours ou en projet. Certains prolongent et complètent les propres initiatives, anciennes ou plus récentes, de Martin, d'autres comblent des lacunes qu'il avait identifiées ou qui lui avaient plus ou moins échappé.

La contribution d'Alissar Levy porte ainsi l'attention sur la spécificité du premier marché du livre imprimé de mathématiques à Paris (1480-1550). Sa mise au point rappelle combien l'investissement en matériel, en temps et en compétences pour imprimer ce type d'ouvrages spécialisés peut apparaître considérable. Le livre de mathématiques bénéficie cependant d'une assise universitaire relativement importante grâce au *quadrivium*, ce qui, dans une capitale européenne des études telle que Paris, peut justifier le passage précoce du manuscrit à un imprimé produit sur place. La production repérée – dont le taux de préservation est probablement élevé, s'agissant, pour une grande part, de livres savants – est en tout cas loin d'être négligeable : 228 éditions de 1480 à 1550, soit 1,1 % des impressions parisiennes connues de la période. Mais le saut que permet l'imprimerie n'est pas seulement quantitatif. Le recours à la médiation d'ateliers typographiques voués aux études – ceux d'Henri Estienne, Simon de Colines ou Chrétien Wechel et trois autres qui, à eux six, dans le Quartier latin, assurent la moitié des publications mathématiques – implique également un saut qualitatif. Si le matériel s'adapte progressivement aux chiffres arabes, aux schémas et symboles (qu'il faut au début introduire manuellement) et va contribuer à leur perfectionnement et standardisation au fil du temps³², les compétences se mettent elles aussi à niveau grâce au dialogue obligé des

³² Voir notamment à ce propos la mise au point d'Aude LE DIVIDICH, « La normalisation de l'écriture mathématique aux XVI^e et XVII^e siècles », dans *La Naissance du livre moderne, op. cit.*, p. 340-347. Les symboles, dont l'usage normé est indispensable pour soulager la mémoire opératoire et accélérer le raisonnement, ne vont se fixer à l'échelle internationale qu'au XVII^e siècle pour l'essentiel.

imprimeurs avec les professeurs ou étudiants se chargeant de réviser et corriger les épreuves. L'imprimerie en pareil contexte n'est pas un simple dispositif de reproduction/multiplication. Par les problèmes techniques, économiques et intellectuels qu'elle s'oblige à résoudre, elle s'affirme comme un creuset décisif pour la diffusion et l'évolution d'une *épistémè*. La « mise en livre-marchandise » est indissociable de la « mise en livre-ferment », et de cela le livre de mathématiques imprimé à la Renaissance apparaît comme un témoin privilégié. Soit un constat qui n'aurait pas déplu à Henri-Jean Martin, quoiqu'il ait écrit un peu vite dans *L'Apparition du livre* qu'à ses débuts « l'imprimerie semble n'avoir joué à peu près aucun rôle dans le développement des connaissances scientifiques théoriques » (p. 365)³³ et qu'elle aurait même « opposé une force d'inertie à bien des nouveautés » en vulgarisant des conceptions dépassées (p. 386).

Virginie Cerdeira, en rouvrant le dossier du volumineux *Mercurie françois* (« *Le Mercurie françois* au miroir de l'histoire du livre »), tente une mise au point sur une question qui avait peu retenu Henri-Jean Martin dans *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*. Martin, il est vrai, s'en était beaucoup remis, dans son approche de l'origine des périodiques d'information, aux spécialistes de l'histoire de la presse dont les travaux étaient déjà avancés à l'époque de sa grande thèse. Le cas du *Mercurie françois*, publié à Paris de 1611 à 1648, couvrant les événements politiques des années 1605 à 1644 et dont chacun des 25 volumes compte en moyenne 1 000 pages, est intéressant à plus d'un titre. Il s'agit d'un « objet hybride, aux confins de l'écriture d'un passé récent et de celle de l'actualité » (V. Cerdeira), au point que Martin dans *Livre, pouvoirs et société* (p. 274-275) le qualifie tantôt de « journal », tantôt de « récit », tantôt même d'« annuaire ». Or « il convient, écrit l'auteure, de le penser comme un livre et de mobiliser pour cela les approches de l'histoire du livre ». Ses caractéristiques de fond et de forme en tout cas ne peuvent l'assimiler aux premiers périodiques d'actualité dont la *Gazette* de Théophraste Renaudot fournira le modèle à partir de 1631. Considéré rétrospectivement, *Le Mercurie françois* se présente comme une collection mais dont chaque volume, jusqu'en 1638 au moins, a fait l'objet d'un privilège royal en bonne et due forme, individuel et imprimé en son sein³⁴. De plus, ce *Mercurie* revendique par ses sous-titres et ses liminaires d'être rattaché au domaine de l'histoire politique, alors en grande

³³ Ce à quoi Elizabeth Eisenstein répondait non sans humour que les savants en tout cas avaient été « davantage aidés par les imprimeurs que [leurs] prédécesseurs ne l'avaient été par les scribes » (« Le livre et la culture savante », dans *Histoire de l'édition française*, op. cit., t. I, 1982, p. 563-583, citation p. 564).

³⁴ Voir J.-D. MELLOTT, « Périodiques et privilèges dans la France du XVII^e siècle, entre monopoles et exceptions », dans *Privilèges de librairie en France et en Europe, XVI^e-XVII^e siècles*, dir. Edwige Keller-Rahbé, avec la collab. d'Henriette Pommier et Daniel Régnier-Roux, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 113-155, notamment p. 115-116 et 144. Le premier privilège est octroyé le 29 novembre 1610 à Jean III Richer. Après 1638, le privilège, annoncé au titre, n'est cependant plus publié dans le volume.

vogue comme le démontre Martin, dans *Livre, pouvoirs et société* aussi bien que dans les *Registres du libraire Nicolas*³⁵. *Le Mercure françois* n'est pas, au moins explicitement, un organe officiel du pouvoir monarchique à l'image de ce que sera la *Gazette*, même si une thèse ancienne³⁶ – d'ailleurs reprise par Martin – fait du père Joseph (1577-1638), éminence grise de Richelieu, son directeur effectif à partir de 1624, avant que Renaudot ne prenne officiellement le relais en 1638. Cela dit, son éditeur fondateur, le libraire parisien Jean Richer – il s'agit en fait de Jean III Richer (1567?-1627), fils du libraire Jean I Richer (15.-1594?), lequel s'était exilé à Blois et Tours pour y suivre le roi pendant la Ligue –, présente toutes garanties de loyalisme vis-à-vis de la monarchie Bourbon. C'est déjà ce Jean Richer, Martin le relève, qui en 1605 publie la *Chronologie septenaire de l'histoire de la paix entre les roys de France et d'Espagne* (rééditions en 1607, 1609, 1611 et 1612 au moins), puis en 1608 la *Chronologie novenaire contenant l'histoire de la guerre sous le regne du Tres-Chrestien Roy... Henry VIII*, deux ouvrages dus au propre « chronographe » attitré d'Henri IV, Pierre-Victor Palma Cayet (1525-1610), et dont le *Mercure* se présente en fait comme une suite. Qu'il y ait eu ou non prise en main de la publication par les créatures de Richelieu à partir de 1624, Jean III Richer, son frère et successeur Étienne Richer et sa famille étaient depuis longtemps tenus pour des hommes de confiance du pouvoir royal et gallican. Ils n'auraient pu sans cela obtenir le privilège renouvelé d'une publication « d'histoire politique au présent » et par conséquent particulièrement sensible pour l'image et les intérêts du régime. Si bien qu'en France, à travers le cas du *Mercure françois*, la « proto-histoire du périodique » apparaît inséparable d'une histoire politique du livre (d'histoire).

Avec « Henri-Jean Martin et l'histoire du livre de musique », Olivier Grellety Bosviel s'attaque à une question d'autant plus délicate que Martin confiait s'intéresser peu lui-même à la musique et s'en remettre pour cela aux spécialistes du domaine. De fait, comme le montre la rétrospective historiographique bien informée d'O. Grellety Bosviel, Martin dans ses premiers grands travaux n'a pas abordé de front la spécificité des imprimés musicaux. Il l'a fait plus tardivement, notamment dans *Histoire et pouvoirs de l'écrit* (1988), en étudiant la notation musicale dans le cadre d'une interrogation plus large sur les fonctions des codes graphiques soulageant la mémoire humaine, et dans *Aux sources de la civilisation européenne* (2008) en s'intéressant en particulier au pouvoir mnémorique de la musique et du chant dans les sociétés dominées par l'oralité. En revanche, dans *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*, s'il évoque la dynastie Ballard et son monopole sur l'impression musicale, il « n'a pas

³⁵ H.-J. MARTIN, Micheline LECOQ, avec la collab. d'Hubert CARRIER, *Livres et lecteurs à Grenoble. Les registres du libraire Nicolas (1645-1668)*, Genève, Droz, 1977, 2 vol.

³⁶ Père Louis DEDOUVRES, *Le Père Joseph polémiste : ses premiers écrits (1623-1626)*, Paris, A. Picard, 1895.

intégré à ses statistiques la production imprimée de musique» et n'a pas non plus exploité l'éclairage des registres de privilèges sur cette production. Il a en revanche fourni des bases solides pour qu'une future histoire économique et sociale de l'imprimé de musique puisse se situer par rapport aux données de l'économie éditoriale générale. Et cet apport, lui, a bel et bien été reçu avec profit. Ainsi, s'il a pu déplorer que l'édition musicale n'ait «pas été prise en compte dans l'excellente *Histoire de l'édition française* dirigée par H.-J. Martin et R. Chartier»³⁷, François Lesure (1923-2001), directeur du département de la Musique à la Bibliothèque nationale de France et lui-même pionnier en matière de recherche musicologique, n'en a pas moins appelé dès 1961³⁸ à travailler à une histoire économique et sociale des imprimés de musique en se référant explicitement à *L'Apparition du livre*. Bien qu'elle ait tardé à prendre forme, une telle voie a été prise – F. Lesure lui-même y a puissamment contribué³⁹ –, le tour d'horizon proposé par O. Grellety Bosviel permet de s'en faire une idée. Au point qu'une «synthèse sur l'histoire de l'édition française de musique manuscrite et imprimée» disposerait aujourd'hui de données suffisantes. Au demeurant, d'autres pistes inspirées par les travaux ultérieurs de Martin ont vu le jour, comme l'histoire des mises en page et mises en livre de la notation musicale depuis le Moyen Âge. Et cela même si *La naissance du livre moderne* (2000) a continué curieusement de pécher par l'absence d'un développement sur les partitions musicales, pourtant riches d'enseignements sur la conception et la perception de l'espace visuel de la page.

La contribution d'Emmanuelle Chapron («Les travaux d'Henri-Jean Martin à l'épreuve d'un terrain : le livre d'éducation au XVIII^e siècle») envisage un domaine qui n'a pas été non plus étudié pour lui-même par Henri-Jean Martin, mais pour lequel il a fourni quantité de points d'appui, en particulier dans *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*. En dépit du poids de la production destinée aux écoles et à l'éducation sous l'Ancien Régime, et si l'on met à part la synthèse de Dominique Julia dans l'*Histoire de l'édition française*⁴⁰, «l'histoire du livre scolaire et pédagogique, observe E. Chapron, a échappé à l'histoire du livre pour s'inscrire de manière privilégiée dans deux autres champs d'études : l'histoire de la construction des disciplines scolaires» et celle de la littérature de jeunesse. Or le besoin d'une identification et d'une pesée

³⁷ François LESURE, «L'édition musicale en France au XVIII^e siècle : état des questions», *Le Livre et l'historien. Études offertes en l'honneur du professeur Henri-Jean Martin...*, Genève, Droz, 1997, p. 229-234, citation p. 229.

³⁸ *Id.*, «Pour une sociologie historique des faits musicaux», *Report of the eighth congress of the International Musicological Society, New York, 1961*, Cassel; Bâle; Londres, Bärenreiter, 1961-1962, 2 vol., t. I, p. 333-346.

³⁹ Son *Dictionnaire des éditeurs de musique français*, des origines à 1914, publié avec Anik Devries-Lesure (Genève, Minkoff, 1979-1988, 3 vol.), fait toujours autorité.

⁴⁰ Dominique JULIA, «Livres de classe et usages pédagogiques», *Histoire de l'édition française*, *op. cit.*, t. II, 1984, p. 468-497.

de la production de livres scolaires reste d'actualité. Plus de cinquante ans après *Livre, pouvoirs et société*, les difficultés qu'avait rencontrées Martin ne sont pas ou peu résolues. Livres et livrets scolaires, ABC, rudiments, feuilles de classe, etc., appartiennent à des catégories d'ouvrages qui ont massivement échappé à la conservation et au catalogage comme à l'enregistrement des privilèges de librairie ; seules l'étude des inventaires après décès et l'enquête de 1700-1701 permettaient, à l'époque de la thèse de Martin, de se faire une idée de l'importance d'une telle production. Depuis, l'accessibilité accrue des données des catalogues de bibliothèques n'a guère amélioré le repérage, au regard des grands recensements lancés dans les années 1970 (*Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au XVII^e siècle* à partir de 1978 et sa continuation pour le XVIII^e siècle à partir de 1988). Aujourd'hui comme hier, l'enquête quantitative consiste pour une grande part à évaluer des lacunes, des silences, et à « inventer » des sources pour se ménager malgré tout des aperçus. Ainsi l'enregistrement des envois de marchandises de librairie transmis par la douane parisienne à la chambre syndicale des libraires – dont nous nous étions nous-même servi pour appréhender les exportations rouennaises sur la capitale au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles⁴¹ – peut, E. Chapron le confirme, donner une idée des quantités concernées et du profil des importateurs (petits libraires, merciers). Regarder du côté de la *Bibliothèque bleue* et de ses imprimeurs troyens, rouennais et autres permettrait aussi de mettre au jour, dans les inventaires de ces producteurs à grande échelle, d'impressionnantes proportions de livrets annoncés comme « à l'usage » des écoliers ou écolières. Déjà couverts de papier bleu gris ou de différentes couleurs distinctives, voire de parchemin, ces stocks de dizaines de milliers de volumes destinés aux réseaux de la librairie et du colportage donnent la mesure des besoins courants en matière de livres scolaires au dernier siècle de l'Ancien Régime⁴². L'approche des livres d'éducation du XVIII^e siècle suppose également de s'intéresser à ce qu'en disent catalogues de libraires et stratégies publicitaires (y compris à travers les modes d'« intitulation »). Enfin, prolongeant les problématiques de *La naissance du livre moderne*, la morphologie évolutive des livres destinés aux écoliers et collégiens est un territoire de recherche qui peut ici apporter des réponses à la quête cognitive inspirée par Henri-Jean Martin sur le temps long – pour peu bien sûr que les corpus étudiés soient suffisamment consistants et représentatifs.

Dans « Histoire de la censure et histoire du livre. Les usages de la censure dans la France d'Ancien Régime », Nicolas Schapira démontre que « l'histoire

⁴¹ J.-D. MELLOT, *L'Édition rouennaise et ses marchés (vers 1600 – vers 1730). Dynamisme provincial et centralisme parisien*, Paris, École des chartes, 1998, p. 380-384 et 610-628.

⁴² *Id.*, « « Pertes et profils » : éditions « bleues » rouennaises du XVIII^e siècle et collections conservées », actes de la journée d'étude *La Bibliothèque bleue de Normandie*, dir. Pascale Mounier, Rouen, Musée national de l'éducation, 22 novembre 2019, à paraître dans *Annales de Normandie*, 2020.

de la censure demeure un front pionnier pour l'histoire du livre». Henri-Jean Martin, qui dans son œuvre n'avait accordé qu'«une place relativement mineure» à la censure, avait su néanmoins l'envisager dans la perspective large et cohérente d'une histoire des pouvoirs face au livre, en nouant données sociales, économiques et politiques. Cette approche était particulièrement éclairante dans *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*. La montée en puissance de la censure royale préalable y était notamment replacée dans un processus de constitution d'une «direction des lettres» ayant davantage vocation à orienter la production culturelle au service de la monarchie et à «protéger» des auteurs affidés qu'à organiser l'exclusion ou la répression des déviances – prises en charge de toute façon par différentes instances, parfois rivales, de censure *a posteriori*, que la monarchie centralisatrice a tendu à cantonner, voire à éliminer⁴³. Le contrôle de l'édition à travers le régime des privilèges, les faveurs consenties aux grands libraires parisiens relais du pouvoir, le contingentement des métiers du livre occupaient une place centrale dans ce dispositif, plus que les rapports de la censure avec les auteurs, que l'histoire littéraire et intellectuelle a eu tendance à privilégier. S'il avait clarifié le cadre, le «Martin première manière», toutefois, s'était peu attaché à ce que les livres eux-mêmes et leur péri-texte avaient à dire sur la pratique censoriale, notamment par le mode d'inscription et le discours nullement uniforme des privilèges et approbations qu'ils contenaient. Or cette voie a été explorée avec profit par N. Schapira. Ce qui a permis de lever le voile, grâce en particulier à l'étude des privilèges avec éloge octroyés aux auteurs, sur le fonctionnement de la Chancellerie en matière de librairie et sur l'investissement de cette instance dans le double processus de promotion des belles-lettres et de dépolitisation du champ culturel engagé par la monarchie absolue à partir des années 1630⁴⁴. L'idée d'une direction de la Librairie «laboratoire des Lumières» (Daniel Roche) au XVIII^e siècle plongerait ainsi ses racines dans la pratique de la Chancellerie au siècle ou au règne précédent⁴⁵. En s'attachant aux approbations non limitatives, et parfois nombreuses, décernées majoritairement aux ouvrages religieux, N. Schapira confirme que les usages de la censure tels qu'ils se matérialisent dans les livres témoignent que ceux-ci

⁴³ Sur ces aspects, voir notamment Raymond BIRN, *La censure royale des livres dans la France des Lumières*, Paris, Odile Jacob, 2007, et J.-D. MELLOT, «La centralisation censoriale et la critique à la fin du règne de Louis XIV», dans *Censure et critique*, dir. Laurence Macé, Claudine Poulouin et Yvan Leclerc, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 33-59.

⁴⁴ Voir en particulier N. SCHAPIRA, *Un professionnel des lettres au XVII^e siècle: Valentin Conrart, une histoire sociale*, Seyssel, Champ Vallon, 2003.

⁴⁵ «Dans la genèse des Lumières, il ne faudrait [...] pas oublier, aussi paradoxal que cela puisse paraître [...] le travail pionnier et assidu des censeurs de la monarchie absolue» (J.-D. MELLOT, «La centralisation censoriale et la critique à la fin du règne de Louis XIV», *Censure et critique*, *op. cit.*, p. 57).

constituent un « espace majeur d'exposition des institutions, des communautés et des individus dans la société d'Ancien Régime »⁴⁶.

Bien qu'ils ne reflètent qu'une partie des directions de recherche et projets en cours (auxquels *Histoire et civilisation du livre* ouvre régulièrement ses pages), les chantiers présentés dans les deux dernières sections de ce dossier témoignent de la vitalité non émoussée d'un domaine histoire du livre entendu au sens le plus large. Des « défrichements et découvertes » d'Henri-Jean Martin, dont les premières contributions ont donné une idée, a en effet découlé une dynamique, souvent décalée dans le temps et l'espace (cf. les « Réceptions européennes » de ce dossier), qui aujourd'hui ne cesse de produire ses effets un peu partout. Qu'il s'agisse de travaux sur l'espace visuel des textes, des images et des livres, sur la logique des « livraisons » dans l'édition de la Bible, sur les spécificités du livre de sciences et son économie aux premiers temps de l'imprimerie, sur le rôle du livre d'histoire politique au présent dans la genèse des périodiques d'information, sur l'histoire du livre de musique et son édition, sur ce que l'on sait des livres et livrets d'éducation au XVIII^e siècle, ou sur ce que les livres eux-mêmes peuvent nous apprendre quant aux usages de la censure *lato sensu*, autant de sujets abordés ici qui, même si Martin n'a fait pour certains que les effleurer, suscitent aujourd'hui l'intérêt grâce à sa démarche fondatrice.

ET ENCORE...

Loin d'être venues à bout du champ à explorer, les synthèses proposées ou impulsées par Henri-Jean Martin et celles, plus actuelles et utilement transnationales, que l'on doit à Frédéric Barbier⁴⁷ ont servi de cadre et de tremplin à de nouvelles recherches. De sorte que l'on pourrait mentionner bien d'autres territoires en cours de défrichage ou à défricher. Nous nous autoriserons ici à en donner quelques exemples, y compris dans les limites de ce que l'on appelait naguère « l'histoire du livre à la française », autrement dit une histoire majoritairement économique et sociale du livre, dont le volet quantitatif a été parfois caricaturé – Daniel Roche a livré sur ce sujet une utile mise au point⁴⁸. En fait, à bientôt quarante ans de *Histoire de*

⁴⁶ Nicolas SCHAPIRA, « Approbation des censeurs et politique dévote par le livre (xvii^e siècle) », *Censure et critique*, op. cit., p. 61-79.

⁴⁷ Frédéric BARBIER, *Histoire du livre en Occident*, 3^e éd. revue, corrigée et augmentée, Paris, Armand Colin, 2012 (1^{re} éd., *ibid.*, 2000); F. BARBIER et Catherine BERTHO-LAVENIR, *Histoire des médias : de Diderot à Internet*, 3^e éd. revue et complétée, Paris, Armand Colin, 2009 (1^{re} éd., *ibid.*, 1996).

⁴⁸ « Dans l'étude des livres et des lectures, la quantification a été un moyen essentiel et certainement pas une fin. Elle permettait [...] de passer du singulier au collectif [...] On y a vu un nouveau positivisme, on y a réduit le projet de l'histoire culturelle française [...] Mais en opposant] hiérarchie quantifiée et appropriation qualifiée, le débat se trompe d'objet [...] Textes, livres,

l'édition française, il reste beaucoup à chercher et à trouver sur les métiers du livre eux-mêmes et leurs logiques géographiques voire géopolitiques, à Paris comme en province, en France comme ailleurs, sur leurs pratiques et leurs organisations, leur appropriation des techniques, leur identité évolutive, les relais indispensables agissant à leurs marges (colporteurs, revendeurs, libraires forains, intermédiaires...), leur interaction avec les pouvoirs comme avec le reste de la société. Les travaux se sont multipliés à bon droit sur ces acteurs essentiels (souvent bien plus récurrents et « traçables » sur les livres que les auteurs), ces oubliés paradoxaux de la « galaxie Gutenberg » pendant longtemps⁴⁹, dont on ne cesse de redécouvrir les responsabilités multiples dans la dynamique de marché comme dans l'élaboration des livres mais aussi des textes – dont ils sont, avec l'éventuel appareil censorial, les « premiers lecteurs » –, sans même parler de leur contribution à la construction de l'auctorialité⁵⁰. La *terra incognita* que Lucien Febvre reprochait aux littéraires de ne pas explorer capte aujourd'hui l'intérêt d'un nombre croissant de spécialistes de littérature. Les rapports des métiers du livre puis des éditeurs avec les auteurs – rapports éclairés par les avancées de la sociologie de la littérature⁵¹ –, les privilèges et le « droit des livres »,

images [...] peuvent relever d'une mesure [...] d'une économie sociale [...] C'est une manière efficace de mener à bien des comparaisons et d'étudier les ruptures [...] Aujourd'hui les méthodes quantitatives [...] restent [...] un préalable nécessaire à d'autres démarches» (Daniel ROCHE, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 18-19).

⁴⁹ Voir notamment le *Répertoire d'imprimeurs/libraires (vers 1470 – vers 1830)*, travail collectif d'envergure européenne dont la 5^e édition augmentée (10 256 notices) a paru en décembre 2019 aux éditions de la BnF – toutes ses notices sont accessibles en ligne par BnF Catalogue général mais aussi *via* le Thesaurus du CERL (Consortium of European Research Libraries) –, ou la série prosopographique lancée à l'École pratique des Hautes Études par F. Barbier avec les *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et gens du livre* en France pour la période 1701-1789 (volumes parus pour le Nord en 2002, Paris (lettres A-C) en 2007, la Basse-Normandie en 2020, à paraître pour la Bourgogne). À signaler également : le *Dictionnaire des éditeurs français du XIX^e siècle*, base de données issue d'un programme collaboratif coordonné par Jean-Charles Geslot et financé par l'Agence nationale pour la recherche (ANR), dont la publication sous forme papier est en cours (Paris, BnF éditions).

⁵⁰ Sur toutes ces questions, voir en particulier les travaux conduits par E. KELLER-RAHBÉ : *Les Arrière-boutiques de la littérature. Auteurs et imprimeurs-libraires aux XVI^e et XVII^e siècles*, dir. E. Keller-Rahbé, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2010 ; *Privilèges de librairie en France et en Europe...*, *op. cit.* E. Keller-Rahbé observe dans la « Présentation » de ce dernier ouvrage (p. 11) : « Il se produit un infléchissement critique, les historiens de la littérature étant gagnés par des questions qui retiennent depuis un certain temps les historiens du livre [...] convaincus du bénéfice qu'il y a à ne plus restreindre leur regard au discours du texte, mais à l'élargir à celui du livre ».

⁵¹ Dans le domaine français, *Naissance de l'écrivain : sociologie de la littérature à l'âge classique* d'Alain VIALA (Paris, éd. de Minuit, 1985) a représenté de ce point de vue un tournant majeur. Du côté des contemporanéistes, les travaux décisifs sont dus à Jean-Yves MOLLIER : *Michel et Calmann Lévy ou la Naissance de l'édition moderne : 1836-1891*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 ; *L'Argent et les Lettres. Histoire du capitalisme d'édition, 1880-1920*, Paris, Fayard, 1988.

l'encadrement institutionnel⁵² de l'édition et du champ littéraire, les modalités de la participation féminine à la vie du livre, le paratexte, la bibliographie matérielle (avec notamment les travaux d'Alain Riffaud sur les éditions théâtrales du XVII^e siècle) sont autant de problématiques sur lesquelles se rejoignent fructueusement histoire du livre et histoire de la littérature, et on ne peut que s'en féliciter.

En ce qui concerne la *Bibliothèque bleue* évoquée plus haut, et plus largement l'édition dite de colportage qui se déploie à partir du XVII^e siècle tant en France qu'ailleurs (*pliegos de cordel* espagnols, *chapbooks* anglais), dont l'enjeu social est considérable au vu de la production massive qui en a été repérée, cette conjonction des efforts est même essentielle. Il s'agit, plus qu'en tout autre domaine en effet, d'éclairer à la fois l'identité et le rôle d'obscurs mais essentiels «acteurs de l'amont» du livre (imprimeurs-libraires, éditeurs, censeurs, magistrats...), en les reliant à l'histoire des éditions successives – R. Chartier a souligné à quel point le savoir qui nous manque encore sur la *Bibliothèque bleue* est «fondamentalement d'ordre bibliographique»⁵³ –, à l'histoire de la variabilité et de la filiation des textes, à celle des images véhiculées, à celle du corpus «bleu» lui-même et à ce que l'on peut savoir de ses publics dans le temps long. Depuis les travaux pionniers des années 1960⁵⁴, les recherches ont permis de corriger bien des interprétations hâtives et des *topoi* (production exclusivement destinée au «peuple des campagnes», «littérature sans auteurs», diffusion assurée par le seul colportage, visées acculturatrices, liberté de publication, statut de «sous-livres»...), et l'importance de tels correctifs ne peut qu'inciter à poursuivre la quête⁵⁵.

Autre exemple de domaine où l'histoire du livre est loin d'avoir donné toute sa mesure, malgré l'existence en France d'une somme d'ambition nationale parue voici une trentaine d'années, sous l'impulsion initiale d'Henri-Jean Martin qui en a rédigé la conclusion⁵⁶ : l'histoire des bibliothèques, conçue

⁵² Sans oublier le rôle de la police et de sa «métacensure», rôle revisité dans le cas du Paris des Lumières par *La Police des métiers du livre à Paris au siècle des Lumières. Historique des libraires et imprimeurs de Paris existans en 1752 de l'inspecteur Joseph d'Hémerly. Édition critique* par J.-D. Mellot, Marie-Claude Felton et Élisabeth Queval, avec la collab. de Nathalie Aguirre, Paris, BnF, 2017.

⁵³ R. CHARTIER, «Conclusions» de *La Bibliothèque bleue et les littératures de colportage*, études réunies par Thierry Delcourt et Élisabeth Parinet, Paris, École des chartes; Troyes, La Maison du Boulanger, 2000, p. 281-285, citation p. 283.

⁵⁴ En particulier Robert MANDROU, *De la culture populaire aux XVII^e et XVIII^e siècles : la Bibliothèque bleue de Troyes*, Paris, Stock, 1964.

⁵⁵ Pour une mise au point récente sur la *Bibliothèque bleue*, voir Marie-Dominique LECLERC et Alain ROBERT, *La Bibliothèque bleue dans la cité*, n° spécial de *La Vie en Champagne*, n° 90, avril-juin 2017, 64 p.

⁵⁶ H.-J. MARTIN, «En guise de bilan», *Histoire des bibliothèques françaises*, t. IV, dir. Martine Poulain, Paris, Promodis; éd. du Cercle de la librairie, 1992, p. 733-748.

comme un « contrepoint » logique de l'histoire de l'édition⁵⁷. Le fait que l'histoire du livre se soit emparée de ce champ a permis de l'ancrer dans une perspective scientifique clairement interdisciplinaire. Il reste toutefois marqué par une forme de « corporatisme bibliothécaire », lestée d'approches technico-professionnelles. Et c'est probablement pour cette raison qu'il a finalement peu impliqué la recherche universitaire, sinon comme une annexe d'histoire des institutions et politiques culturelles, avec, à l'image de l'histoire des musées, une focalisation sur le processus de démocratisation enclenché au XIX^e siècle. Dans ce contexte, la synthèse proposée par Frédéric Barbier, à la fois multiséculaire et transnationale⁵⁸, livre un « état de l'art » et offre un cadre pour relancer la dynamique de la recherche au plan international⁵⁹. L'enjeu d'une telle démarche est d'importance, ne serait-ce que pour appréhender les logiques de constitution de collections censées fournir un matériau premier aux historiens du livre. Or « nos bibliothèques sont remplies de livres qui n'ont jamais été lus – alors que les livres lus ont, pour beaucoup, disparu », avait coutume de résumer Martin sur un mode plaisamment paradoxal. Trop de malentendus persistent aujourd'hui avec la recherche et ses attentes, faute de prendre en compte les effets de prisme induits par les ressources qu'offrent les bibliothèques, lesquelles ont rarement assumé la représentativité qu'on s'imagine vis-à-vis d'un paysage culturel donné, qu'il soit local, national, thématique... On peut espérer que l'exigence scientifique de nouvelles monographies historiques de bibliothèques par ville (Strasbourg en 2018⁶⁰, Rouen en 2020⁶¹) aide à replacer l'histoire des bibliothèques dans un environnement géographique et social tout en levant les incompréhensions qui subsistent.

Pour l'histoire du livre, poursuivre le questionnement sur la spécificité du livre implique aussi d'approfondir ce que l'on sait d'autres formes d'écrits et de leurs usages sociaux – interrogation essentielle pour discerner notamment la place du livre dans la progression de la « raison graphique ». Avec *Les écrits à Lyon au XVII^e siècle. Espaces, échanges, identités* (Grenoble, PUG, 2009), Anne Bérouton a apporté, à cet égard, une contribution qui a valeur d'exemple, par la méthode comme par l'éventail des sources mobilisées. Anticipant

⁵⁷ Voir D. VARRY, « A survey on French library history since 1980 », communication au colloque *National Libraries of the World: interpreting the past, shaping the future*, Washington, septembre 2000 (repris dans le *BBF*, 2005, t. 50, n° 2, p. 16-22).

⁵⁸ F. BARBIER, *Histoire des bibliothèques: d'Alexandrie aux bibliothèques virtuelles*, 2^e éd. revue et augmentée, Paris, Armand Colin, 2016 (1^{re} éd., *ibid.*, 2013).

⁵⁹ Un effort qu'a incarné un peu plus tôt *Le Pouvoir des bibliothèques: la mémoire des livres en Occident*, dir. Marc Baratin et Christian Jacob, Paris, Albin Michel, 1996.

⁶⁰ *Bibliothèques Strasbourg: origines – XXI^e siècle*, dir. F. Barbier, [Paris,] éd. des Cendres; [Strasbourg,] BNUS, 2018.

⁶¹ *Histoire des bibliothèques de Rouen* (titre provisoire), dir. Marie-Françoise Rose, avec la collaboration scientifique de J.-D. Mellot et Valérie Neveu, Rouen, Presses universitaires de Rouen et du Havre (à paraître).

sur les exhortations d'Henri-Jean Martin dans ses dernières années (« L'histoire du livre constitue après tout un aspect de l'histoire des communications »⁶²), les historiens du livre sont en fait toujours partis du principe qu'aucun livre ou écrit n'« allait de soi », et même que jamais le livre n'avait été nulle part en situation de « monopole médiatique »⁶³. Depuis longtemps ils ont ainsi visé à déterminer la « part du livre » et son influence dans une société donnée. S'inscrivant dans la lignée de *Livre, pouvoirs et société à Paris* en élargissant ses perspectives, les études monographiques par ville⁶⁴ ont été de ce point de vue riches d'enseignements. L'idée d'une « concurrence médiatique » à considérer pour mieux resituer le livre ou l'écrit dans tel ou tel contexte spatial ou temporel semble désormais solidement ancrée.

Nombre de spécialistes des sciences de la communication ont eu néanmoins tendance à envisager le livre sous l'angle fixiste d'une sorte d'« archéologie des médias ». On conçoit donc que les historiens du livre aient pu s'alarmer d'entendre Martin s'interroger à haute voix en 2004 : « Est-ce qu'il y a encore une place pour l'histoire du livre ? L'histoire du livre doit-elle rester une discipline autonome ou s'intégrer à une histoire [...] et à une réflexion sur les communications [...] ? »⁶⁵ Si l'histoire du livre est née précisément d'une démarche de relativisation du média, que gagnerait-elle, on l'a évoqué précédemment, à laisser perdre sa dynamique historique propre et la maîtrise de sources spécifiques sur lesquelles elle a développé un savoir et une herméneutique irremplaçables ? Comme paradoxalement, l'espèce de réticence ou de résistance que les historiens du livre ont alors opposée et continuent d'opposer pacifiquement à cette « intégration / dissolution » relève d'une conception de la culture humaine et de la conscience collective qui avait tant séduit le « Martin dernière manière » : celle exposée par Karl Popper dans *La Connaissance objective* avec sa théorie des « Trois Mondes » et son fameux « Monde 3 », soit l'ensemble des pensées et idées produites par l'individu humain, mais qui une fois formulées lui échappent pour mener leur vie propre (voir la contribution d'Olivier Desgranges). *Mutatis mutandis*,

⁶² H.-J. MARTIN, article « Histoire du livre », *Dictionnaire encyclopédique du livre*, op. cit., t. II, 2005, p. 478.

⁶³ « Hier comme aujourd'hui, note judicieusement Daniel Roche, le livre n'est jamais seul [...] il prend place dans un système général d'information où l'oralité demeure dominante » (« Le livre : un objet de consommation entre économie et lecture », dans *Histoires du livre, nouvelles orientations, actes du colloque du 6 et 7 septembre 1990, Göttingen*, dir. Hans Erich Bödeker, Paris, IMEC éditions ; éd. de la Maison des sciences de l'Homme, 1995, p. 225-240, citation p. 226-228).

⁶⁴ Voir à ce propos les nombreuses notices rédigées par des spécialistes et consacrées dans le *Dictionnaire encyclopédique du livre* (op. cit., 2002-2011, 3 vol.) aux grandes cités européennes du livre à travers les siècles : Amsterdam, Anvers, Avignon, Bâle, Bordeaux, Francfort, Genève, La Haye, Leipzig, Londres, Lyon, Mayence, Paris, Rouen, Strasbourg, Toulouse, Troyes, Venise...

⁶⁵ Henri-Jean MARTIN, interview accordée à Anne-Marie Bertrand et Martine Poulain, *BBF*, art. cit., p. 21-23.

l'histoire du livre serait alors une sorte de « Monde 3 de Martin », dont il a posé les bases en pionnier inspiré mais qui entre-temps a conquis l'autonomie d'un capital scientifique commun échappant au père fondateur pour mieux lui survivre, au point de se soustraire à ses ultimes défis de dépassement, faute d'en partager pleinement le bien-fondé. L'avenir dira ce à quoi pourra ressembler cette histoire du livre continuée grâce à et en dépit d'Henri-Jean Martin. Mais on ne peut nier que cette espèce de « résistance épistémologique » réponde à un idéal de « société ouverte », de refus du déterminisme et de sens critique qui n'aurait été pour déplaire ni à Popper ni à Martin.

EN CONCLUSION(S)

C'est la majeure partie de la trajectoire d'Henri-Jean Martin que propose de revisiter la brève et dense contribution conclusive de Roger Chartier, et ce à la lumière de trois apparents paradoxes. Le premier d'entre eux, le plus flagrant, est inscrit dans les pages mêmes du livre fondateur : « En un certain sens, analyse R. Chartier, écrit[e] avec et pour Lucien Febvre, *L'Apparition du livre* l'est aussi contre lui. » Aux yeux de Febvre, il ne faisait pas de doute en effet que « Livre » = livre imprimé, « ce nouveau venu au sein des sociétés occidentales [...] qui a commencé sa carrière au milieu du xv^e siècle »⁶⁶; c'était sa condition de livre multiplié par la technique nouvelle de l'imprimerie qui lui valait en quelque sorte d'être ce « ferment » cher au maître des Annales. Or Martin, qui assurait la rédaction de l'ouvrage et l'a achevée après la mort de Febvre (septembre 1956), n'était nullement convaincu par la première proposition, laquelle occultait toute une tradition manuscrite bien connue du jeune chartiste. Et il se montrait pour le moins réticent quant à la seconde. D'où ses efforts pour atténuer les partis pris du plan général, d'une part en insérant une introduction rédigée par Marcel Thomas (1917-2017), alors conservateur au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, et destinée à resituer la place du manuscrit dans l'Occident de la fin du Moyen Âge, d'autre part en laissant entendre, dans le dernier chapitre, « Le livre, ce ferment », que l'imprimerie de l'âge incunable et du début du xvi^e siècle « ne contribua nullement à hâter l'adoption de théories ou de connaissances nouvelles » (p. 386).

Un deuxième paradoxe apparent est à relever d'après R. Chartier dans les textes qu'Henri-Jean Martin consacre explicitement à l'histoire de la lecture, entre 1977 et 1996⁶⁷. De plus en plus attentif à la matérialité et à l'aspect

⁶⁶ Lucien FEBVRE, préface à *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958, p. 11-16, citation p. 12.

⁶⁷ H.-J. MARTIN, « Pour une histoire de la lecture », *Revue française d'histoire du livre*, 1977, p. 583-610, et préface à la nouvelle édition d'*Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris, Albin Michel, 1996, p. I-XXI.

des textes, Martin développe alors l'idée que la lecture d'un livre ou d'un texte est déterminée en amont par l'aménagement de l'espace visuel de ce livre ou de ce texte (mise en page, mise en texte, mise en livre) : « La réception d'un texte est conditionnée par la forme qui lui est donnée » (préface à la nouvelle édition d'*Histoire et pouvoirs de l'écrit*, 1996, p. VI). Martin toutefois ne se laisse pas acculer dans le piège d'un déterminisme des formes (le « paradoxe qui entend reconnaître les pratiques dans les objets dont elles s'emparent », R. Chartier). Dans la même préface (p. VII), il affirme en effet nécessaire de « saisir dans quelle mesure la manière de présenter les textes a pu traduire ou orienter la logique et les modes de raisonnement de telle époque ou de tel milieu ».

Enfin le dernier paradoxe de cet historien, pourrait-on résumer, c'est la trajectoire même de ce père fondateur de l'histoire du livre, qui n'a cessé d'élargir son champ de recherche, jusqu'à « effacer » « cette discipline [l'histoire du livre] en tant que telle ». « C'est à lui que nous devons aujourd'hui le croisement entre les approches philologiques, bibliographiques et socio-culturelles qui délimitent un champ de savoir qui n'a peut-être pas de nom... » (R. Chartier).

Mais si l'on ne peut que saluer effectivement le dialogue des sciences, l'hybridation des approches et la hauteur de vue qu'Henri-Jean Martin, en un compagnonnage constant avec ses étudiants et ses collègues, a imposés à l'histoire du livre et de l'écrit, l'on est bien sûr autorisé à ne pas partager l'idée d'un « effacement » soulevée *in fine*. Il est même permis de considérer plutôt que les dépassements permanents auxquels a invité sans relâche le fondateur de l'histoire du livre dans son insatiable curiosité ont ouvert des territoires de recherche bien plus étendus et divers que ceux de 1958⁶⁸, sans que pour autant la spécificité du livre et de l'écrit soit jamais perdue de vue. Roger Chartier, en épilogue à *50 ans d'histoire du livre*, constatait d'ailleurs que « l'histoire du livre, aujourd'hui, tire sa force de sa capacité à franchir ou effacer les frontières à l'intérieur desquelles la discipline s'est construite : frontières nationales, en premier lieu »⁶⁹, mais aussi frontières chronologiques et clivages livres / « non-livres » ou manuscrit / imprimé. Les contributions ici réunies font écho à ce constat, témoignant du dynamisme et de l'intérêt des recherches menées dans le sens de ces « franchissements ». L'histoire du livre telle que promue par Martin est un « périmètre scientifique par essence transdisciplinaire. Et l'apport remarquable d'Henri-Jean Martin n'est-il pas d'avoir inscrit ce périmètre au cœur des sciences sociales ? [...] Histoire totale parce que vision totale du livre » résumait Anne-Marie Bertrand dans *50 ans d'histoire du livre*⁷⁰.

⁶⁸ Voir H.-J. MARTIN, préface et article « Livre », *Dictionnaire encyclopédique du livre*, *op. cit.*, t. I, 2002, p. XIII-XXVI, et t. II, 2005, p. 788-789.

⁶⁹ R. CHARTIER, « Épilogue », *50 ans d'histoire du livre*, *op. cit.*, p. 207-222, citation p. 219.

⁷⁰ A.-M. BERTRAND, « À propos », dans *50 ans d'histoire du livre...*, *op. cit.*, p. 13-14.

Encore faut-il que l'histoire du livre ainsi conçue ne perde l'accès ni aux livres eux-mêmes ni aux savoirs qu'ils requièrent. N'oublions pas à cet égard que les appels au dépassement et les grands chantiers « henrijeanmartinesques » ont créé puis accru des besoins dont on constate chaque jour qu'ils sont loin de pouvoir être pleinement satisfaits, ne serait-ce qu'en matière de signalement expert⁷¹ et de mise à disposition des sources et matériaux indispensables à la dynamique de la recherche – à savoir les livres, ces objets d'histoire « inventés » par Henri-Jean Martin, les écrits, et les archives qui aident à en décrypter les enjeux ou à en pallier les lacunes et les pertes. Sans que soit aucunement interrompue la « conversation permanente », chère à Martin, avec d'autres domaines et disciplines, il incombe donc aux historiens du livre et de l'écrit d'œuvrer par leurs recherches à ne pas laisser se banaliser la déconnexion – favorisée par l'usage du numérique – vis-à-vis de tels objets concrets d'histoire, et de contribuer ainsi à la préservation d'un patrimoine dont Henri-Jean Martin a su si bien démontrer que décidément « il n'allait pas de soi ».

⁷¹ Rappelons la réflexion de Daniel Roche à ce sujet : « Le travail des conservateurs, des bibliothécaires, demeure fondamental, il élabore notre matériau et souvent en livre une analyse première dont on ne peut se passer. Le travail de la bibliographie mène à la sociologie des textes, et permet de faire converger la bibliographie matérielle et la théorie littéraire, l'analyse des formes expressives et celle des usages sociaux, culturels » (« Daniel Roche: dialogue avec Christophe Charle sur l'histoire du livre », *HCL*, VII, 2011, p. 371-379).

DÉFRICHEMENTS ET DÉCOUVERTES

Henri-Jean Martin, l'histoire du livre et les archives

Alors que des travaux historiques s'emparent du livre comme un objet d'étude et de savoir au cours du XVIII^e siècle, les auteurs des premières annales typographiques sont souvent des libraires puis des bibliophiles qui proposent des outils pour ceux qui désirent s'instruire sur les beautés du livre ancien¹. Par la suite, les entreprises de catalogage comme celle d'Antoine-Augustin Renouard dans la première moitié du XIX^e siècle pour l'imprimerie d'Alde Manuce et de ses successeurs visent avant tout à proposer un témoignage de l'excellence du travail éditorial de cette famille. La manière dont Renouard le justifie est d'ailleurs très révélatrice de la manière dont il concevait l'étude des livres :

J'ai pensé qu'avant que le temps destructeur ait anéanti les livres les plus précieux de ces imprimeurs à jamais recommandables, il convenait de ne plus différer à donner une histoire complète de leurs travaux, depuis la première édition qu'Alde l'ancien publia en 1494, jusqu'à la dernière de 1597, année de la mort de son petit-fils. *C'est dans une telle liste que consiste spécialement leur histoire. Il y a peu de choses à dire sur leur personne, et leur vie ne donne lieu au récit d'aucun évènement important; mais il y a beaucoup de livres à indiquer, et si parmi leurs éditions quelques-unes sont moins dignes de remarque, un catalogue qui les décrira toutes avec exactitude fera voir combien leur ensemble est précieux et imposant*².

Si beaucoup de savants et de chercheurs avant Henri-Jean Martin ont pu au contraire s'occuper de la vie des imprimeurs et des événements qui s'y sont déroulés, le présupposé de l'affirmation de Renouard a longtemps été sous-jacent dans les études sur les livres anciens : il s'agissait de les étudier pour leur beauté, leur aspect remarquable et patrimonial. Les individus qui se trouvaient derrière ces objets étaient loués pour leurs compétences mais on s'intéressait peu au contexte économique et social qui avait présidé à cette production, si ce n'est l'environnement intellectuel qui entoure par exemple les presses humanistes. Les choses changent à partir de la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, avec l'exploration des archives, notamment notariales, qui se rapportent

* Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, Laboratoire Dynamiques patrimoniales et culturelles (DYPAC).

¹ Voir la présentation des débuts des études du livre dans Frédéric BARBIER, « Postface », dans *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 537-545.

² Antoine-Augustin RENOARD, *Annales de l'imprimerie des Alde*, Paris, Renouard, 1825, p. XI-XII; nous soulignons.

à ces acteurs du livre. Une première partie de notre développement cherchera à expliciter ce contexte favorable, avant de revenir dans un deuxième temps sur l'impulsion majeure donnée par Henri-Jean Martin, en lien avec l'école des Annales en France, à la prise en compte des sources archivistiques pour éclairer la production du livre imprimé et comprendre ses logiques internes. Cette évolution a conduit à un approfondissement de notre compréhension des débuts de l'imprimerie : le cas de l'Italie et plus spécifiquement de Venise constitue un bon exemple de ces transformations. Nous verrons enfin dans un dernier temps comment les sources judiciaires, éclairant des aspects en apparence triviaux de la vie quotidienne des acteurs du livre, permettent au contraire de mieux étudier l'insertion de la production imprimée dans le tissu social de la fin du Moyen Âge.

FAIRE DE L'HISTOIRE DU LIVRE EN ARCHIVES AVANT HENRI-JEAN MARTIN

L'étude des sources archivistiques pour étudier le livre et l'imprimerie a été au cœur de différentes traditions historiographiques nationales. En Italie, l'unification politique et la stabilisation du système d'archives d'État ont entraîné l'exploration plus approfondie de certains fonds et la découverte de nombreux documents relatifs aux imprimeurs italiens. Bartolomeo Cecchetti, directeur des archives de la Vénétie, a ainsi publié un grand nombre d'études ponctuelles autour de documents inédits, parfois partiellement ou intégralement édités à cette occasion dans l'*Archivio Veneto*³. C'est également le cas d'érudits comme Emilio Motta⁴ ou Costante Sincero⁵ à la fin du siècle. Une entreprise est particulièrement révélatrice de ce mouvement d'exploration archivistique très dynamique dans le domaine italien : le duc de Rivoli, travaillant en particulier sur les gravures sur bois aux xv^e et xvi^e siècles⁶, a financé une vaste campagne

³ Voir par exemple Bartolomeo CECCHETTI, « Stampatori, libri stampati nel sec XV. Testamento di Nicolo Jenson e di altri tipografi in Venezia », *Archivio Veneto*, 33, 1889, p. 457-467 ; *id.*, « Le pitture delle stampe di Bernardino Benalio », *ibid.*, 33, 1887, p. 538-539 ; *id.*, « Uno stampatore di santi in Venezia nel 1514 », *ibid.*, 32, 1886, p. 386 ; *id.*, « Libri stampati nel secolo XV da Matteo Capcasa di Parma, socio di Bernardino di Benalio da Bergamo », *ibid.*, 30-1, 1885, p. 172-174.

⁴ Emilio MOTTA, « Uno stampatore del Lago Maggiore a Venezia », *Bolletino storico della Svizzera Italiana*, 14, 1892, p. 199 ; *id.*, « Il tipografo Bonino da Ragusa indebitato », *Il Bibliofilo*, 10, 1889, p. 81 ; *id.*, « Panfilo Castaldi, Antonio Planella, Pietro Ugleimer ed il Vescovo di Aleria, nuovi documenti per la storia della tipografia in Italia », *Rivista Storica Italiana*, 1, 1884, p. 252-272.

⁵ Costante SINCERO, *Trino, i suoi tipografi e l'abazia di Lucedio, memorie storiche con documenti inediti*, Turin, Bocca, 1897.

⁶ Victor MASSÉNA, prince d'ESSLING, duc de RIVOLI, *Études sur l'art de la gravure sur bois à Venise*, Paris, Rothschild, 1914 ; *id.*, *Les Missels imprimés à Venise de 1481 à 1600*, Paris, Rothschild, 1896.

de recherches dans les archives d'État vénitienne entre 1901 et 1904, recensant tous les documents produits entre 1450 et 1550 traitant d'imprimeurs, libraires, peintres, miniaturistes ou relieurs⁷. Ce travail offre un outil irremplaçable pour la connaissance du milieu vénitien ; cependant le duc de Rivoli lui-même ne l'a pas utilisé dans une perspective d'histoire économique et sociale, mais souvent en lien avec l'identification des imprimeurs et des graveurs.

Un phénomène semblable se produit en France, bien que le contexte institutionnel soit différent. Il faut en particulier citer le rôle essentiel de Philippe Renouard, qui publie une recension des documents relatifs aux imprimeurs parisiens dans les premières années du siècle⁸. Comme l'auteur le dit lui-même en introduction, il s'agit de document « glanés çà et là », dont il a donné le plus souvent le résumé. Au moment où se développaient également de grandes entreprises de catalogage, avec notamment le travail fondateur de Marie Pellechet pour le *Catalogue général des incunables des bibliothèques de France*, Philippe Renouard mène de front une entreprise de « chasse aux livres »⁹ et un dépouillement systématique des fonds d'archives.

La publication des *Imprimeurs et libraires parisiens du XVI^e siècle* à partir de 1964 a été réalisée à partir des fiches et des notes de Philippe Renouard décédé en 1934. Ce travail se propose de présenter la carrière et la production des acteurs du livre parisien au XVI^e siècle à partir des documents d'archives qui les concernent et du catalogue de leurs publications. L'organisation de l'ouvrage par individu, et non par édition, sur le modèle des dictionnaires prosopographiques, permet de mieux comprendre les liens individuels, les circulations de matériel typographique, et finalement de restituer le fonctionnement du groupe des acteurs du livre. Chaque notice biographique est bien sûr suivie de notices descriptives des éditions mais, contrairement à beaucoup d'annales typographiques des périodes précédentes, le document d'archives n'est pas un simple témoignage annexe de l'activité de ces acteurs : il est intégré à la réflexion sur la réalisation concrète des éditions. Renouard, dans son répertoire des imprimeurs et libraires parisiens, justifie ainsi l'intérêt des documents personnels pour éclairer les liens entre les ateliers :

Les noms des enfants et les alliances, qui, à première vue, pourraient sembler d'un bien faible intérêt, ne sont cependant pas des documents à négliger. Les familles

⁷ Les notes des archivistes sont microfilmées, et consultables aux archives d'État vénitienne, sous la désignation *Busta del duca di Rivoli*.

⁸ Philippe RENOARD, *Documents sur les imprimeurs, libraires, cartiers, graveurs, fondeurs de lettres, relieurs, doreurs de livres, faiseurs de fermoirs, enlumineurs, parcheminiers et papetiers ayant exercé à Paris de 1450 à 1600 : recueillis aux Archives nationales et au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, Paris, Champion, 1901.

⁹ Pierre MAROT, « Préface. Philippe Renouard 1862-1934 », dans *Imprimeurs et libraires parisiens du XVI^e siècle*, Paris, Bibliothèque nationale, 1964, p. xxxiv.

exerçant une même profession s'alliaient fréquemment entre elles et, le plus souvent, la transmission d'une maison d'une famille à une autre était la conséquence d'un mariage. Les liens de parenté qui unissaient presque toutes les grandes familles de libraires et d'imprimeurs expliqueront aussi bien des petits problèmes bibliographiques restés obscurs jusqu'ici¹⁰.

Les archives n'étaient donc évidemment pas une terre inconnue pour les historiens du livre avant Henri-Jean Martin. Cependant, leur exploitation était encore largement justifiée par la volonté d'identifier les éditions, et n'était pas encore intégrée dans une réflexion plus générale sur le fonctionnement du milieu du livre. Les chercheurs pionniers en la matière ne donnaient pas à ces documents une portée d'histoire économique et sociale globale. Il était souvent davantage question de documenter l'activité d'un atelier donné et de clarifier les attributions d'éditions grâce à des répertoires d'imprimeurs exhaustifs.

Les archives liées à l'imprimerie connaîtront un regain d'intérêt en lien avec l'essor de l'école des Annales et les transformations du champ historique français au milieu du xx^e siècle. Nous ne répéterons pas ici ce qui a déjà été abondamment évoqué lors des colloques célébrant les 50 ans de *L'Apparition du livre*¹¹. Nous nous bornerons à rappeler que le programme des Annales s'appuie tant sur la documentation archivistique que sur son interrogation spécifique pour aboutir à ce que Lucien Febvre qualifie d'« histoire-problème ». Le mouvement qui consiste à placer les acteurs au cœur de la réflexion historique est particulièrement incarné par Marc Bloch, dont l'influence indirecte sur le développement de la nouvelle histoire du livre n'est pas moindre que celle de Febvre. Les travaux de Bloch sur la société rurale en France ou la société féodale se basent sur un large corpus de documentation pour étudier les rapports de forces économiques et sociaux et aboutir finalement à des considérations d'histoire culturelle ou des mentalités. Des évolutions semblables peuvent se retrouver dans de nombreux domaines historiques touchés par l'école des Annales, dont la nouvelle histoire du livre. Pour reprendre les termes de Georges Duby, « Marc Bloch imposa décidément, en France et dans le monde, une notion de l'histoire comme science de l'homme social et comme étude conjointe de l'évolution économique, juridique et mentale des sociétés humaines »¹².

¹⁰ Ph. RENOARD, *Imprimeurs parisiens, libraires, fondateurs de caractères et correcteurs d'imprimerie depuis l'introduction de l'imprimerie à Paris (1470) jusqu'à la fin du seizième siècle*, Paris, Claudin, 1898, p. vi ; cet ouvrage est ensuite réédité sous le titre *Répertoire des imprimeurs parisiens...* pour éviter la confusion avec l'édition posthume des notes sur les imprimeurs et libraires parisiens à partir de 1964.

¹¹ *Cinquante ans d'histoire du livre de L'Apparition du livre (1958) à 2008. Bilan et Projets*, éd. Frédéric Barbier et Istvan Monok, Budapest, Orszagos Szévhényi Könyvtar, 2009 ; Thierry CLAERR, « Bilan de cinquante ans d'histoire du livre pour la France », dans *Cinquante ans d'histoire...*, *op. cit.*, p. 27-39.

¹² Georges DUBY, « Bloch, Marc (1886-1944) », dans *Encyclopaedia Universalis*, en ligne : universalis.fr/encyclopedie/marc-bloch [page consultée le 26 février 2019].

La nouvelle importance de l'archive dans les travaux d'Henri-Jean Martin pour l'histoire du livre se comprend dans la rencontre de ces différentes traditions historiographiques et érudites.

«L'ÉDITION PARISIENNE AU XVII^e SIÈCLE»
ET *L'APPARITION DU LIVRE*

L'un des principaux apports de l'histoire du livre, telle qu'elle a été développée depuis *L'Apparition du livre* en 1958¹³, est d'avoir mis en évidence que les livres ne peuvent être compris séparément des hommes qui les produisent, qui les lisent, qui les vendent ou qui en régulent le marché. Il s'agit de la première étape d'un long parcours qui transforme la manière d'étudier les livres et l'imprimerie et qui s'appuie en particulier sur un usage de plus en plus systématique des archives personnelles, judiciaires et publiques concernant les imprimeurs et le monde du livre.

Plusieurs chapitres de *L'Apparition du livre* proposent une perspective d'ensemble du point de vue de l'histoire économique et sociale. Le chapitre IV, «Le livre, cette marchandise», fournit un point d'étape toujours utile sur les coûts nécessaires pour l'impression d'une édition, à partir de documents français et italiens notamment. Le chapitre V, «Le petit monde du livre», propose un ensemble de portraits-types, du compagnon au grand libraire, pour donner à comprendre le fonctionnement des ateliers. Il s'attarde longuement sur les conditions de vie d'acteurs obscurs, en portant attention aux structures, au contexte économique et social qui permet d'expliquer certains changements de fond du monde du livre. Les chapitres VI et VII traitent surtout des conditions économiques, des débouchés de l'imprimerie avec les tirages et les politiques éditoriales. On trouve des pages sur les imprimeurs vagabonds ainsi que sur les facteurs d'attraction qui permettent l'installation de l'imprimerie, passages qui ont parfois été contestés, mais qui ont ouvert des perspectives de recherche fécondes¹⁴. Les livres sont les premières sources pour établir une géographie de l'imprimerie européenne, mais d'autres documents sont également mobilisés, en particulier les comptes d'imprimeur, source rare mais extrêmement précieuse¹⁵,

¹³ Lucien FEBVRE et Henri-Jean MARTIN, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1999 [1958].

¹⁴ Philippe NIETO, «Cartographie de l'imprimerie au xv^e siècle. Un exemple d'application de la base bibliographique ISTC à la recherche en histoire du livre», dans *Le Berceau du livre imprimé : autour des incunables*, éd. Pierre Aquilon et Thierry Claerr, Turnhout, Brepols, 2010, p. 329-357. Le passage sur les imprimeurs vagabonds se trouve dans L. FEBVRE et H.-J. MARTIN, *L'Apparition du livre*, *op. cit.*, p. 244.

¹⁵ L. FEBVRE et H.-J. MARTIN, *L'Apparition du livre*, *op. cit.*, p. 313 et suivantes, avec l'utilisation des Archives Plantin-Moretus.

ou encore les contrats qui permettent de connaître des tirages, les modalités des collaborations¹⁶.

Bien que des sources archivistiques diverses soient utilisées, le lecteur reste sur sa faim, après des pages parfois très générales, d'autres s'appuyant au contraire sur des sources extrêmement précises en fonction des travaux dont l'auteur disposait à cette époque. *L'Apparition du livre* se lit bien entendu davantage comme un ouvrage de synthèse que comme une monographie. Pour une application plus précise de l'utilité des archives à l'histoire du livre, il faut reprendre un article de 1952 d'Henri-Jean Martin, « L'édition parisienne au XVII^e siècle: quelques aspects économiques »¹⁷, où il a approfondi ces questions d'histoire sociale à partir de sources inédites et exploitées en profondeur. Il s'agit d'un article entièrement basé sur des sources notariales et les archives de la corporation des imprimeurs et libraires parisiens. Ce faisant, et comme le dit Lucien Febvre dans la note introductive de cet article, H.-J. Martin intègre l'histoire du livre à l'histoire générale, l'histoire économique et sociale. La publication de cet article dans la revue même des *Annales* ne laisse aucun doute sur la portée de cette étude, qui permet justement de faire dialoguer une tradition plus érudite de travaux sur le livre avec l'école historiographique française.

Cet article permet ainsi de revendiquer par la pratique l'importance des sources archivistiques pour la compréhension du fonctionnement de ce milieu économique et social. Il s'agit d'un article véritablement novateur à plusieurs égards, qui tranche avec l'utilisation très ponctuelle que les érudits du siècle précédent pouvaient faire de certains documents d'archives dans les annales typographiques, notamment à des fins d'identification. Henri-Jean Martin propose au contraire une étude d'ensemble des relations au sein du milieu du livre parisien, fait d'imbrications de collaborations économiques, de liens personnels et familiaux. Il fait par exemple abondamment référence aux contrats de mariage conservés au Minutier central des Archives nationales. Ces archives et l'examen de ces liens lui permettent de réaliser une étude de la hiérarchie économique et sociale, distinguant les libraires de la rue Saint-Jacques, ceux du Palais et les « libraires étalants ». Enfin, son analyse sociale permet de mieux appréhender les phénomènes économiques qui traversent la production du livre imprimé, Henri-Jean Martin reliant ainsi le phénomène de « resserrement économique » observable durant la période qu'il étudie, le renforcement des liens familiaux entre les individus et la nature des collaborations entre libraires et typographes.

¹⁶ *Ibid.*, p. 168 et suivantes, 308 et suivantes.

¹⁷ H.-J. MARTIN, « L'édition parisienne au XVII^e siècle: quelques aspects économiques », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 7-3, 1952, p. 303-318.

Ce qu'il n'était pas encore possible de synthétiser de façon entièrement satisfaisante dans *L'Apparition du livre* à cause du manque d'études réalisées, Martin l'a ébauché pour Paris au XVII^e siècle, ouvrant la voie à de très nombreux travaux dans son sillage. Dans *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*, il poursuit encore davantage dans cette voie, alliant l'étude des livres imprimés aux sources archivistiques pour dresser le portrait du groupe professionnel des métiers du livre, sa structuration, ses hiérarchies économiques et sociales, ses liens avec les autorités ainsi qu'avec les lecteurs¹⁸. Par la suite, les travaux d'Annie Charon et de Denis Pallier pour le milieu du livre parisien au XVI^e siècle¹⁹ et ceux de Frédéric Barbier et Sabine Juratic pour le XVIII^e siècle²⁰ montrent combien cette appréhension des métiers du livre par les archives peut être féconde, notamment dans une approche prosopographique permettant une analyse socio-économique poussée.

ARCHIVES ET NOUVELLES PROBLÉMATIQUES : LE CAS ITALIEN ET VÉNITIEN

Les travaux d'Henri-Jean Martin ont donné une véritable impulsion pour un renouvellement des études sur le livre, associant une grande variété de sources pour une « histoire globale »²¹ du livre. La prise en considération croissante des archives a souvent permis de faire émerger de nouvelles problématiques. Le cas de l'imprimerie vénitienne en cela est emblématique : objet d'études nombreuses tant sur ses grandes figures que sur le milieu du livre dans son ensemble, elle a néanmoins été abondamment revisitée par l'historiographie française, italienne et anglophone à la suite des propositions d'Henri-Jean Martin.

La réception de la nouvelle histoire du livre française n'allait pas de soi en Italie, comme le rappelle Mario Infelise²². *L'Apparition du livre* est tardivement remarquée, en 1977, sous l'impulsion d'Armando Petrucci qui regrette à ce moment-là le retard pris par la recherche italienne qui se serait enlisée

¹⁸ H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, Genève, Droz, 1969, 2 vol.

¹⁹ Annie PARENT-CHARON, *Les Métiers du livre à Paris au XVI^e siècle : 1535-1560*, Genève, Droz ; Paris, Minard, Champion, 1974 ; Denis PALLIER, *Recherches sur l'imprimerie à Paris pendant la Ligue (1585-1594)*, Genève, Droz, 1976.

²⁰ Frédéric BARBIER, Sabine JURATIC et Annick MELLERIO, *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et gens du livre à Paris, 1701-1789*, Genève, Droz, 2007 ; S. JURATIC, « Le monde du livre à Paris entre absolutisme et Lumières : recherches sur l'économie de l'imprimé et sur ses acteurs », Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2003.

²¹ H.-J. MARTIN et Roger CHARTIER, « Préface », dans *Histoire de l'édition française*, Paris, Fayard, 1989 [1982], t. 1, p. 9 ; F. BARBIER, « Postface », *art. cit.*, p. 573.

²² Mario INFELISE, « L'apparition du livre et l'histoire du livre en Italie », *Histoire et civilisation du livre*, 6, 2010, p. 7-16. Voir aussi à la contribution de Lodovica Braida dans le présent volume.

dans une « orientation bibliophilique et volontiers célébrative »²³. Ce jugement est sans doute sévère au vu de la richesse des études bibliographiques réalisées en Italie, mais témoigne de la volonté de donner un nouveau souffle à l'étude du livre, dont Petrucci est un des acteurs majeurs. Celui-ci va moins s'intéresser au travail sur le milieu économique et social du livre et va chercher plutôt à replacer l'histoire du livre dans l'histoire globale de la culture écrite et dans la longue durée de l'histoire des pratiques manuscrites²⁴.

Cela étant, l'exploitation des archives dans l'optique des Annales et de la nouvelle histoire du livre prend des chemins détournés pour l'étude de l'imprimerie italienne, comme en témoigne l'étude des deux imprimeurs vénitiens les plus renommés de la fin du xv^e siècle : Nicolas Jenson et Alde Manuce. On a rappelé au début de cette étude le propos d'Antoine-Augustin Renouard sur Alde Manuce, affirmant qu'« il y a peu de choses à dire sur leur personne, et leur vie ne donne lieu au récit d'aucun événement important »²⁵. Il faut attendre 1965 et le travail d'Ester Pastorello pour que les documents d'archives concernant les mariages, les contrats et les successions de la famille Manuce soient édités et permettent de clarifier le fonctionnement financier de l'entreprise²⁶. Il manquait encore une étude historique sur ces documents : celle-ci a été réalisée par Martin Lowry avec *The World of Aldus Manutius*, publié en 1979²⁷. À travers son titre l'auteur témoigne de la volonté de prendre en considération tout l'environnement de l'acteur qu'il étudie. L'influence historiographique d'Henri-Jean Martin est explicite dans son ouvrage suivant sur Nicolas Jenson, où il cherche à comprendre l'univers économique et social du commerce d'une entreprise typographique vénitienne, en particulier à travers des documents d'archives nombreux et variés.

Much of the economic or cultural evidence that records the affairs of individual presses may still be useful, but a far wider range of material is needed now: statistics of the output from different centers, price lists, library inventories, wills, customs returns, records of civil and ecclesiastical authorities, must all be dragged in. This task has had a special attraction for social historians. It is no accident that one of the most influential works in the genre, *L'Apparition du livre*, was conceived by a founder of the *Annales* school, Lucien Febvre; and it is no accident that a group of French colleagues – Febvre's co-author Henri-Jean Martin, Pierre Aquilon,

²³ Armando PETRUCCI, « Per una nuova storia del libro », dans L. FEBVRE et H.-J. MARTIN, *La Nascita del libro*, Rome, Laterza, 1977, p. XIII-XVI.

²⁴ Roger Chartier, « Du manuscrit à l'imprimé. Auteur, livres, lecture », intervention dans le séminaire *Atelier des médiévistes* de l'EHESS, 5 mai 2015.

²⁵ Antoine-Augustin RENOUARD, *Annales de l'imprimerie des Alde*, op. cit., p. xi-xii. ; nous soulignons.

²⁶ Ester PASTORELLO, « Di Aldo Pio Manuzio: testimonianze e documenti », *La Bibliofilia*, 67, 1965, p. 163-220.

²⁷ Martin LOWRY, *The World of Aldus Manutius: business and scholarship in Renaissance Venice*, Ithaca, Cornell University Press, 1979 (trad. *Le Monde d'Alde Manuce. Imprimeurs, hommes d'affaires et intellectuels dans la Venise de la Renaissance*, Paris, Cercle de la Librairie, 1989).

François Dupuigrenet and Dominique Coq – have given constant support to my study of Jenson²⁸.

On voit bien ici la dette que Martin Lowry reconnaît envers aussi bien l'école des Annales que la nouvelle histoire du livre, portée notamment par Henri-Jean Martin, dans le traitement des données statistiques, des archives notariales, publiques ou ecclésiastiques. Son ouvrage sur Jenson va en effet plus loin que celui sur Alde, en particulier dans la volonté de comprendre les mécanismes économiques à l'œuvre dans la production du livre. Cela étant, déjà dans *The World of Aldus Manutius*, l'influence des travaux de l'école française, et particulièrement de Martin, se faisait sentir dans cette attention aux sources en dehors des livres eux-mêmes (contrats, testaments, correspondances, privilèges...), utilisées dans une perspective d'histoire économique et sociale de l'imprimerie, et non plus dans une optique bibliophile²⁹.

Cette approche a été particulièrement fructueuse dans l'historiographie italienne. Avec un temps de retard, certains chercheurs ont, peut-être plus encore que dans l'historiographie française, abordé les débuts de l'imprimerie en tirant parti des riches sources archivistiques italiennes et de la tradition érudite qui les a précédés. Des travaux récents concernant l'imprimerie vénitienne ont porté l'attention cette fois non plus seulement sur les grands noms des presses, mais sur le monde de quasi-inconnus, d'imprimeurs sans renom particulier, qui pourtant font le tissu du milieu du livre vénitien. Les travaux de Rosa Salzberg sont en ce sens centraux³⁰. À travers l'usage de sources variées, elle démontre que Venise connaît très tôt une production d'éditions banales et bon marché, diffusées par des moyens très divers, par des acteurs qui peuvent être colporteurs, chanteurs, imprimeurs et libraires. Elle retrace la manière dont ces imprimés s'insèrent dans la production de la ville et influencent les relations sociales des imprimeurs et libraires entre eux et avec les autorités. On pourrait également comparer le travail d'Angela Nuovo, dans son ouvrage de synthèse *The Book Trade in the Italian Renaissance* de 2013, avec la volonté panoramique des auteurs de *L'Apparition du livre*³¹ : l'édition en anglais, largement augmentée et remaniée par rapport à la version italienne parue

²⁸ Martin LOWRY, *Nicholas Jenson and the rise of Venetian publishing and Renaissance Europe*, Oxford, Blackwell, 1991, p. ix-x.

²⁹ Dans cette même préface à son ouvrage sur Jenson, l'auteur reconnaît d'ailleurs, avec beaucoup de sincérité, ses lacunes en matière de bibliographie matérielle et donc la dette qu'il a envers les chercheurs qui l'ont aidé dans ce domaine : *Ibid.*, p. x-xi.

³⁰ Rosa SALZBERG, *Ephemeral City. Cheap print and urban culture in Renaissance Venice*, Manchester, Manchester University Press, 2014.

³¹ Angela NUOVO, *The Book Trade in the Italian Renaissance*, Leyde ; Boston, Brill, 2013. Cette approche est largement celle poursuivie dans le projet ERC mené par cette même chercheuse, EMoBookTrade.

en 1998 et rééditée en 2003³², s'appuie sur de vastes fonds archivistiques, connus de première ou de seconde main, pour tracer une image d'ensemble du fonctionnement de la production et de la distribution du livre imprimé en Italie aux xv^e et xvi^e siècles.

DE LA TRIVIALITÉ ET DE L'IMPORTANCE DES ARCHIVES JUDICIAIRES

Nous pouvons, pour terminer cette étude, illustrer la manière dont ces archives peuvent éclairer l'histoire de l'imprimerie à partir d'un exemple concret. Celui-ci est issu d'un travail de doctorat, qui visait à étudier dans sa globalité le milieu du livre vénitien en construction, du début de l'imprimerie dans la lagune en 1469 aux années 1530³³. Beaucoup pourrait être dit sur la manière dont les archives éclairent le fonctionnement économique et social de l'imprimerie³⁴. De façon sans doute un peu provocante, il s'agirait ici d'évoquer un aspect à première vue tout à fait trivial du milieu du livre: les affaires criminelles et la violence physique qui le traverse à partir des sources judiciaires vénitiennes.

D'après les archives vénitiennes, la présence apparemment très importante d'acteurs du monde du livre dans les procès criminels était frappante. Pour ne citer qu'un seul exemple, en mai 1515, une fête organisée chez lui par un maître imprimeur, Andrea Panteo, regroupe plusieurs autres membres de son métier et dégenère. Sans doute avinés, quelques jeunes imprimeurs en viennent aux mains avec des gardes du quartier³⁵. Il s'agit d'une situation typique de solidarité de classe faisant face aux représentants de l'autorité, des cas de violence assez fréquents dans les actes commis par les ouvriers et artisans de la ville. Les agressions contre l'autorité publique constituent la majorité des procès contre des membres du peuple, ce qui est le signe d'une profonde insatisfaction sociale. Ces agressions sont en retour considérées avec sévérité par

³² EAD., *Il Commercio librario nell'Italia del Rinascimento*, Milan, FrancoAngeli, 2003 [1998].

³³ C. KIKUCHI, «Venise et le monde du livre, 1469-1530», Thèse de doctorat, Sorbonne-Université, Paris, 2016, en ligne: <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01526766> [page consultée le 26 février 2019]. Une version abrégée a été publiée en 2018: Catherine KIKUCHI, *La Venise des livres, 1469-1530*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018.

³⁴ Outre la thèse en version de soutenance et publiée, nous nous permettons de renvoyer à C. KIKUCHI, «Peut-on parler de communauté de métier en l'absence de corporation?», *Questes*, 32, 2016, p. 139-156; EAD., «Nicolas de Francfort, un Allemand à Venise au tournant du xv^e siècle», *Revue historique*, 672, 2014, p. 757-781; EAD., «How did Aldus Manutius start a printing dynasty? The social and economic foundations of a family business», dans *Aldus Manutius and the making of the book*, éd. Mario Infelise, Venise, Marsilio, 2017, p. 25-38; EAD., «Concurrence et collaboration dans le monde du livre vénitien, 1469-début du xvi^e siècle», *Annales Histoire Sciences Sociales*, à paraître.

³⁵ Archivio di Stato di Venezia, *Avogaria di Comun*, b. 4361 (P 211), fasc. 14.

les autorités, qui y voient, sans doute à raison, une contestation de l'ordre social et politique³⁶. Les imprimeurs et libraires participent également à d'autres cas de coups et blessures, voire de meurtres : par exemple, Andrea Torresani au début de sa carrière est attaqué au couteau par un autre imprimeur en octobre 1483³⁷. Mais des professionnels du livre participent également à des violences au sein du monde artisanal : on trouve par exemple en mars 1482, un ouvrier textile qui assassine un imprimeur ; ou en 1488, un libraire inculpé pour le meurtre d'un verrier³⁸. Enfin, ces individus sont plusieurs fois présents dans les archives du Conseil des Dix, accusés de sodomie : ainsi cette affaire de 1494 où plusieurs individus, dont un libraire et un orfèvre, sont accusés de viol sodomite en réunion³⁹.

Il est évidemment très difficile de savoir si la population liée à l'imprimerie était plus turbulente que les autres ; les lacunes de la documentation ne nous permettent pas de faire une étude statistique et comparative entre le monde du livre et les autres groupes sociaux. En revanche, il est possible de comparer cette situation avec les études plus générales sur la violence et sa répression à Venise à la fin du Moyen Âge. L'imprimerie semble s'insérer dans le milieu artisanal vénitien dans de multiples voies, y compris celle de la criminalité, comme en témoignent les affaires impliquant conjointement des imprimeurs ou libraires et d'autres artisans. Par ailleurs, ces affaires criminelles reflètent les moyens de contrôle des autorités vénitiennes. Les travaux de Guido Ruggiero et d'Élisabeth Crouzet-Pavan ont notamment montré que les autorités vénitiennes soumettent le milieu des boutiquiers et des ouvriers à une surveillance particulière qui se reflète dans les sources⁴⁰. La présence des acteurs du livre dans les accusations de sodomie reflète particulièrement ce contrôle et cette surveillance des pouvoirs publics sur une population jugée instable et potentiellement dangereuse – ce constat était également fait pour le patriciat,

³⁶ Guido RUGGIERO, *Violence in early Renaissance Venice*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1980. Claire JUDE DE LARIVIÈRE, *La Révolte des boules de neige*, Paris, Fayard, 2014.

³⁷ Archivio di Stato di Venezia, *Avogaria di Comun*, Raspe, reg. 36-56-16, f. 3, 24 octobre 1483.

³⁸ Des fragments des registres des *Signori di Notte* rapportent des meurtres impliquant un libraire ou un imprimeur, et un autre artisan de la ville : par exemple Archivio di Stato, *Signori di notte al criminal*, reg. 15, f. 31 (24 mars 1482), f. 37 (23 mars 1485), f. 43 (10 mars 1488) ; reg. 22, f. 18(6 juillet 1527). Une exploitation systématique des archives judiciaires vénitiennes qui nous sont parvenues (*Consiglio dei Dieci, Quarantia Criminal, Avogaria di Comun, Signori di notte*) a permis de faire ressortir, entre 1469 et 1530, 22 affaires dans lesquelles des acteurs du livre sont auteur ou complice de violences physiques (coups, blessures, meurtre) et 13 dont ils sont les victimes ; certaines affaires comptent pour les deux catégories.

³⁹ Archivio di Stato, *Consiglio di Dieci, Deliberazioni, Miste*, reg. 26, image 216, f. 79v, 30 avril 1494. On retrouve trois autres affaires de sodomie impliquant des acteurs du livre dans les registres du Conseil des Dix.

⁴⁰ Guido RUGGIERO, *Violence in early Renaissance Venice*, *op. cit.* ; Élisabeth CROUZET-PAVAN, « Violence, société et pouvoir à Venise (XIV^e-XV^e siècles) : forme et évolution de rituels urbains », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes*, 96-2, 1984, p. 903-936.

soumis à une surveillance judiciaire tout aussi serrée. L'imprimerie vénitienne se développe hors du système corporatif, sans législation très contraignante dans les premiers temps: cela ne veut pas dire pour autant que les autorités ne portent pas une attention parfois soutenue aux activités et à la vie quotidienne de ces acteurs de la nouvelle industrie.

L'exploitation des archives, de façon à la fois intensive pour tirer la substantifique moelle des documents et extensive pour brasser une quantité importante de données et avoir une vision large des acteurs du livre, rend possible d'étudier ce milieu en sortant de la fascination que ces livres produits peuvent exercer sur nous. Il s'agit avant tout, comme Lucien Febvre le disait, d'intégrer les acteurs du livre dans l'histoire générale: l'histoire de l'artisanat et de l'industrie, l'histoire sociale et économique de leur temps. On y voit des hommes et des femmes qui se marient, s'associent, font faillite, sont en procès entre eux ou avec d'autres, toutes choses qui pouvaient sembler triviales, mais qui, mises en relation, permettent de reconstituer un univers. À travers ces actes du quotidien, on observe un milieu qui se construit. L'attention d'Henri-Jean Martin aux sources archivistiques, couplée à son intérêt pour la vie quotidienne des acteurs du livre, qu'ils soient ouvriers, compagnons, ou libraires humanistes, permet une réflexion sur la naissance de l'imprimerie avec des problématiques d'histoire sociale, appuyée sur un recours systématique aux sources archivistiques. Une étude approfondie de ces sources permet alors non seulement de comprendre les ressorts économiques et sociaux du milieu du livre, mais aussi d'expliquer certains mécanismes de son développement, les relations aux autorités et au milieu local. Les jeunes chercheurs sont encore redevables à Henri-Jean Martin pour les perspectives de recherche qu'il a ouvertes dans ce sens et qui continuent d'être explorées.

Henri-Jean Martin and the Birth of the History of Reading: A Memoir

In September 1972, having completed a Ph.D. in history, I began my training in librarianship in the now defunct Graduate Library School of the University of Chicago. Still at heart a historian, I opted to attend Professor Howard Winger's course on the History of the Book and for that class wrote an essay on Colard Mansion of Bruges and the evolution of the printed book. Having spent three years in Paris, Brussels and Vienna working on the books and texts that formed the library of Charles le Téméraire, it appeared to me that from the vantage point of the reader, the reading of a fifteenth-century Burgundian manuscript was very similar and in fact scarcely differed from reading an incunable.

The English-language books I encountered in my library school curriculum all emphasized the revolution of printing and presented the printed book as a seismic shift that altered every aspect of book culture. The book-length essay of 1945, *From Script to Print* by H. J. Chaytor, a distinguished Cambridge scholar of Provençal poetry typified the then received consensus that printing transformed the oral culture of the Middle Ages.¹ As students, we were assigned Elizabeth Eisenstein's then recently published article in the *Journal of Modern History* in which this approach reached its zenith.² Baldly stated, we were encouraged to believe that printing from movable type generated a "proliferation of books" that privileged extensive reading over intensive reading, and which in turn privileged rapid silent reading over reading aloud. However, at Professor Winger's suggestion, I encountered in French Henri-Jean Martin's magisterial *L'Apparition du livre* with its excellent introduction by Marcel Thomas, commissioned at the instance of Professor Martin, that placed

* Newberry Library (Chicago).

¹ Henry John CHAYTOR, *From Script to Print: An Introduction to Medieval Literature*, Cambridge, CUP, 1945.

² Elizabeth L. EISENSTEIN, "Some Conjectures about the Impact of Printing on Western Society and Thought: A Preliminary Report", *The Journal of Modern History*, 40, 1968) p. 1-56; reprinted in *Literacy and Social Development in the West: A Reader*, ed. Harvey J. Graff, Cambridge, CUP, 1981 (*Cambridge Studies in Oral and Literate Culture*, 3), p. 53-68.

the technology of printing in the context of its scholastic medieval antecedents, notably the *pecia* system.³

In summer 1973, the late Professor Julian Brown of the University of London at the invitation of the Medieval Academy of America offered a summer seminar in medieval palaeography at the University of Chicago. I convinced Howard Winger and the dean of students of the Library School to permit me to participate in it for credit. Julian Brown's first assignment to his twenty-odd students was to transcribe a photocopy of a leaf of an ancient Latin majuscule manuscript of a classical text written in rows of letters without any word separation whatsoever. I asked Julian why the Romans ceased to separate words, and he reflected and then sagely replied, because they emulated the Greeks, and the Greeks had not. It was an experience akin to that which Professor Martin was wont to describe when as director of the Bibliothèque municipale of Lyon he first encountered the fifth- and sixth-century Latin manuscript treasures of that library.⁴

Some months later, I began employment as a social science bibliographer in the Northwestern University Library and among my responsibilities was book selection for cognitive psychology. Soon thereafter I discovered, to my amazement, that scientists in laboratory experiments had displayed English text written entirely in capitals without word separation, and thus, unconsciously, they had replicated the ancient Greek and Latin format. These cognitive psychologists found that this continuous form of textual display led to profound changes in eye movement and greatly augmented vocalization in the act of reading. From their observations stemmed my thesis that the introduction of word separation in Ireland in the early Middle Ages was a prerequisite for modern silent reading. I wrote an abstract outlining my thesis and submitted it to the "Pen to Press Conference" that was to transpire in Baltimore in spring 1976; the program committee unanimously rejected my proposal. I submitted my proposal for inclusion in the *Manuscripta* conference scheduled for autumn 1978. This time my topic was swiftly accepted, and soon, after my paper was delivered, an abstract of it was printed in *Manuscripta*. Professor Lynn White read the abstract and invited me to submit my essay to *Viator* which I did in spring of 1980.

Meanwhile I was working each weekend cataloging the pre-1500 manuscripts of the Newberry Library financed by a federal NEH grant. At about the same time the Library was encouraged by the National Endowment

³ H.-J. MARTIN, *Les métamorphoses du livre, entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 68-69.

⁴ "Lectures et mise en textes", in *Histoires de la lecture: un bilan des recherches*, ed. Roger Chartier, Actes du colloque des 29 et 30 janvier 1993, Paris, 1995, p. 250.

for the Humanities to apply for funding to establish an inter-university Center for Renaissance Studies. Since no one then on the Library staff was competent to formulate a specific mission for the Center, Professor George Huppert and I were invited to write the project statement that formed the essential element of the grant. Without any interference or supervision, we found ourselves free to propose that the Newberry Library undertake to emulate the *École des chartes* by establishing a Summer Institute in Chicago on palaeography, bibliography and the archival sciences. In Chicago in 1979, although the publications of its faculty were legendary and highly esteemed in the New World, the faculty members of the *École* and the *École* itself were little known in American academic circles, even by historians of French medieval history and medieval literature.

In 1979, our proposal having been funded by the NEH, I found myself in effect free to select the leader of the first Summer Institute. I chose Bernard Barbiche whom we knew exclusively from his publications in the *Bibliothèque de l'École des chartes*. Neither personal contact nor friendship played any role whatsoever. Although numerous French professors of history from the Sorbonne and the *École des Hautes Études* had been invited by colleagues to teach in American universities, in 1979 there existed no international institutional nexus to facilitate faculty exchanges in the realm of library and archival instruction. Bernard Barbiche was, I believe, the first professor of the *École* to give a full course of instruction in North America, and once in Chicago, he invited his colleague, Henri-Jean Martin, who was participating in a conference on the history of the book in Boston, to come to Chicago to give a guest lecture to his class.⁵

Monsieur Martin arrived in Chicago, and Bernard and Ségolène Barbiche invited me to lunch along with M. and Mme Martin. Professor Martin asked me the subject of my own research and I replied the history of silent reading.⁶ He seemed interested, and the upshot of our conversation was that Professor Martin gave to me the next day a copy of his article entitled, "Pour une histoire de la lecture," which had appeared three years earlier in the *Revue française d'histoire du livre*.⁷ He asked me to correct it. I was terrified. Had Professor Martin pre-empted the research and conclusions of my own article which had not yet really been officially accepted in its definitive form? How could I possibly dare to offer corrections to a published article of a faculty member

⁵ *Books and Society in History: Papers of the Association of College and Research Libraries Rare Books and Manuscripts Preconference 24-28 June 1980, Boston, Massachusetts*, ed. Kenneth E. Carpenter, New York, 1983.

⁶ H.-J. MARTIN, *Les Métamorphoses du livre*, *op. cit.*, p. 239 *et seq.*

⁷ *Id.*, "Pour une histoire de la lecture", *Revue française d'histoire du livre*, nouvelle série, n° 16, 1977, p. 583-608.

of an institution that I regarded with celestial reverence? For me, it was unimaginable to emendate an article by a scholar, who, as a former librarian, had constituted a model for remaining an active scholar even though I did not have a faculty appointment. I read Martin's article and found one minor point where I could with great politeness offer a minor emendation. I, however, felt great relief that his conclusions had not duplicated my own work, but rather in a substantive manner, our two narratives complemented each other. Martin left Chicago and returned to Paris and within a fortnight Professor Barbiche approached me in the halls of the Newberry and told me that I must send a copy of my article, still in typescript, to Paris. I was again terrified. My text still had not been formally accepted for publication, but I obeyed his injunction and the communication of that article to my new friend was the beginning for me of a relationship that molded the rest of my professional life and had, I believe, some consequence on the history of reading.

Henri-Jean Martin was unlike almost all the academics that I had encountered in American universities who did not have a high regard for librarians and who patronized and encouraged only students and beginning scholars who echoed and expanded the conclusions of their masters. Martin's most impressive quality was his imagination and openness to new ideas. Although my essay departed from his 1977 conclusions, he and Professors Jean Vezin and Roger Chartier invited me to deliver a series of lectures at the *École pratique des Hautes Études*; Martin and Chartier invited me to contribute to the *Histoire de l'édition française* (1983) and subsequently Martin and Jean Vézin invited me to write for *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit* (1990). In November 1982, Monsieur Martin published a revised edition of his essay, "Pour une histoire de la lecture," in *Le Débat* in which he generously acknowledged my work as he did again twenty years later in his conversations with Jean-Marc Chatelain and Christian Jacob, published as *Les métamorphoses du livre*.⁸

When I was a student, the history of reading constituted essentially of analyzing inventories and catalogues of private and institutional libraries, the records of public censors and where possible the archival records of printers indicating the titles published and sometimes, the number of copies produced. Thus conceived, the history of reading was predominantly about what publishers chose to print and what people chose to read and which social classes were able to read, and not how people actually read, that is to say it was not about the cognitive evolution of the act of reading itself. When the great English and American emigré scholars, Sigfrid Henry Steinberg and Helmut Lehmann-Haupt described the history of how books were read, it was to reading

⁸ *Le Débat*, n° 22, novembre 1982, p. 160-177.

in the former sense that they referred.⁹ It was also the history of reading in this sense that Martin addressed in his magisterial 1969 doctoral dissertation, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle* that analyzed the readership of different social classes.¹⁰

In the early 1980's Martin had begun to interest himself in the German literary school of reader response theory, the insights of which he rapidly transcended.¹¹ Martin increasingly began to complement the French term *lecteur* meaning reader with *liseur*, a term that suggested the reader's personal interaction with the book as an object.¹² In 1993, he spoke of this new definition of the history of reading as the history of "les manières de lire au sens le plus matériel de cette expression".¹³ Martin's great achievement was to broaden the history of the early modern book by redefining the history of reading as the history of the physiological manner of reading and in so doing he tacitly and gradually de-emphasized the significance of the invention of printing with movable types and in its stead emphasized psychology and specifically, the evolution of the cognitive modes of extracting meaning from written and printed text. He came to refer to this dimension of the history of the book in the early years of the twenty-first century as "pratiques de la lecture".¹⁴ The terms that he introduced in parallel, *pratiques de la lecture*, *mise en page* and *mise en texte*, brilliantly implied breaching the great divide in scholarship between the realms of the manuscript codices and that of printed books by implicitly resolving the question as to the definition in material terms

⁹ S. H. STEINBERG, *Five Hundred Years of Printing*, Harmondsworth, 1961); Helmut LEHMANN-HAUPT, *The Book in America: A History of the Making, the Selling and the Collecting of Books in the United States*, New York, 1939. For the history of reading viewed as the history of literacy, see Carlo M. CIPOLLA, *Literacy and Development in the West*, London, Penguin Books, 1969. See as well Robert DARNTON, "What is the History of Books" and "First Steps Towards a History of Reading", essays published in 1982 and 1986, revised and republished in Darnton, *The Kiss of Lamourette: Reflections in Cultural History*, New York, 1990, p. 107-135, 154-187, 358-362 and 364-368.

¹⁰ Genève, Droz, 1969, 2 vols.

¹¹ See for example Wolfgang ISER, *Der Akt des Lesens*, Munich, 1976; Hans-Robert JAUSS, *Toward an Aesthetic of Reception*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982. Martin's influence (although not explicitly acknowledged) is perceptible in Erich SCHÖN, *Der Verlust der Sinnlichkeit oder die Verwandlungen des Lesers*, Stuttgart, 1987, especially p. 1-11, 99-122 and 340-344; well summarized by Hans Erich BÖDEKER, "D'une histoire littéraire du lecteur à l'histoire du lecteur", in *Histoire de la lecture: un bilan*, *op. cit.*, p. 98-124.

¹² H.-J. MARTIN, *Les métamorphoses du livre*, *op. cit.*, p. 237-38.

¹³ *Id.*, "Lectures et mises en textes", *art. cit.*, p. 250.

¹⁴ See Martin and Chartier's introduction to *Histoire de l'édition française: Le Livre conquérant du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Promodis, 1982, p. 10-11; H.-J. MARTIN, «Pratiques de lecture», dans *Encyclopaedia Universalis*, on line: <https://www.universalis.fr/recherche/l/1/q/94443> [8 août 2001]; *Id.*, «L'Histoire du livre: de la tentation d'une histoire globale à une réflexion sur les systèmes de communication», *Cultura. Revista de história das ideias*, 21, 2005, p. 15-26.

of what consisted a text. In the year 2000 in the conclusion of his *Naissance du livre moderne*, subtitled *Mise en page et mise en texte*, Martin revealed exactly why the ancient Greek and Roman authors would have been astonished by the page format of the manuscript and printed codices containing their works as they circulated over a millennia and a half after their composition.¹⁵

The Romans and Greeks wrote in *scriptura continua*. However even in late antiquity *mise en page* was undeniably an important aspect of text. For the Vulgate Latin Bible of Jerome, authorial contextual space was severely modified or entirely suppressed in late medieval manuscripts and in printed editions. Then in the second half of the nineteenth century, consistent with authorial intent, Jerome's lines of sense were restored to modern editions, first by Constantin von Tischendorf, subsequently by Wordsworth and White and Henri Quentin, and definitively by the Protestant editors of the 1969 Stuttgart Bible.¹⁶ Similarly for numerous medieval scholastic authors the use of red ink could properly be regarded as an essential part of thirteenth-century scholastic *mise en texte*. Martin's great contribution was to lead us to understand that according to the period and genre in which an author created a text, contextual space, intra-textual space, intra word spacing, non alphabetic signs, and punctuation and even numerical symbols could form intrinsic para-verbal elements of that text, significantly affecting the cognitive act of reading, and that contemporaneously these same formats could be retroactively imposed upon a text of an earlier age by either a scribe or eventually a type setter to create a *mise en page*, often felicitous for the reader, but entirely unanticipated by the author. Above all else, Martin explained how blank spaces, that emerged in the Middle Ages as essential elements of texts, devolved after the introduction of printing to become an integral element of Latin and French poetic and prose texts in the printed books of the seventeenth century.

Probably even more than his experiences with the ancient codices that he encountered as director of the municipal library of Lyon, Henri-Jean Martin's formation in the *École des chartes* with its emphasis on mastering the description and transcription of ancient and early medieval manuscripts led him to view printed books from the fifteenth to the eighteenth century from a medieval palaeographical perspective that set him apart from Anglo-Saxon scholars of material bibliography whom he admired greatly and virtually all other twentieth-century historians of the printed page.¹⁷ It was Martin's

¹⁵ *Id.*, *La naissance du livre moderne: Mise en page et mise en texte du livre français (XIV-XVII^e siècles)*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2000, p. 472-475.

¹⁶ Constantin von TISCHENDORF, *Biblia Sacra Latina*, Leipzig, 1973.

¹⁷ See for comparison the essay of D.F. MCKENZIE, "Typography and Meaning: The Case of William Congreve", *Buch und Buchhandel in Europa im achtzehnten Jahrhundert*, eds. Giles Barber and Bernhard Fabian (Fünftes Wolfenbütteler Symposium, 1981), p. 81-126, reprinted in *Printers*

breadth of vision encompassing medieval antecedents combined with his limitless imagination that led him to assemble some fifty scholars of manuscript and print (some internationally known), some (like myself) quite obscure to author a collection of essays that transcended the divide of script from print. Many were professors, some were librarians, and some were antiquarian book dealers. Working together, they created the two great collective works that generated the intellectual synergy that guided Martin to the publication in the year 2000 of *La naissance du livre moderne*. A few years before his death, he confided to me that he considered this tome to be his greatest intellectual achievement.

Martin in his direction of the *Histoire de l'édition française* and *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit* assembled not only a dynamic team of specialists, he was in medieval terminology a *nominalist* who believed that valid historical generalizations of necessity had to be based on specific objects, that is specific manuscripts and printed codices. In his collective works he and his collaborators assembled an album, unparalleled in scope and focus, of photographic images whose great value lay in visually communicating to those university-trained historians and historians of literature, many of whom never had enjoyed the opportunity to handle primary sources in their original state, an appreciation of the actual format of objects about which they often wrote in general terms eloquently and copiously, but all too frequently with insufficient precision precisely because they either had not viewed them or only in passing through the glass of a *vitrine*.

When I came to lecture in Paris in March 1983, Martin had just returned from Germany where he and Chartier had met with academic specialists in literary reception theory whose approach to the history of reading printed texts had little to do with the physical objects that transmitted those texts. He took me aside and confided to me that his goal was to apply the insights derived from describing the presence or absence of interword space in medieval manuscripts by scholars such as Richard and Mary Rouse and myself to analyzing the interaction between readers of fifteenth-, sixteenth- and seventeenth-century printed books. I distinctly remember opining to him in a puzzled voice that I did not understand how that could be possible.

of the Mind and Other Essays, eds. Peter D. McDonald and Michael F. Suarez, Amherst (Mass.), 2002, p. 199-236. McKenzie's chronological scope, limited to the eighteenth century, offered scarce consideration of medieval antecedents, see pp. 100-101 and note 32; D.F. MCKENZIE, *Bibliography and the Sociology of Texts* (The Panizzi Lecture, 1985), second edition, Cambridge, CUP, 1999, p. 17, 18 and 46. His new revised and expanded foreword to the second edition that placed emphasis on "the functions of white space" (p. 4), in a manner reflecting the influence of Martin; cf. D.F. MCKENZIE, *What's Past is Prologue: The Bibliographical Society and the History of the Book*, S. l., 1993, p. 14-19.

I was *very* wrong. However, I did not understand fully why I was wrong until almost twenty years later when one day in Evanston I received a large package in the mail containing the strikingly beautiful *Naissance du livre moderne*. In this volume of which the seductive beauty of its illustration, design and fabrication at moments distracted me from its analytical brilliance, I came to understand that by his allusion to space, Martin had meant more broadly to include the use of intratextual space, contextual space, chapter division, numerals, signs of punctuation, color, diagrams and illustrations that had in the second half of the twentieth century formed the focus of codicological and palaeographical research in medieval manuscripts. All of these visual aspects of the page, described sometimes in excruciating detail by cataloguers and students of medieval manuscripts like Robert Marichal, Richard and Mary Rouse, E.A. Lowe, Neil Ker, Malcolm Parkes and Pierre Petitmengin, affected the manner and activity of reading far more than the evolution of letter forms in either script or print that in the early twentieth century had formed the principal focus of scholars of both palaeography and typography.¹⁸ Martin posited that in a fashion analogous (but not identical) to the continuous writing of sixth-century copies of Livy and Ammianus Marcellinus, the unparsed typographic word blocks, printed in black ink of sixteenth-century humanistic printed editions encouraged an act of reading that depended on greater sub-vocal activity than that required by the reader of pages of René Descartes's 1637 edition of the *Discours de la méthode* and his *Méditations métaphysiques*, in which numbered chapter divisions and paragraphing inspired by medieval scholastic antecedents constituted an essentially visual dimension of the author's text, a typographic innovation which Descartes embraced because it made his work accessible to a broad vernacular audience.¹⁹

In print, the chapter division and the alphabetical tables of content that the first Paris press introduced to Cicero's *De officiis* and Lorenzo Valla's *Elegantiae linguae latinae* facilitated silent reference reading of Latin in exactly the same way that the tables and page formats of the thirteenth and fourteenth century described by the Rouses had done for readers of Latin fourteenth-century scholastic texts, but for a different and far larger audience. Similarly, the format of François de Sales' spiritual works facilitated their use for silent meditation

¹⁸ See especially Robert MARICHAL, «L'Écriture latine et la civilisation occidentale du 1^{er} au XVI^e siècle», in *L'écriture et la psychologie des peuples: XXII^e Semaine de synthèse*, Paris, Armand Colin, 1963; Malcolm PARKES, "The Influence of the Concepts of *Ordinatio* and *Compilatio* on the Development of the Book", in J.J.G. ALEXANDER and M. T. GIBSON, *Medieval Learning and Literature: Essays Presented to Richard William Hunt*, Oxford, 1976, p. 115-141 and plates 9-16; and Richard and Mary Rouse, Robert Marichal and Pierre Petitmengin in their contributions to the first volume of the *Histoire de l'édition française* and to *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*.

¹⁹ See notably the use of numbered divisions and corresponding cross references in René DESCARTES, *Méditations métaphysiques*, Paris, J. Camusat and P. Le Petit, 1647.

and prayer. To the same effect, Jean-Louis Guez de Balzac introduced into his essays the first numbered subdivisions, and later unnumbered paragraphs. The paragraphs incorporated in the second half of the seventeenth century into Madame de Lafayette's *La Princesse de Clèves* of necessity materially and psychologically enhanced the reader's solitary experience. In a manner similar to illuminations in late medieval manuscript books of prayer, the illustrative engravings of printed tomes not only illustrated French-language books in the seventeenth century; they stimulated the reader's imaginative faculties in ways – still not fully understood – that complemented the reader's creation of a private and intimate connection to a text silently scanned. In mathematics, the printed graphic expression of numerical equations engendered levels of understanding that far transcended that of the symbols and abbreviations employed in the scientific texts of medieval scholasticism. By viewing the seventeenth-century printed page from a medieval perspective, Martin uncovered for the first time a material basis in evolving page formats for the birth of the early modern modes of reading.

The implications of Martin's approach remain profound. Just as Henry Bradshaw's essays on analytical bibliography first altered the cataloging standards for printed books and then, a half century later at the hands of Montague James, profoundly changed the standards for cataloging medieval manuscript codices, Martin's work implied the necessity of developing new paradigms for the concise descriptions of text and page format that can be incorporated into the cataloging records of Renaissance and early modern printed editions.²⁰ Such is especially the case now, because more than a decade after Henri-Jean Martin's death, advances in the application of neuroscience to reading offer new possibilities for using MRI brain scans to assess in a very precise scientific fashion the neurological implications for the history of reading of the material evolution of text format that Martin described.²¹

In recent years, Stanislas Dehaene's brilliant application of MRI scans to the analysis of reading has confirmed that while human neurological capacity has not changed in the past 10,000 years, the mode of application has evolved.²² Over time, man's ability to repurpose and exploit that circuitry has expanded.

²⁰ See Paul NEEDHAM, *The Bradshaw Method: Henry Bradshaw's Contribution to Bibliography*, Hanes Lecture, n° 7, Chapel Hill (North Carolina), 1988). See the descriptions and collations of James's *Descriptive Catalogues* of Cambridge college libraries that appeared beginning in 1895.

²¹ See very recently, Kathleen RASTLE, "EPS Mid-Career Prize Lecture 2017: Writing Systems and Language", *Quarterly Journal of Experimental Psychology*, February 15, 2019, p. 1-16.

²² Stanislas DEHAENE, *Reading the Brain: The New Science of How We Read*, London, Penguin Books, 2010; *Id.*, *Consciousness and the Brain: Deciphering How the Brain Codes Our Thoughts*, *ibid.*, 2014, p. 55-59, 63-64, 67, 69-71 and 83-84. For laboratory details, see S. DEHAENE and L. COHEN, "Cultural Recycling of Cortical Maps", *Neuron*, 56, 2007, p. 384-398.

In this light, the descriptions of evolving page format in Henri-Jean Martin's *Naissance du livre moderne* constitute a monumental first step towards recording precisely those typographic changes that the human brain in early modern times came to utilize for the rapid extraction of meaning from the printed page. Future bibliographers, equipped with the tools of the neurosciences, will elevate the history of the act of reading to a rigorous level of scientific enquiry in a manner which, I believe, would have fascinated Henri-Jean Martin.

In conclusion, let me express my profound gratitude for the extremely good fortune that led me to meet and collaborate with one of the great scholars of the twentieth century and one of the finest teachers that I have had the privilege to meet.

Histoire du livre et philosophie : quelques remarques sur l'épistémologie et sur les références aux philosophes dans l'œuvre d'Henri-Jean Martin

L'œuvre d'Henri-Jean Martin ne comprend pas de livre ayant pour objet déclaré l'épistémologie ou l'étude des postulats ontologiques de l'histoire. À la différence, par exemple, de Donald F. Mc Kenzie, de Jack Goody, de Roger Chartier ou encore d'Anne-Marie Christin¹, historiens et chercheurs avec lesquels il a collaboré, Henri-Jean Martin n'a pas tenu à faire ce « pas de côté » que représente un essai sur l'histoire ou un traité épistémologique. Conclure de cette absence un désintérêt pour la théorie ou une méfiance envers une certaine tendance philosophique de l'histoire serait pourtant une erreur, tant les textes de Martin fourmillent de références aux philosophes, d'excursions philosophiques, de confrontations aux concepts contemporains des sciences humaines. Loin de se cantonner à l'exploration d'un champ scientifique dont il avait lui-même défini les premières limites, Martin ne cessa d'élargir les perspectives et l'ampleur du domaine couvert par l'histoire du livre, portant celle-ci de l'analyse économique du livre-marchandise à une histoire générale de la communication qui prend régulièrement appui sur les philosophes. La formidable érudition et l'esprit de synthèse d'Henri-Jean Martin ne suffisent pas à expliquer l'effort continu vers la généralisation du traitement des problèmes par l'histoire du livre et de l'écrit. Cette façon audacieuse de toujours viser la généralité à travers l'étude extrêmement rigoureuse du particulier signe à la fois une ambition et une méthode. Nous proposons dans les lignes qui suivent de tenter de donner quelques aperçus sur les usages plus ou moins explicites de la philosophie par Henri-Jean Martin. Ces points de vue seront pris sur deux facettes de l'œuvre de Martin : le soubassement théorique de sa conception du rapport entre discours, pouvoirs et ordre social d'une part ; l'inscription

* Conservateur en chef des bibliothèques, Docteur en histoire, membre associé au Centre de Recherche en Histoire Internationale et Atlantique (CHRIA), Université de La Rochelle.

¹ D. F. MC KENZIE, *Bibliography and the sociology of texts*, Londres, The British Library, 1986 (trad. *La bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991) ; Jack GOODY, *The domestication of the savage mind*, Cambridge, CUP, 1977 (trad. *La raison graphique, La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit, 1979) ; Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise, L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998 ; Anne-Marie CHRISTIN, *L'image écrite ou la déraison graphique*, Paris, Flammarion, 1995.

du livre dans une théorie de la communication en grande partie fondée sur des références aux philosophes d'autre part.

Dans la préface à la deuxième édition d'*Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Henri-Jean Martin fait référence aux travaux de Robert Marichal comme à une source d'inspiration théorique majeure pour concevoir l'idée générale qui ordonne l'ouvrage: « je fus particulièrement frappé par la présentation de Robert Marichal de la construction de la page de la *Somme* de Saint Thomas et par les rapports qu'il relevait entre l'organisation de la pensée scolastique et l'architecture gothique »². L'article de Marichal qui évoque l'homologie entre le raisonnement scolastique et la mise en page du manuscrit latin est publié dans les actes de la XXII^e semaine de synthèse, en 1963³. Quatre ans plus tard, paraît la traduction de l'ouvrage d'Erwin Panofsky *Architecture gothique et pensée scolastique*, avec une postface de Pierre Bourdieu⁴. Le livre de Panofsky, publié en 1951 aux États-Unis, reprend trois conférences données en 1948⁵. Or la thèse de Marichal, qui laissa une impression durable dans l'esprit du fondateur de l'école française d'histoire du livre, s'appuie clairement sur les conceptions de Panofsky⁶. L'idée développée par Marichal est la suivante: l'écriture gothique est l'expression graphique d'une certaine façon de raisonner, que l'on retrouve dans toutes les productions de l'esprit de l'époque. L'apport de Panofsky consiste, selon Marichal, à résoudre le problème des ressemblances formelles entre architecture et écriture gothique par la voie intellectuelle. Au lieu de continuer à rechercher des similitudes visuelles, à la manière des historiens de l'art du XIX^e siècle poursuivant la signification historique du style dans les arts, Panofsky fait intervenir un tiers terme: la scolastique définie comme dialectique *pro et contra*. C'est un mode de raisonnement spécifique,

² H.-J. MARTIN, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris, Albin Michel, 1996, préface, p. II. La référence revient une deuxième fois page III: « Me souvenant aussi de la leçon de Robert Marichal, je me demandais s'il n'existait pas une liaison entre la logique d'une société et la manière de présenter, donc de lire les textes ».

³ Robert MARICHAL, « L'écriture latine et la civilisation occidentale du I^{er} au XVI^e siècle », dans *L'Écriture et la psychologie des peuples*, Paris, Armand Colin, 1963, p. 199-247. Le texte est repris dans *Histoire et Art de l'écriture*, éd. Marcel Cohen et Jérôme Peignot, Paris, Robert Laffont, 2005, p. 650-700. Le colloque dont sont tirés les actes s'est tenu du 3 au 11 mai 1960.

⁴ Erwin PANOFSKY, *Architecture gothique et pensée scolastique*, trad. Pierre Bourdieu, Paris, Éditions de Minuit, 1967.

⁵ *Id.*, *Gothic Architecture and Scholasticism, Wimmer lecture 1948*, Latrobe (Pennsylvanie), The Archabbey Press, 1951.

⁶ R. MARICHAL, « L'écriture... », *art. cit.*, p. 687: « Nous avons eu la chance de pouvoir présenter l'essentiel de ce qui suit à M. Panofsky, à Princeton, en décembre 1961, il est superflu de dire que cet exposé [...] lui doit beaucoup... ». De son côté, Panofsky avait le sentiment que la thèse principale de son livre avait été mal comprise par ses lecteurs, ainsi qu'il l'écrit à Marichal dans une lettre datée du 23 mars 1965. Voir E. PANOFSKY, *Korrespondenz 1962 bis 1968*, éd. Dieter Wuttke, Wiesbaden, 2011, p. 639.

une manière de conduire la pensée, qui rayonne dans l'ensemble du corps social concerné par les œuvres de l'esprit. Il n'y a, selon Panofsky, ni influence réciproque ni rencontre d'initiatives individuelles. La croisée d'ogive et l'écriture gothique manifestent un *habitus* qui informe l'époque: le « postulat de la clarification pour la clarification ».

Si la thèse de Panofsky, qui d'un point de vue philosophique repose sur l'héritage d'Ernst Cassirer⁷, marqua autant Henri-Jean Martin, c'est peut-être parce qu'elle apportait des éléments fondamentaux à la discussion ouverte par son maître Lucien Febvre. Roger Chartier a d'ailleurs souligné l'étonnante contemporanéité des réflexions de Panofsky et de Febvre à propos du lien entre l'architecture gothique et la pensée scolastique⁸. Dans un article publié dans les *Annales* en 1946, Febvre, critiquant un livre d'Étienne Gilson consacré à la philosophie du XIV^e siècle, parle en effet « d'interférences » entre les différentes productions humaines d'une même époque, et de « climat commun » dans lequel se développent les activités et les pensées d'un même temps. Si les métaphores, qui rappellent la mécanique ondulatoire et la météorologie, semblent renvoyer ici à un mystérieux air du temps, l'idée de Febvre est pourtant de mettre à jour, pièce par pièce, les éléments qui constituent l'atmosphère d'une époque. « Il s'agit de montrer qu'une cathédrale gothique [...] et une de ces grandes cathédrales d'idées comme celles que nous décrit Étienne Gilson dans son livre – ce sont les filles d'un même temps. Des sœurs grandies dans un même foyer »⁹. Pour Febvre, il ne s'agit pas pour autant de dévoiler, à la manière des philosophies d'inspiration hégélienne, un arrière-fond ontologique, comme si les époques étaient des unités ontiques subsistant par elles-mêmes. Il s'agit plutôt de penser de manière neuve les relations entre des éléments historiques disparates, hétérogènes, et de tenter ainsi de contourner les analyses cherchant une « dernière instance », un ordre de causalité systématique.

[Michelet] n'établissait pas entre les activités diverses de l'homme une hiérarchie, un classement hiérarchique: il ne portait pas dans son esprit la métaphysique simpliste

⁷ Panofsky prend notamment le concept de « forme symbolique » à Cassirer. Sur ce point, voir Audrey RIEBER, « Le concept de forme symbolique dans l'iconologie d'E. Panofsky », *Appareil*, en ligne: <http://appareil.revues.org/436> [consulté le 12 août 2019]: « l'épistémologie de l'histoire défendue et pratiquée par Cassirer et par Panofsky est proche. Elle repose sur une opposition tranchée entre la nature et la culture – et entre *Naturwissenschaften* et *Geisteswissenschaften* –, elle concilie objectivité et subjectivité à l'aide des concepts de "sympathie" (Cassirer) et de re-création (Panofsky) et elle assigne à l'historien, que l'on ne saurait confondre avec un érudit ou un archéologue, une vocation humaniste, l'ambition de faire revivre et de comprendre les créations culturelles d'une époque ».

⁸ R. CHARTIER, *Au bord de la falaise*, *op. cit.*, p. 34-35.

⁹ L. FEBVRE, « Étienne Gilson et la philosophie du XIV^e siècle », dans *Vivre l'histoire*, Paris, Robert Laffont, 2009, p. 248.

du maçon : première assise, deuxième assise, troisième assise – ou premier étage, deuxième, troisième. Il n'établissait pas non plus une généalogie : ceci dérive de cela, ceci engendre cela. Non. Il avait l'idée d'un climat commun, idée autrement fine [...], il est bien curieux de constater qu'aujourd'hui, dans un monde saturé d'électricité, alors que l'électricité nous offrirait tant de métaphores appropriées à nos besoins mentaux – nous nous obstinons encore à discuter gravement de métaphores venues du fond des siècles, lourdes, pesantes, inadaptées ; nous nous obstinons toujours à penser les choses de l'histoire par assises, par étages, par moellons – par soubassements et par superstructures, alors que le lancer des courantes sur le fil, leurs interférences, leurs courts-circuits, nous fourniraient aisément tout un lot d'images...¹⁰

L'objectif de Febvre est donc de décrire une strate bien délimitée, que l'on pourrait définir comme la conscience commune propre à une époque. Son approche, qui s'inscrit dans le sillage de la psychologie historique (I. Meyerson, C. Blondel, H. Wallon...), se distingue néanmoins de celle de Panofsky, plus sociologique, et de celle de Cassirer, dont le concept de « cosmos culturel » (salué par Febvre lui-même¹¹) renvoie à une vision ontologique de la culture. Pour Febvre, l'univers mental collectif n'est en effet accessible que par voie régressive, à partir des réalisations individuelles¹². C'est pourquoi il privilégie la biographie historique. Ainsi l'œuvre de Rabelais peut-elle, en raison de sa richesse exceptionnelle, devenir le support d'une étude de « l'outillage mental » des individus du XVI^e siècle, c'est-à-dire des éléments linguistiques, intellectuels et affectifs qui circonscrivent le champ de formation de leurs pensées et sentiments individuels¹³.

S'il fait référence au concept d'outillage mental à de nombreuses reprises dans son œuvre, Martin n'hésite pas à en pointer les insuffisances, en appelant de ses vœux le développement d'une réflexion qui s'appuie davantage sur des concepts clarifiés, tels ceux mis en œuvre par Panofsky. Le texte le plus significatif sur ce sujet se trouve dans *Les métamorphoses du livre*, où Martin, devant répondre à la question de savoir si la notion d'outillage mental est bien le concept opératoire du travail de synthèse historique tel qu'il le conçoit, répond :

C'est une expression que, pour ma part, j'ai empruntée au *Rabelais* de Lucien Febvre [...], je l'ai d'autant plus volontiers adoptée que tout me semble montrer que, de génération en génération, l'homme hérite de manières de penser et de

¹⁰ *Id.*, « Vivre l'histoire », *ibid.*, p. 28.

¹¹ *Id.*, « Leur histoire et la nôtre », *ibid.*, p. 238-239.

¹² Voir les travaux récents que Florence Hulak a consacrés à l'apport philosophique de Lucien Febvre et de Marc Bloch, par exemple sur ce point : « En avons-nous fini avec l'histoire des mentalités ? », *Philonsorbonne*, 2, 2008, p. 89-109.

¹³ L. FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle – La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942.

raisonner qui modifient de plus en plus les siennes et déterminent son évolution [...]. C'est pourquoi je crois que toute histoire sérieuse doit être une histoire de ce que Lucien Febvre appelait l'outillage mental, même si l'expression est ambiguë et peut apparaître en partie démodée¹⁴.

On peut donc supposer que la thèse de Marichal/Panofsky, qui « illumine » Martin en 1960, s'inscrit sur l'arrière-fond méthodologique hérité de Febvre. Le caractère concret des analyses auxquelles Marichal se livre sur des manuscrits médiévaux est peut-être l'impulsion qui permet à Martin de mettre en branle l'intuition philosophique de son maître.

À une période où le structuralisme est en pleine croissance (Lévi-Strauss publie les *Structures élémentaires de la parenté* en 1948), la thèse de Panofsky ouvre en effet un champ de recherche et propose un programme pour l'analyse des rapports entre la société et l'ordre du discours dans sa matérialité. Martin en confirmera d'ailleurs, beaucoup plus tard, la pertinence actuelle : « on connaît les célèbres thèses de Panofsky tendant à montrer que la structure des cathédrales est la mise en œuvre d'une dialectique qui est celle même de la philosophie scolastique. C'est dans cet esprit qu'il faudrait poursuivre une réflexion »¹⁵. Il semble que cette idée soit exploitée dans tous les grands livres de Martin.

Cela est particulièrement clair dans *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, où chaque chapitre relie l'évolution des formes de l'écrit à celle des fonctions des détenteurs de pouvoirs dans l'ordre social. Parmi une foule d'exemples possibles – le principe de l'ouvrage étant justement de déployer cette hypothèse pour chaque période de l'histoire de l'écrit – mentionnons le passage où il est question du triomphe de la prose (XIII^e-XIV^e siècles). En étudiant la résurgence de la culture écrite à la fin du Moyen Âge, Martin démontre que ce retour n'est qu'apparent, la majorité des textes n'étant pensés que comme des transcriptions de la parole orale. L'énoncé est indissociable de l'énonciation et des conditions où celle-ci s'effectue. Mais l'écrit, ajoute Martin,

finit toujours, à pareil jeu, par imposer sa loi [...]. Écrit par un auteur qui entretient d'ordinaire avec d'aristocratiques protecteurs d'étroites relations, il utilise souvent des vers octosyllabiques à rimes plates, dont la forme est rythmiquement affaiblie, et dont l'emploi marque la dissociation entre la musique et l'expression rationnelle de la parole. On aboutit ainsi, vers 1220-1230, au triomphe de la prose. [...] Ainsi succède à l'épopée un genre manifestement conçu pour être lu en des groupes restreints, ou même isolément, à voix murmurante. [...] Les manuscrits

¹⁴ H.-J. MARTIN, *Les métamorphoses du livre, Entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 75-76.

¹⁵ *Ibid.*, p. 76.

viennent confirmer, jusque dans leur aspect matériel et leur organisation, le sens de cette évolution¹⁶.

Dans ce court passage se trouve résumé le viatique conceptuel de Martin dans ce livre : l'idée que la technologie de l'écriture porte en elle-même sa propre logique de déploiement et façonne sur la longue durée la pensée des institutions et des « intellectuels ». Cette idée peut être observée dans ses manifestations les plus concrètes : les traces qu'étudient la codicologie et la bibliographie matérielle. De disciplines ancillaires, celles-ci deviennent alors les principaux révélateurs de la pensée d'une époque, de ses manières de raisonner, de classer ou d'exclure. Les changements dans la matérialité du livre, dans la « mise en texte » (transposition du mot anglais *layout* proposée par Martin) signalent les points de rupture d'une époque à une autre, le franchissement de seuils historiques, les affaissements voire les effondrements. Dans la longue liste des penseurs ayant pris pour objet la définition des caractéristiques culturelles ou des structures mentales d'une époque, l'originalité de Martin réside dans l'intelligence de la matérialité de l'écrit. Comprendre le livre et l'écrit, non seulement sous l'angle économique, social et culturel, mais comme des technologies engendrant par elles-mêmes leurs propres effets dans la pensée et dans le corps social¹⁷.

C'est pourquoi l'ouvrage qui met en œuvre de la manière la plus évidente la thèse de la corrélation entre formes de l'écrit, pouvoir et pensée est *La naissance du livre moderne*, où Martin réalise concrètement le programme de Panofsky en ce qui concerne le manuscrit à la Renaissance et l'imprimé à l'âge classique. L'introduction précise l'ambition du livre : « concevoir comment la structure d'un livre et sa visualisation traduisent la logique dominante d'une société »¹⁸. Roger Chartier résume ainsi la thèse fondamentale qui sous-tend le livre : « les transformations dans les modalités d'organisation et d'inscription des textes traduisent dans l'aspect physique du livre une profonde mutation de la conception de l'écrit. Durablement tenu pour un simple enregistrement ou succédané de la parole, le discours écrit, qu'il soit manuscrit ou imprimé, est perçu à partir de la première modernité, entre 1550 et 1650, comme doté d'une logique propre que doit donner à comprendre sa mise en page »¹⁹. De manière

¹⁶ H.-J. MARTIN, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, op. cit., p. 163-164.

¹⁷ R. Chartier donne quelques noms de cette « longue liste » dans « Histoire et pouvoirs de l'écrit. Vico, Malesherbes, Condorcet », dans *Le livre et l'historien. Etudes offertes en l'honneur du Professeur Henri-Jean Martin*, Genève, Librairie Droz, 1997, p. 485-492 : les trois auteurs cités dans le titre de l'article, mais aussi Walter Ong et Jack Goody. Nous pourrions ajouter à cette liste Michel Foucault, qui poursuit un objectif en partie commun avec des moyens différents (l'archive et la littérature).

¹⁸ *La naissance du livre moderne. Mise en page et mise en texte du livre français (XIV^e-XVII^e siècles)*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2000, introduction non paginée.

¹⁹ R. CHARTIER, « Henri-Jean Martin ou l'invention d'une discipline », *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 165, 2007, p. 327.

audacieuse, l'ouvrage multiplie également les exemples de dépendances ou de jonctions entre la pensée d'un auteur, la réception des œuvres par le public, l'économie du livre et les pouvoirs qui y sont liés et l'aspect matériel de l'organisation des textes. L'un des passages les plus frappants est le chapitre consacré à la normalisation de la prose française. À la fin de ce chapitre, Martin met au jour le lien entre le cartésianisme comme philosophie et le caractère révolutionnaire de la mise en page du *Discours de la Méthode*²⁰. Publié en 1637, le célèbre texte de Descartes, qui devait d'abord n'être qu'une simple préface à un traité de physique, reprend la mise en page du *Prince* de Guez de Balzac (1631) : paragraphes qui découpent le raisonnement de manière claire, alinéas, présence d'un synopsis pour faciliter la lecture, ouvrage en français afin d'éviter de s'adresser explicitement aux docteurs de la Sorbonne. Martin montre aussi l'implication personnelle du philosophe dans les différentes éditions de son texte, le rôle du Père Mersenne comme intermédiaire et comme correcteur – parfois abusif – des manuscrits livrés par Descartes. L'analyse de Martin porte autant sur l'adaptation de la forme du livre à son public (en 1641, les *Méditations métaphysiques*, écrites en latin et destinées aux docteurs, abandonneront les innovations du *Discours* pour revenir à un texte qui n'a pas recours au « blanc » de la page), que sur les possibilités offertes à la pensée par l'innovation technique en matière de présentation et de modes de lecture²¹.

Si l'on devait résumer les présupposés épistémologiques du travail de Martin, il faudrait donc dire qu'il s'inscrit d'une certaine manière dans la continuité de Lucien Febvre, tout en rompant avec le psychologisme qui caractérise le fondateur des *Annales*. C'est pourquoi l'assise philosophique de l'œuvre de Martin s'apparente sans doute davantage, d'un point de vue strictement conceptuel et non génétique, à Cassirer et à Panofsky. Chez Martin, la matérialité du texte joue, *mutatis mutandis*, le rôle dévolu aux formes symboliques chez Panofsky : la pensée et les pouvoirs qui travaillent l'ordre social en dérivent et s'y reflètent.

Si nous avons mentionné à plusieurs reprises Ernst Cassirer, c'est aussi parce que Martin, comme l'auteur de *l'Essai sur l'Homme*, a tenté d'appréhender, au sens le plus large possible, les sources et le sens de la culture occidentale. Dans son dernier livre, publié de manière posthume en 2008, Henri-Jean Martin fait l'essai d'une synthèse globale de la vision du monde portée par la « civilisation

²⁰ *La naissance du livre moderne, op. cit.*, p. 320-327. Il n'est pas surprenant que Descartes, « ce cavalier français qui partit d'un si bon pas » (Péguy), soit le premier philosophe à publier une œuvre directement en français et à ne pas laisser aux seuls compositeurs et typographes le soin de fabriquer le livre exposant sa pensée.

²¹ Le rôle de l'œil dans la lecture intéressait particulièrement Martin, comme le prouvent les nombreuses tentatives de rapprochement avec les neurosciences qu'il initia en tant qu'universitaire.

européenne»²². L'idée est de resituer l'homme dans l'univers et d'étudier toutes les formes de communication qu'il est susceptible d'instituer avec le monde et avec ses congénères. Dans ce livre volumineux, Henri-Jean Martin prélève très régulièrement des exemples ou des concepts chez les philosophes. On retrouve d'ailleurs un certain nombre de références présentes dans ses autres livres : Platon, Aristote, saint Augustin, Descartes, Leibniz, Humboldt... Il est intéressant de relever les passages précis que commente Martin, car ils donnent à la fois un aperçu sur le panthéon philosophique du fondateur de l'histoire du livre à la française, et des indications sur ce que l'on pourrait nommer, de manière certes un peu risquée, sa « position philosophique ». Nous bornerons nos remarques à trois philosophes, dont l'apparition sous la plume de Martin nous semble soit importante, soit surprenante, soit décisive : Platon, Husserl et Popper.

Commençons par celui dont Martin affirme toujours garder les dialogues à proximité de lui : Platon. *Aux sources de la civilisation européenne* contient dix-neuf références directes à Platon²³. Le premier texte s'appuyant sur Platon est un passage consacré à l'analyse du rythme et à la conception du temps chez les Grecs. Selon Martin (qui cite le *Philèbe*, le *Banquet*, le *Timée* et les *Lois*), la notion de *ruthmos* prend chez Platon une acception nouvelle qui « apparaît largement liée à l'histoire de l'écriture »²⁴. Le philosophe insiste en effet sur l'importance des intervalles, là où le rythme ne désignait encore chez Leucippe et Héraclite qu'une « lettre d'écriture ». Martin revient ici sur une idée déjà développée dans la conclusion de *La naissance du livre moderne* : « la musique, la respiration et le timbre de la voix constituent des unités relatives qui préexistent au rythme des articulations du discours. [...] Les rythmes sont donc naturels à l'homme, aides de sa mémoire et voie vers une recherche de l'universel... »²⁵. Il n'est donc pas étonnant que Platon « condamne » l'écriture, ni que les différentes solutions adoptées par les hommes pour présenter le texte écrit puissent être vues comme des tentatives de restitution du rythme de la pensée, pour la déclamation puis pour la lecture silencieuse. Martin développe ensuite son point de vue sur le temps chez Platon et Aristote et résume ainsi la pensée platonicienne :

Pour Platon, cependant, le temps est d'abord une forme, une idée, une construction mathématique que l'âme avait pu contempler avant de venir habiter le corps. Il s'agit donc d'une de ces structures prégnantes dont la psychologie de la forme

²² H.-J. MARTIN, *Aux sources de la civilisation européenne*, Paris, Albin Michel, 2008. Martin consacre d'ailleurs quelques pages à la *Philosophie des formes symboliques* de Cassirer, p. 274-275 et 322-325.

²³ *Histoire et pouvoirs de l'écrit* contient dix-huit occurrences du nom Platon et *La naissance du livre moderne* huit.

²⁴ *Ibid.*, p. 170.

²⁵ *La naissance du livre moderne*, *op. cit.*, p. 473.

enseigne qu'elles organisent la perception. Au total, donc, et si l'on se souvient du mythe de la caverne, tout vient nous rappeler que la philosophie de Platon ne peut être qu'une philosophie de la représentation, puisque, chez lui, aucune chose concrète n'est pleinement, parce qu'aucune n'est véritablement *l'essence* dont elle reçoit, dont elle « usurpe » la qualité²⁶.

On voit qu'Henri-Jean Martin n'hésite pas à digresser pour livrer sa propre lecture de Platon, quitte à user de guillemets, d'italiques, et de comparaisons anachroniques. L'une des thèses de l'ouvrage est la rémanence des problèmes philosophiques, les philosophes sachant poser les bonnes questions sans parvenir toujours à y répondre. À plusieurs reprises, Martin confère très clairement à Platon et à Aristote le statut de fondateurs de la civilisation européenne²⁷. La pensée de ces fondateurs se trouve approfondie, explorée, contestée et déclinée au cours des siècles de l'histoire européenne, dans les différents courants de pensée qui cherchent à décrire l'attitude de l'homme face à l'univers et ses capacités à communiquer un message individuel ou collectif. Ainsi par exemple, de la réflexion sur le langage, qu'Henri-Jean Martin place au cœur de ses dernières recherches : « En Europe, cependant, il fallut attendre l'invention des écritures, et en particulier celle des écritures alphabétiques, pour que ce type de réflexion prenne un tour actuel. Et là encore, Platon et Aristote dominant de tout leur génie la pensée occidentale »²⁸. Néanmoins, *Aux sources de la civilisation européenne* excluant par principe l'étude de l'écriture comme système de communication, c'est vers *Histoire et pouvoirs de l'écrit* qu'il faut se tourner pour trouver l'analyse du célèbre texte du *Phèdre* concernant le caractère mortifère de l'écriture²⁹. La lecture proposée par Martin est extrêmement intéressante, car elle prend le contre-pied de la vulgate du platonisme, démontrant l'excellente connaissance que l'historien avait de Platon. Après avoir rappelé la thèse massive de Platon pour qui l'écriture, en tant que mémoire artificielle et copie de l'original qu'est la parole, constitue une menace pour la pensée, Martin replace la méfiance de Platon à l'égard de l'écrit dans le contexte de la cité grecque. Puis, allant bien au-delà du relativisme naturel de l'historien, il développe l'idée que Platon adresse dans le *Phèdre*, puis dans le *Cratyle*, un « appel herméneutique au bon usage de l'écriture »³⁰.

Comment nier que ses théories aient été comme sous-tendues par la vision implicite du mot écrit et par une logique de partage des tâches qui est précisément celle de l'alphabet ? D'abord, parce que l'écriture a arraché la parole à l'instant et a, du même

²⁶ *Aux sources de la civilisation européenne*, op. cit., p. 181. C'est l'auteur qui souligne.

²⁷ *Les métamorphoses du livre*, op. cit., p. 231 : « ... on ne peut oublier qu'au moment où l'écriture alphabétique opérait sa révolution, deux personnages, Platon et Aristote, ont fondé la philosophie, qui reste à la base de tout ce qui suivra ».

²⁸ *Aux sources de la civilisation européenne*, op. cit., p. 312.

²⁹ *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, op. cit., p. 99-102.

³⁰ *Ibid.*, p. 101.

coup, incité le sage à distinguer la vérité (*épistémé*) de l'opinion reçue (*doxa*). Faisant du langage un objet de réflexion, elle a permis au Maître de l'Académie de constater que celui-ci n'avait nullement été conçu par la législation organisatrice de quelque philosophe. Il ne permettait donc pas d'atteindre l'essence des choses. [...]. Qu'on ne s'étonne donc pas si Platon, considérant que la pensée est faite d'éléments qui s'unissent entre eux, compare à plusieurs reprises l'effort d'analyse et de synthèse auquel doit se livrer le dialecticien à celui des enfants qui apprennent à connaître les lettres et à déchiffrer les syllabes allant du plus simple au plus complexe pour comprendre finalement les mots et les phrases : les deux procédés relèvent d'évidence de la même technique.

Ce texte³¹ démontre que Martin maîtrisait de manière approfondie le sens et les enjeux de la philosophie platonicienne, n'hésitant d'ailleurs pas à donner à Platon le dernier mot de la conclusion de *La naissance du livre moderne*. Fidèle en cela aux humanistes de la Renaissance, à l'esprit de Marcile Ficin et de Pic de la Mirandole (auteurs étudiés par Cassirer dans son livre *Individu et cosmos à l'époque de la Renaissance*), Martin maintient même la référence à Platon jusqu'au dernier chapitre de son dernier livre, où il est encore question des cultures orales et de la notion d'harmonie dans le *Phédon*.

La référence à Edmund Husserl est plus surprenante. La philosophie du fondateur de la phénoménologie a pour origine les débats scientifiques de la fin du XIX^e siècle autour de la question de la fondation logique des mathématiques. La référence aux *Recherches logiques* (*Logische Untersuchungen*), publiées en 1900 en Allemagne, est rare en dehors des travaux de philosophie portant sur l'histoire des mathématiques ou sur la phénoménologie. Martin fait pourtant appel à ce texte à deux moments décisifs de son œuvre : la conclusion de *La naissance du livre moderne* et un passage pivot du chapitre sur la communication humaine dans *Aux sources de la civilisation européenne*³². Dans les deux cas, c'est le même texte de Husserl qui est convoqué : un extrait de la première *Recherche logique* dans lequel Husserl distingue expression et signification. Dans cette recherche, l'objectif de Husserl est de dégager la spécificité de la signification et son indépendance relativement aux contenus psychiques qui l'accompagnent et aux objets visés. Ce qui intéresse Martin, c'est l'opposition entre deux fonctions du langage, l'une (l'expression) qui renvoie aux « vécus psychiques concrets » et l'autre (la signification) qui relève de l'idéal d'un langage permettant d'énoncer des vérités scientifiques. C'est en clarifiant la signification d'un mot que l'on pourra en faire un usage logique sûr. Mais, note Martin, « la recherche de l'unité idéale du signifié, que Husserl a ainsi approfondie dans sa *Première Recherche logique*, implique [cependant] un isolement factice de chaque

³¹ Pour justifier sa lecture de Platon, Martin affirme à plusieurs reprises s'inspirer d'une conférence inédite que le philosophe H-G. Gadamer aurait donnée à Bologne en 1985. Nous n'avons pas retrouvé la référence exacte de cette conférence.

³² *Aux sources de la civilisation européenne, op. cit.*, p. 361-362.

mot. Or, la multiplicité des sens que peut prendre celui-ci trouve sa propre détermination seulement sur la base des connexions du discours»³³. Il y a donc toujours nécessairement, malgré le travail de la mémoire qui autorise la communication et la compréhension mutuelle entre les hommes (ce que Martin nomme, à la manière des philosophes, «l'universel»), un écart entre la pensée et le langage, de la même manière qu'il y a toujours un décalage entre l'intentionnalité du texte écrit et sa réception par le lecteur.

Troisième exemple de référence philosophique récurrente, le recours à un auteur contemporain de Martin, l'épistémologue autrichien Karl Popper. Comme dans le cas de Husserl, la référence est précise, Martin prélève une idée qu'il juge essentielle pour comprendre la spécificité de l'homme et son rapport au monde³⁴. Le texte sur lequel il s'appuie à plusieurs reprises se trouve dans *La Connaissance objective*, livre publié en France en 1998³⁵. Cherchant à définir l'aire ontologique spécifique des produits de la culture (arts et littératures, théories scientifiques, idéologies...), Popper distingue trois mondes : le Monde 1 (celui des choses et des états matériels), le Monde 2 (celui des expériences subjectives et des états de conscience), et le Monde 3 (celui de la culture intégrant le langage). Bien qu'il dénie à la métaphysique l'ambition de la scientificité et de l'universalité, Popper se distingue des philosophes «analytiques», pour lesquels la métaphysique n'est qu'un effet des mauvais usages du langage et des illusions que celui-ci engendre naturellement. La théorie des trois mondes est indiscutablement une théorie métaphysique, une ontologie. Il faut donc souligner que ce qui intéresse ici Henri-Jean Martin relève, comme dans le cas du platonisme et de la phénoménologie husserlienne, de l'ontologie. L'originalité de la thèse de Popper est d'accorder au Monde 3 une autonomie relative : «les théories échappent à leur créateur, qui doit dès lors se battre contre leur opacité». Les idées suivent leur propre chemin en fonction de leur réception, indépendamment du sujet qui les a formulées et parfois contre son intention. Elles constituent alors un ensemble mouvant, qui s'apparente à «une problématique en perpétuelle expansion». On voit que le Monde 3 est une nouvelle façon de penser ce qui occupe Martin dans tous ses livres : l'essence et l'évolution de la culture à une époque déterminée³⁶. Mais pourquoi Martin donne-t-il à Popper plutôt qu'à un autre «le mot de la fin» du très long chapitre

³³ *La naissance du livre moderne, op. cit.*, p. 472.

³⁴ *Aux sources de la civilisation européenne, op. cit.*, p. 287-293.

³⁵ Karl POPPER, *La Connaissance objective, une approche évolutionniste*, Paris, Flammarion, 1998 (première édition anglaise en 1979).

³⁶ Voir *Les métamorphoses du livre, op. cit.*, p. 98 : «Si, cependant, nous nous interrogeons sur nos problèmes d'organisation du texte écrit, de coupures de mots, etc., nous arrivons à cette conclusion que les solutions trouvées correspondent à la vision qu'on a, en une époque déterminée, de l'univers et à la logique qui en découle. Elles sont donc conformes à «l'esprit du temps» et c'est donc celui-ci qu'il faut reconstituer. Or, cette simple considération intéresse au premier chef l'historien puisqu'il s'agit de faits évolutifs. À partir de ce moment, il faut donc essayer de percevoir

consacré à la définition de «l'homme tel qu'en lui-même»? Sans doute parce qu'il trouve en Popper une variante contemporaine et efficiente du platonisme, ainsi qu'une vision «ouverte» de la société qui peut correspondre à la sienne :

[Avec Popper] s'affirme un retour vers le monde des idées platoniciennes³⁷, voire vers l'idéologie dualiste. On ne s'étonnera donc pas [...] si Popper [n'hésita] pas à affirmer sa foi dans la liberté humaine, à proclamer [son] dualisme, à dénoncer le «cauchemar» du déterminisme, et à affirmer en fin de compte [sa] foi dans le libéralisme. Tout cela est, répétons-le, d'une extrême importance pour notre propos. En effet, une des idées maîtresses de la psychologie historique telle qu'Ignace Meyerson l'a conçue et développée, est que l'homme doit être étudié là où il a mis le plus de lui-même – donc dans ce qu'il a continûment fabriqué, construit, institué, créé, siècle après siècle, pour édifier ce monde humain qui est son vrai lieu naturel. Dans cette perspective, les états mentaux ne restent pas états, ils se projettent dans l'esprit et y prennent des formes précises, se font représentations, deviennent les morceaux d'une histoire, celle de l'esprit, rendant ainsi leur étude objective possible, à partir des signes qui en marquent et en fixent les phases et permettent d'exprimer la communauté de l'effort humain³⁸.

Ce texte conclusif nous semble condenser de manière exemplaire la vision philosophique de l'histoire selon Henri-Jean Martin, au croisement de l'héritage de Lucien Febvre et d'une forme finalement assez particulière de réalisme ontologique.

Les élèves d'Henri-Jean Martin ont souvent souligné l'anticonformisme de leur maître et son goût pour une certaine forme de provocation. Il n'est donc finalement pas étonnant de ne pas trouver dans son œuvre l'exposition d'une doctrine épistémologique, qui aurait peut-être manifesté aux yeux de son auteur un esprit de sérieux qu'il avait pour habitude de fuir. Si Martin est l'inverse d'un théoricien dogmatique, son parcours d'historien et de chercheur révèle pourtant, à chaque étape, un intérêt prononcé pour les réponses apportées par les philosophes aux grandes questions traitées frontalement ou de manière oblique par l'histoire du livre: celle du dynamisme interne des supports de communication manipulés par l'homme, celle du rapport entre l'écrit et l'oral, celle de la relation entre le langage et la pensée, et plus largement celle du rapport entre l'homme et le monde.

dans ses états successifs ce que Popper appelle le Monde 3, c'est-à-dire l'ensemble de pensées et d'idées secrétées par l'homme et qui lui échappent pour mener leur vie propre».

³⁷ On mesurera le caractère paradoxal de cette affirmation en lisant le premier volume de *La société ouverte et ses ennemis*. Popper consacre en effet ce volume à Platon, considéré comme la matrice des visions «totalitaires» de la société...

³⁸ *Aux sources de la civilisation européenne, op. cit.*, p. 292. Nous soulignons.

RÉCEPTIONS EUROPÉENNES D'H.-J. MARTIN

La réception d'Henri-Jean Martin en Italie La médiation d'Armando Petrucci

LA TRADUCTION ITALIENNE DE *L'APPARITION DU LIVRE* : LE CONTEXTE CULTUREL

Pendant longtemps, *L'Apparition du livre* a été un ouvrage de référence pour les chercheurs européens qui se sont intéressés à l'histoire du livre. Selon le contexte dans lequel l'ouvrage de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin a été traduit, il a produit des réactions et des effets très différents. Comme toutes les traductions, celle de *L'Apparition du livre* doit être resituée dans les horizons culturels qui lui ont donné une nouvelle vie. Je me propose ici d'analyser le contexte au sein duquel fut inscrite la traduction italienne. Celle-ci n'indique pas seulement l'arrivée en Italie de l'approche française en histoire du livre, mais marque surtout la rencontre, bien qu'indirecte, entre deux grands historiens de la culture écrite : Henri-Jean Martin et Armando Petrucci¹.

Comme l'a observé Martin lui-même, *L'Apparition du livre* n'a pas remporté un succès immédiat en Europe². La première traduction fut réalisée en espagnol et sortit au Mexique en 1962. Suivit, en 1976, la traduction anglaise (*The Coming of the Book. The Impact of Printing, 1450-1800*, par David Gerard, publié à Londres par New Left Books en 1976 et réédité à Londres en 1990)³ et, en 1977, la traduction italienne (*La nascita del libro*).

* Professeur d'Histoire du livre et de l'édition, Université de Milan, Département d'Histoire.

¹ Armando Petrucci, point de référence pour de nombreux chercheurs de ma génération, est décédé le 23 avril 2018. Cet essai est dédié à sa mémoire.

² H.-J. MARTIN, *Les métamorphoses du livre. Entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 87. Pour une analyse de la production de Martin, voir Roger CHARTIER, « Henri-Jean Martin ou l'invention d'une discipline », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 165, 2007, p. 313-328; sur la réception des ouvrages de Martin, Jean-Dominique MELLOTT, « De *L'Apparition du livre* à *l'Histoire de l'édition française* et au-delà : un moment historiographique », dans *50 ans d'histoire du livre : 1958-2008*, éd. Dominique Varry, Villeurbanne, ENSSIB, 2014, p. 16-26.

³ Il s'agit, selon Nicolas Barker, « d'une très mauvaise traduction », cf. N. BARKER, « A cinquant'anni dalla pubblicazione de *L'Apparition du livre* », dans *La storia della storia del libro 50 anni dopo L'Apparition du livre. Atti del seminario internazionale, Roma, 16 ottobre 2008*, éd. Maria Cristina Misiti, Rome, Biblioteca di archeologia e storia dell'arte, 2009, p. 43-47.

En ce qui concerne la traduction en espagnol, María Luisa López-Vidriero souligne qu'elle passa quasiment inaperçue, à cause de la situation politique de l'Espagne et de son isolement européen pendant la dictature franquiste⁴. Le traducteur, Agustín Millares Carló, bibliographe et paléographe, était l'auteur d'importantes études bibliographiques, dont une *Historia y bibliografía de la imprenta en el siglo XVI* (1929 et 1935), et du *Tratado de paleografía española* (1932). Entre 1936 et 1937, il avait séjourné à l'École des chartes de Paris pour travailler sur son *Corpus de códices visigóticos*, mais la guerre civile espagnole l'avait contraint à interrompre son projet et, en 1938, à émigrer au Mexique, comme bon nombre d'intellectuels espagnols. Accueilli au Colegio de México et à l'Université, il put continuer ses recherches et enseigner la bibliographie et les disciplines du livre. Il conserva des liens étroits avec certains chercheurs français, notamment avec les hispanistes Marcel Bataillon et Jean Sarrailh. En 1952, il revint à Paris pour reprendre la collaboration avec ce dernier. Le projet de traduction de *L'Apparition du livre* en espagnol, la seule qui reprenne à la lettre le titre français (*La aparición del libro*), fut donc réalisé loin d'une Espagne où les études et la recherche survivaient sans relation avec le reste de l'Europe. Cette situation explique le vide critique qui entourait la première traduction de l'œuvre de Febvre et Martin⁵.

Le contexte historique au sein duquel parut la traduction italienne, publiée par Laterza en deux volumes en 1977, est bien différent. Il faut préciser avant tout qu'elle se fondait sur la deuxième édition française, parue en 1971 chez Albin Michel, et non sur la première de 1958. Une note de la rédaction avertissait qu'il ne s'agissait pas d'une traduction intégrale : « le chapitre d'introduction sur le livre manuscrit, dû à Marcel Thomas, a été omis ; la brève traduction sur le prétendu "précédent chinois" de [Marie-Roberte] Guignard, ainsi que toute la section consacrée au livre pendant la Réforme ont également été éliminées »⁶. La traduction italienne avait donc supprimé l'introduction de Marcel Thomas sur la production du livre manuscrit et son organisation dans les monastères, les universités et les ateliers laïques, un paragraphe du deuxième chapitre sur le « précédent chinois » et le troisième paragraphe du dernier chapitre consacré au « Livre et la Réforme ».

⁴ María Luisa LÓPEZ-VIDRIERO, « *L'Apparition du livre* en espagnol : un punto de partida a cincuenta años de estudio », dans *La storia della storia del libro...*, *op. cit.* [note 3], p. 79-91, p. 79.

⁵ *Ibid.*, p. 87.

⁶ A. PETRUCCI, « Introduzione. Per una nuova storia del libro », dans L. FEBVRE, H.-J. MARTIN, *La nascita del libro*, Rome-Bari, Laterza, 1977, vol. I, p. VII-XLVIII. Toutes les citations sont tirées de la réédition de 1985 (« È stato omissa il capitolo introduttivo sul libro manoscritto, dovuto a Marcel Thomas, e sono stati parimente eliminati la breve trattazione sul cosiddetto "precedente cinese", dovuta a M. R. Guignard, nonché l'intera sezione dedicata al libro e alla Riforma », p. [2], n.d.t.).

La traduction était signée par Carlo Pischetta, un historien de l'université de Turin qui avait déjà traduit, pour la maison d'édition Einaudi, *l'Apologie pour l'histoire* de Marc Bloch (1950) et *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1953) de Fernand Braudel et, pour Laterza, *La Révolution française* d'Albert Soboul (1964). *La nascita del libro* était précédée d'un long essai d'Armando Petrucci, qui soulignait ses aspects novateurs, mais signalait également ses limites.

Cette traduction ne constituait pas une publication isolée. Elle s'inscrivait dans la politique éditoriale de Laterza, qui, dans les années 70, avait commencé à accorder une grande attention à l'histoire du livre et des bibliothèques grâce à la collaboration de deux savants, Armando Petrucci et Guglielmo Cavallo, tous deux paléographes. Et ce n'est pas un hasard si l'histoire sociale du livre qui se faisait en France est arrivée en Italie grâce à la médiation de deux paléographes, et non pas des historiens. Nous verrons pourquoi.

La nascita del libro parut dans la collection d'essais « Universale Laterza », qui avait publié de nombreux ouvrages d'historiens français liés aux *Annales*, dont Marc Bloch, Philippe Ariès, Lucien Febvre, Georges Duby, Michel Vovelle et Robert Mandrou. Au sein de cette collection, quatre recueils parus entre 1975 et 1979 eurent le mérite de faire connaître des travaux sur le livre et sur l'édition jamais traduits auparavant en Italie. Il s'agissait de *Libri, editori e pubblico nel mondo antico*, sous la direction de Guglielmo Cavallo (1975), *Libri, editori e pubblico nell'Europa moderna*, sous la direction d'Armando Petrucci (1977), *Libri e lettori nel Medioevo*, toujours sous la direction de Cavallo (1977), et enfin *Libri, scrittori e pubblico nel Rinascimento*, sous la direction de Petrucci (1979)⁷. Chacun de ces volumes constituait une « Guida storica e critica » (un Guide historique et critique), dont la quatrième de couverture indiquait le propos : « Les « Guides historiques et critiques » de la collection Universale Laterza offrent et confrontent les interprétations les plus récentes et les plus reconnues d'un phénomène culturel qui fait débat »⁸. Et, en ce qui concerne l'histoire du livre, c'était bien le cas : le débat était ouvert et particulièrement critique.

Deux éminents historiens qui avaient renouvelé les études sur les Lumières, Franco Venturi et Furio Diaz, s'étaient exprimés de façon plutôt polémique sur *Livre et société*, l'enquête coordonnée par François Furet sur la diffusion et l'influence du livre dans la société française du XVIII^e siècle, publiée à Paris en deux volumes entre 1965 et 1970. Comme on le sait, l'ouvrage dirigé par Furet représenta un important banc d'essai pour la méthode quantitative qui,

⁷ Ces titres des années 1970 eurent une continuation dans les années 1980 avec le volume *Le biblioteche nel mondo antico e medievale*, éd. Guglielmo Cavallo, Rome-Bari, Laterza, 1988.

⁸ « Le « Guide storiche e critiche » dell'Universale Laterza forniscono e mettono a confronto tutte le più recenti e autorevoli interpretazioni di un fenomeno culturale sul quale il dibattito è aperto ».

pour la première fois, entrait massivement (en utilisant des sources sérielles comme les registres de l'administration de la Librairie ou les inventaires après décès) sur le délicat terrain culturel, le « troisième niveau », selon la définition de Pierre Chaunu. Mais, pour Furio Diaz, l'application de la méthode quantitative à un domaine où, plus que dans tout autre, comptaient l'individualité et l'originalité des idées novatrices diffusées par les philosophes, avait produit des résultats « presque toujours évidents, parfois trompeurs »⁹. Le jugement de Franco Venturi sur la contribution apportée par *Livre et société* était plus sévère encore :

Le risque de l'histoire sociale des Lumières, telle que nous la voyons aujourd'hui, notamment en France, est d'étudier les idées au moment où elles sont devenues des structures mentales, sans jamais saisir le moment créatif et actif, et d'examiner toute la structure géologique du passé, sauf précisément l'humus sur lequel poussent les plantes et les fruits. Le résultat historiographique est que l'on reconferme souvent avec un grand luxe de méthodes nouvelles ce que l'on savait déjà, ce qui était déjà visible dans les luttes des contemporains et les réflexions des historiens¹⁰.

La traduction du livre de Febvre et Martin ainsi que l'ouvrage *Libri, editori e pubblico nell'Europa moderna*, publié en 1977 sous la direction de Petrucci, firent donc leur apparition dans un climat de critiques sévères de la part de deux éminents historiens des idées vis-à-vis de l'histoire socio-culturelle, et notamment de l'histoire fondée sur l'application des méthodes quantitatives. Mais ces recherches qui, selon Furio Diaz, étaient le signe des « fatigues de Clio », étaient, en revanche, pour Armando Petrucci, un indice de vivacité culturelle ; elles étaient utiles pour comprendre les problèmes posés par « une nouvelle historiographie des expressions et des produits de l'écrit »¹¹.

Dans l'introduction au recueil publié en 1977, Petrucci expliquait les raisons qui l'avaient incité à rassembler « des essais de chercheurs de différentes nationalités et de différentes orientations, qui allaient dans le sens, relativement neuf et porteur de plus amples développements, d'une recherche globale d'histoire de la civilisation et de la société (ou de la mentalité collective,

⁹ Furio DIAZ, « Le stanchezze di Clio. Appunti su metodi e problemi della recente storiografia della fine dell'ancien régime in Francia », *Rivista storica italiana*, 84, 1972, p. 683-745, à la p. 733 (« quasi sempre ovvi, in qualche punto fuorvianti »).

¹⁰ Franco VENTURI, *Utopia e riforma nell'Illuminismo*, Turin, Einaudi, 1970, p. 24-25 (« Il rischio della storia sociale dell'Illuminismo, quale la vediamo oggi soprattutto in Francia, è di studiare le idee quando son diventate ormai strutture mentali, senza cogliere mai il momento creativo e attivo, di esaminare tutta la struttura geologica del passato, salvo precisamente l'humus sulla quale crescono le piante e i frutti. Il risultato storiografico è spesso di riconfermare con gran lusso di metodi nuovi quello che già si sapeva, quello che già era affiorato alla luce della coscienza attraverso le lotte dei contemporanei e le riflessioni degli storici »).

¹¹ A. PETRUCCI, « Introduzione », dans *Libri, editori e pubblico nell'Europa moderna. Guida storica e critica*, éd. A. Petrucci, Rome-Bari, Laterza, 1977, p. IX-XXIX, à la p. XVI.

si l'on préfère) construite à partir de l'histoire du livre»¹². Il inscrivait donc son anthologie dans le cadre de l'histoire des mentalités, en employant plus ou moins les mots que nous retrouvons dans la préface de la thèse de H.-J. Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*, publiée en 1969 :

La statistique bibliographique a conquis aujourd'hui ses titres universitaires et l'histoire des mentalités compte sur l'apport de l'histoire du livre. De cela, je me réjouis. Mais ce n'est pas sans appréhension que je présente en même temps la première tentative d'interprétation globale en un domaine dont on attend désormais beaucoup¹³.

Petrucci soulignait que l'intérêt pour le livre comme facteur de changement avait caractérisé non seulement la recherche historique proche des *Annales*, à laquelle Martin faisait référence, mais aussi des contextes culturels et disciplinaires différents, tels que la sociologie des médias (notamment à partir du *The Gutenberg Galaxy* du sociologue canadien Marshall McLuhan, publié à Toronto en 1963 et traduit en italien en 1976), ou les articles d'Elizabeth Eisenstein «The Advent of Printing and the Problem of Renaissance» (*Past and Present*, 1969) et «L'avènement de l'imprimerie et la Réforme» (*Annales*, 1971), deux essais qui préparaient son livre *The Printing Press as an Agent of Change* (1979). Selon Petrucci, il était temps de faire connaître aux lecteurs italiens des études «suffisamment représentatives d'écoles ayant des méthodologies sensiblement différentes entre elles»¹⁴. Le recueil publié en 1977 rassemblait des essais de Rudolf Hirsch, Amedeo Quondam, François Furet, Geneviève Bollème, Adriana Lay, et Henri-Jean Martin, dont Petrucci proposait un chapitre tiré de *Livre, pouvoirs et société* (et plus précisément de la partie intitulée «La structure des métiers du livre»), consacré à «La circulation du livre: le rôle de Paris».

MOTS PARTAGÉS : « DIFFUSION SOCIALE DE L'ÉCRITURE » ET « POUVOIR DE LA CULTURE ÉCRITE »

L'élément sur lequel Armando Petrucci insistait le plus dans sa préface était l'attention pour les « nouveaux outils de l'analyse quantitative, qui, dernièrement, ont en quelque sorte changé le visage de la littérature bibliographique »¹⁵.

¹² *Ibid.*, p. XI : « saggi di studiosi di diverse nazionalità e di diversi orientamenti, che si muovessero nella linea, relativamente nuova e foriera di più ampi sviluppi, di una ricerca globale di storia della civiltà e della società (o della mentalità collettiva, se si preferisce) indagata attraverso la storia del libro ».

¹³ H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, Genève, Droz, 1969, 2 vol., t. I, p. 2.

¹⁴ A. PETRUCCI, « Introduzione », *art. cit.* [note 11], p. XI (« sufficientemente rappresentativi di scuole con metodologie sensibilmente diverse fra loro »).

¹⁵ *Ibid.*, p. XII (« nuovi strumenti dell'analisi quantitativa, che negli ultimi tempi hanno in qualche modo cambiato faccia alla letteratura bibliografica »).

Il faisait évidemment référence à *Livre et société*, dont il publiait la contribution de François Furet sur la Librairie et celle de Geneviève Bollème sur le livre populaire.

Cette dernière contribution, «La littérature populaire et de colportage», concernait des thèmes chers à Petrucci : les caractéristiques matérielles des livres populaires, et notamment ceux de la Bibliothèque bleue, et les principaux genres qui avaient constitué, selon Bollème, «une littérature aux frontières incertaines», fondamentalement immobile au fil des siècles : «elle vit sur un autre rythme que la culture savante ; elle a l'éternité du rêve et du surnaturel»¹⁶. Dans la préface, Petrucci prenait ses distances vis-à-vis de cette interprétation, mais il est significatif qu'il ait voulu faire connaître aux lecteurs italiens un point de vue important dans l'un des débats les plus vifs des années 1970 : celui sur le rapport entre haute culture et culture populaire, un débat nourri par la publication en 1976 du livre de Carlo Ginzburg, *Il formaggio e i vermi. Il cosmo di un mugnaio del '500 (Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle)*. Le travail de Ginzburg mettait l'accent sur la faible pertinence de l'opposition culture savante/culture populaire, liée à une conception de la culture écrite comme un patrimoine clos, alors que le cas du meunier Domenico Scandella, dit Menocchio, prouvait la circularité entre les différents niveaux culturels. L'auteur soulignait donc la nécessité de dépasser une dichotomie qui avait opposé (par exemple dans les études de Mandrou et de Bollème), d'un côté, l'originalité et la créativité de la culture savante, et, de l'autre, la répétitivité de la culture populaire¹⁷. Le livre de Ginzburg a profondément marqué les études sur le rapport entre culture savante et culture populaire et a contribué à orienter le choix de nombreuses traductions d'ouvrages centrés sur ces thématiques. Après *Il formaggio e i vermi*, Einaudi publia dans les années 1970 et 1980 quelques-unes des principales études sur les rapports actifs et réciproques entre culture savante et culture populaire, parmi lesquels les livres majeurs de Natalie Zemon Davis, Christopher Hill et Edward P. Thompson.

Se faisant écho de ces débats dans la préface au recueil de 1977, Petrucci soulignait que, parmi les livres de Menocchio, il y avait des ouvrages en vulgaire, dont une bonne partie «constitués de textes non contemporains, voire relativement anciens et appartenant depuis longtemps à la culture

¹⁶ Geneviève BOLLÈME, «La littérature populaire et de colportage», dans *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, éd. François Furet, Paris-La Haye, Mouton, 1965, I, p. 61-92, à la p. 89.

¹⁷ Sur l'évolution du concept de «populaire» dans les études sur les livres de grande circulation, Roger CHARTIER, «Popular Appropriation: the Readers and their Books», dans *ID.*, *Forms and Meanings from Codex to Computer*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995, p. 83-97. Sur le débat suscité par le livre de Ginzburg et sur les critiques de Ginzburg à Mandrou et Bollème, Lodovica BRAIDÀ, «L'histoire du livre en Italie : entre histoire de la bibliographie, histoire sociale et histoire de la culture écrite», *HCL*, IX, 2014, p. 5-27, en particulier p. 12-14.

vulgaire-populaire italienne»¹⁸. C'est justement à partir de ce constat que Petrucci formulait une considération fondamentale pour sortir d'une dimension uniquement textuelle de l'analyse de la production du livre. Il insistait sur le fait que les livres lus par Menocchio différaient des livres de la « haute culture » du point de vue de leur aspect matériel, de leur mise en page, de leur illustration et de la qualité de l'impression. L'aspect externe du produit livre, « un des éléments sur lesquels la nouvelle histoire de la production écrite aux xv^e et xvi^e siècles s'est le moins arrêtée »¹⁹, revêtait une importance fondamentale, car « il finissait par fixer l'objet produit et consommé dans des schémas d'usage et d'appropriation bien déterminés, donc, à partir d'un certain point, difficilement modifiables »²⁰. Et cela était également valable tant pour les livres « populaires » imprimés en Italie que pour les ouvrages français publiés au sein de la Bibliothèque bleue de Troyes. Sur l'aspect matériel des livrets bleus, Petrucci citait un article de Martin, « Culture écrite et culture orale, culture savante et culture populaire dans la France d'Ancien Régime », paru en 1975 dans le *Journal des Savants*. Il soulignait certains de ses résultats, notamment le fait d'avoir identifié la présence de milliers de livrets populaires dans les boutiques des libraires parisiens. Il s'agissait d'une donnée sur la distribution qui contribuait à mettre en discussion l'un des lieux communs sur les livres de la Bibliothèque bleue, selon lequel – il suffit de penser aux études de Mandrou et de Bollème²¹ –, ces livrets circulaient surtout dans les campagnes, pour un public de paysans, grâce aux colporteurs, et non pas dans les librairies urbaines.

Ces observations sur la distribution sociale des livres populaires étaient d'un grand intérêt pour Petrucci. Au cours de ces mêmes années, il avait entamé, avec d'autres paléographes et historiens, une recherche sur l'un de ses thèmes de prédilection : l'étude de l'alphabétisation au sein de la société italienne. En d'autres termes, la diffusion de la culture écrite. Toutefois, faute d'informations quant à la provenance sociale des lecteurs, les données sur la présence de livres populaires dans les librairies parisiennes lui semblaient utiles, même si, pour lui, il était plus important de découvrir « les mécanismes et les degrés des processus d'acculturation ou de déculturation auxquels étaient soumises

¹⁸ A. PETRUCCI, « Introduzione », *art. cit.* [note 11], p. XVI (« costituita da testi non contemporanei, anzi relativamente antichi e appartenenti da tempo alla cultura volgare-popolare italiana »).

¹⁹ *Ibid.*, p. XVII (« uno degli argomenti sui quali meno si è soffermata la nuova storiografia quattrocentesca della produzione scritta »).

²⁰ *Ibid.*, p. XVII (« finiva per fissare l'oggetto prodotto e consumato entro schemi di uso e di appropriazione ben determinati e quindi, da un certo punto in poi, difficilmente modificabili »).

²¹ L'attention portée par Martin à la circulation urbaine des livres de la Bibliothèque bleue apparaissait déjà dans *Livre, pouvoirs et société*, où il avait souligné la présence des éditions troyennes dans les librairies parisiennes.

les classes subalternes. Par exemple : en leur sein, ceux qui savaient lire, quoique épisodiquement, *comment* lisaient-ils ? »²².

C'est cette grande question qui avait conduit Petrucci vers l'histoire du livre : d'un côté, sa compétence de paléographe lui permettait de montrer que les différentes typologies graphiques et matérielles des manuscrits avaient été durablement imitées par les livres imprimés ; de l'autre, son engagement civique le conduisait à réfléchir sur le thème politiquement sensible des faibles niveaux d'alphabétisation qui, jusqu'au début du xx^e siècle, avaient caractérisé la société italienne²³. Les causes étaient complexes, mais elles étaient sûrement liées à l'inefficacité avec laquelle les gouvernements, après l'Unité de l'Italie, avaient affronté la question du faible accès à l'instruction élémentaire d'une grande partie du Sud, avec de graves conséquences sur l'accès à la culture écrite.

Dans l'article de Martin de 1975, Petrucci avait certainement trouvé de nombreuses idées concernant un thème qui, de façon différente, importait à tous deux : la lisibilité des textes et l'influence du support matériel et de l'organisation du texte (avec ou sans illustrations, avec ou sans division en paragraphes) sur l'interprétation des textes eux-mêmes – un thème abordé plus longuement par Martin soit dans *l'Histoire de l'édition française*, dirigée avec Roger Chartier, soit dans *Mise en page et mise en texte du livre français. La naissance du livre moderne (XIV^e-XVII^e siècles)*, publié en 2000, mais déjà largement anticipé dans un livre publié à Naples en 1987, issu des conférences qu'il avait données en 1984 à l'Istituto Italiano per gli Studi filosofici, *Pour une histoire du livre (XV^e-XVIII^e siècle)*. Martin y soulignait qu'il était important d'entamer des recherches « pour éclaircir l'histoire de la mise en texte des œuvres imprimées modernes et la lier à l'essor des systèmes de pensée »²⁴. Il signalait, par exemple, la lenteur avec laquelle, dans le livre imprimé, on était arrivé à la division du texte en paragraphes :

Les *Essais* de Montaigne par exemple présentent 25 pages à longues lignes sans un alinéa à la fin du xv^e siècle. Et il en va de même de *l'Imitation de Jésus Christ* jusqu'en 1620. De sorte qu'on peut relever sur beaucoup d'exemplaires de fines marques à la plume indiquant sans doute à quel endroit s'était arrêté un lecteur

²² A. PETRUCCI, « Introduzione », *art. cit.* [note 11], p. XXII (« i meccanismi e i gradi dei processi di acculturazione o di deculturazione cui le classi subalterne venivano sottoposte. Per esempio : al loro interno, coloro che sapevano farlo, sia pure saltuariamente, *come* leggevano ? »).

²³ Il s'agit de thématiques auxquelles Petrucci avait consacré deux livres importants : *Primo : non leggere. Biblioteche e pubblica lettura in Italia dal 1861 ai nostri giorni* (écrit avec Giulia Barone), Milan, Mazzotta, 1976 ; *Scrivere e no. Politiche della scrittura e analfabetismo nel mondo d'oggi*, Rome, Editori Riuniti, 1987. Voir Antonio CIARALLI, « In memoriam Armando Petrucci », *La Bibliofilia. Rivista di storia del libro e di bibliografia*, 120-2, 2018, p. 331-335.

²⁴ H.-J. MARTIN, *Pour une histoire du livre (XV^e-XVIII^e siècle)*, *Cinq conférences*, Naples, Bibliopolis, 1987, p. 36.

chaque jour de sa lecture quotidienne. Et ce n'est assurément pas un hasard si la mise en paragraphes modernes tend à se généraliser en France au temps de Descartes²⁵.

Il est par ailleurs essentiel de rappeler que *L'Apparition du livre* arriva en Italie à un moment fondamental pour les études sur la culture écrite : en 1977, Petrucci lui-même avait organisé à Pérouse, avec Attilio Bartoli Langeli, un colloque consacré à *Alfabetismo e cultura scritta nella storia della società italiana*, point de référence pour les études consacrées dans les années suivantes aux compétences diversifiées de lecture et d'écriture dans la société de l'Ancien Régime. Et, toujours en 1977, la culture italienne s'était enrichie d'une nouvelle revue, *Scrittura e civiltà*, fondée par Petrucci et par les paléographes Guglielmo Cavallo et Alessandro Pratesi, qui était la première revue d'histoire de l'écriture considérant non seulement les aspects paléographiques, mais aussi les usages sociaux de l'écrit²⁶. Comme Petrucci put le préciser dans une contribution de 1979, leur souhait était d'inspirer « un type de recherche axée sur le rapport entre écriture et société : c'est-à-dire sur l'importance que, tour à tour, les classes socialement dominantes ont attribuée à l'écriture comme outil de fixation et de transmission des messages et la façon dont elles se sont posé le problème du contrôle de la diffusion sociale de l'écriture et du contrôle de l'organisation de la production du matériel écrit »²⁷.

C'est dans ce contexte d'attention au rapport entre culture écrite et société que parut la traduction de *L'Apparition du livre*. Comme je l'ai déjà dit, il ne s'agissait pas d'une traduction intégrale, mais pour les lecteurs italiens elle fut très importante. Le texte était précédé d'une dense introduction d'Armando Petrucci titrée « Per una nuova storia del libro »²⁸. Il reconnaissait à Febvre et Martin le mérite d'avoir enfin fait sortir l'histoire du livre de l'érudition, en l'ouvrant à une analyse économique, sociale et culturelle dans la longue durée de l'Ancien Régime. Mais il ne cachait pas ses réserves. La principale concernait le fait que, dans cette œuvre magistrale, les auteurs avaient davantage insisté sur la nouveauté que sur la continuité dans la transition du manuscrit

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Petrucci a parlé de la revue *Scrittura e civiltà* et du climat intellectuel de sa fondation dans un entretien avec Antonio Castillo Gómez, « Armando Petrucci: un paseo por los bosques de la escritura », *Litterae. Cuadernos sobre cultura escrita*, 2, 2002, p. 9-37. Cet entretien, avec plusieurs d'autres, est publié dans A. PETRUCCI, *Scritti civili*, éd. Attilio Bartoli Langeli, Antonio Ciaralli, Marco Palma, Rome, Viella, 2019.

²⁷ A. PETRUCCI, « Funzione della scrittura e terminologia paleografica », dans *Palaeographica, diplomatica et archivistica. Studi in onore di Giulio Battelli*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1979, I, p. 3-30, à la p. 11 (« un tipo di ricerca incentrata sul rapporto tra scrittura e società : e cioè l'importanza che di volta in volta le classi socialmente dominanti hanno attribuito alla scrittura come strumento di fissazione e di trasmissione di messaggi e il modo in cui esse si sono poste il problema del controllo della diffusione sociale della scrittura e quello dell'organizzazione della produzione di materiale scritto »).

²⁸ A. PETRUCCI, « Per una nuova storia del libro », *art. cit.* [note 6], p. V-XLVIII.

au livre typographique. Au contraire, Petrucci soulignait que le passage d'une technique à l'autre avait été caractérisé par la continuité, tant dans le choix des textes imprimés par les premiers typographes que dans les choix matériels : le livre imprimé était toujours un *codex*, comme le livre manuscrit, et les caractères typographiques imitaient les écritures manuscrites les plus en vogue et s'adaptaient aux typologies textuelles qui étaient celles des manuscrits.

De plus, le paléographe italien mettait en question les remarques concernant le public. Les prototypographes, loin de changer d'orientation par rapport au passé, loin de s'adresser à un nouveau public, « s'adressaient plutôt [...] au public traditionnel du livre manuscrit, notamment aux ecclésiastiques, aux docteurs, aux humanistes »²⁹. Sur cet aspect, Petrucci ne semble pas avoir saisi que, dans *L'Apparition du livre*, Martin avait en réalité davantage insisté sur les aspects culturellement conservateurs du livre imprimé que sur les aspects novateurs. Comme l'a observé Roger Chartier, « Martin souligne avec force, et à plusieurs reprises, le rôle conservateur de l'imprimerie et la prudence nécessaire face à une révolution technique qui n'est pas, du même coup, une révolution culturelle »³⁰.

Petrucci mettait l'accent sur l'un des effets les plus visibles que l'imprimerie avait produit sur l'objet livre : le fait d'avoir « puissamment contribué à canoniser pour toujours la séparation entre livre savant et livre populaire », tant sur le plan textuel que matériel, celui de la mise en page, de l'illustration et du choix des caractères³¹. Il s'agissait de thématiques que Martin abordera plus amplement dans l'ouvrage déjà cité *Mise en page et mise en texte du livre français*, où il souligne l'importance des modalités suivant lesquelles les textes s'inscrivent sur les pages et où il montre combien la mise en page influe sur les pratiques de lecture et les processus cognitifs.

C'est encore la maison d'édition Laterza qui a relevé le défi de traduire le livre le plus complexe peut-être de Martin, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, publié à Paris en 1988 et traduit en italien en 1990 (*Storia e potere della scrittura*). Dans ce livre, où avec hardiesse, il se mesurait avec une histoire de la culture écrite des civilisations antiques aux temps contemporains, Martin traite de thèmes très chers aussi à Petrucci, comme la pluralité des usages de l'écriture dans des sociétés et des systèmes de pouvoir différents, ou la présence de formes de lecture très diversifiées dès l'Antiquité. L'historien français cite un essai de Petrucci de 1984, *Lire au Moyen Âge*, où le paléographe invitait à prendre

²⁹ *Ibid.*, p. XX (« i prototipografi [...], lungi dal rivolgersi ad un pubblico nuovo, si rivolsero invece [...] proprio a quello tradizionale del libro manoscritto, e in particolare agli ecclesiastici, ai "dottori", agli umanisti »).

³⁰ R. CHARTIER, « Henri-Jean Martin ou l'invention d'une discipline », *art. cit.* [note 2] p. 316.

³¹ A. PETRUCCI, « Per una nuova storia del libro », *art. cit.* [note 6], p. XXXI (« [la stampa] contribuì anche potentemente a canonizzare per sempre la separazione tra libro colto e libro cosiddetto popolare »).

en considération non seulement la lecture à haute voix, mais aussi la lecture silencieuse, *in silentio*, et la lecture à voix basse, la *ruminatio*, qui facilitait la méditation et la mémorisation. Au centre de la réflexion sur la lecture, Martin mettait encore une fois l'accent sur la matérialité du livre, sur la mise en page, sur l'organisation du texte, éléments qui, selon Jean Hébrard, suggèrent le primat du support: «On savait depuis McLuhan que le médium prime sur le message. Henri-Jean Martin nous oblige à nous demander si les propriétés du support ne sont pas, en définitive, plus déterminantes que les réseaux de communication qu'elles rendent possibles»³².

On serait tenté de dire qu'avec le temps, le parcours de Martin, parti du livre imprimé pour étudier la naissance «d'un nouveau système de pensée», et celui de Petrucci, qui n'avait vu dans l'invention de Gutenberg qu'une des nombreuses expressions de la «culture graphique», s'étaient rapprochés. Pour tous deux, le concept clé, au fil du temps, était devenu celui de «la culture écrite», dans toutes ses expressions et dans toutes les civilisations³³.

Ce n'est pas un hasard si Petrucci, en participant à une conférence en 2008 sur le cinquantième anniversaire de la publication de *L'Apparition du livre*, rappela que ce livre pionnier ne pouvait être compris «dans toute son importance» sans prendre en considération *Histoire et pouvoirs de l'écrit*³⁴. Dans cette œuvre, Petrucci avait probablement trouvé des éléments significatifs pour une histoire de la culture écrite sans hiérarchie, ouverte à tous les usages sociaux de l'écriture, alphabétique ou non, imprimée ou non. Pour lui, comme il le dit à plusieurs reprises, la paléographie devait être «une véritable histoire de la culture écrite et donc de l'histoire de la production, des caractéristiques formelles et des usages sociaux de l'écriture et des témoignages écrits dans une société déterminée, quels que soient les techniques et les matériaux utilisés au fil du temps»³⁵.

³² Jean HÉBRARD, *Libération*, 23 février 1989, p. 28.

³³ Sur l'importance de la notion de «culture graphique» dans les ouvrages de Petrucci, et en particulier dans *La Scrittura. Ideologia e rappresentazione* (Turin, Einaudi, 1986) et *Le Scritture ultime. Ideologia della morte e strategie dello scrivere nella tradizione occidentale* (Turin, Einaudi, 1995), R. CHARTIER, «Culture écrite et littérature à l'âge moderne», *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 56-4, 2001, p. 783-803.

³⁴ A. PETRUCCI, «Riflessioni conclusive», dans *La storia della storia del libro*, op. cit. [note 3], p. 97-98.

³⁵ A. PETRUCCI, *Prima lezione di paleografia*, Rome-Bari, Laterza, 2002, p. VI («una vera e propria storia della cultura scritta e che perciò si occupi della storia della produzione, delle caratteristiche formali e degli usi sociali della scrittura e delle testimonianze scritte in una società determinata, indipendentemente dalle tecniche e dai materiali di volta in volta adoperati»). Sur Petrucci et sa conception de la paléographie comme histoire de la culture écrite et des usages sociaux de l'écriture voir le numéro, entièrement consacré au paléographe italien, de *Litterae Caelestes*, vol. IX, 2019, et en particulier, R. CHARTIER, «Morphologie et histoire de la culture écrite: Armando Petrucci», p. 8-18.

De la bibliographie à l'histoire du livre, la réception des travaux d'Henri-Jean Martin en Grande-Bretagne

La question de l'influence des travaux d'Henri-Jean Martin en Grande-Bretagne est liée comme ailleurs à la question de l'existence d'une discipline histoire du livre, avec des moyens humains et financiers, des projets ambitieux, des livres et des revues scientifiques, des colloques, des séminaires, des doctorants¹.

L'histoire du livre, au sens d'études menées sur des éditeurs, des auteurs, des imprimeurs, des bibliothèques, des bibliothécaires, existe depuis longtemps en Grande-Bretagne; mais si l'on veut parler d'une nouvelle histoire du livre, qui englobe la place du livre et plus largement de l'écrit puis de l'information et de sa transmission comme transmetteur d'œuvres, dans une histoire culturelle et sociale, une histoire des mentalités, qu'en est-il?

L'Apparition du livre, dont l'idée est lancée par Lucien Febvre dans les années 30 mais qui est réalisé essentiellement par Henri-Jean Martin, a mis du temps à se diffuser en Grande-Bretagne. À sa parution en 1958, le seul moyen de se le procurer ou presque était d'aller le chercher à Paris. Le livre fut finalement traduit et publié en 1976 sous l'horrible titre de *The Coming of the Book*, et tout le monde s'accorde à dire que la traduction est très mauvaise – de toutes les personnes que j'ai interrogées, je n'en ai trouvé qu'une qui l'aime bien. Le plus marri en est Nicolas Barker, qui avait proposé à Martin de le traduire, mais Albin Michel avait déjà vendu les droits. La traduction n'a pas bénéficié du succès offert par la réédition du livre en poche, en France, en 1971, mais elle est devenue un classique dans les formations en Library and Information Science, sans doute davantage aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne, et elle a connu quatre rééditions et réimpressions. La dernière, en 2010, a pour la première

* Institut Warburg – Centre Gabriel Naudé

Je remercie les historiens du livre et des bibliothèques qui ont bien voulu m'aider dans la préparation de ce chapitre. David McKittrick, Ian Willison, Henry Woudhuysen, Giles Mandelbrote, Keith Manley, Nicolas Barker, Rowan Watson ont pris le temps de discuter ou de m'envoyer de très longs emails, parfois pleins d'humour mêlé de tristesse. De très nombreuses informations et commentaires présents dans ce chapitre sont nés de ces discussions. Plusieurs d'entre eux gardent un souvenir très vif de dîners avec Henri-Jean Martin auxquels ils ont été invités à Paris.

¹ Ian WILLISON, «History of the Book as a Field of Study», en ligne: <https://sas-space.sas.ac.uk/8/1/July.pdf> [consulté le 8 mai 2019].

fois été massivement achetée par les bibliothèques universitaires et de recherche britanniques.

Livre, pouvoirs et société a été remarqué à sa sortie par les spécialistes : le compte rendu anonyme paru dans le *Times Literary Supplement* le 20 novembre 1969 fut rédigé par Philip Gaskell, alors professeur et directeur de la Wren Library à Trinity College (Cambridge), futur auteur de la *New Introduction to Bibliography*. Mais bien peu d'exemplaires ont été achetés par les bibliothèques anglaises. La traduction du livre en anglais en 1993 ne semble pas avoir eu un plus grand succès. Le traducteur, qui avait déjà traduit *L'Apparition du livre*, a abrégé l'ouvrage, réorganisé les notes. L'ouvrage est paru chez Scarecrow Press, qui était sans doute moins bien distribué en Grande-Bretagne que les grands éditeurs universitaires. Il était par ailleurs extrêmement cher. Les spécialistes l'ont lu mais les travaux de recherche de Martin sur le xvii^e siècle ne semblent pas avoir eu l'influence qu'ils auraient dû avoir : ils n'ont pas eu par exemple l'influence qu'ont eue les travaux de Darnton sur le xviii^e siècle, et le livre est peu présent dans les bibliothèques de recherche britanniques. Martin a d'abord été lu par les spécialistes de littérature française, dans les années 1980. Giles Barber, directeur de la bibliothèque de la Taylorian Institution à Oxford, qui a travaillé sur le xviii^e siècle français, et a présidé la Voltaire Foundation, fut un des premiers à le rencontrer.

JOHN FEATHER ET DON MCKENZIE : LA NOUVELLE HISTOIRE DU LIVRE ET LA BIBLIOGRAPHICAL SOCIETY

Don McKenzie a joué un rôle important dans la diffusion des travaux de Martin en Grande-Bretagne. La question d'une influence, ou pas, de cette nouvelle approche de l'histoire du livre, apparue en 1958, s'est posée à plusieurs reprises au sein de la Bibliographical Society, où la question fut considérée comme cruciale. John Feather en 1978, puis Don McKenzie en 1992 se sont penchés sur cette question et ont présenté des communications à la société, ce dernier sous la forme d'un discours prononcé à l'occasion du centenaire de la Bibliographical Society. Entre-temps, en 1985, McKenzie avait prononcé les premières Panizzi Lectures du British Museum, publiées puis traduites en français sous le titre *La bibliographie et la sociologie des textes*, qui détermina une évolution de la discipline « bibliographie ».

En 1978, John Feather présentait devant la Bibliographical Society une communication intitulée « Cross-Channel currents: historical bibliography and *l'histoire du livre* »². Son objectif était d'étudier la manière dont s'étaient

² John FEATHER, « Cross-Channel Currents: Historical Bibliography and *l'histoire du livre* », *The Library*, 6^e série, vol. II, 1, mars 1980, p. 1-15.

développées les connaissances et les techniques de chaque côté de la Manche et comment elles pourraient être rapprochées. Il prit soin de dire que *Bibliography* était entendue par lui au sens le plus large, dans la tradition de Walter Greg (pour qui « *bibliography is the study of books as material objects* »³) et de Fredson Bowers, avec le regret exprimé que les études de « *textual scholarship* » aient été considérées comme de la bibliographie. En conséquence, l'« obsession pour la critique textuelle » a, considérait Feather, conduit à négliger d'autres champs qui lui semblaient faire tout autant partie de la sphère d'intérêt des bibliographes. Une alternative à cette tradition, c'est *l'histoire du livre*, assimilée aux travaux d'Henri-Jean Martin, nous dit Feather, et particulièrement à *L'Apparition du livre*.

Feather analyse les différences entre les deux écoles, différences qui ne tiennent pas tant à une approche analytique et textuelle qui s'opposerait à une approche historique et sociologique, mais qui tiennent d'abord à leur point de départ : pour l'une, c'est le livre, alors que l'autre l'aborde de manière tangente⁴. Il note aussi que l'Angleterre ne dispose pas des mêmes sources d'archives que la France et que cela est déjà un obstacle à l'idée d'écrire une histoire du livre dans son pays comme elle pouvait l'être ici⁵. Il note l'absence d'études sur de grands pans de l'histoire de la production du livre, comme par exemple le commerce :

Le livre n'est pas seulement un objet matériel et tangible ; ce n'est pas seulement un medium de communication ; c'est aussi une marchandise. Sans doute les bibliographes continueront à étudier papiers, caractères, imprimerie, reliures et continueront à éclairer ces champs, mais j'espère que nous verrons aussi se développer l'étude du livre comme objet de commerce.

Comme la critique des textes, l'histoire du livre telle que je la conçois n'est pas particulièrement « bibliographique », si l'on définit la bibliographie dans un sens strict. Même ainsi elle est d'un intérêt tout particulier pour le bibliographe, car l'objet des recherches du bibliographe est certainement le livre au sens le plus large⁶.

³ W. W. GREG, « What is Bibliography? », dans *Collected Papers*, éd. J. C. Maxwell, Oxford, 1966, p. 76-88 (82) [A paper read before the Bibliographical Society, 19 February 1912], paru d'abord dans les *Transactions of the Bibliographical Society* [devenues ensuite *The Library*], 12, 1914, p. 39-53, cité dans J. FEATHER, « Cross-Channel Currents... », *art. cit.*

⁴ J. FEATHER, « Cross-Channel Currents... », *art. cit.*, p. 4.

⁵ *Ibid.*, p. 5.

⁶ « *The book is not only a tangible and material object ; it is not only a medium of communication ; it is also a commercial commodity. No doubt bibliographers will continue to study paper, type, printing, and binding, and continue to illuminate those fields, but I hope that we shall also see a growth in the study of the book as an object of trade. | Like textual criticism, the history of the book as I conceive it is not "particularly bibliographical", if we define bibliography in a strict physical sense. Even so it is very much the concern of the bibliographer, for the bibliographer's subject of study is surely the book in its widest sense* », *ibid.*, p. 14-15.

Les grandes œuvres littéraires ne sont pas tout, et ne doivent pas cacher la forêt de l'immense production imprimée. La bibliographie n'est pas seulement le serviteur de la critique textuelle, elle est aussi celle de l'histoire et de l'historien. « *The field is an open one* », et la route ouverte par *L'Apparition du livre* est celle du rôle du monde du livre (*printed world*) dans la société. Il faut adopter cette approche historique et culturelle, la mêler aux techniques anglaises d'analyse et de description, pour élargir la définition de la bibliographie, renforcer sa signification pour la recherche ainsi que son intérêt intellectuel : « *intellectual excitement* » sont les deux derniers mots de l'article. Cette communication présentée devant la Bibliographical Society le 18 décembre 1978, et imprimée au début du numéro de mars 1980 de la revue de la société, *The Library*, était singulièrement offensive.

En 1985, à l'occasion des premières conférences Panizzi à la British Library, Don McKenzie va, à son tour, lancer un pavé dans la mare. J'ai d'abord lu le texte original de McKenzie avant de relire la traduction française, accompagnée d'une préface de Roger Chartier qui éclaire encore mieux la situation anglaise à cette époque, replaçant le petit ouvrage dans son contexte et montrant clairement l'ouverture qu'offraient ces conférences au public britannique, au moment où commençait à se préparer le départ du British Museum⁷. McKenzie ajoute à la préface de l'édition française de 1991 un avant-propos, dans lequel il écrit qu'il voit dans le contenu de la préface de Roger Chartier « la preuve que les traditions française et anglo-américaine dans le domaine de la recherche bibliographique et critique peuvent trouver un terrain d'entente »⁸. On n'en est pas encore à l'intégration de l'une et de l'autre, mais, ajoute-t-il :

... l'*Histoire de l'édition française* a déjà contribué à orienter les recherches des bibliographes anglo-américains vers ce que j'ai suggéré d'appeler, dans un souci de ne rien exclure, une « sociologie des textes »⁹.

Ce qu'il dit, c'est d'un côté, au fond, que les bibliographes anglais ont fait de l'histoire du livre sans le savoir (il dira plus tard que l'histoire du livre était « implicite » dans les travaux de la Société, mais trop implicite) ; mais il dit aussi que la bibliographie, si elle continue à n'être entendue que comme consacrée à l'étude des fonctions non symboliques des signes dans le livre, est destinée à mourir. Expliquant son propos, il écrit :

⁷ D. F. MCKENZIE, *Bibliography and the Sociology of Texts*, Londres, The British Library, 1986 ; trad. *La bibliographie et la sociologie des textes*, préface de Roger Chartier, traduction Marc Amfreville, Paris, Éditions du cercle de la librairie, 1991.

⁸ D. F. MCKENZIE, « Introduction », dans *La bibliographie et la sociologie des textes*, op. cit., p. 21-23, à la p. 23.

⁹ *Ibid.*

... toute histoire du livre qui ne s'attacherait pas à l'étude des motivations sociales, économiques et politiques de la publication, qui laisserait de côté les raisons pour lesquelles des textes furent écrits et lus comme ils le furent, ou bien pourquoi ils furent réécrits et présentés sous de nouvelles formes ou, au contraire, pourquoi ils disparurent, ne saurait s'élever au-dessus du statut de simple énumération d'ouvrages et n'accéderait jamais à celui d'histoire digne de ce nom¹⁰.

McKenzie était professeur de « *textual bibliography* » à Oxford. Cette discipline de bibliographie textuelle, ou plutôt cette méthode de recherche consistant à étudier en détail les circonstances de la fabrication d'un livre imprimé pour pouvoir reconstituer la version idéale du texte littéraire qu'il contient, est née essentiellement de l'étude des œuvres de Shakespeare, dont on ne conserve pas les manuscrits mais dont les premières éditions posent de nombreuses questions et problèmes. C'est d'abord pour aider à la critique textuelle que la bibliographie est née en Grande-Bretagne¹¹. Elle n'existe pas sous ce nom en France, où l'on parle aujourd'hui plus généralement d'histoire des textes, ou de tradition et critique des textes. Une des conséquences est l'effort mené depuis longtemps pour connaître et décrire l'intégralité de la production imprimée du passé, effort qui s'est renouvelé et relancé dans les quinze dernières années – et que l'on peut comparer au retard français dans le domaine.

Sollicité en 1992 pour présenter le discours du centenaire de la Bibliographical Society, dont il a reçu la médaille d'or, McKenzie revient sur la question dans sa conférence : « What's Past is Prologue: The Bibliographical Society and the History of the Book ». Le texte est publié en 1993 et envoyé à tous les adhérents de la Société¹². Il parle donc devant la société dont il a été président, depuis une forte position d'autorité. Loin de s'en tenir à une position d'auto-congratulation, qu'il rejette, il met à profit l'occasion qui lui est donnée pour faire le bilan des réalisations de la Société, de son apport pour la recherche et ses publications, mais il en profite aussi pour poser les questions qui dérangent sur le futur des recherches menées en son sein – ou par ses membres. Il commence par rétablir un principe essentiel de sa façon de voir la bibliographie, que d'aucuns ont appelée « révisionniste »¹³ : chaque élément du livre objet matériel est important et contribue à notre compréhension de l'objet

¹⁰ D. F. MCKENZIE, *La bibliographie et la sociologie des textes*, op. cit., traduction de Marc Amfreville, p. 31.

¹¹ D. F. MCKENZIE, « History of the Book », dans *The Book Encompassed: Studies in Twentieth-Century Bibliography*, éd. Peter Davison, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 291.

¹² ID., « "What's Past is Prologue": The Bibliographical Society and History of the Book », *The Bibliographical Society Centenary Lecture, 14 July 1992*, [Londres], Hearthstone Publications, 1993.

¹³ Chapeau d'introduction non signée dans le volume d'articles de McKenzie republié en 2002 par Peter McDonald et Michael Suarez : « Editorial introduction », dans *Making meaning: « printers of the mind » and other essays*, Amherst-Boston, University of Massachusetts Press, 2002 (*Studies in Print Culture and the History of the Book*), p. 3.

dans son ensemble. Revenant sur les travaux des bibliographes britanniques, il se penche sur leurs limitations méthodologiques ; gêné par leur « résistance à l'abstraction », et par leurs préoccupations « éditoriales et bibliophiliques », il note qu'il leur manque la « base conceptuelle » nécessaire pour pouvoir transformer la bibliographie matérielle (*analytic bibliography*) en une « histoire du livre » plus globale. Il finit – on est en 1992 – en s'interrogeant sur l'avenir de la société et de la bibliographie en tant que discipline : quel est le statut du livre à l'ère de l'ordinateur ? La bibliographie doit s'adapter au fait que l'usage de l'ordinateur devient prééminent pour toutes les étapes qui auparavant se faisaient sur papier, sapant ainsi la primauté de l'artefact matériel comme base principale de notre savoir historique.

La position de McKenzie est appuyée sur l'idée que le terme de bibliographie, dans « *bibliographical society* », doit être pris dans un sens large. C'est le résultat, aussi, de ce que certains à l'époque ont considéré comme « *a sterile argument* » à l'intérieur de la Bibliographical Society, au sujet de la question : y a-t-il une différence entre bibliographie et histoire du livre ?

La même année 1992 en effet, Don McKenzie écrit un chapitre intitulé « History of the Book », dans l'ouvrage collectif publié aussi à l'occasion du centenaire de la Bibliographical Society, édité par Peter Davison et intitulé *The Book Encompassed: Studies in Twentieth-Century Bibliography*, auxquels collaborent Thomas Tanselle, Christopher de Hamel, Nicolas Barker, Mirjam Foot, Lotte Hellinga, Robin Myers, David McKitterick, David Shaw, Wallace Kirsop, Conor Fahy, Terry Belanger et bien d'autres. Il commence ce chapitre, placé à la toute fin du volume, de la manière la plus claire qu'il soit : « L'histoire des livres, si ce n'est "l'histoire du livre", a été implicite dans le travail de la Bibliographical Society depuis ses débuts »¹⁴. Il a dit exactement la même chose dans son discours la même année¹⁵. Il élargit ici l'historiographie, ne se contentant plus des travaux de la Bibliographical Society, et inclut d'autres groupes comme celui dont faisaient partie Stanley Morison ou encore Graham Pollard dans les années 1930, ainsi que les Américains, qui ont déjà intégré l'histoire sociale et l'histoire de la lecture à la fin des années 1950¹⁶. Morison par exemple écrivait en 1972 dans *Politics and Script: Aspects of Authority and Freedom in the Development of Graeco-Latin Script from the Sixth Century BC* que « le bibliographe doit être à même, par la forme physique d'une inscription, d'un manuscrit, d'un livre, d'un journal, ou d'un autre medium

¹⁴ « *The history of books, if not "history of the book", has been implicit in the work of the Bibliographical Society since it began* », D. F. MCKENZIE, « History of the Book », *art. cit.*

¹⁵ D. F. MCKENZIE, « "What's Past is Prologue"... », *op. cit.*, p. 8.

¹⁶ Par exemple Richard D. ALTICK, *The English Common Reader: a Social History of the Mass Reading Public, 1800-1900*, Chicago, University of Chicago Press, 1957.

d'enregistrement, de présenter des considérations qui relèvent de l'histoire de quelque chose de distinct de la religion, de la politique et de la littérature, à savoir: l'histoire de l'utilisation de l'esprit»¹⁷. Alors, demande McKenzie, que manque-t-il? Pourquoi semble-t-il que cette entreprise d'une histoire élargie ait été initiée non pas en Grande-Bretagne mais en France, avec la publication de *L'Apparition du livre*? Si, dit-il, on cherchait au tournant des cinquante ans de la Bibliographical Society (donc au milieu des années 40 et au début des années 50) une quelconque affirmation que la bibliographie est une discipline définie par l'ensemble des recherches historiques et analytiques publiées à cette époque, on n'en trouverait pas: il relève ainsi une contradiction entre ce que la discipline dit d'elle-même et ce qu'elle produit. McKenzie fut attaqué pour ses positions, pour avoir voulu introduire en Grande-Bretagne le mouvement intellectuel qui ouvrait sa discipline traditionnelle de «*textual and historical bibliography*» à «*the history of the book*».

«*THE BOOK*» COMME IDÉE ET L'INFLUENCE DE L'HISTOIRE DE L'ÉDITION FRANÇAISE

Quelques années plus tôt, la publication de *l'Histoire de l'édition française* (1982-1986) avait attiré immédiatement l'attention. Nicolas Barker, alors rédacteur en chef de la revue *The Book Collector*, y consacra un article en 1985, après la publication des deux premiers volumes¹⁸. Le compte rendu de Ian Maclean dans *The Library* la même année revient sur *L'Apparition du livre* et *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*, et montre au lecteur que les deux premiers volumes de ce nouveau projet, d'une part incorporent ces œuvres, mais surtout embrassent cette vaste histoire du livre qui inclut l'étude de l'univers mental de la société française, l'histoire des lecteurs, de la lecture et de la compréhensibilité des textes; il note également l'intégration de la bibliographie matérielle (*analytical bibliography*) dans le projet et «*la fructueuse interaction entre la bibliographie proprement dite et l'approche socio-culturelle, entre l'école "anglaise" d'histoire du livre et la "française"*» – les guillemets sont de lui¹⁹.

¹⁷ «*The bibliographer may be able, by the physical form of an inscription, manuscript, book, newspaper, or other medium of record, to reveal considerations that appertain to the history of something distinct from religion, politics, and literature, namely: the history of the use of the intellect*»: Stanley MORISON, *Politics and Script*, cité par D. F. MCKENZIE, «*What's Past is Prologue*...», *op. cit.*, p. 17.

¹⁸ Nicolas BARKER, «*The history of the French book trade*», *The Book Collector*, 34, 1, 1985, p. 9-26.

¹⁹ Ian MACLEAN, compte rendu de *l'Histoire de l'édition française*, vol. 1 et 2, *The Library*, 6^e série, 8, 1986, p. 367 et 370.

Trois ans plus tard, Barker publiait dans *The Book Collector* un article intitulé « The Book in France »²⁰. « *The book* », écrit-il en introduction, est une idée trop abstraite pour des Anglo-Saxons²¹. C'est un objet, c'est aussi un texte, qu'on peut concevoir séparément de l'objet. Mais pour lui, c'est depuis 1958, avec *L'Apparition du livre*, que « *The book* » a pu devenir un concept fort, grâce au génie de Martin qui « a tant fait pour abattre les murs qui séparent “les gens du livre” des historiens, des spécialistes de littérature, des sociologues et de tous les autres, des utilisateurs des livres eux-mêmes, et a permis un fructueux échange d'idées »²². Il passait ensuite en revue plusieurs publications françaises récentes, à commencer par l'*Histoire de l'édition française*.

En 1994, deux ans après le discours de McKenzie et son chapitre sur « History of the Book », la Bibliographical Society remettait à Henri-Jean Martin sa médaille d'or. Martin fut aussi *fellow* invité à All Souls College à Oxford ainsi qu'à la British Library. Après plus de quinze ans de discussions, la question était réglée, il était devenu le respecté *grand old man* alors même que les travaux de Roger Chartier avaient, à la même époque, de plus en plus d'écho dans le pays, prolongeant l'influence de cette « histoire du livre à la française ». L'histoire du livre était, depuis quelques années déjà, ce « *fashionable focus of enquiry* », pour reprendre les mots de McKenzie. *The book*, le mot lui-même, trop abstrait selon Nicolas Barker pour être aisément admis dans la langue anglaise, semble accepté.

THE CAMBRIDGE HISTORY OF THE BOOK IN BRITAIN ET THE CAMBRIDGE HISTORY OF LIBRARIES IN BRITAIN

McKenzie a aussi expliqué l'évolution de la discipline en Angleterre, car cette évolution a bien eu lieu, par la prise en compte, à partir des années 60, des sources d'archives, qui sont parfois venues contredire les conclusions tirées de l'objet livre²³. Cette influence est particulièrement sensible dans les grands projets *The Cambridge History of the Book in Britain* et *The Cambridge history of libraries in Britain*. L'université de Cambridge lance le premier en 1989, et en charge trois éditeurs : Don McKenzie, Ian Willison et David McKitterick. C'est

²⁰ Nicolas BARKER, « The Book in France », *The Book Collector*, 38, 2, 1989, p. 153-170.

²¹ « “The Book” is not an idea that comes easily to what the French call the “Anglo-Saxon” mind : it is an abstraction which comes easily to the Latin (and indeed German) mind but we – Americans and British – find it difficult » : Nicolas Barker, « The Book in France », *art. cit.*, p. 153.

²² « *The genius behind this is that of Henri-Jean Martin, co-author with Lucien Febvre of L'Apparition du livre, who has done so much to break down the walls that separate “book people” from historians, literary scholars, sociologists and all the others, book-users themselves, who ought to benefit from the exchange of ideas that those walls (paradoxally, too often library walls) have prevented* », *ibid.*

²³ D. F. MCKENZIE, « History of the Book », *art. cit.*, p. 294.

McKenzie qui a initié l'entreprise, avec l'idée qu'il n'était pas possible que les Français l'aient fait et pas les Anglais. Limitant le champ aux îles britanniques, il suit le modèle de l'*Histoire de l'édition française*, alors que d'autres pays dans le même temps lancent des projets moins ambitieux, comme celui, en 1987, d'une *History of the book: America 1639-1876*²⁴. McKenzie revendique l'influence de l'*Histoire de l'édition française*²⁵.

Les questions que se sont posées les éditeurs de la *Cambridge History of the Book* avant d'y travailler montrent certainement qu'ils s'éloignent de cette bibliographie traditionnelle dont ils sont des représentants respectés. Les questions d'espaces, d'influence culturelle née de l'exportation massive des livres anglais depuis trois siècles ou plus, la question de l'équilibre entre une histoire comme récit et l'analyse, ainsi que des réflexions sur les progrès technologiques et les conditions de production du livre, sont identifiées avant même le commencement de l'ouvrage, prévu en sept volumes – dont le dernier est paru en juin 2019, trente ans après le début du projet. Comme l'écrit McKenzie à la fin de son chapitre « History of the book » : « Alors que la (Bibliographical) Society s'engage dans son deuxième siècle, le principe suivant lequel la bibliographie inclut “quite properly” l’“histoire du livre” comme une de ses plus importantes applications semble fermement enraciné »²⁶.

La *Cambridge History of Libraries in Britain* porte essentiellement la marque de son éditeur général, Peter Hoare, y compris dans le choix de contributeurs qui apporteraient une vision du sujet plus large que par le passé ; mais Giles Mandelbrote et Keith Manley, qui ont pris la responsabilité du second tome, voient aussi la marque d'une influence d'une école française d'histoire du livre dans le fait qu'on leur a demandé un volume d'histoire sociale des bibliothèques, et pas juste un compendium de faits et de dates. Cela les a conduits à commander des chapitres qui n'étaient pas spécifiquement consacrés à l'histoire des bibliothèques mais à des sujets plus larges. Le premier chapitre de ce volume, consacré aux années 1640-1850, s'intitule ainsi « Ancient and Moderns: cross-currents in early modern intellectual life »²⁷. Les directeurs ont cherché à présenter une histoire « élargie » des bibliothèques, dans un sens qui, à ce qu'il semble à Keith Manley, établissait un lien avec l'école des Annales.

²⁴ *Ibid.*, p. 299.

²⁵ D. F. MCKENZIE, « Introduction », dans *La bibliographie et la sociologie des textes*, *op. cit.*, p. 23.

²⁶ *Ibid.*, p. 301.

²⁷ Joseph M. LEVINE, « Ancient and Moderns: cross-currents in early modern intellectual life », dans *The Cambridge history of libraries in Britain and Ireland*, vol. 2, 1640-1850, édité par Giles Mandelbrote et Keith Manley, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 9-22.

Don McKenzie a mené des efforts pour rester dans la « bibliographie », tout en changeant profondément le contenu, mais il a aussi agi pour aider à la diffusion de l'histoire du livre d'une autre manière. Les bibliothécaires, et les bibliothécaires en formation, ont ressenti un manque dans les cursus de bibliothéconomie, qui sont en Grande-Bretagne essentiellement des parcours en un an, des Masters en Library and Information Science (MLIS), un des plus réputés étant celui offert par UCL (University College London), qui encore aujourd'hui ne propose pas de cours d'histoire du livre mais d'*Historical bibliography*. Le projet a donc été lancé de créer un Master of Arts en History of the Book. Le MA fut créé par Warwick Gould, alors directeur de l'Institute of English Studies de la même université, University of London, et il existe encore – l'Institut a depuis développé une *Summer School* en histoire du livre qui a acquis une solide réputation internationale.

CONCLUSION : QUEL HÉRITAGE MARTINIEN AUJOURD'HUI ?

Je crois aisément Nicolas Barker qui considère que l'influence des travaux d'Henri-Jean Martin en Grande-Bretagne fut énorme, mais indirecte. Quelqu'un comme David McKitterick, qui a vécu de près et en direct les discussions qui ont eu lieu à cette époque sur l'évolution de la bibliographie, peine à trouver quelqu'un qui ait manifestement été influencé par Martin, tout en reconnaissant que ses travaux – et ceux de tous ceux qui ont suivi ce chemin – ont été graduellement acceptés. On peut malgré tout penser à Peter Burke, chez qui l'influence de l'école des Annales est patente (il a d'ailleurs écrit un livre sur le sujet), et qui a travaillé sur l'histoire des médias, de l'information et de la transmission du savoir ; quant à Ian Willison, il place ses propres travaux dans la lignée de ceux de Martin, ainsi que des *Lieux de savoir* de Christian Jacob²⁸.

Aujourd'hui, il en va, il me semble, différemment. Les plus jeunes à qui j'ai posé la question de l'influence des travaux d'Henri-Jean Martin en Grande-Bretagne me répondent qu'ils n'en ont pas la moindre idée – mais je soupçonne qu'il en serait de même la plupart du temps en France, où cette histoire du livre à la française est contrebalancée par une nouvelle génération de jeunes chercheurs de disciplines très diverses, qui reviennent à une approche tenant davantage de l'étude technique et matérielle des objets.

Certes, nombre de publications sont encore très – ou uniquement – factuelles. Mais des travaux comme ceux d'Andrew Pettegree, me semble-t-il, embrassent aussi bien les apports de la bibliographie (il est, rappelons-le,

²⁸ Voir par exemple Ian WILLISON, « On the History of the Archival Library and Scholarship in the West since the Alexandrian Library: an Overview », *Alexandria: the journal of national and international library and information issues*, 25, 3, 2014, p. 87-110.

porteur du monumental projet *Universal Short Title Catalogue*) que ceux d'une histoire sociale et culturelle autant qu'économique et matérielle du livre. Deux manuels récents s'intitulent *Companion for the history of the book*²⁹. Par ailleurs, les quelques spécialistes d'histoire du livre dispersés dans les divers instituts de l'Université de Londres se sont lancés récemment dans la création d'un Centre for the History of the Book, sans que personne ne suggère que Bibliography serait un meilleur choix. Les conférences de la Bibliographical Society accueillent, chaque troisième mardi du mois, des sujets très variés. Certes, les publications de la société, elles, sont parfois plus traditionnelles, mais il faut y voir, certainement, un effort pour soutenir des publications qui ne trouvent plus si aisément d'éditeur.

Bien entendu, l'influence d'une histoire du livre française, venue se heurter à une tradition bibliographique bien établie, n'est pas passée uniquement par les travaux d'Henri-Jean Martin ; de plus, il faudrait plutôt, sans doute, se pencher sur une influence de ses écrits dans le monde anglo-saxon plutôt qu'en Grande-Bretagne uniquement – on pense, bien évidemment, à Robert Darnton, à Elizabeth Eisenstein, à Adrian Johns, mais aussi, à l'autre bout du monde, à Wallace Kirsop ; au colloque *Books and Society in History*, à Boston en 1980, où Darnton a parlé de « What is the History of Books »³⁰. Il est probable que ce soit en partie par le biais des travaux des principaux chercheurs américains que ceux de Martin sont revenus en Grande-Bretagne. De l'autre côté de la Manche, Roger Chartier a sans doute eu autant, voire davantage, d'influence sur une discipline qui s'est malgré tout, et non sans mal, profondément modifiée.

²⁹ *The Cambridge Companion to the History of the Book*, éd. Leslie HOWSAM, Cambridge, Cambridge University Press, 2015 ; *A Companion to the History of the Book*, éd. Simon Eliot, Jonathan Rose, Oxford, Blackwell Pub., 2007 (2^e éd. 2019).

³⁰ ROBERT DARNTON, « What is the History of Books? » dans *Books and Society in History: Papers of the Association of College and Research Libraries Rare Books and Manuscripts preconference, 24-28 June, 1980, Boston, Massachusetts*, éd. Kenneth E. Carpenter, New York, R. R. Bowker, 1983, p. 3-26. Henri-Jean Martin et Frédéric Barbier ont tous les deux participé à ce colloque.

Différences partagées. *Buchwissenschaft* et Histoire du livre en Allemagne et en France

Les débuts de la *Buchwissenschaft* en Allemagne et de l'histoire du livre en France présentent de nombreux points communs, mais également d'importantes différences. Dans les deux pays, ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que le sujet fut consacré en champ d'études autonome, même si des chercheurs s'étaient déjà penchés sur l'histoire du livre et avaient publié des travaux dans ce domaine¹. En Allemagne, la *Buchwissenschaft* réussit à s'implanter à l'université et se développa en lien avec la formation des étudiants, tandis qu'en France c'est dans une grande école, l'École pratique des hautes études, un établissement avant tout consacré à la recherche, qu'elle commença à s'institutionnaliser.

Une autre différence significative est que l'on ne trouve pas en Allemagne de figure de fondateur de renommée internationale, à l'image de ce que fut

* Stuttgart

Je remercie Corinna Norrick-Rühl (Mayence) pour ses observations sur le texte, Coline Perron (Heidelberg) pour sa correction de la traduction française et Emmanuelle Chapron pour sa relecture. Les travaux préliminaires à cet article ont été menés au Sonderforschungsbereich 933 *Material Textkulturen. Materialität und Präsenz des Geschriebenen in non-typographischen Gesellschaften* (projet A06 *Die papierene Umwälzung im spätmittelalterlichen Europa. Vergleichende Untersuchungen zum Wandel von Technik und Kultur im ‚sozialen Raum‘*). Le SFB 933 est financé par la Fondation allemande pour la recherche (Deutsche Forschungsgemeinschaft, DFG).

¹ Concernant le développement de la *Buchwissenschaft* voir par exemple Christine HAUG, Slávka RUDE-PORUBSKÁ, Wolfgang SCHMITZ, «“Buchwissenschaft” in Germany», *Jaarboek voor Nederlandse boekgeschiedenis*, 20, 2013, p. 59-64; Thomas KEIDERLING, «Buchwissenschaft als Konzept – Entwicklungsstationen und Schwerpunkte der Diskussion. Ein Forschungsbericht», dans *Buchwissenschaft – Mediawissenschaft. Ein Symposium*, éd. Dietrich Kerlen. Wiesbaden, Harrassowitz, 2004 (*Buchwissenschaftliche Forschungen*; 4), p. 1-8; Hans-Joachim KOPPITZ, «Zur Geschichte des Faches Buchwesen an deutschen Universitäten», *Gutenberg-Jahrbuch*, 64, 1989, p. 387-394; Krzysztof MIGÓN, *Das Buch als Gegenstand wissenschaftlicher Forschung. Buchwissenschaft und ihre Problematik*, traduit du polonais par Andreas Fleischer, Wiesbaden, Harrassowitz, 1990 (*Buchwissenschaftliche Beiträge aus dem Deutschen Bucharchiv München*; 32); Ute SCHNEIDER, «Buchwissenschaft und Wissenschaftsgeschichte. Interdisziplinäre Forschungsprobleme in der Buchgeschichte», dans *Im Zentrum: das Buch. 50 Jahre Buchwissenschaft in Mainz*, éd. Stephan Füssel, Mayence, Gutenberg-Gesellschaft, 1997 (*Kleiner Druck der Gutenberg-Gesellschaft*; 112), p. 50-55.

et continue d'être Henri-Jean Martin pour l'histoire du livre en France. Dans les premiers temps, le champ d'études continua à s'y développer sans figure académique porteuse. Les dynamiques se présentent ainsi de manière inversée: en France, c'est la publication de *L'Apparition du livre* qui conduisit à la nomination de Martin à l'École pratique où il fonda un nouveau champ de recherche², tandis qu'en Allemagne la création de la première chaire de *Buchwissenschaft* précéda la publication d'ouvrages de référence.

Cet article vise donc à exposer les traits spécifiques à l'histoire du livre française et à la *Buchwissenschaft* allemande. En mettant en lumière leurs singularités et leurs points communs, il s'agit de combler une lacune historiographique, ainsi que d'encourager au développement de perspectives transnationales en ce domaine.

L'INSTITUTIONNALISATION D'UN NOUVEL OBJET : L'HISTOIRE DU LIVRE

Les origines de l'instauration de la *Buchwissenschaft* comme champ de recherche académique en Allemagne sont étroitement liées aux péripéties de l'histoire franco-allemande. Lors de la première *Koalitionskrieg* qui opposa la France à une alliance d'États européens (1792-1797), la ville de Mayence tomba en 1797 aux mains des Français. Dès l'année suivante, ces derniers fermèrent l'université dont la création remontait au xv^e siècle. Un siècle et demi plus tard, c'est encore à l'initiative des Français que l'université fut rouverte en 1946 sous le nom de Johannes Gutenberg-Universität, affaire dans laquelle il faut souligner le rôle majeur joué par le directeur général des affaires culturelles de la zone d'occupation française en Allemagne (ZFO), Raymond Schmittlein, dont le père avait grandi à Mayence et qui lui-même avait fait ses études de lettres à Berlin. Dès 1947 y fut créée une chaire provisoire dédiée à la bibliologie (*Buch-, Schrift und Druckwesen*, c'est-à-dire l'étude du livre, de l'écrit et de l'imprimerie) grâce à une dotation de la ville de Mayence; l'université Johannes Gutenberg devint ainsi la première université à enseigner la *Buchwissenschaft* comme champ d'études scientifique autonome.

Le premier titulaire de la chaire provisoire de Mayence – dont le statut fut durablement garanti par sa transformation en chaire permanente deux ans plus tard – fut Aloys Ruppel, qui avait auparavant exercé en tant que directeur de la bibliothèque municipale, des archives municipales et du Musée Gutenberg³.

² Lucien FEBVRE, Henri-Jean MARTIN, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958 (*L'Évolution de l'humanité*; 33).

³ Pour la biographie de Ruppel voir Friedrich SCHÜTZ, *Aloys Ruppel. Leben und Werk*, Mainz, Gutenberg-Gesellschaft, 1982 (*Kleiner Druck der Gutenberg-Gesellschaft*; 100).

C'est aux débuts de l'histoire de l'imprimerie et à Johannes Gutenberg que Ruppel et ses élèves consacrèrent tout d'abord leurs recherches⁴. Sur ce point, l'attitude de la France et celle de l'Allemagne se répondent de manière inverse : faute de disposer d'une figure forte de fondateur comme ce fut le cas en France, la *Buchwissenschaft* se concentra en Allemagne sur celui qui était à l'origine de son objet même, le « père » de l'imprimerie. Gutenberg et son époque restent aujourd'hui encore un sujet de recherche privilégié par l'historiographie allemande, qui lui a déjà consacré de nombreuses monographies. À titre de comparaison, on compte en Allemagne pas moins de trois ouvrages scientifiques exclusivement dédiés à la vie et à l'œuvre de Gutenberg⁵, auxquels s'ajoutent de nombreux ouvrages de vulgarisation⁶, alors qu'on ne lui a consacré en France qu'une seule monographie, publiée en 1992⁷.

Bien que l'influence française ait joué sur les commencements de la *Buchwissenschaft* en Allemagne, il n'y avait pas à proprement parler de « modèle français ». Ce n'est en effet qu'en 1963 qu'Henri-Jean Martin inaugura à l'École pratique des hautes études de Paris la chaire d'Histoire et civilisation du livre, soit bien après la création d'une chaire spécifiquement dédiée à la *Buchwissenschaft* en Allemagne.

L'établissement durable de la chaire à Mayence était cependant loin d'avoir imposé définitivement la *Buchwissenschaft* dans les esprits. Son institutionnalisation fut plutôt considérée avec scepticisme car – tels étaient les arguments de la critique – elle s'attaquait à un sujet bien trop vaste, tant du point de vue de la période à couvrir que du contenu à aborder. Ces débats se poursuivirent des années 1960 jusqu'aux années 1980⁸.

⁴ En 1969, le successeur de Ruppel fut Hans Widmann, qui était d'abord entre autres le suppléant du directeur de la bibliothèque universitaire de Tübingen.

⁵ Stephan FÜSSEL, *Johannes Gutenberg*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuch-Verlag, 1999 (rororo ; 50610) ; Aloys RUPPEL, *Johannes Gutenberg. Sein Leben und sein Werk*, 2^e éd., Berlin, Mann, 1947 ; Hans-Joachim KOPPITZ, *Gutenberg – Leben und Werk. Eine Einführung*, Mayence, Mainzer Philosophische Fakultätsgesellschaft, 2000 (*Jahresgabe der Mainzer Philosophischen Fakultätsgesellschaft*).

⁶ Par exemple Maren GOTTSCHALK, *Johannes Gutenberg. Mann des Jahrtausends*, Cologne ; Weimar ; Vienne, Böhlau Verlag, 2018.

⁷ Guy BECHTEL, *Gutenberg et l'invention de l'imprimerie : une enquête*, Paris, Fayard, 1992.

⁸ Pour une discussion critique concernant l'installation d'une chaire de *Buchwissenschaft* voir par exemple Peter GLOTZ, Wolfgang R. LANGENBUCHER, « "Buchwissenschaft". Ein Diskussionsbeitrag », *Publizistik. Vierteljahresheft für Kommunikationsforschung*, 10,3, 1965, p. 302-313 ; Burkard HORNING, « Buchforschung – ein Privileg der Kulturgeschichte? Das Medium Buch als Objekt der Wissenschaften », *Börsenblatt für den deutschen Buchhandel*, 40, 1982, p. B114-B118 ; ainsi que le résumé de la discussion par Ursula RAUTENBERG, « Buchwissenschaft in Deutschland. Einführung und kritische Auseinandersetzung » dans *Buchwissenschaft in Deutschland. Ein Handbuch*, vol. 1, éd. Ursula Rautenberg, Berlin ; New York, De Gruyter Saur, 2010, p. 20-21, 31-41.

Les effets de ce scepticisme se font sentir d'une certaine manière dans l'histoire de la chaire elle-même ; au cours des décennies qui suivirent sa fondation, son nom fut en effet plusieurs fois modifié. Un institut spécifiquement dédié à la *Buchwissenschaft* se développa à partir de la chaire provisoire de bibliologie des débuts. Après deux décennies d'existence⁹, cet institut fut intégré, à la suite de restructurations universitaires, au tout récent *Gutenberg-Institut für Weltliteratur und schriftorientierte Medien* (Institut de la littérature mondiale et des médias de l'écrit), au sein duquel la *Buchwissenschaft* se trouve rangée aux côtés de la littérature générale et comparée et de l'indologie.

L'histoire de l'ancien institut de recherche en *Buchwissenschaft* et en bibliographie/*Institutum Erasmianum* de l'université de Münster suivit un cours semblable. Cet institut, dont la fondation remontait aux années 1950, entretint toujours des liens étroits avec l'étude des langues et littératures romanes et anglaises. Il devint sous la direction de l'angliciste Bernhard Fabian un important centre de recherche consacré à ces questions de *Buchwissenschaft*, mais il perdit plus tard son autonomie et n'existe plus aujourd'hui que sous la forme d'une chaire *Book Studies*, rattachée au département d'anglais de l'université.

L'université d'Erlangen-Nuremberg établit en 1984 une chaire consacrée à l'histoire du livre et des bibliothèques (*Buch- und Bibliothekskunde*, selon le titre qui lui fut donné à l'époque¹⁰), et la confia à Alfred G. Świerk, l'ancien chercheur-associé de Bernhard Fabian à Münster. Cette chaire exista d'abord en lien avec la chaire d'histoire médiévale et de sciences historiques auxiliaires, avant d'acquérir en 1998 le statut d'une chaire propre en *Buchwissenschaft* ; elle fait aujourd'hui partie de l'institut de *Buchwissenschaft* créé par l'université.

Un cursus universitaire consacré à la *Buchwissenschaft* vit le jour en 1987 à Munich. D'abord simple parcours complémentaire, il acquit en 1996 le statut de filière diplômante en *Buchwissenschaft* et continue aujourd'hui d'exister sous la tutelle de l'Institut de philologie allemande. Ce cursus munichois a pour

⁹ Pour le développement historique de la *Buchwissenschaft* à Mayence voir *Im Zentrum: das Buch. 50 Jahre Buchwissenschaft in Mainz*, éd. Stephan Füssel, Mayence, Gutenberg-Gesellschaft, 1997 (*Kleiner Druck der Gutenberg-Gesellschaft*; 112); Stephan FÜSSEL, « Mit Gutenberg in die digitale Zukunft. Das Mainzer Institut für Buchwissenschaft zwischen historischer Kulturwissenschaft und Medienwissenschaft » dans *Buchwissenschaft in Deutschland. Ein Handbuch*, éd. Ursula Rautenberg. vol. 2, Berlin ; New York, De Gruyter Sauer, 2010, p. 829-838, surtout p. 829-833 ; Markus NAGEL, *Von der Stiftungsprofessur für Buch-, Schrift- und Druckwesen zum Institut für Buchwissenschaft der Johannes Gutenberg-Universität Mainz*, Stuttgart, Steiner, 2004 (*Beiträge zur Geschichte der Johannes Gutenberg-Universität Mainz nouvelle série* ; 1).

¹⁰ Concernant l'histoire de la *Buchwissenschaft* à l'université de Erlangen-Nuremberg voir « *Es gibt keine Seligkeit ohne Bücher* ». *Kleine Festschrift zum zehnjährigen Bestehen der Buch- und Bibliothekskunde an der Friedrich-Alexander-Universität Erlangen-Nürnberg*, éd. Markus Breitwieser et Marie-Christine Rumland, Erlangen, Friedrich-Alexander-Universität, 1994.

particularité d'avoir été fondé à l'instigation d'Herbert G. Göpfert, à l'époque directeur de la maison d'édition Carl-Hanser.

En 1995, ce fut au tour de l'université de Leipzig d'établir une chaire en *Buchwissenschaft* au sein de l'Institut des sciences de la communication et des médias, ce qui permit à la capitale allemande du commerce du livre et de l'imprimerie de s'inscrire de manière académique dans la longue tradition d'histoire du livre dont elle jouissait¹¹. Ajoutons qu'il existait dans cette ville depuis 1925 une chaire en gestion consacrée au commerce du livre, mais celle-ci avait son ancrage institutionnel au sein de l'école de commerce de Leipzig (*Handelshochschule Leipzig*)¹².

Cette liste met en évidence des différences importantes dans l'histoire de la fondation des chaires de *Buchwissenschaft*, différences qui se reflètent encore aujourd'hui dans la variété des institutions auxquelles elles se rattachent. Chaque chaire et chaque institut ont ainsi développé une identité propre, qui les distingue des autres. Soulignons également que l'ancrage institutionnel et disciplinaire de la *Buchwissenschaft* allemande continue de nos jours de témoigner d'une grande diversité, que l'on range ce champ d'études aux côtés des études de langue et de littérature allemandes, de lettres et de civilisation anglaises, des sciences de la communication et des médias, de l'histoire, de l'histoire économique, ou encore qu'elle existe au sein d'un institut autonome¹³.

Ces différents domaines de rattachement rendent difficile une définition claire de la *Buchwissenschaft*¹⁴, mais ils permettent également de nombreuses coopérations qui contribuent à l'enrichir. La *Buchwissenschaft* en Allemagne est ainsi profondément interdisciplinaire, et tire profit des approches théoriques et méthodiques d'autres champs du savoir¹⁵. Dans l'ensemble, la *Buchwissenschaft*

¹¹ Concernant la *Buchwissenschaft* à Leipzig voir *Buch-Stätte. Geschichte und Perspektiven der Leipziger Buchwissenschaft*, éd. Thomas Keiderling et Erdmann Weyrauch, Erlangen, Filos, 2006.

¹² Concernant chaque chaire et chaque institution voir aussi les contributions correspondantes dans *Buchwissenschaft in Deutschland...*, *op. cit.*

¹³ Pour un manuel de *Buchwissenschaft* destiné aux étudiants, voir Stephan FÜSSEL et Corinna NORRICK-RÜHL, avec la collaboration de Dominique PLEIMLING et Anke VOGEL, *Einführung in die Buchwissenschaft*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2014.

¹⁴ Concernant l'image de soi de la *Buchwissenschaft* voir Krzysztof MIGÓN, *Das Buch...*, *op. cit.* [note 1].

¹⁵ Voir par exemple Thomas KEIDERLING, « *Buchwissenschaft als Konzept...* », *art. cit.* [note 1], p. 8-13 et 17-20; Thomas KEIDERLING, « *Wie viel Systemtheorie braucht die Buchwissenschaft?* » dans *Buch – Markt – Theorie. Kommunikations- und medienwissenschaftliche Perspektiven*, éd. Thomas Keiderling, Arnulf Kutsch et Rüdiger Steinmetz, Erlangen, Filos, 2007, p. 251-292; Ursula RAUTENBERG, « *Buchforschung* », dans *Handbuch Literatur & Materielle Kultur*, éd. Susanne Scholz et Ulrike Vedder, Berlin; Boston, De Gruyter 2018 (*Handbücher zur kulturwissenschaftlichen Philologie*; 6), p. 144-152; Ursula RAUTENBERG, Dirk WETZEL, *Buch*, Tübingen, Niemeyer, 2001 (*Grundlagen der Medienkommunikation*; 11), p. 14-15, 17-21; concernant le rapport entre la *Buchwissenschaft* et les sciences des médias voir *Buchwissenschaft*

reste cependant un type d'études peu répandu, et un petit nombre d'universités offrent la possibilité de l'étudier de manière autonome; les universités déjà mentionnées (Mayence, Leipzig, Erlangen-Nuremberg, Munich et Münster) sont jusqu'à ce jour les seules à disposer explicitement d'un enseignement en *Buchwissenschaft*.

L'histoire du livre a en France une histoire institutionnelle fort différente. Après avoir enseigné à l'École pratique des hautes études, Martin devint en 1970 professeur en Bibliographie et histoire du livre dans une autre grande école, l'École nationale des chartes¹⁶. Un autre établissement prestigieux, le Collège de France, consacra en 2007 son ancien élève Roger Chartier en créant pour lui la chaire intitulée « Écrit et cultures dans l'Europe moderne », tandis que Frédéric Barbier succéda à Martin à l'École pratique et continua à y enseigner l'histoire du livre.

L'histoire du livre fut donc établie, dès ses débuts, au sein des institutions académiques les plus renommées, dans lesquelles elle continue aujourd'hui de tenir son rang. La nomination de Chartier au Collège de France tint lieu de consécration suprême de ce champ de recherche, la notoriété des chaires et des cursus allemands dédiés à la *Buchwissenschaft* ne pouvant être comparée au prestige de cette institution qui n'a pas d'équivalent outre-Rhin. Le fort caractère fédéraliste du système universitaire allemand a cependant permis à la *Buchwissenschaft* de s'implanter dans des villes et des universités sur l'ensemble du territoire, tandis qu'en France l'histoire du livre reste majoritairement enseignée à Paris.

ORIENTATIONS COMPARÉES DE LA RECHERCHE EN HISTOIRE DU LIVRE

Bien qu'Aloys Ruppel et Henri-Jean Martin aient en commun une formation initiale d'archiviste et de bibliothécaire, la recherche se développa fort différemment dans les deux pays. La recherche allemande consacrée à la *Buchwissenschaft* fut marquée au xx^e siècle par une focalisation sur les aspects biographico-bibliographiques en raison de ses liens avec les bibliothèques: il s'agissait avant tout d'identifier dans quel atelier et par quelle presse avait

– *Medienwissenschaft. Ein Symposium*, éd. Dietrich Kerlen, Wiesbaden, Harrassowitz, 2004 (*Buchwissenschaftliche Forschungen*; 4).

¹⁶ Concernant l'engagement de Martin dans les cours pour les étudiants ainsi que la prise en compte de l'Histoire du livre dans d'autres institutions françaises voir Annie CHARON, « L'histoire du livre en France (1958-2008) », dans *La storia della storia del libro: 50 anni dopo L'Apparition du livre. Atti del Seminario Interazionale, Rom 16 ottobre 2008*, éd. Maria Cristina Misiti, Rome, Biblioteca di Archeologia e Storia dell'Arte, 2009, p. 61-70.

été imprimée telle édition particulière, d'établir la liste exhaustive des titres imprimés par tel atelier et de définir les étapes de son développement. Ce type de recherche conduisit à d'ambitieux projets bibliographiques, dont certains furent initiés et menés à bien avant l'établissement de la *Buchwissenschaft* en tant que discipline. Les bibliothèques furent les premières initiatrices de ces projets avant que le champ universitaire ne s'y ouvre progressivement, et parfois même tout récemment. Le *Gesamtkatalog der Wiegendrucke (GW)* est un des projets internationaux les plus importants de ces recherches en *Buchwissenschaft*. Lancé en 1904 à l'initiative d'une commission qui s'était donné pour mission de répertorier tout ce qui fut imprimé au xv^e siècle à l'échelle européenne, le *GW* est aujourd'hui pris en charge par la Bibliothèque nationale de Berlin (*Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz*) qui depuis plusieurs années l'a rendu accessible en ligne.

Citons également le *Typenrepertorium der Wiegendrucke* ainsi que les « *GfT-Tafeln* », qui se sont donné pour objectif de dresser un inventaire exhaustif des différents caractères d'imprimerie. Initiés au début du xx^e siècle par Konrad Haebler, le bibliothécaire de la Bibliothèque royale de Berlin (*Königliche Bibliothek zu Berlin*) et président de la commission du *GW*, ces deux projets eurent rapidement plusieurs volumes à leur actif. L'usage combiné du *Typenrepertorium* et des *GfT-Tafeln* permet de déterminer de quelle presse sortirent des éditions imprimées sans colophon. Ces deux usuels sont ainsi une mine d'informations précieuses en ce qui concerne l'histoire des premiers temps de l'imprimerie. Les deux projets sont aujourd'hui également pris en charge par la *Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz*, qui a numérisé les deux registres et les a rendus accessibles dans une base de données qui contient actuellement plus de 13 000 enregistrements.

Ces recherches visant à répertorier les différents types de caractères, menées à l'origine par des bibliothèques, ont récemment fait l'expérience d'une coopération plus étroite avec l'université par l'intermédiaire du projet *Entwicklung eines Modellrepositoriums und einer automatischen Schriftarterkennung für OCR-D* (Développement d'un référentiel et d'une reconnaissance automatique d'écriture par reconnaissance optique de caractères), lancé en avril 2018 grâce à un financement de la Fondation allemande pour la recherche (DFG) sous la forme d'un partenariat entre les universités de Mayence, Erlangen-Nuremberg et Leipzig. Sur le modèle du *Typenrepertorium*, ce projet a pour but de parvenir à une identification automatique des types de caractères des premiers imprimés, mais il diffère du projet de Haebler en ce qu'il entend ne pas se limiter au xv^e siècle, mais considérer l'époque moderne dans son ensemble¹⁷.

¹⁷ <http://gepris.dfg.de/gepris/projekt/394448308> et <https://www.buchwissenschaft.uni-mainz.de/forschung/modellrepositorium-ocr-d/> [pages consultées le 26 août 2020].

À côté de ce *Gesamtkatalog der Wiegendrucke* – consacré donc exclusivement au xv^e siècle – existent plusieurs autres répertoires d'imprimés accessibles en ligne, comme le VD 16, le VD 17 et le VD 18, qui couvrent la période allant du xvi^e au xviii^e siècle¹⁸. Contrairement au *GW*, ils se consacrent exclusivement à l'espace germanophone et sont encore en cours d'élaboration, notamment le VD 18. La recherche française en revanche n'initia pas de grands projets bibliographiques fondamentaux comparables, mais préféra dès l'origine se consacrer à des questions d'histoire sociale au sens large.

Parallèlement à ces grands projets bibliographiques, la recherche en histoire du livre était souvent le fait de chercheurs qui n'appartenaient pas au milieu académique, mais qui exerçaient comme bibliothécaires. On peut citer les travaux de Konrad Haebler et de Ferdinand Geldner, mais également ceux de Severin Corsten ou de Paul Raabe. Par la suite, une nouvelle génération d'historiens du livre exerçant à l'université – on peut nommer Ernst Fischer, Stephan Füssel, Christine Haug, Siegfried Lokatis, Ursula Rautenberg ou encore Ute Schneider – se détacha de l'institution bibliothécaire et publia des ouvrages de référence portant principalement sur l'historiographie des maisons d'édition et sur la culture du livre¹⁹.

Le fort ancrage universitaire en Allemagne dans les années 1980 et 1990 entraîna un remarquable essor de la *Buchwissenschaft* qui se refléta non seulement dans l'augmentation du nombre d'étudiants, mais également dans la diversité des thématiques abordées. Le champ de la recherche en histoire du livre s'élargissait en effet, et faisait son miel de problématiques relevant initialement de la théorie de l'information ou de l'histoire des médias et s'ouvrait à des approches quantitatives. On peut citer à titre d'exemple les travaux de Michael Giesecke, qui s'essaya à une approche nourrie par la théorie de l'information²⁰.

En Allemagne, l'histoire du livre fut également considérée comme partie prenante d'une histoire des médias à l'échelle européenne – ce fut aussi le cas en France – et intégrée en conséquence à des ouvrages portant sur l'histoire

¹⁸ VD = *Verzeichnis der im deutschen Sprachbereich erschienenen Drucke des 16. Jahrhunderts, des 17. et des 18. Jahrhunderts*. Voir *Verzeichnis der im deutschen Sprachbereich erschienenen Drucke des 16. Jahrhunderts* (VD 16) (répertoire des imprimés du xvi^e siècle dans l'espace germanophone) : www.vd16.de [page consultée le 26 août 2020]; *Verzeichnis der im deutschen Sprachbereich erschienenen Drucke des 17. Jahrhunderts* (VD 17) (imprimés du xvii^e siècle) : www.vd17.de [page consultée le 5 mars 2019]; *Verzeichnis der im deutschen Sprachbereich erschienenen Drucke des 18. Jahrhunderts* (VD 18) (imprimés du xviii^e siècle) : www.vd18.de [page consultée le 26 août 2020].

¹⁹ Ursula RAUTENBERG, « Buchwissenschaft in Deutschland... », *art. cit.* [note 8], p. 5.

²⁰ Michael GIESECKE, *Der Buchdruck in der frühen Neuzeit. Eine historische Fallstudie über die Durchsetzung neuer Informations- und Kommunikationstechnologien*, Francfort s. le Main, Suhrkamp, 1991; Michael GIESECKE, *Die Entdeckung der kommunikativen Welt. Studien zur kulturvergleichenden Mediengeschichte*, *ibid.*, 2007 (*Subrump Taschenbuch Wissenschaft*; 1788).

des médias²¹. Citons pour finir l'exemple d'Uwe Neddermeyer, qui consacra en 1998 un ouvrage en deux volumes aux rapports entre manuscrit et livre imprimé en Europe dans une perspective quantitative²².

Parallèlement à ces évolutions, un nouveau courant de recherche émergeait en Allemagne qui mettait la matérialité des objets au cœur de ses préoccupations. Le recueil *Materialität der Kommunikation*, paru en 1988 sous la direction d'Hans Ulrich Gumbrecht et de Karl Ludwig Pfeiffer, ouvrit la voie à cette nouvelle orientation de la recherche²³. Bien que ses deux éditeurs aient à l'origine une formation littéraire, le recueil comprenait de nombreux articles interdisciplinaires traitant d'exemples historiques ou de médias contemporains.

Cette recherche orientée vers l'étude de la matérialité des objets se répand en Allemagne depuis quelques années et atteint actuellement son apogée; son but n'est pas de se livrer à une analyse philologico-herméneutique mais bien plutôt de mettre les aspects matériels d'un artefact au premier plan de l'analyse²⁴. Cette approche novatrice est pour la recherche en histoire du livre prometteuse à bien des égards; elle lui permet en effet de situer la culture du livre dans un contexte plus large, et de l'intégrer dans une histoire plus vaste.

En France, l'histoire du livre s'est très rapidement développée en suivant des problématiques d'histoire sociale, prenant en compte des aspects tels que la situation financière des imprimeurs, les réseaux dans lesquels ils s'insèrent et les échanges qu'ils développèrent, leurs interactions avec les milieux ecclésiastiques et universitaires, ainsi que les aspects matériels de la production des livres. Dès la parution de *L'Apparition du livre* en 1958, Henri-Jean Martin peut être considéré comme le précurseur de ces recherches. Comme Lucien Febvre, il avait à cœur de donner à voir les multiples facettes de l'économie éditoriale, des processus techniques à la géographie de la production. Martin a également joué un rôle pionnier dans le développement de nouvelles directions de recherche orientées vers la matérialité du livre, en s'intéressant au rapport

²¹ Frédéric BARBIER, *L'Europe de Gutenberg. Le livre et l'invention de la modernité occidentale (XIII^e-XVI^e siècle)*, Paris, Belin, 2006 (*Histoire & société*) et Stephan FÜSSEL, *Gutenberg und seine Wirkung*, 2^e éd., Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2004. Pour une approche de transfert voir Wolfgang VON STROMER, *Gutenbergs Geheimnis. Von Turfan zum Karlstein – die Seidenstraße als Mittler der Druckverfahren von Zentralasien nach Mitteleuropa*, Genève, Slatkine, 2000.

²² Uwe NEDDERMEYER, *Von der Handschrift zum gedruckten Buch. Schriftlichkeit und Leseinteresse im Mittelalter und in der frühen Neuzeit. Quantitative und qualitative Aspekte*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1998 (*Buchwissenschaftliche Beiträge aus dem deutschen Bucharchiv München*; 61), 2 vol.

²³ *Materialität der Kommunikation*, éd. Hans Ulrich Gumbrecht et Karl Ludwig Pfeiffer, avec la collaboration de Monika Elsner *et al.*, Francfort s. le Main, Suhrkamp, 1988.

²⁴ Voir Markus HILGERT, « "Text-Anthropologie": Die Erforschung von Materialität und Präsenz des Geschriebenen als hermeneutische Strategie », *Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft zu Berlin*, 142, 2010, p. 87-126.

ambigu entre texte et paratexte ainsi qu'à l'importance du livre imprimé d'un point de vue socio-culturel. Ainsi, *L'Apparition du livre* ne se limite pas à une succession d'aspects particuliers ; il offre une large perspective d'ensemble sur la période qui vit advenir le bouleversement du passage de l'ère manuscrite à celle de l'imprimé. En combinant histoire culturelle, économique et sociale, Martin développe une approche qui va au-delà de la description bibliographique des titres. L'histoire du livre fondée par Martin se distingue ainsi d'une histoire traditionnelle et uniquement descriptive de l'imprimerie, en ouvrant sur les nouveaux horizons de l'histoire économique et sociale. Cette approche qui fait la particularité de l'histoire du livre française doit beaucoup à la dimension sociologique qui imprègne la méthodologie historique allemande, elle-même fortement influencée par l'école des Annales.

L'Histoire de l'édition française en quatre volumes représente une autre étape importante dans l'histoire du livre française. Cet ouvrage, qui vise à offrir une vision exhaustive de l'histoire du livre à l'échelle nationale, a inspiré *The Cambridge History of the Book in Britain*²⁵, *A History of the Book in America*²⁶ ou encore *History of the Book in Canada*²⁷. Une telle publication manque encore à la *Buchwissenschaft*²⁸, qui compte cependant des travaux tels que *Geschichte des deutschen Buchhandels* (Histoire du commerce allemand du livre) de Reinhard Wittmann²⁹, ouvrage consacré au commerce du livre en Allemagne, ou encore *Geschichte des deutschen Buchhandels im 19. und 20. Jahrhundert* (Histoire du commerce allemand du livre aux XIX^e et XX^e siècles) publiée en plusieurs volumes³⁰, qui se situe dans le prolongement des ouvrages plus anciens de Kapp et de Goldfriedrich portant sur le même sujet³¹. À côté de ces ouvrages consacrés à l'histoire du commerce du livre, plusieurs encyclopédies et ouvrages de référence se sont donné pour tâche d'analyser l'histoire du livre en Allemagne sous une perspective différente. Ont ainsi été récemment publiés le *Handbuch der historischen Buchbestände in*

²⁵ *The Cambridge History of the Book in Britain*, éd. John Barnard, David McKitterick, Ian R. Willison, Cambridge, Cambridge University Press, 1998-2019, 7 vol.

²⁶ *A History of the Book in America*, éd. David D. Hall, Cambridge ; Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000-2009, 5 vol.

²⁷ *History of the Book in Canada*, éd. Patricia Lochhart Fleming et Yvan Lamonde, Toronto, University of Toronto Press, 2004-2007, 3 vol.

²⁸ Concernant d'autres desiderata de la *Buchwissenschaft* aujourd'hui voir Ute SCHNEIDER, « *Buchwissenschaft und Wissenschaftsgeschichte...* », *art. cit.* [note 1], p. 55-61.

²⁹ Reinhard WITTMANN, *Geschichte des deutschen Buchhandels*, 2^e éd. augmentée, Munich, Beck, 1999 (*Beck'sche Reihe*; 1304).

³⁰ *Geschichte des deutschen Buchhandels im 19. und 20. Jahrhundert im Auftrag des Börsenvereins des Deutschen Buchhandels*, Berlin ; Boston, De Gruyter, 2001-2015, 3 vol.

³¹ Friedrich KAPP, Johann GOLDFRIEDRICH, *Geschichte des deutschen Buchhandels*, Leipzig 1886-1923, 4 vol., réimpr. Aalen, Scientia-Verlag, 1970.

*Deutschland*³² (Manuel des fonds bibliothécaires historiques en Allemagne, qui ne peut cependant pas être comparé à l'*Histoire des bibliothèques françaises*³³), le manuel *Lesen*³⁴ (Lire) ou le recueil *Buchwissenschaft in Deutschland*³⁵ (Histoire du livre en Allemagne) en deux volumes. Depuis 2016, il existe en outre une deuxième édition entièrement revue de l'important *Lexikon des gesamten Buchwesens*³⁶ (Encyclopédie du livre). L'histoire du livre française s'est lancée dans une entreprise similaire avec le *Dictionnaire encyclopédique du livre*, mais le résultat n'est pas si exhaustif que son équivalent allemand.

Un dernier aspect des différences entre l'histoire du livre française et la *Buchwissenschaft* allemande pourrait, en forçant le trait, être résumé ainsi : tandis que l'histoire du livre française se consacre avant tout au livre dans sa dimension historique, la *Buchwissenschaft* allemande s'intéresse aujourd'hui souvent aux médias contemporains, analyse les changements de l'actuel marché du livre et fait de la numérisation un thème à part entière³⁷. Ces évolutions entraînent l'enseignement universitaire de la *Buchwissenschaft* vers une certaine orientation pratique, où l'on s'efforce de préparer les étudiants au marché du travail³⁸.

En ce sens, une inversion de la relation de la *Buchwissenschaft* aux bibliothèques commence à se produire entre l'Allemagne et la France. Le rapport étroit aux bibliothèques qui a marqué l'émergence de la *Buchwissenschaft* dans les universités en Allemagne – que ce soit du point de vue institutionnel ou du contenu des recherches – recule désormais nettement, tandis que la France possède avec l'École des chartes à Paris une institution qui combine recherche de haut rang et préparation aux métiers des bibliothèques et des archives, ce qui permet à la recherche française de maintenir le contact avec l'institution bibliothécaire.

³² *Handbuch der historischen Buchbestände in Deutschland*, éd. Bernhard Fabian, Hildesheim, Olms-Weidmann, 1996-2000, 27 vol.

³³ *Histoire des bibliothèques françaises*, Paris, Promodis, 1989-1992, 4 vol.

³⁴ *Lesen. Ein interdisziplinäres Handbuch*, éd. Ursula Rautenberg et Ute Schneider, Berlin, De Gruyter, 2015 (*De Gruyter Reference*).

³⁵ *Buchwissenschaft in Deutschland...*, *op. cit.* [note 8].

³⁶ À côté de ce dictionnaire, il y a aussi d'autres ouvrages de référence qui se consacrent au médium du livre ; voir par exemple Helmut HILLER, Stephan FÜSSEL, *Wörterbuch des Buches*, 7^e éd., Francfort s. le Main, Klostermann, 2006 ; *Lexikon der Medien- und Buchwissenschaft*, éd. Thomas Keiderling, Stuttgart, Anton Hiersemann Verlag, 2016-2018 (*Bibliothek des Buchwesens*; 26), 3 vol. ; *Reclams Sachlexikon des Buches. Von der Handschrift zum E-Book*, éd. Ursula Rautenberg, 2^e éd. augmentée, Stuttgart, Reclam, 2015.

³⁷ Ernst FISCHER, « Buchwissenschaft im 21. Jahrhundert. Probleme und Perspektiven », dans *Neues vom Buch*, éd. Doris Moser, Arno Russegger et Constanze Drumm, Innsbruck ; Vienne ; Bozen, Studien-Verlag, 2011 (*Angewandte Literaturwissenschaft*; 11), p. 26-38.

³⁸ Voir aussi Ernst FISCHER, « Buchwissenschaft im 21. Jahrhundert... », *art. cit.* [note 38], p. 27-29 ; Ursula RAUTENBERG, Dirk WETZEL, *Buch...*, *op. cit.*, p. 16-17.

LES RELATIONS SCIENTIFIQUES FRANCO-ALLEMANDES

Le fait que *L'Apparition du livre*, ouvrage aujourd'hui considéré en France comme une référence majeure, n'ait à ce jour trouvé que très peu d'écho dans la recherche allemande – ce que souligne l'absence de traduction allemande de l'œuvre de Martin, tâche à laquelle il conviendrait de s'atteler – est symptomatique d'une prise en compte insuffisante de la recherche du voisin, en France comme en Allemagne. On pourrait énumérer d'autres ouvrages importants pour lesquels on manque d'une traduction : il n'existe ainsi aucune traduction allemande de *L'ordre des livres* de Chartier, alors qu'il en existe des versions italienne, espagnole, suédoise, japonaise, anglaise et portugaise³⁹. La monographie *L'Europe de Gutenberg* de Barbier n'a, elle non plus, toujours pas été traduite en allemand⁴⁰. À l'inverse, il n'existe aucune traduction française du *Gutenberg und seine Wirkung* (Gutenberg et ses effets) de Füssel, qui a pourtant été traduit en suédois, en italien et en anglais⁴¹, ni de *Medien in der Frühen Neuzeit* (Les médias à l'époque moderne) de Würgler⁴² ; on ne prévoit pas non plus de traduire en français la nouvelle édition *Grundriss der Inkunabelkunde* (Abrégé de la science des incunables) de Schmitz⁴³. De telles lacunes limitent fortement la connaissance de la recherche telle qu'elle se pratique dans l'autre pays ; les projets de recherche transnationaux visant à éclairer l'évolution des relations entre les histoires du livre française et allemande, ainsi que leurs apports mutuels, sont aussi relativement rares⁴⁴.

Les projets de coopération entre la *Buchwissenschaft* allemande et l'histoire du livre française sont ainsi très ponctuels, à l'exception notable du groupe de recherche Eurolab intitulé *Dynamik der Volkssprachigkeit im Europa der Renaissance. Akteure und Orte/Dynamique des langues vernaculaires dans l'Europe de la Renaissance. Acteurs et lieux*, actif de 2010 à 2013 sous la direction d'Elsa Kammerer et de Jan-Dirk Müller. Les recherches effectuées par ce groupe donnèrent lieu à plusieurs publications. Le 550^{ème} anniversaire de la mort de Gutenberg en 2018 permit également à plusieurs projets franco-allemands de voir le jour : la *Revue de la BNU* consacra ainsi un hors-série à Gutenberg, dont les contributions sont toutes en langue française, mais auquel des chercheurs allemands de premier plan ont participé aux côtés de leurs

³⁹ Roger CHARTIER, *L'ordre des livres : lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinea, 1992 (*Collection de la pensée*).

⁴⁰ Frédéric BARBIER, *L'Europe de Gutenberg...*, *op. cit.* [note 21].

⁴¹ Stephan FÜSSEL, *Gutenberg und seine Wirkung...*, *op. cit.* [note 21].

⁴² Andreas WÜRGLER, *Medien in der Frühen Neuzeit*, 2^e éd., Munich, Oldenbourg Verlag, 2013 (*Enzyklopädie deutscher Geschichte*; 85).

⁴³ Wolfgang SCHMITZ, *Grundriss der Inkunabelkunde. Das gedruckte Buch im Zeitalter des Medienwechsels*, Stuttgart, Hiersemann Verlag, 2018 (*Bibliothek des Buchwesens*; 27).

⁴⁴ Voir par exemple Charlotte KEMPF, *Die deutschen Erstdrucker im französischsprachigen Raum bis 1500. Untersuchungen zu Materialität und Präsenz von Inkunabeln*, à paraître.

collègues français. Ce numéro souligne en outre la relation étroite qui s'est établie depuis cinq ans entre l'université de Strasbourg (le cursus *Métiers de l'édition*) et la *Buchwissenschaft* à Mayence. Citons en conclusion l'initiative de l'Institut français de Mayence, organisateur le 27 octobre 2018 des *Variations Gutenberg*, manifestation comprenant entre autres la projection d'un film, des conférences, des tables rondes et des présentations d'ouvrages.

Ces récentes initiatives offrent l'exemple d'une coopération académique féconde au-delà des frontières, dont on ne peut qu'espérer qu'elle sera poursuivie et renforcée dans les années à venir. Le potentiel est là, et la recherche dans chacun des deux pays ne pourra qu'en être enrichie.

MISE EN PAGE, MISE EN LIVRE

L'espace visuel du livre : bilan et perspectives

L'analyse de l'espace visuel constitué par les pages est-elle un domaine de l'histoire du livre? La question se pose tant il apparaît que cette approche ne saurait exister par elle-même: elle a perpétuellement besoin d'emprunter des éléments (qu'il s'agisse de données ou de pistes théoriques) à des champs dont les contours et le programme sont plus évidents, soit à l'intérieur de l'histoire du livre (de la bibliographie matérielle à l'histoire de la lecture), soit à l'extérieur (de la psycho-linguistique à la poétique). Ce manque d'autonomie la rend fragile, mais la prédispose aussi à l'ouverture: elle montre une grande capacité à évoluer en fonction des questions nouvelles qui surgissent chez les historiens. C'est ce que tentera de montrer ce parcours rapide et sélectif.

UN NOUVEAU DOMAINE À L'INTERSECTION DE PLUSIEURS AUTRES (ANNÉES 1970-1980)

L'espace visuel du livre était déjà un champ d'étude prometteur au tout début de 1983, quand parut, sous la direction de Henri-Jean Martin et Roger Chartier, le premier tome de l'*Histoire de l'édition française*. Un chapitre sur ce sujet y avait été confié non pas à un spécialiste de la typographie, mais à Roger Laufer, professeur de littérature française et de sciences de l'information à l'université de Paris VIII¹. Laufer comptait parmi ceux qui avaient œuvré pour faire participer pleinement les études littéraires au mouvement de réforme des sciences humaines mis en branle par le structuralisme dans la France de l'après-guerre². Participer à ce mouvement, dans sa perspective, ne signifiait pas renoncer à le critiquer de l'intérieur ou à explorer d'autres pistes. Laufer rejetait, en particulier, l'un des axiomes du structuralisme que certains « nouveaux critiques » avaient adopté, plus ou moins radicalement, dans leur volonté de fonder une « poétique » indépendante de l'histoire littéraire traditionnelle:

* Institut d'Histoire Moderne et Contemporaine (UMR 8066), École Normale Supérieure, Paris.

¹ Roger LAUFER, « L'espace visuel du livre ancien », dans *Histoire de l'édition française. I. Le livre conquérant. Du Moyen Âge au début du XVIII^e siècle*, dir. H.-J. Martin et R. Chartier, Paris, Promodis, 1982, p. 479-500. Voir aussi *Id.*, « Les espaces du livre », dans *Histoire de l'édition française. II. Le livre triomphant 1660-1830*, Paris, Promodis, 1984, p. 128-139.

² Pour un aperçu d'ensemble, voir François DOSSE, *Histoire du structuralisme*, Paris, La Découverte, 1991-1992, 2 vol. ; Johannes ANGERMULLER, *Le champ de la théorie. Essor et déclin du structuralisme en France*, Hermann, Paris, 2013.

l'anhistoricité des formes³. Laufer devait, au contraire, défendre opiniâtement l'historicité des formes textuelles, en rappelant qu'elles n'existent que grâce à des supports matériels (pages de pierre ou de papier, écrans ou voix humaines), avec lesquels elles partagent une existence en perpétuelle évolution.

Avant de rentrer en France, en 1967, Laufer avait enseigné à la Monash University de Melbourne, et s'était familiarisé avec les méthodes mises au point par Ronald McKerrow puis Fredson Bowers pour que la bibliographie réponde avec une rigueur scientifique aux besoins de l'édition des textes anciens. Souhaitant faire connaître ces méthodes aux spécialistes de la littérature française, mais aussi réfléchir sur leurs limites et les moyens de les dépasser, il avait publié, en 1966, dans l'*Australian Journal of French Studies*, qu'il avait lui-même fondé deux ans plus tôt, un article où il avait traduit par «bibliographie matérielle» l'expression «physical bibliography» que Lloyd Hibbert venait de lancer en critiquant la terminologie utilisée par Bowers et ses pairs⁴. Wallace Kirsop, collègue de Laufer à la Monash University, avait aussi écrit un article pionnier pour le même numéro⁵.

Élu à Paris VIII, en 1970, sur une chaire de «sciences de l'information», discipline aux contours encore flous, Laufer appliqua ses idées sur l'historicité des écrits liée à la matérialité de leurs supports à un corpus qui dépassait largement le livre imprimé, même si celui-ci restait au centre de ses travaux. Sous le nom de «textologie», inventé par les formalistes russes, il dessina un horizon de recherches très marqué par l'ouverture disciplinaire. La «textologie», baptisée par Boris Tomachevski en 1928, entendait étudier les «conditions générales de l'existence des textes», en associant les savoirs de la philologie aux apports du formalisme, mais aussi à l'histoire et à la sociologie⁶. Elle était donc orientée vers la génétique des œuvres, sans oublier la question de leur transmission,

³ Dès 1966, Gérard Genette développe l'idée, lancée par Paul Valéry, du langage comme réserve intemporelle de formes : « Une création neuve n'est ordinairement que la rencontre fortuite d'une case vide (s'il en reste) dans le tableau des formes », G. GENETTE, *Figures I*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 263. Un peu plus tard, il nuance beaucoup sa position : l'«apparent refus de l'histoire» de la critique formelle, n'est «qu'une mise entre parenthèses provisoire, une suspension méthodique», G. GENETTE, «Poétique et histoire», dans *Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 13. La poétique, telle qu'il la définit en 1999, est cependant encore «l'analyse des traits (plus ou moins) permanents du fait littéraire», *Figures IV*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 13.

⁴ Roger LAUFER, «Pour une description scientifique du livre en tant qu'objet matériel», *Australian Journal of French Studies*, 3-3, 1966, p. 252-272; Lloyd HIBBERT, «Physical and reference bibliography», *The Library*, s. V, 20, 1965, p. 124-134; Fredson BOWERS, *Principles of Bibliographical Description*, Princeton, Princeton University Press, 1949.

⁵ Wallace KIRSOP, «Vers une collaboration de la bibliographie matérielle et de la critique textuelle», *Australian Journal of French Studies*, 3-3, 1966, p. 227-251.

⁶ Voir *La textologie russe*, éd. André Mikhailov et Daniel Ferrer, Paris, CNRS édition, 2007. Cette anthologie contient notamment les textes fondateurs de Boris Tomachevski, Nikolaj Piskanov et Boris Eikhenbaum. L'expression citée est de Roger LAUFER, *Introduction à la textologie : vérification, établissement, édition des textes*, Paris, Larousse, 1972, p. 5.

et voulait faire intervenir le plus grand nombre possible de paramètres. Dans son *Introduction à la textologie* (1972), centrée sur les problèmes de l'édition critique, Laufer lui apportait la dimension supplémentaire de la bibliographie matérielle. Sa préface s'achevait symboliquement sur une dédicace conjointe à Tomachevski et à McKerrow⁷.

Dans les années suivantes, Laufer devait s'intéresser tout particulièrement à la mise en forme des textes par la typographie. Fondateur du « Groupe Paragraphe » à Paris VIII⁸, il voyait dans « l'espace visuel » des livres et de leurs pages le lieu par excellence où étudier, à leur interface de rencontre, les traces laissées par une production artisanale soumise à des contraintes techniques, sociales et économiques, et la marque des auteurs (de leur compétence grammaticale à leurs intentions expressives), et même où entrevoir, comme par reflet, les lecteurs qui avaient feuilleté ces livres. Il voyait aussi, dans l'attention portée à la relation entre la disposition spatiale des éléments d'un texte et le processus cognitif de sa lecture, un moyen de s'associer aux travaux des linguistes pragmaticiens et des psychologues de la cognition ou de la communication visuelle⁹. En introduisant l'expression d'« énonciation typographique »¹⁰, il entendait réunir tous ces éléments. L'énonciation est en effet l'acte de mettre en œuvre le langage dans une situation de communication donnée : se réalisant à travers un « appareil formel », elle dépend à la fois de la position de celui qui parle, du message qu'il veut transmettre, du destinataire auquel il s'adresse, et de tout un contexte social et culturel¹¹.

Rassembler les compétences restait la grande idée de Laufer. En 1982, il se réjouissait de la jonction en cours entre la bibliographie matérielle anglo-saxonne et la méthode historique de l'école des Annales, capable de retrouver, par le travail en archives, les conditions réelles de l'impression et de la circulation

⁷ R. LAUFER, *Introduction à la textologie*, op. cit. [note 6], p. 10.

⁸ Ce Groupe, à l'origine de l'actuel Laboratoire Paragraphe de Paris VIII, co-organisa quatre colloques devenus historiques : *La bibliographie matérielle*, éd. Roger Laufer et Jacques Petit, Paris, Éditions du CNRS, 1983 ; *La notion de paragraphe*, éd. R. Laufer, Paris, Éditions du CNRS, 1985 ; *Le texte en mouvement*, éd. R. Laufer, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1987 ; *Le texte et son inscription*, éd. R. Laufer, Paris, Éditions du CNRS, 1989.

⁹ Une voie explorée à la suite des travaux de William Ivins et Rudolf Arnheim (qui s'intéressaient aux images plutôt qu'aux textes imprimés). Voir notamment William M. IVINS, *Print and Visual Communication*, Cambridge, Harvard University Press, 1953 ; Rudolf ARNHEIM, *Visual Thinking*, Berkeley, University of California Press, 1969.

¹⁰ R. LAUFER, « L'esprit de la lettre. D'une lecture matérielle des livres », *Le Débat*, 1982-5, p. 146-159. L'expression apparaît dans la conclusion.

¹¹ Voir Émile BENVENISTE, « L'appareil formel de l'énonciation », dans *Problèmes de linguistique générale*, II, Paris, Gallimard, 1974, p. 79-88. L'idée de Laufer a eu une postérité dans la notion d'« énonciation éditoriale », voir notamment Marie-Ève THÉRENTY, « Poétique historique du support et énonciation éditoriale : la case feuillet au XIX^e siècle », *Communication et langage*, 166, 2010, p. 3-19.

des livres – comme l’avait montré dès 1958 *L’Apparition du livre* de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin¹². Pour son colloque sur *La notion de paragraphe*, il invita des médiévistes, un linguiste, des philosophes, des psychologues de la cognition, et même un mathématicien, et pour *Le texte et son inscription*, des spécialistes de l’écrit dans plusieurs aires culturelles, de l’Antiquité à l’âge électronique¹³.

Lors d’une table ronde organisée à la Bibliothèque nationale en 1979, Laufer posait la question «La bibliographie matérielle: pour quoi faire?», et plaidait pour que cette discipline, au lieu de rester purement instrumentale, impulse au contraire la recherche sur les textes, avec sa capacité particulière à en montrer la mouvance, en vue de constituer une «sémiologie historique»¹⁴. Il citait à l’appui l’essai de Donald McKenzie, «Printers of the mind», qui attaque les chercheurs enfermés dans le dogme abstrait de la bibliographie matérielle au point d’ignorer la pratique réelle, infiniment diverse, des ateliers¹⁵.

Le même McKenzie allait prononcer en 1985 les conférences imprimées l’année suivante sous le titre de *Bibliography and the sociology of texts*. Beaucoup des idées chères à Laufer sur la nécessité d’élargir la notion de texte – tout comme l’horizon des bibliographes – et de mener conjointement l’étude des écrits et celle de leurs supports matériels successifs, y étaient remarquablement articulées et approfondies, même si McKenzie mettait moins l’accent sur l’interprétation littéraire que sur la possibilité de connaître, par l’examen des livres, les pratiques culturelles des sociétés qui les produisent et les lisent¹⁶.

Par son impact (à long terme du moins), le livre de McKenzie devait aider à faire entrer dans les débats la notion du livre matériel comme élément central d’un processus complexe de production, fabrication, diffusion, circulation et lecture, et donc comme trésor de signes et d’indices à déchiffrer. D’autant qu’en publiant, en 1985, un premier recueil d’articles issus de son séminaire, *Pratiques de la lecture*¹⁷, Roger Chartier montrait que les historiens avaient commencé

¹² R. LAUFER, «L’esprit de la lettre», *art. cit.* [note 10].

¹³ Références données *supra* note 8.

¹⁴ R. LAUFER, «La bibliographie matérielle: pourquoi faire», dans *La bibliographie matérielle*, *op. cit.* [note 8], p. 24.

¹⁵ *Ibid.*, p. 17-18. Réf. à Donald F. MCKENZIE, «Printers of the mind: Some notes on bibliographical theories and printing-house practices», *Studies in Bibliography*, 22, 1969, p. 1-75, repris dans *Id.*, *Making meaning: «Printers of the mind» and other essays*, éd. Peter D. McDonald et Michael F. Suarez, Amherst; Boston, University of Massachusetts Press, 2002, p. 13-85.

¹⁶ D. F. MCKENZIE, *La bibliographie et la sociologie des textes* [1^{re} éd.: *Bibliography and the sociology of texts*, Londres, The British Library, 1986], trad. Marc Amfreville, préf. Roger Chartier, Paris, Cercle de la librairie, 1991.

¹⁷ *Pratiques de la lecture*, éd. R. Chartier, Paris, Rivages, 1985; bientôt suivi par *Les usages de l’imprimé XV-XIX siècle*, éd. R. Chartier, Paris, Fayard, 1987, et par R. CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d’Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987.

à investir, avec leurs méthodes et leurs questions propres, le domaine de la lecture et de la réception des textes que les littéraires exploraient en se basant surtout sur l'analyse interne des œuvres¹⁸. D'ailleurs, plutôt que de rejeter complètement l'idée d'un texte encodé dès son écriture pour prédéterminer des trajets de lecture, selon la démonstration d'Umberto Eco¹⁹, Chartier proposait d'inclure dans l'analyse ce que Laufer avait appelé l'«énonciation typographique». Parallèlement, en particulier en France, l'activité de Roger Laufer et de quelques autres (dont Jeanne Veyrin-Forrier), et le succès assez large de *L'histoire de l'édition française* commençaient à pousser les littéraires à regarder les pages des livres anciens non seulement pour leur qualité esthétique, mais comme partie intégrante du message des textes, malgré le fort attachement des universitaires pour les éditions critiques traditionnelles. Les publications du Centre de Recherche «Livre & Littérature» à l'université de Nanterre en témoignent²⁰.

Ce rappel des origines est un peu long, mais il vise à montrer combien, dès le départ, l'étude de l'espace visuel du livre s'est située au point de rencontre de plusieurs domaines de recherche en histoire du livre (bibliographie matérielle, histoire de la typographie, histoire culturelle du livre, histoire de la lecture), combien elle a cherché l'interdisciplinarité (par la collaboration avec des historiens, des linguistes, des herméneutes du texte, des psychologues), et combien elle a été marquée par des idées fortes, en apparence un peu paradoxales : l'intérêt pour la matérialité des supports des textes augmentait la conscience de l'éphémère, du transitoire, de l'accidentel dans la production et la transmission des écrits, et celle de l'absence de barrières entre les catégories et les genres. L'oral, le manuscrit et l'imprimé avaient entre eux des relations de complémentarité et d'échange, tout comme les genres savants et populaires.

LA CONFIRMATION SCIENTIFIQUE (ANNÉES 1990)

Durant la décennie suivante, la nouvelle approche gagna en crédibilité grâce à des enquêtes approfondies portant sur le livre médiéval, objet dont les spécialistes étaient les mieux préparés à associer l'analyse des supports

¹⁸ Les travaux de l'école de Constance paraissent dans les années 1970. Voir Hans Robert JAUSS, *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, Munich, Fink, 1977 [*Pour une esthétique de la réception*, trad. Claude Maillard, préface de Jean Starobinski, Paris, Gallimard, 1978]; Wolfgang ISER, *Der Akt des Lesens: Theorie ästhetischer Wirkung*, Munich, Fink, 1976 [*L'acte de lecture Théorie de l'effet esthétique*, trad. Evelyne Sznycer, Bruxelles, Mardaga, 1985].

¹⁹ Umberto ECO, *Lector in fabula: la cooperazione interpretativa nei testi narrativi*, Milan, Bompiani, 1979 [*Lector in fabula Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. Myriam Bouzaher, Paris, Grasset, 1979].

²⁰ Citons notamment *La présentation du livre*, éd. Emmanuèle Baumgartner et Nicole Boulesteau, *Littérales*, 2, 1987; *Livre et littérature: l'espace optique du livre*, éd. *caed.*, *Littérales*, 3, 1988.

matériels, des choix graphiques et des contenus textuels, en relation avec les fonctions des écrits et leurs destinataires. Dans ces enquêtes, la question de la page comme espace visuel n'était pas la seule abordée, mais elle jouait un rôle crucial. *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, publié par Jean Vezin et Henri-Jean Martin en 1990, couvre toute l'histoire du livre, de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge, en suivant le développement de ses principaux genres. Les choix dans la construction des pages, de la ponctuation aux coupures de mots, de la répartition des blancs à celle de l'ornementation, de la longueur des lignes à la présence d'aides au repérage, sans oublier le partage de l'espace en zones textuelles au rôle spécifique, se trouvent donc rapportés à un contexte historique, à des normes génériques et à des usages précis, ce qui permet de montrer que ces choix, pour l'essentiel, ne sont pas aléatoires²¹.

L'effort pour découvrir une rationalité des mises en texte, et par là faire de leur étude une approche utile pour les historiens des cultures et de sociétés, était alors poussé encore plus loin par Ezio Ornato et les collègues de son équipe qui, profitant des progrès de l'outil digital appliqué aux sciences humaines, utilisaient les méthodes de la codicologie quantitative, dont ils avaient été les pionniers, sur un très large corpus de manuscrits et d'incunables, pour aborder des questions telles que la répartition du noir et du blanc ou les schèmes de mise en page²². Leur perspective était clairement sociologique puisque l'analyse statistique devait montrer le lien entre l'évolution de la facture matérielle du livre et les « variations d'un système interactif de facteurs d'ordre économique, culturel et fonctionnel (lisibilité au sens large) »²³.

Durant les mêmes années, Paul Saenger aida beaucoup à donner une légitimité scientifique à l'intérêt pour l'espace visuel des livres avec ses recherches sur le remplacement progressif, à partir du VII^e siècle, de la *scriptio continua* par une écriture où les mots sont séparés et les phrases ponctuées, condition nécessaire de la lecture silencieuse. *Space Between Words* (1997) ne s'intéresse pas à la

²¹ *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, éd. H.-J. Martin et J. Vezin, Paris, Promodis, 1990.

²² *La face cachée du livre médiéval. L'histoire du livre vue par Ezio Ornato et ses collègues*, Rome, Viella, 1997. Voir notamment quatre articles écrits collectivement par Carla BOZZOLO, Dominique COQ, Denis MUZERELLE et Ezio ORNATO : « L'artisan médiéval et la page : Peut-on déceler des procédés géométriques de mise en page ? », p. 447-456 ; « Noir et blanc. Premiers résultats d'une enquête sur la mise en page dans le livre médiéval », p. 473-508 ; « Page savante, page vulgaire : étude comparative de la mise en page des livres en latin et en français, écrits ou imprimés en France au XV^e siècle », p. 509-517 ; « La lisibilité dans les manuscrits et les imprimés de la fin du Moyen Âge. Préliminaires d'une recherche », p. 521-554.

²³ C. BOZZOLO et E. ORNATO, « Vers une approche "sociologique" du livre médiéval », *Gazette du livre médiéval*, 1, 1982, p. 7-9, ici p. 8. Pour un exposé de la méthode, E. ORNATO, « La codicologie quantitative, outil privilégié de l'histoire du livre médiéval », *Historia institutiones documentos*, 18, 1991, p. 375-402, repris dans *La face cachée*, op. cit. [note 22], p. 41-65.

construction globale des pages mais au trajet du regard le long des lignes²⁴. Cet objet qui peut sembler minuscule a mobilisé une enquête codicologique considérable, pour suivre la diffusion d'une pratique, née à la fois du savoir des scribes et de celui des grammairiens, depuis l'Irlande et l'Angleterre jusqu'aux diverses régions de l'Europe continentale. De plus l'établissement du lien entre fragmentation du texte et accélération du processus de la compréhension (parce que l'étape de l'oralisation devient inutile) s'appuie de façon très précise sur les travaux parallèles de linguistes et de psychologues concernant les implications intellectuelles et culturelles des systèmes graphiques (notamment à partir de comparaisons entre divers pays d'Asie) et les processus cognitifs liés aux mouvements des yeux lors du déchiffrement d'un texte. Ces points avaient été abordés lors du colloque sur la *Notion de paragraphe*, mais sans que leur application à un questionnement de nature historique soit réellement tentée²⁵. Saenger, quant à lui, tirait de ses observations sur les graphies une réflexion sur les implications du passage à la lecture en silence, aussi bien pour l'évolution de la vie privée en Occident que pour le développement d'une littérature philosophique à l'époque de la scolastique, ou l'apparition d'un public pour des livres en vernaculaire.

AU TOURNANT DU SIÈCLE, LE MOMENT DES AMBITIONS : REGARDS SUR LA PAGE DU LIVRE MODERNE

Le moment était venu de franchir le seuil du Moyen Âge pour appliquer des enquêtes aussi pointues sur l'aspect visuel des livres à des interrogations sur l'écriture et la réception des textes, saisis dans le mouvement de l'histoire. Adrian Armstrong s'intéressait justement, dans *Technique and Technology* (2000), aux conséquences du développement de l'imprimerie sur un groupe de poètes dont l'art était parfaitement adapté à la forme physique du livre manuscrit : les Grands Rhétoriciens²⁶. Très axé sur la virtuosité formelle, cet art instituait un jeu entre effets graphiques et sonores (à travers toutes sortes d'équivoques), et visait souvent à réaliser sur la page une composition visuelle, avec parfois des échanges entre le pictural et le verbal dans des poèmes-rébus.

²⁴ P. SAENGER, *Space Between Words: The Origins of Silent Reading*, Stanford, CA, Stanford University, 1997.

²⁵ Voir notamment Danièle DUBOIS et Willemien VISSER, « La réalité psychologique du paragraphe », dans *La Notion de paragraphe*, *op. cit.* [note 8], p. 109-119. Paul Saenger, parmi bien d'autres travaux, se réfère à ceux d'Insup Taylor et David Olson, et à ceux qui mesurent combien l'œil doit prendre d'avance en cas de lecture oralisée ou silencieuse, par exemple, *The Eye-Voice Span*, éd. Ann Buckler-Addis et Harry Levin, Cambridge, MA, MIT Press, 1979; Dennis F. FISCHER, « Spatial factors in reading and search: the case for space », dans *Eye movement and psychological processes*, éd. R.A. Monty et J.W. Senders, Hillsdale, Lawrence Erlbaum, 1976, p. 417-427.

²⁶ Adrian ARMSTRONG, *Technique and Technology: Script, Print, and Poetics in France, 1470-1550*, Oxford, Clarendon Press, 2000.

C'était par ces traits, sans avoir besoin de s'expliquer autrement, que le poète manifestait sa conscience d'être un créateur et entraînait en connivence avec ses lecteurs – qui se limitaient à de petits groupes partageant avec lui les mêmes codes. Le passage à l'imprimé, qui se prêtait mal aux jeux graphiques et où les livres étaient destinés à un public plus large, aux compétences indéterminées, allait changer la donne. Le poète, sortant de son dialogue privilégié avec son mécène et son cercle, devrait user de paratextes pour affirmer son identité et présenter son projet, et prendre conscience des limites de l'expression visuelle sur la page imprimée, comme du risque de déconcerter par des intentions mal comprises. Tout cela ferait partie des facteurs ayant amené la transformation du langage poétique qui aboutit au style marotique. Dans cette enquête, la prise en compte de la visualité de la page (et de la façon dont l'imprimerie « traduit » les modèles manuscrits), constitue donc le centre où se croisent les différents fils d'une démonstration qui fait appel à beaucoup d'autres éléments tirés de la bibliographie matérielle et de la poésie historique (c'est-à-dire insérée dans l'histoire sociale).

La même année, Henri-Jean Martin publiait *La naissance du livre moderne*, pour ouvrir un chantier beaucoup plus ample, tout en gardant la même possibilité d'utiliser de micro-analyses. L'ouvrage portait, selon son avant-titre, sur la *Mise en page et mise en texte du livre français* du XIV^e au XVII^e siècle. Comme dans la plupart de ses livres, Martin, en plus de livrer des résultats, y définissait un programme qui appelait un élargissement. Beaucoup de chapitres présentaient les acquis confirmés de longues recherches, dans un style apte à capter l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux livres, sans pour autant être toujours spécialistes de leur histoire. Ailleurs, l'auteur s'adressait aussi spécialement à la petite communauté savante, dans cet esprit de provocation intellectuelle qui tenait à la fois à son caractère et à sa conviction que le dynamisme de la recherche a besoin d'impulsions : il lançait alors la balle de l'hypothèse au-delà des limites du terrain, pour ébranler les règles du jeu, et voir si par hasard il ne pourrait pas entraîner des compagnons dans l'aventure où il s'engageait.

L'introduction proposait de faire de l'espace visuel du livre un champ de recherche majeur dans une nouvelle phase qui s'ouvrait : maintenant que l'intégration complète de l'histoire du livre dans le « champ des études historiques » (avec une dominante économique et sociale) était acquise, le temps était venu d'explorer de façon plus complète la « spécificité du message livresque »²⁷, dans la situation concurrentielle qui régnait désormais dans

²⁷ Henri-Jean MARTIN *et al.*, *Mise en page et mise en texte du livre français. La naissance du livre moderne*, Paris, Cercle de la Librairie, 2000. L'introduction, curieusement vu le sujet de l'ouvrage, n'est pas paginée mais occupe ce qui correspond aux p. VI-VIII et 1 (*sic*), l'expression citée est p. VI.

les *media*. Or l'étude du langage visuel des livres serait l'occasion de tresser ensemble des fils divers : celui de l'histoire économique et sociale du livre, qui restait un pilier, celui de l'étude de la réception des œuvres par des individus ou des groupes, « seule à permettre d'atteindre des phénomènes de psychologie », celui des travaux de bibliographie matérielle orientés de façon à mieux « saisir les processus de création », sans oublier celui que forme « l'immense savoir » accumulé par libraires et bibliophiles²⁸.

Le livre possède par excellence, rappelait Henri-Jean Martin, une capacité à englober la complexité. Il a trois dimensions, tout en étant fait pour être découvert par le contact successif avec des surfaces (la série de ses pages), et il possède une double nature d'objet construit et d'objet lu, ce qui veut dire qu'il est soumis à de multiples conditionnements matériels, techniques et commerciaux, mais qu'il est aussi chargé d'un rôle social, et conçu pour transmettre diverses valeurs symboliques et des effets esthétiques, en plus de multiples informations. Tous ces éléments, qui entrent dans la composition du « message », doivent avoir laissé leurs traces mêlées dans la « mise en texte » du livre – « mise en texte » entendue comme englobant non seulement la composition visible dans l'espace de la double page, mais aussi l'organisation du livre dans son entier, avec la prise en compte, notamment, des dimensions et proportions de toute sorte, des procédés de fragmentation du texte, de l'insertion d'éléments non textuels, sans oublier tout l'ensemble du péri-texte et des aides à la lecture.

La page étant la surface où se conjoignent le visible et le lisible, son étude permettait donc de suivre toute une chaîne reliant le matériel à l'intelligible, avec des indices bien plus nets que ceux sur quoi s'appuie, par exemple, l'interprétation des œuvres d'art. D'autant que la production des livres, abondante, ininterrompue sur des siècles, et précisément inscrite dans une topographie assez bien connue, celle du réseau des imprimeurs et des libraires, offrait les conditions nécessaires pour percevoir et définir des évolutions.

Cette introduction rassemblait donc des idées émises depuis une trentaine d'années, et des hypothèses dont certaines étaient déjà vérifiées (hommage y était notamment rendu à Paul Saenger), et de tout cela elle faisait un projet puissant et fédérateur. Il s'y exprimait la ferveur d'un chercheur, pionnier dans l'âme, qui voyait s'ouvrir ces perspectives, convaincu que « toute écriture constitue l'image de marque et la représentation symbolique d'une société ou d'un groupe social », dans la mesure où l'aspect visuel des livres traduit « le "climat" même du texte » et la fonction qui lui est assignée²⁹. Dans cette conviction, il disait avoir puisé l'impulsion d'une « aventure personnelle », menée à travers l'exploitation d'une collection considérable d'images des « pages les plus significatives » de livres

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. VII.

manuscrits et imprimés français des XIV^e-XVII^e siècles. Cette relative restriction de champ s'était imposée à l'historien, face à l'impossibilité humaine de mener une enquête plus large, alors qu'il aurait « souhaité étendre [ses] investigations à l'Europe pour une enquête comparatiste »³⁰. *La naissance du livre moderne*, qui semble contraster, par le cadrage adopté, avec *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, qui le précède, et *Aux sources de la civilisation européenne*, qui le suit³¹, n'est pas en recul par rapport aux ambitions de ces ouvrages.

La « logique d'une époque », rappelait encore son auteur, « est étroitement tributaire des procédures techniques utilisées lors de la fixation des raisonnements sur le papyrus, le parchemin, le papier, et aujourd'hui l'écran »³². Tout le monde était donc concerné, spécialistes de la matérialité de l'écrit, historiens de la littérature et de la philosophie, linguistes, voire anthropologues et théoriciens du processus cognitif de la lecture – le tout sur la longue durée. Martin disait rêver à une grande histoire de la « mise en texte » par le livre en Europe, permettant de mieux comprendre ce qui unit et sépare les peuples qui la composent. Histoire menée par des chercheurs ayant à la fois « une tête “philosophique” », de fortes notions de linguistique et de psychologie, mais aussi les connaissances et la sensibilité d'un grand maître-imprimeur ou d'un grand relieur. Ainsi que la plume d'un grand écrivain... »³³.

Les points de suspension qui suivaient, sans la fermer, cette énumération suggéraient une pointe d'autodérision et la conscience d'avoir un pied dans l'utopie. En contraste, la conduite du projet avait été marquée par le réalisme. Des collaborateurs y avaient été engagés, les uns ponctuellement pour tel ou tel apport d'expert, les autres pour la conception et l'écriture de certains chapitres (Isabelle Diu, Jean-Marc Chatelain, Laurent Pinon et Aude Le Dividich) : ils commençaient à donner corps à ce Pic de la Mirandole futur, avec ses multiples têtes, auquel Martin faisait allusion. Mais il s'agissait encore toujours d'historiens du livre de la Renaissance et de l'âge classique dont les efforts se conjugaient pour éclairer la même phase de passage, le tournant vers le livre moderne, tel qu'il s'était opéré en France, sous l'effet d'un contexte spécifique – auquel se combinait celui d'un plus large contexte européen, également pris en compte mais d'un peu plus loin.

La démarche qui s'était imposée consistait donc à scruter un domaine limité, à travers des enquêtes différentes, mais homogènes et compatibles dans leurs méthodes et leurs visées, et pour cette raison complémentaires, comme des modules capables de s'emboîter. Il semble que cette règle de jeu de construction

³⁰ *Ibid.*

³¹ H.-J. MARTIN, avec la collab. de Bruno DELMAS, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris, Perrin, 1988 ; H.-J. MARTIN, *Aux sources de la civilisation européenne*, Paris, Albin Michel, 2008 (posthume).

³² H.-J. MARTIN et al., *Mise en page et mise en texte du livre français*, op. cit. [note 27], p. VIII.

³³ *Ibid.*

soit une exigence des études de mise en texte. Comment faire autrement, et essayer d'embrasser d'emblée un large champ, quand la considération de chaque page fait déjà surgir une myriade de questions venues de tous les azimuts ? Ces questions se multiplient en proportion des objectifs. Ainsi, certains chapitres de *La naissance du livre moderne* se risquent à dépasser le plus simple enjeu présenté dans son introduction : la reconnaissance des « styles typographiques », vus comme la « représentation symbolique d'une société ou d'un groupe social »³⁴. Ils entrent, avec encore plus d'assurance que les ouvrages de Paul Saenger et d'Adrian Armstrong précédemment cités, sur le terrain de l'évolution de la langue littéraire, à travers une interrogation sur le rapport entre la rhétorique et la poétique des textes, leur portée conceptuelle et leur façon de s'inscrire sur le papier, dans le cadre de la page. C'est tout particulièrement le cas dans la v^e partie : « La normalisation de la prose (xv^e-xvii^e siècles) », véritable cœur de l'ouvrage car elle explore, à travers plusieurs enquêtes convergentes, les raisons de l'installation en France de l'ordre « moderne » du livre, lié à une nouvelle façon de penser, d'écrire et de lire.

Cette partie met tout particulièrement à l'épreuve le jeu subtil entre la focalisation sur le cas français et l'entrée du livre européen dans le champ visuel périphérique. C'est très net si on la compare avec la iii^e partie, intitulée « Politique et typographie. Le triomphe de la lettre romaine en France et ses conséquences », dont la cible est bien plus facilement repérable. Là où « Normalisation de la prose » identifie comme élément clef l'importance croissante des « blancs » dans la mise en page, et l'évolution de leur rôle et de leur statut – un phénomène évident mais diffus et marqué de nombreuses irrégularités, « Politique et typographie » s'intéresse à l'équipement des ateliers avec de nouvelles fontes de caractères romains, destinées à démoder les anciennes, un phénomène « lourd », dont les implications économiques et l'impact culturel sont calculables et observables, et dont on peut déterminer avec un bon taux de certitude le début et la progression : les travaux de Hendrik Vervliet fournissent pour cela un très solide appui³⁵. De plus, cet exemple du passage au romain permet de mettre en évidence la spécificité du cas français, par rapport au contexte européen, spécificité tenant à la volonté du roi François I^{er} qui soutint fortement (et financièrement) l'implantation de l'écriture humanistique dans les officines de sa capitale, prélude à une diffusion plus générale. La démonstration de Martin, toujours intéressé par le lien entre les formes de l'écrit et le pouvoir politique et ses institutions, est lumineuse.

³⁴ *Ibid.*, p. vii.

³⁵ Hendrik Désiré Louis VERVLIET, *The palaeotypography of the French Renaissance. Selected papers on sixteenth-century typefaces*, Leyde, Brill, 2008, 2 vol. ; *Id.*, *French Renaissance printing types : a conspectus*, New Castle, Del., Oak Knoll Press, 2010.

«La normalisation de la prose», quant à elle, n'étudie pas simplement comment le blanc a peu à peu augmenté son emprise sur les pages, mais aussi, et surtout, comment il serait devenu le marqueur le plus sensible de la prise d'autonomie de la parole écrite par rapport à la parole orale (comme l'achèvement du processus de séparation des mots étudié par Saenger). Cela paraît aller de soi. Surtout sous sa forme la plus évidente pour nous, quand il s'associe à l'alinéa, le blanc semble avoir été, quasiment depuis l'origine, le moyen de réaliser des opérations mentales bien plus malaisées quand on dispose seulement du fil continu du discours oral : administrer et organiser des listes, calculer, ranger, tabuler³⁶. Mais Henri-Jean Martin, qui accorde aussi une large place à l'évolution des dispositifs visuels pour les textes aux appareils et aux usages les plus complexes (la Bible au premier chef), recherche aussi une chose plus subtile : la fusion accomplie d'une pensée déroulée en phrases et d'une page que le regard découvre divisée et rythmée par des blancs.

Parler à ce propos d'une prise d'autonomie complète de l'écrit par rapport à l'oral est sans doute en partie trompeur. Selon Martin, dans la mise en texte moderne, «le lecteur n'"écoute" plus la parole fixée par l'écrit, il regarde la page et la vue l'emporte sur le son, avec tout ce qu'elle entraîne dans les domaines de la schématisation et de l'abstraction»³⁷. Cette idée se fonde sur une assimilation entre éloquence orale et continuité sans pauses, ce qui est problématique³⁸. De plus, l'apparition des alinéas dans la prose ne marque pas le passage à une pensée visuelle, comme dans le cas de diagrammes taxinomiques. Il s'agirait plutôt d'un mariage de l'œil et de l'oreille, pour qu'un texte conçu pour toucher un lecteur «sans qualités», au sens de «non spécialisé», déploie pleinement ses effets. Sans remettre en question les principales conclusions sur les différences majeures entre lecture à voix haute et en silence, certains travaux de cognitivistes indiquent qu'il n'y a sans doute pas, en tout cas pour les textes continus, de lecture entièrement visuelle, ni entièrement silencieuse. Avec l'habileté qui s'installe, la voix murmurante et ânonnante de l'apprenti se transforme en «voix intérieure», plus fluide et plus discrète, et débarrassée de ses hésitations, mais continuant à activer les mêmes zones du cerveau vouées à l'audition et à la phonation³⁹.

³⁶ Sur la présence de listes dans les écrits les plus anciens, comme les tablettes sumériennes de la fin du quatrième millénaire, voir notamment Jack GOODY, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, trad. Jean Bazin et Alban Bensa, Paris, Éd. de Minuit, 1979 [1^{re} éd. en anglais, 1977], p. 140-196.

³⁷ H.-J. MARTIN *et al.*, *Mise en page et mise en texte du livre français*, *op. cit.* [note 27], p. 271.

³⁸ Sur cette question, voir I. PANTIN, «Mise en page, mise en texte et construction du sens dans le livre moderne. Où placer l'articulation entre l'histoire intellectuelle et celle de la disposition typographique?», *Mélanges de l'École française de Rome*, 120-2, 2008 [= 2009], p. 343-361.

³⁹ Voir Marcella PERRONE-BERTOLOTTI, Jan KUJALA, Philippe KAHANE, Jean-Philippe LACHAUX *et al.*, «How silent is silent reading? Intracerebral evidence for top-down activation of temporal

Quoi qu'il en soit, dans cette v^e partie consacrée à la conquête des blancs, les dispositifs d'intelligence visuelle propres à différents types de livres de savoir sont largement étudiés. Un premier chapitre, « La révolution inconsciente », évoque les nouvelles exigences qui s'affirment à la Renaissance pour le texte savant (méthode, classification, visualisation). On envisage ensuite des éléments moteurs vers l'instauration de nouvelles normes de la mise en page par des approches constituant « trois points de vue strictement complémentaires »⁴⁰. Il est ainsi question des Bibles (chap. 2) qui posent à la mise en texte des problèmes de divers ordres (relevant de la philologie, de l'orthodoxie théologique, de l'exigence pastorale), puis (au chap. 3) de l'édition des classiques, lieu de compromis entre les exigences contraires portées par l'humanisme : celle du texte nu (débarrassé aussi de ses divisions artificielles), celle de l'apparat critique, celle du dialogue savant qui exige un référencement précis, celle du commentaire – les trois dernières exigences pesant pour imposer un système fin et rigoureux de divisions. On s'intéresse enfin (au chap. 5 écrit par Aude Le Dividich) aux livres de cartographie et d'algèbre.

Un seul chapitre affronte la question littéraire – sans d'ailleurs que ce terme soit employé, il est plutôt question de prose pour les « honnêtes gens ». Ce chapitre a un statut privilégié car il donne son titre à la partie entière (celui de « Normalisation de la prose »), et d'autre part, il adopte une démarche particulière. Martin semble avoir voulu y semer les cailloux blancs d'un parcours plutôt que de labourer un terrain. C'est pourquoi, il cesse d'y suivre la méthode observée partout ailleurs : garder le contexte européen dans le champ, ce qui est grandement facilité quand les comparaisons s'exercent à l'intérieur des limites de genres précis.

Tous les exemples envisagés sont français et l'auteur laisse provisoirement de côté leur mise en relation avec des exemples étrangers, ce qui peut sembler paradoxal – notamment quand il s'agit d'un livre de Descartes, évidemment situé dans le champ philosophique européen et publié à Leyde⁴¹. D'autre part, des *Mémoires* de Commynes au *Discours de la Méthode*, en passant par *La défense et illustration de la langue française* de Du Bellay, la *République* de Bodin, les *Essais* de Montaigne et *Le Prince* de Balzac, ils ne relèvent pas du même genre. Leur point commun, c'est de n'avoir pas, ou très peu, besoin des ressources de l'intelligence visuelle. Il s'agit de textes qu'on pourrait dire « vocaux » (même s'ils n'ont jamais eu aucun rapport avec la profération), comme ceux qui s'intitulent volontiers « discours » à la fin du xvi^e siècle et au début du xvii^e,

voice areas during reading », *Journal of Neuroscience*, 32 (49), 5 décembre 2012, p. 17554-17562, en ligne : DOI: <https://doi.org/10.1523/JNEUROSCI.2982-12.2012>

⁴⁰ H.-J. MARTIN *et al.*, *Mise en page et mise en texte du livre français*, *op. cit.* [note 27], p. 270.

⁴¹ I. PANTIN, *art. cit.* [note 37].

sans référence aux genres oratoires, mais pour désigner une parole à la fois libre et suivie sur un sujet. Rappelons ce que disait Descartes à Mersenne :

[...] je ne mets pas *Traité de la Methode*, mais *Discours de la Methode*, ce qui est le mesme que *Preface ou Advis touchant la Methode*, pour monstrier que je n'ay pas dessein de l'enseigner, mais seulement d'en parler⁴².

Les textes de ce type, après avoir résisté plus longtemps que les autres à la mise en paragraphes, s'y mettent progressivement à la fin de la Renaissance. Il est difficile d'en saisir pleinement les raisons. Martin en donne au moins une très plausible : le souci d'élargir le public en lui offrant des conditions de lecture plus confortables⁴³. Et une constatation s'impose : les lecteurs du début du XVII^e siècle n'associent plus aussi clairement les paragraphes à l'idée de didactisme ou de démonstration. Ils ne semblent plus considérer que le passage à la ligne interrompt, ou fige, le mouvement de la pensée et de la parole.

VERS UNE APPROCHE TRANSNATIONALE DE L'ESPACE VISUEL DU LIVRE ?

En 2004, dans le volume d'entretiens réalisé avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob, Martin s'avouait déçu du peu de réaction à ses propositions, notamment du côté des littéraires. Les pistes ouvertes par lui touchant la poétique des textes et leur réception ne lui semblaient guère explorées : chacun « laboure son terrain sans regarder au-delà de sa clôture »⁴⁴. Il se montrait trop pessimiste ou trop impatient. En effet, la situation évoluait réellement, à la fois grâce à la diffusion de ses idées, comme de celles de Roger Chartier et d'autres observateurs de la matérialité des textes, et sous l'effet de la montée en puissance des numérisations de livres anciens et de manuscrits. De plus, la vague angoisse de voir les pages de papier arriver à la fin de leur histoire, remplacées dans leurs fonctions vives par les écrans, créait un climat d'intérêt et de sollicitude. Dans le cadre des conférences de la Chaire du Louvre, Anthony Grafton a été invité en 2012 à donner une série de leçons sur les métamorphoses de la page : l'exercice du décryptage de l'espace visuel qui s'offre quand on ouvre un livre se trouvait consacré dans le temple de l'histoire de l'art⁴⁵.

⁴² R. DESCARTES, *Œuvres*, éd. Charles Adam et Paul Tannery, I, Paris, Le Cerf, 1897, p. 349 (lettre de mars 1637). La traduction pour l'édition latine (Amsterdam, Louis Elzevier, 1644) est *Dissertatio de methodo* : même choix que pour la *Dissertatio cum nuncio sidereo* de Kepler (1610), petit ouvrage conçu comme une conversation avec Galilée sur les découvertes télescopiques, et non comme un traité.

⁴³ H.-J. MARTIN *et al.*, *Mise en page et mise en texte du livre français*, *op. cit.* [note 27], p. 322.

⁴⁴ H.-J. MARTIN, *Les métamorphoses du livre. Entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 278.

⁴⁵ Anthony GRAFTON, *La page, de l'Antiquité à l'ère du numérique. Histoire, usages, esthétiques*, trad. Jean-François Allain, Paris, Hazan, 2012.

Sans forcément lancer de nouvelles hypothèses, ni même continuer à expérimenter celles de *La naissance du livre moderne*, les littéraires intègrent de plus en plus souvent à leurs analyses, et de plus en plus étroitement, la description des mises en texte successives des œuvres. Les questions rhétoriques du rythme, du découpage et des pauses du discours sont abordées en relation avec une compréhension historique de l'évolution de la ponctuation et des normes typographiques – pour l'étude des *Essais* de Montaigne en particulier. En témoignent les âpres discussions suscitées par l'édition d'André Tournon, basée sur l'Exemplaire de Bordeaux (exemplaire de l'édition de 1588 annoté de la main de l'auteur), qui s'efforçait de restituer le système original de segmentation du texte mis au point par Montaigne à la fin de sa vie en allant jusqu'à inventer un nouveau signe de ponctuation, puis par le choix, dans deux entreprises éditoriales plus récentes, de l'édition posthume de 1595 comme texte de référence, en rupture avec une tradition déjà presque centenaire⁴⁶. La question de la fragmentation du texte et de sa ponctuation, essentielle pour la définition du fameux style « coupé »⁴⁷, faisait partie des points les plus sensibles, et le débat voyait s'affronter des spécialistes voulant avant tout mettre au jour la poétique personnelle de Montaigne et ses intentions d'écriture (point de vue excellemment défendu par André Tournon), et d'autres qui accordaient de l'importance à la vie du texte dans l'histoire et aux différents visages typographiques qu'il avait présentés à ses lecteurs (Jean Céard, Jean Balsamo et d'autres)⁴⁸.

La mise en livre des textes littéraires est de mieux en mieux explorée, notamment pour la poésie du xiv^e au xvii^e siècle qui a été étudiée sous cet angle depuis la fin des années 1980⁴⁹. *L'Atelier xvi^e siècle*, animé à la Sorbonne

⁴⁶ M. de MONTAIGNE, *Les Essais*, éd. André Tournon, Paris, Imprimerie nationale, 1998, 3 vol. (cette édition utilise notamment un point en haut, pour remplacer le deux-points quand il a la valeur d'un quasi point-virgule, mais placé entre des éléments reliés ou subordonnés); *Id.*, éd. Jean Céard *et al.*, Paris, Le Livre de Poche, 2001; *Id.*, éd. Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin, Paris, Gallimard, 2007 (*Bibliothèque de la Pléiade*).

⁴⁷ Le terme vient de la recommandation à ses futurs imprimeurs inscrite par Montaigne au verso de la page de titre de l'Exemplaire de Bordeaux : « [C'e]st un langage coupé, qu'il n'y espargne les pointcs & lettres majuscules [...] ».

⁴⁸ Parmi les confrontations entre les deux partis, citons *Montaigne, les deux visages des Essais*, table ronde organisée à la Bibliothèque nationale de France, le 9 février 2002, dont l'enregistrement sonore est disponible sur le site de la BnF : NUMAV-298725.

⁴⁹ Voir notamment Sylvia HUOT, *From song to book. The poetics of writing in Old French lyric and lyrical narrative poetry*, Ithaca, Cornell University Press, 1987; Jacqueline CERQUIGLINI-TOULET, « Quand la voix s'est tue : la mise en recueil de la poésie lyrique aux xiv^e et xv^e siècles », dans *La présentation du livre, op. cit.* [note 20], p. 313-327; Jane H. M. TAYLOR, *The making of poetry. Late-medieval French poetic anthologies*, Turnhout, Brepols, 2007; *Rencontres du vers et de la prose : conscience théorique et mise en page*, éd. Catherine Croizy-Naquet et Michelle Szkilnik, Turnhout, Brepols, 2015; I. PANTIN, « Innovation poétique, innovation typographique, comment penser un synchronisme ? La page du livre de poésie dans la première moitié du xvi^e siècle », dans *Les poètes*

par Mireille Huchon, à la fois historienne de la langue française à la Renaissance et très attentive aux relations entre poétique et effets de mise en texte, a été une pépinière pour de jeunes chercheurs qui reprennent la notion d'énonciation typographique (ou éditoriale) pour voir autrement la genèse des œuvres, l'évolution des genres et des formes, ou celle de la pratique des auteurs et de leur conscience d'eux-mêmes. Le livre de Guillaume Berthon sur Marot, celui d'Anne Réach-Ngô sur l'émergence et le développement du récit sentimental en français en donnent de brillants exemples⁵⁰. Hors de France, on observe le même phénomène. L'université de Dublin offre un programme de master en « Textual and visual studies » (sur les xx^e et xxi^e siècles), des publications significatives enrichissent régulièrement ce domaine⁵¹, et les historiens du livre, sur les traces d'Henri-Jean Martin, n'hésitent pas à s'emparer de questions auparavant réservées aux spécialistes des textes: Nicolas Barker qui, dans *Visible voices*, regarde, sur cinq millénaires, comment la poésie s'est inscrite sur différents supports matériels, ouvre ce faisant une fascinante réflexion sur la composition des poèmes et leur lecture⁵².

Les historiens des sciences et des savoirs, de leur côté, étaient prédisposés à s'intéresser à l'aspect concret des livres par la place croissante, dans leur discipline, de la prise en compte de la culture matérielle et des pratiques. Leur intérêt pour les images scientifiques les a amenés à se demander comment les pages d'un livre peuvent constituer un instrument pour apprendre et comprendre⁵³. L'un des premiers dans cette voie a été Ian Maclean qui a montré comment juristes et médecins usaient de procédés graphiques spécifiques, adaptés à leurs traditions et usages professionnels⁵⁴.

français de la Renaissance et leurs libraires, éd. Denis Bjaï et François Rouget, Genève, Droz, 2015, p. 55-77; Danijela KAMBASKOVIC-SCHWARTZ, « The poem sequence before early modern eyes: printing conventions and notions of the genre, Italy, 1450-1650 », *Parergon*, 33-1, 2016, p. 113-130.

⁵⁰ G. BERTHON, *L'Intention du Poète. Clément Marot « auteur »*, Paris, Classiques Garnier, 2014; A. RÉACH-NGÔ, *L'Écriture éditoriale à la Renaissance. Genèse et promotion du récit sentimental français (1530-1560)*, Genève, Droz, 2013.

⁵¹ Parmi les plus récentes et les plus riches, *Verbal and visual communication in early English texts*, éd. Matti Peikola et al., Turnhout, Brepols, 2017.

⁵² N. BARKER, *Visible voices. Translating verse into script and print, 3000 BC–AD 2000*, Manchester, Carcanet, 2016.

⁵³ Voir notamment *Immagini per conoscere. Dal Rinascimento alla Rivoluzione scientifica*, éd. Fabrizio Meroi et Claudio Pogliano, Florence, Olschki, 2001; *Transmitting knowledge. Words, images, and instruments in early modern Europe*, éd. Sachiko Kusukawa et Ian Maclean, Oxford, Oxford University Press, 2006; *Observing the world through images. Diagrams and figures in the early-modern arts and sciences*, éd. Nicholas Jardine et Isla Fay, Leyde, Brill, 2014.

⁵⁴ Ian MACLEAN, *Interpretation and meaning in the Renaissance. The case of law*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992; *Id.*, *Logic, signs, and nature in the Renaissance. The case of learned medicine*, Cambridge, CUP, 2002.

Parmi tous ces travaux, certains se limitent à une aire géographique déterminée, tandis que d'autres franchissent les frontières, *Visible voices* de Nicolas Barker couvrant l'empan maximal. Cela suffit-il pour qu'on puisse affirmer que l'étude de l'espace visuel des textes a pris, comme l'ensemble de l'histoire du livre, ce tournant vers une approche transnationale qui a produit un intérêt croissant pour les circulations des livres et les transferts culturels qui les ont accompagnées⁵⁵ ?

Assurément, de plus en plus de données sont réunies pour y parvenir, en particulier grâce aux études sur l'évolution de la mise en texte d'ouvrages ayant connu une carrière internationale sur la longue durée, ce qui permet d'effectuer des comparaisons sur des bases solides. Le corpus médiéval en est particulièrement riche, qu'il s'agisse des romans vernaculaires ou des livres de savoir, la palme revenant bien évidemment à la Bible qui a beaucoup servi à fonder la légitimité de la description des mises en texte et à mettre au point ses méthodes, et qui reste un vaste terrain d'exploration⁵⁶. Les médiévistes sont de longue date accoutumés à analyser les manuscrits à la fois en fonction de leur contexte local de production et à l'échelle d'un environnement qui dépasse les limites de l'Europe : *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, cité plus haut, le montre clairement. L'intérêt pour l'espace visuel du livre a été, on l'a vu, marqué dès l'origine par le sens du transitoire et de la mobilité. Cette approche est donc parfaitement apte à s'allier aux recherches sur les circulations et les transferts.

En 2012, l'exposition sur *l'Imitatio Christi*, organisée à la Bibliothèque Mazarine, en collaboration avec la BnF et la Bibliothèque Sainte-Geneviève, était axée sur la question de la diffusion européenne de l'ouvrage, et a permis d'étudier l'évolution de sa mise en page comme un processus dynamique d'innovations, de reprises et d'adaptations, où les différents centres d'impression, surtout aux Pays-Bas, en Italie et en France, ont joué un rôle⁵⁷.

Un projet est actuellement mené au Max Planck Institut für Wissenschaftsgeschichte de Berlin sur le *Traité de la sphère* de Johannes de Sacrobosco, pour appliquer à la circulation de cet ouvrage les méthodes

⁵⁵ Voir notamment Sydney J. SHEP, « Books without borders. The transnational turn in book history », dans *Books without borders. I. The cross-national dimension in print culture*, éd. Robert Fraser et Mary Hammond, Basingstokes, Palgrave MacMillan, 2008, p. 13-37 ; *Pour une histoire transnationale du livre*, éd. Martin Lyons et Jean-Yves Mollier, *Histoire et civilisation du livre*, 8, 2012.

⁵⁶ Citons par exemple le programme de l'IRHT, *Glossae.net. Édition électronique des gloses de la Bible latine*.

⁵⁷ *Un succès de librairie européen : l'« Imitatio Christi » 1470-1850*, dir. Martine Delaveau et Yann Sordet, Paris, Bibliothèque Mazarine et Éditions des Cendres, 2012. Voir notamment Y. SORDET, « Introduction : Le livre des records », p. 23-24.

de l'analyse des réseaux sociaux⁵⁸. Ce manuel de cosmologie du XIII^e siècle a eu plus de 300 éditions dans toute l'Europe entre le XV^e et le XVII^e siècle, avec le maintien d'une aptitude au renouvellement, non seulement dans le texte, mais dans l'illustration, la mise en page et la mise en livre. Au cours de cette diffusion, le trajet de l'innovation n'a pas été linéaire et l'initiative est passée de ville en ville : de Venise à Paris, puis à Ingolstadt et Wittenberg, avant un retour à Paris, et des déplacements à Lyon, Cologne et Anvers. Les innovateurs effectuaient des croisements entre des modèles aux origines géographiques différentes, et les adaptaient en fonction de leur horizon commercial⁵⁹. Cette forme de fertilisation croisée, de tresse d'influences et d'apports venus de lieux différents pourrait s'observer dans le cas de bien d'autres types de livres.

Pour aller dans cette direction, un apport très significatif devrait venir des travaux sur le rôle des traductions dans le commerce du livre⁶⁰. Dans un récent ouvrage d'Anne Coldiron, *Printers without Borders: Translation and Textuality in the Renaissance*, l'articulation entre cet axe de recherche et celui de l'espace visuel du livre est remarquablement réalisée, montrant l'association étroite des traducteurs et des imprimeurs pour faire circuler les textes entre différentes aires culturelles, avec un mélange d'emprunts et d'adaptations qui touchait la mise en livre et la mise en page autant que les textes⁶¹. Frédéric Barbier se situe dans la même perspective quand il suit l'histoire des transformations de la *Nef des fous*⁶².

On peut passer de l'échelle des œuvres à celle des genres. Par exemple, il vaudrait sans doute la peine de mener une large enquête sur l'édition romanesque qui, en Europe, s'est particulièrement développée grâce aux traductions et aux adaptations. Des travaux ont été faits sur des secteurs

⁵⁸ «The Sphere. Knowledge system evolution and the shared scientific identity in Europe», dir. Matteo Valleriani. Voir Matteo VALLERIANI, «The tracts on the *Sphere*. Knowledge restructured over a network», dans *The structures of practical knowledge*, éd. Matteo Valleriani, New York, Springer, 2017, p. 421-473.

⁵⁹ I. PANTIN, «Borrowers and innovators in the printing history of Sacrobosco. The case of the in-octavo tradition», dans *De sphaera of Johannes de Sacrobosco in the early modern period*, éd. Matteo Valleriani, Bâle, Springer Nature Switzerland, 2020, p. 265-312.

⁶⁰ Voir notamment *Translation and the book trade in early modern Europe*, éd. José Maria Pérez Fernandez et Edward Wilson-Lee, Cambridge University Press, 2014; *Transkulturalität nationaler Räume in Europa (18. bis 19. Jahrhundert). Übersetzungen, Kulturtransfer und Vermittlungsinstanzen / La transculturalité des espaces nationaux en Europe (XVIII^e-XIX^e siècles). Traductions, transferts culturels et instances de médiations*, éd. Christophe Charle, Hans-Jürgen Lüsebrink, York-Gothart Mix, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2017.

⁶¹ Anne E. B. COLDIRON, *Printers without borders. Translation and textuality in the Renaissance*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

⁶² Frédéric BARBIER, *Histoire d'un livre: la Nef des fous, de Sébastien Brant*, Paris, Éditions des Cendres, 2018.

particuliers de ce domaine⁶³. On rêve d'un grand remembrement, permettant d'étudier les mises en texte sur un très vaste corpus, avec une attention portée à la double logique des traditions typographiques et des traditions littéraires qui peuvent tantôt se croiser, tantôt rester parallèles ou même s'écarter, selon la façon dont les éditeurs se figurent l'attente de leurs clients⁶⁴.

Dans *La naissance du livre moderne*, à la fin du chapitre sur la « Normalisation de la prose », Henri-Jean Martin s'interrogeait sur la résistance du roman du xvii^e siècle à une mise en texte aérée par des blancs (autres que ceux des marges), et sur sa persistance à dérouler l'histoire sur de longues séries de pages peu denses, et de moyen format, mais dépourvues de repère et de respiration. Il avançait une hypothèse dont on est libre de ne pas se satisfaire : la faible éducation des lectrices, encore malhabiles à lire silencieusement⁶⁵. Mais il laissait le dossier ouvert, pour inviter à poursuivre les investigations, en vue de mieux cerner les relations entre format, densité typographique et blancs séparateurs, en lien avec la question de la lecture de certains types de textes par certains types de lecteurs.

L'étude de l'espace visuel du livre est sans doute vouée à chercher perpétuellement un équilibre difficile et à vivre avec ses paradoxes. Qu'attendre d'autre d'un domaine de recherche qui s'appuie sur l'examen de documents matériels, mais où les interprétations doivent intégrer autant de variables, et autant d'inconnues, et qui doit s'aider des idées et des résultats d'autres domaines et disciplines pour déboucher sur quoi que ce soit d'intéressant ? Sa position instable et dépendante est un facteur d'ouverture, et son aptitude à s'associer aux nouveaux courants de recherche assure son dynamisme. Elle y gagne aussi d'échapper au dogmatisme : au lieu d'engranger les certitudes acquises, elle est toujours poussée à les remettre en question en agrandissant son champ d'investigation.

⁶³ Par exemple, Anne Réach-Ngô, dans *L'Écriture éditoriale à la Renaissance*, *op. cit.* [note 49] s'intéresse à l'influence des romans espagnols et italiens sur la mise en page de leurs traductions en français. Voir aussi *Traduire et illustrer le roman au xviii^e siècle*, éd. Nathalie Ferrand, Oxford, Voltaire Foundation, 2011.

⁶⁴ Le projet SCRIPTA PSL (Initiative de recherche interdisciplinaire et stratégique de Paris Sciences et Lettres), dirigé par Andreas Stauder puis par Ivan Guermeur, comporte un axe, « Pages – champs visuels pour la lecture », dont l'ambition est de participer à la préparation d'un tel remembrement.

⁶⁵ « On imagine ces histoires lues à haute voix ou à mi-voix par des femmes formées à la conversation, mais encore peu accoutumées à la lecture », H.-J. MARTIN *et al.*, *Mise en page et mise en texte du livre français*, *op. cit.* [note 27], p. 326.

Images in Early Modern Scientific Books

Interest in the role of printed images within the discipline of history of science can be traced back to the paper by Martin Rudwick (1976), in which he showed how a visual language for the newly emerging discipline of geology in the early nineteenth century was forged from pre-existing forms of illustration techniques and conventions, within the economic and technical constraints of producing printed images of the time.¹ Historians of science have regularly and profitably integrated scholarly methods and insights from the history of the book, and printed images in particular have been included in more recent analyses of specific features of images in the service of scientific knowledge, or “epistemic images”.² My aim in this paper is to offer a brief and necessarily selective survey of the state of scholarship on images in early modern scientific books, with a focus on the image’s relationship to the text as well as to the object. It would be foolhardy to attempt any grand syntheses, given that different styles and functions of images existed in the early modern period

* Professor of History of Science, University of Cambridge and Trinity College, Cambridge, CB2 1TQ, UK.

¹ Martin RUDWICK, “The emergence of a visual language for geological science 1740-1840”, *History of Science*, 14, 1976, p. 149-195; for its delayed reception among historians of science, see Sachiko KUSUKAWA, “Classics from this journal: Martin Rudwick’s ‘The emergence of a visual language for geological science 1760-1840’”, *History of Science*, 54, 2016, p. 98-104.

² For history of science and history of the book, see for example, Adrian JOHNS, *The nature of the book*, Chicago, Chicago University Press, 1999; *Books and the sciences in history*, ed. Marina Frasca Spada, Nicholas Jardine, and Silvia De Renzi, Cambridge, CUP, 2000; For an analysis of images in history of early modern science, see *Non-verbal communication in science prior to 1900*, ed. Renato G. Mazzolini, Firenze, Olschki, 1993; *Picturing knowledge: Historical and philosophical problems concerning the use of art in science*, ed. Brian S. Baigrie, Toronto, University of Toronto Press, 1996; *The power of images in early modern science*, ed. Wolfgang Lefèvre, Jürgen Renn, and Urs Schoepflin, Basel, Birkhauser, 2003; *Picturing machines 1400-1700*, ed. Wolfgang Lefèvre, Cambridge, MA MIT Press, 2004; Christoph LÜTHY and Alexis SMETS, “Words, lines, diagrams, images: Towards a history of scientific imager”, *Early Science and Medicine*, 14, 2009, p. 398-439; *Art and science in the early modern Netherlands*, ed. Eric Jorink, and Bart Ramakers, Zwolle, Wbooks, 2011; *Observing the world through images: Diagrams and figures in the early-modern arts and sciences*, ed. Isla FAYE and Nicholas JARDINE, Leiden, Brill, 2013. Lorraine DASTON, “Epistemic images”, in *Vision and its instruments: art, science and technology in early modern Europe*, ed. Alina Payne, Philadelphia, Pennsylvania State University Press, 2015, p. 13-35.

according to different disciplines and genres.³ Nevertheless, in certain cases, it is possible to show that attention to an aspect dear to Henri-Jean Martin, “mise en page” – how text and image worked together on a page and within a physical book – helps to understand how scientific objects and arguments were formed on the page in the early modern period.⁴

It is helpful to recall that naturalistic techniques, however convincing they may appear to the eye, do not in themselves guarantee that an object depicted by such techniques actually existed or that direct observation of that object took place.⁵ If a naturalistic style of representation should be best understood as “rhetoric of the real”, as suggested by Kemp, how do we deal with those depicted objects? Does it mean that independent, scientific corroboration is required of objects depicted in early modern scientific books? Such corroboration of objects depicted in the past with modern equivalents has at times been helpful to the historian, paradoxically when discrepancies have been detected. Thus, Andreas Vesalius’s inclusion of very uncommon bone structures in his *De humanis corporis fabrica* has highlighted his commitment to teleological reasoning.⁶ Conrad Gessner’s image of a non-existent toucan in his *Historia animalium* draws attention to his method of compilation using objects as well as textual description.⁷ The figures of the surface of the Moon in Galileo Galilei’s *Sidereus Nuncius* do not match exactly the actual views of the Moon at the corresponding phases because he had merged his drawings in order to fit them into the limited space available in the tract he was in a rush to print.⁸ In fact, a crater of an exaggerated size in the image helped his argument that the surface

³ Martin KEMP, “Temples of the body and temples of the cosmos: Vision and visualization in the Vesalian and Copernican Revolutions”, in *Picturing knowledge: Historical and philosophical problems concerning the use of art in science*, ed. Brian S. Baigrie, Toronto, University of Toronto Press, 1996, p. 40-85; Isabelle PANTIN, “Analogy and difference: A comparative study of Medical and Astronomical Images in Books, 1470-1550”, *Early Science and Medicine*, 18, 2013, p. 9-44; Jean-Marc CHATELAIN and Laurent PINON, “Genres et fonctions de l’illustration au XVI^e siècle”, in *La naissance du livre moderne (XIV^e-XVII^e siècles: mise en page et mise en texte du livre français)*, dir. H.-J. Martin, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2000, p. 236-269.

⁴ Below, I summarise some of my arguments from S. KUSUKAWA, *Picturing the book of nature: Image, text, and argument in sixteenth-century human anatomy and medical botany*, Chicago, University of Chicago Press, 2012.

⁵ Martin KEMP, “‘Taking it on trust’: Form and meaning in naturalistic representation”, *Archives of Natural History*, 17, 1990, p. 127-188 and *id.*, “Temples of the body...”, *art. cit.* [note 3].

⁶ William L. STRAUS JR, and Owsei TEMKIN, “Vesalius and the problem of variability”, *Bulletin of the History of Medicine*, 14, 1943, p. 609-633 and Nancy G. SIRAISS, “Vesalius and human diversity in *De humani corporis fabrica*”, *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 57, 1994, p. 60-88.

⁷ Paul J. SMITH, “On toucans and hornbills: readings in early modern ornithology from Belon to Buffon”, in *Early modern zoology: The construction of animals in science, literature and the visual arts*, ed. Karl A. E. Enenkel and Paul J. Smith, Brill, Leiden, 2007, vol. 1, p. 75-117, at p. 87-88.

⁸ Ewen A. WHITAKER, “Galileo’s lunar observations and the dating of the composition of the *Sidereus Nuncius*”, *Journal of the History of Astronomy* 9, 1978, p. 155-169; Paul NEEDHAM,

of the Moon was rugged, not smooth, based on an analogy with the valley of Bohemia. Rather than dismissing these discrepancies between a modern object and a past image as inaccuracies of scientific knowledge of the past, they can be treated as opportunities to examine more closely past functions of these images, often articulated in the text that the images accompanied.

One of the more obvious functions of printed images for the study of nature was to fix and preserve ephemeral things on a page. For example, features of plants that grow only during a particular time of the year or under a particular climate could be captured on a page for readers to examine at their leisure, at any time or place. Such a possibility was realized when a visually enterprising printer, Johannes Schott, commissioned artists (including Hans Weiditz) to draw images of plants around Strasbourg, and asked Otto Brunfels to write a text for those images.⁹ The title of the publication, *Herbarum vivae eicones* (1530) rightly emphasized its lively images as the distinguishing feature of the book. Brunfels's text sought to match the depicted plants with medicinal plants mentioned by ancient authors. The fact that a plant for which a classical equivalent could not be found was called "nuda herba", despite its vernacular name being known, reflects Brunfels's interest in matching classical "words and things".¹⁰ Earlier humanist scholars had sought to identify contemporary equivalents of classical plants by examining philology, manuscript transmission as well as morphological similarities with known plants, but they had not used images when discussing the identity of classical plants.¹¹ The images in *Vivae eicones herbarum* introduced a visual dimension to this humanist study of plants by picturing objects for which an appropriate name had to be found. While Brunfels's task was to find classical names for the plants found in the environs of Strasbourg, William Turner, an English humanist physician, was looking for English names in order to introduce classical medical botany into England. He had seen the woodcut of the narcissus in Brunfels's *Eicones*, but could not find its English name until one day he saw a little girl carrying a bunch of flowers. "Those are Narcissi", he thought, and asked the girl for its name, but she did not know. Nor did those living nearby know its

Galileo makes a book: The first edition of "Sidereus Nuncius," Venice, 1610, Berlin, Akademie Verlag, 2011, p. 79-87.

⁹ For Schott's role in this publication, see Agnes ARBER, *Herbals, their origin and evolution: a chapter in the history of botany 1470-1670* (originally published 1912), Cambridge, CUP, 1990, p. 52-55; Karen M. REEDS, *Botany in medieval and Renaissance universities*, New York; London, Garland, 1991, p. 152-154, and KUSUKAWA, *Picturing the book of nature... , op. cit.* [note 5], p. 71, 73.

¹⁰ J.-M. CHATELAIN and L. PINON, "Genres et fonctions..." *art. cit.* [note 3], p. 255. This does not mean that humanists were linguistic realists; for the various attitudes towards language and its possibilities in this period, see *Res et Verba in der Renaissance*, ed. Eckhart Kessler, and Ian Maclean, Wiesbaden, Harrassowitz, 2002.

¹¹ For early humanist studies of plants, see Brian W. OGILVIE, *The Science of Describing: Natural History in Renaissance Europe*, Chicago University of Chicago Press, 2006, p. 115-138.

name. They suggested “*laus tibi*”, which Turner found out soon afterwards was used for asphodel, not for narcissus. He showed the flowers he had obtained from the girl to an old man who was knowledgeable about plants, who said that it was a “French Gillyflower”.¹² Turner had made a mental, visual match between the woodcut of *Vivae eicones herbarum* and the girl’s flower, which eventually helped him find the English name of a classical plant identified by Brunfels. An image thus helped to bridge plants and names in an environment away from the original locale, and also enabled one reader to build on another scholar’s identification.

The Latin title of Brunfels’s work, *Herbarum vivae eicones ad naturae imitationem, summa cum diligentia et artificio effigiatae*, indicated that the images were made with great diligence and skill “in imitation of nature”. As is well known, “imitation” in this period could take many forms, from the copying of every detail of how a particular thing is found to be, to a representation that corrects and perfects imperfections and individual idiosyncrasies.¹³ The attention to detail of the particularities of a singular object was a mode of representation that was often identified as “*imago contrafacta*”, a popular form of representing natural anomalies and abnormalities on single-sheet broadsides.¹⁴ The woodcuts of Strasbourgeois plants in *Herbarum vivae eicones* are in this “*contrafactum*” style of imitating nature, as it recorded bent stems and leaves with holes and tears. This should be distinguished from another phrase used in the period, “*ad vivum*”, which first appeared in a title of a printed book to describe Hans Holbein the younger’s illustrations for the Old Testament, *Historiarum veteris instrumenti icones ad vivum expressae* (1538). Here “*ad vivum*” must have just meant vivid images that would impress the viewers, rather than images made “from the life”. As recent scholarship has shown, “*ad vivum*” in this period had multiple meanings and connotations, and did not necessarily mean that an image was made from direct observation.¹⁵

¹² This autobiographical account is translated in Charles RAVEN, *English naturalists from Neckham to Ray*, Cambridge, CUP, 1947, p. 63.

¹³ G. W. PIGMAN, “Versions of imitation in the Renaissance”, *Renaissance Quarterly*, 33, 1980, p. 1-32; James S. ACKERMAN, “Imitation”, in *Origins, Imitation, Conventions*. Cambridge (MA), MIT Press, 2002, p. 126-141; *Aemulatio: imitation, emulation and invention in Netherlandish art from 1500 to 1800: Essays in Honor of Eric Jan Sluijter*, ed. Anton W. A. Boschloo, Jacquelyn N. Coutre, Stephanie S. Dickey, Zwolle, Waanders, 2011; Joanna WOODS-MARSDEN, “‘Ritratto al naturale’: Questions of realism and idealism in early Renaissance portraits”, *Art Journal*, 1987, p. 209-216.

¹⁴ Peter PARSHALL, “*Imago contrafacta*: Images and facts in the Northern Renaissance”, *Art History*, 16, 1993, p. 554-579. For the increasing importance of the study of particulars and the field of “*historia*” that deal with particulars, see *Natural particulars: nature and the disciplines in Renaissance Europe*, ed. Anthony Grafton and Nancy G. Siraisi, Cambridge (MA), MIT Press, 1999; and *Historia: empiricism and erudition in early modern Europe*, ed. Gianna Pomata and Nancy G. Siraisi, *ibid.*, 2005.

¹⁵ For a rehabilitation of the multiple historical senses of “*ad vivum*”, see T. BALFE and J. WOODALL and C. ZITTEL, *Ad vivum? Visual materials and the vocabulary of life-likeness in Europe before*

This is consistent with the fact that there was not yet any consensus in the first half of the sixteenth century as to what was involved in a “scientific” form of looking at an object directly and attentively – “observation” certainly did not carry the modern connotation of scientific observation.¹⁶ Nor was the word “autopsia” (seeing for oneself) deployed in describing how scientific images had been made, possibly because of its negative association with the Empirical sect criticised by Galen.¹⁷ Thus, images in early modern scientific publications were called “figura”, “picture”, “effigies”, or “icons”, words that were commonly used to describe all manner of images.¹⁸

Leonhard Fuchs also styled his images as “ad naturae imitationem” on the title-page of his *De historia stirpium* (1542). As several scholars have noted, the style of the woodcuts in his book pushed in the opposite direction from Brunfels’s “contrafactum” images, into an idealised form that Fuchs described as “absolutissima”.¹⁹ The plants depicted in his book show no blemishes, included all stages and parts of a plant, and when the images were coloured, they also showed subspecies. They are not portraits of individual specimens observed by an artist at a particular time or place. In fact, it is not possible to come across a plant exhibiting several subspecies in one bush or all its stages of growth at a single moment. In other words, Fuchs’s images are universalized objects that do not exist in nature as such. To the extent that “scientia” of the period dealt with generalized, rather than particular objects at the time, it meant that it was *on the page* that the object of scientific investigation existed.²⁰

1800, Leiden, Brill, 2019. Robert FELFE, “‘Naer het Leven’. Eine sprachliche Formel zwischen bildnerischen Übertragungsvorgängen und ästhetischer Vermittlung”, in *Ad fontes. Niederländische Kunst des 17. Jahrhunderts in Quellen* ed. Claudia Fritsche, Karin Leonhard, and Gregor Weber, Petersberg, Imhof Verlag, 2013, p. 155-185; Claudia SWAN, “Ad vivum, naer het Leven, from the life: Consideration on a mode of representation”, *Word & Image*, 11, 1995, p. 353-372. For multiple ways of producing “lively” images in this period, see also Fredrika H. JACOBS, *The living image in Renaissance art*, Cambridge, CUP, 2005.

¹⁶ This point is made by Gianna POMATA, “Observation Rising: Birth of an Epistemic Genre, 1500-1650”, in *Histories of Scientific Observation*, ed. R. Daston and E. Lunbeck, Chicago, University of Chicago Press, 2011, p. 45-80; For “observation” as formed out of studies of text and images, see Sachiko KUSUKAWA, “Image, text and ‘observatio’: The *Codex Kentmanus*”, *Early Science and Medicine*, 14, 2009, p. 445-475.

¹⁷ For the relatively late use of “autopsia” see Gianna POMATA, “A word of the empirics: The ancient concept of observation and its recovery in early modern medicine”, *Annals of Science*, 68, 2011, p. 1-25.

¹⁸ For lexical ranges of these words, see LÜTHY and SMETS “Words, lines, diagrams...” [note 2]; also relevant is I. PANTIN, “Simulachrum, species, forma, imago: What was transported by light into the camera obscura? Divergent conceptions of realism revealed by lexical ambiguities at the beginning of the seventeenth century”, *Early Science and Medicine*, 13, 2008, p. 245-269.

¹⁹ Wilfrid BLUNT and William T. STEARN, *The art of botanical illustration* (originally published 1950), London, Collins, 1971 p. 67-70.

²⁰ S. KUSUKAWA, *Picturing the book of nature...*, *op. cit.* [note 5], p. 101-123.

Fuchs's project was similar to Brunfels's in that it was about identifying classical medicinal plants in contemporary plants. Fuchs emphasized that his identification was based on morphological correspondence, and thus each plant was provided with a different woodcut in his book. This was a direct challenge to contemporary practices of printers who re-used woodcuts to illustrate different objects or different books. Repeated use of the same woodcut for different plants was, according to Fuchs, a sign of a printer's greed that jeopardized medical knowledge.²¹ Not everybody had the financial resources as Fuchs did to create afresh so many woodcuts, and object-specific images did not necessarily become the norm in "scientific" publications in this period.

Fuchs had written his text with a coloured woodcut in mind.²² Conrad Gessner also expected coloured woodcuts in his *Historia animalium* (1551-58) and *De rerum fossilium, lapidum et gemmarum... figuris* (1565). By exploiting the potential of the printed book to be coloured, authors could extend the effectiveness of their images to convey more information about variability of species, but they were also limiting the effectiveness of their statements, given that not all copies of their book were sold coloured. Copies coloured after an exemplar could be supplied by printers in some cases, as was the case with Gessner's *Historia animalium*, but they cost two to four times the price of an uncoloured copy.²³ When the colouring was left in the hands of the owners, a bewildering variety of colouring schemes ensued, as was the case with the copies of Pierre Belon's *Histoire de la nature des oyseaux* (1555).²⁴ Colouring of images thus remained a challenge to control or standardise in the sixteenth century.

Few authors in the sixteenth century succeeded in exerting control over their books as Andreas Vesalius did.²⁵ The images in Vesalius' *Fabrica* are well known for being well crafted and staged artistically.²⁶ They are not documentary records of bodies of individuals dissected in the dissection hall. Instead, they show the canonical body of a "perfect man (*homo absolutus*)" without individual variations or pathological anomalies.²⁷ Vesalius supervised closely the artists who made the images to ensure that they reflected the details he

²¹ See for example the repeated woodcuts in Theodore DORSTEN, *Botanicon*, Frankfurt a. M., C. Egenolff, 1540.

²² For a coloured version of *De historia stirpium*, see <https://cudl.lib.cam.ac.uk/view/PR-SEL-00002-00081/336>.

²³ S. KUSUKAWA, *Picturing the book of nature...*, *op. cit.* [note 5], p. 60.

²⁴ J.-M. CHATELAIN and L. PINON, "Genres et fonctions..." *art. cit.* [note 3], p. 259-61.

²⁵ Vesalius was conversant with printers' practices, see Vivian NUTTON, "Vesalius and His Publishers", in *La Fabrique de Vésale. La mémoire d'un livre*, ed. Jacqueline Vons, Paris, Bibliothèque interuniversitaire de Santé, 2016, p. 27-36. This paragraph summarises some of my findings in S. KUSUKAWA, *Picturing the book of nature...*, *op. cit.* [note 5], p. 199-233.

²⁶ Glenn HARCOURT, "Andreas Vesalius and the anatomy of antique sculpture", *Representations*, 17, 1987, p. 28-61.

²⁷ SIRAISSI, "Vesalius and human diversity...", *art. cit.* [note 6], p. 68-71.

drew attention to in his textual description.²⁸ Full-length figures of anatomised bodies occupying an entire page were keyed with letters, followed by names and descriptions of the parts under each letter. Smaller figures were placed within chapters that described how those parts were related and functioned, and even smaller figures and diagrams were placed in the outer margins to illustrate a particular point in the text. These well-known ways to link images and text were used by Vesalius to good effect, in order to present his view of the human body. The reader was informed through the text that Vesalius had deliberately included a muscle from a dog on a human figure or an erroneous picture of the heart, so that he could show Galen's mistakes. Nor was it possible to understand the textual explanations without reference to the images. Vesalius was perhaps unusual for his time in exploiting the *internal* margins of the page, which were used to refer exclusively to the images (the outer margin was also used, in the traditional way of summarizing the main points of each section). A superscript alphabet letter was keyed in the text, and under that letter in the internal margin, locations of images of the relevant anatomical structure were listed. This guided readers to leave the page of the text, and look over to the figures elsewhere in the book. A cue to look up an image could be very frequent – as much as twenty to thirty times a page. This system meant that *Fabrica* was not a book to be read from the beginning to the end in one direction. The pages were to be turned backwards or forwards, to ensure that the text and image were integrated in the mind of the reader, to form knowledge about the human body. The fact that the image and the text were meant to work together in a book to produce “scientific” knowledge about an object implies that images in some early modern scientific books were not meant to be “books of the unlearned”. Rather, these images presupposed proficiency in at least Latin, and preferably also in Greek.

At least one reader responded to the close connection between text and image woven by Vesalius [ill. 1]. The Regius professor of medicine at Cambridge, Thomas Lorkyn, for example, added into his copy of the second edition of *Fabrica* (1555) some page numbers to parts of the body in the image so that they pointed to the location of the textual description of the relevant anatomical structure.²⁹ While the internal margins of a text pointed the reader to the corresponding images, it was not possible to get to the relevant text from the images, so Lorkyn had made his own index to the text on the images.

²⁸ Martin KEMP, “A drawing for the *Fabrica*: and some thoughts upon the Vesalius muscle-men”, *Medical History* 14, 1970, p. 277-288.

²⁹ S. KUSUKAWA, *Picturing the book of nature...*, *op. cit.* [note 5], p. 252-58. According to Dániel MARGÓCSY, Mark SOMOS, and Stephen N. JOFFE, *The Fabrica of Andreas Vesalius: A worldwide descriptive census, ownership, and annotations of the 1543 and 1555 editions*, Leiden, Brill, 2018, Lorkyn was rather unusual in his sensitivity towards the text-image relationship in *Fabrica*.



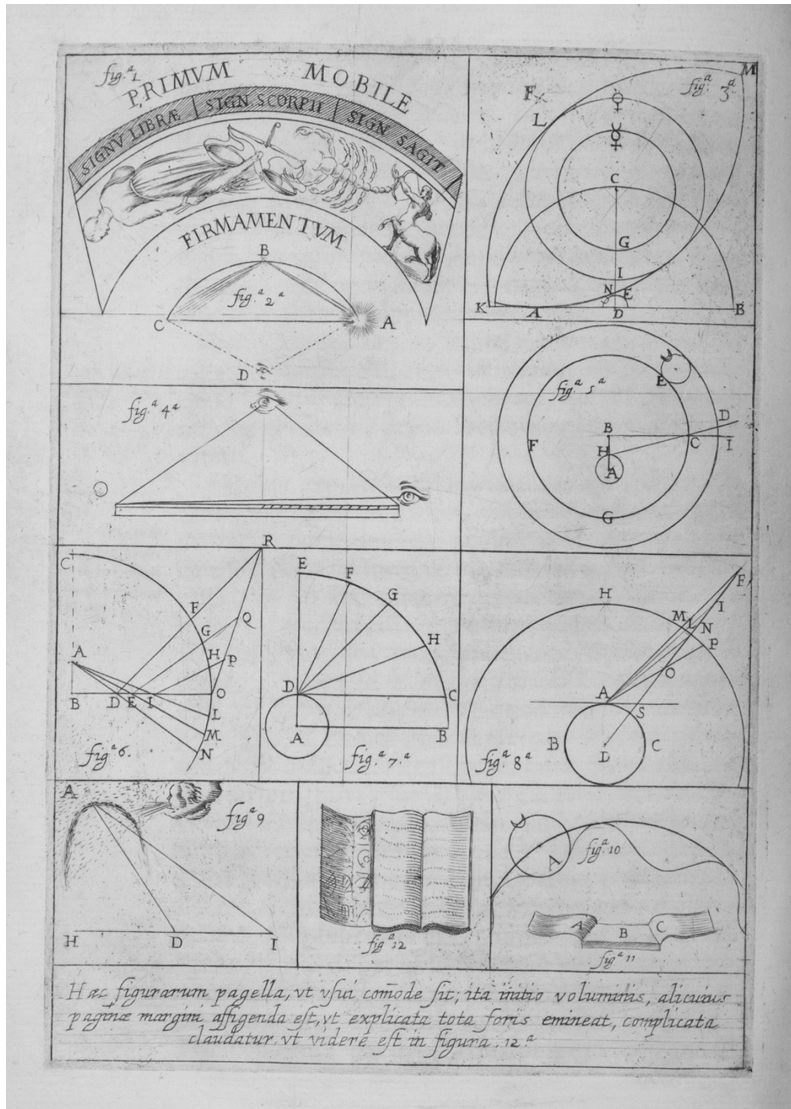
III. 1. The Regius professor of medicine at Cambridge, Thomas Lorkyn (1528-1591), annotated this image in his copy of Andreas Vesalius's *Fabrica* (1555) as an index to the textual descriptions of the corresponding parts of the skeleton (Cambridge University Library, N*.1.1(A)).

Vesalius's images were woodcuts, which were readily integrated with the text on the page. When Felix Platter printed his *De corporis humani structura et usu* (1583), copying Vesalius's figures in intaglio, he decided to divide the text and image into separate volumes. This would have meant less frequent turning of the pages, and the ability to keep the text and image side by side. Intaglio could achieve finer lines in a smaller space than woodcut, but integrating intaglio images with the text on the page required putting the sheet of paper through two different presses. This was how diagrams in Galileo's *Saggiatore* (1623) were set. In contrast, in Orazio Grassi's reply to Galileo, *Ratio ponderum librae et simbellae* (1626), all the diagrams needed in Grassi's argument were engraved on a single plate [ill. 2], which was of course more economical. Interestingly, at the bottom of the sheet, it was written: "This little page of figures, in order that it may be used profitably, should be attached to the edge of a page at the beginning of this volume so that when folded out, it projects outside [of the book], as is shown here in the twelfth figure, and when folded up, it may be put away." Figure 12 is a reflexive image of the book of which it is a part, and indicates how a sheet can be left folded out while the reader read the text. The fact that this convention is written out suggests that it was perceived to be a somewhat unusual arrangement at the time. It certainly suggests some concern to keep the text and image closer together. It was a convention that was picked up in the Royal Society's *Philosophical Transactions* later in the seventeenth century. These different ways of keeping the text and image together highlight the assumption that the close working of the two were important in scientific books.

An image as a composite scientific object, and its interdependence with the text are features that also characterized scientific books in the later seventeenth century, in Robert Hooke's *Micrographia*, for example. The book was intended from the beginning to be dedicated to Charles II by the Royal Society, and Robert Hooke submitted drawings regularly in 1663 to the meetings of the Royal Society where they were approved by the fellows attending the meetings.³⁰ The images in *Micrographia*, though many of them set in a circle to simulate the field of vision of a microscope, were not snapshot views from a single observation – three-dimensional structures could only be determined by adjusting the focus of the microscope several times.³¹ Furthermore, as Hooke explained in the preface, the object needed to be viewed several times and under

³⁰ On *Micrographia*, see John T. HARWOOD, "Rhetoric and graphics in *Micrographia*", in *Robert Hooke: New Studies*, ed. by M. Hunter and S. Schaffer, Woodbridge, Boydell, 1989, p. 119-47; Meghan DOHERTY, "Discovering the 'True form': Hooke's *Micrographia* and the visual vocabulary of engraved portraits", *Notes and Records of the Royal Society*, 66, 2012, p. 211-234; M. A. JERVIS, "Robert Hooke's *Micrographia*: an entomologist's perspective", *Journal of Natural History*, 47, 2013, p. 2531-2573.

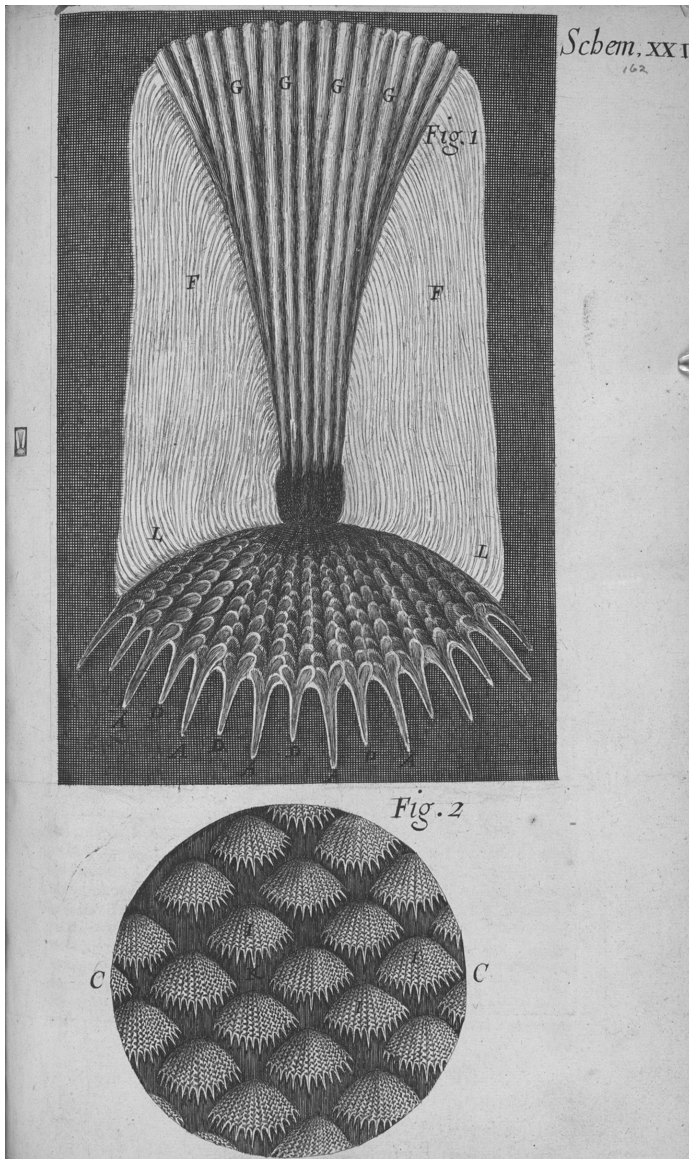
³¹ David HULL, "Robert Hooke: A fractographic study of Kettering-stone", *Notes and Records of the Royal Society*, 51, 1997, p. 45-55.



III. 2. Orazio GRASSI, *Ratio ponderum librae et simbellae* (1627), sheet of diagrams. Fig. 12, the middle figure in the bottom row shows how the sheet should be glued to the edge of a page so that it can be consulted while the book is open (University of Oklahoma Libraries, History of Science Collections).

varying lighting conditions before he could make a drawing. Hooke's images were therefore a composite of multiple observations. Microscopic images by definition also introduced the problem of scale; while nobody needed a scale on a page for Vesalius's human body, a microscopic view of natural objects

needed one. Hooke introduced scale bars in his images, but perhaps more effective to the reader was showing figuratively the actual size of an object right next the enlarged microscopic image, to show what an intricate pattern could be found in such a small structure [ill. 3].



III. 3. Robert Hooke, *Micrographia* (1665), scheme XXI, etched and engraved, the fish scale in the left-hand margin is 7 mm high. Its enlarged image, labeled “Fig. 1”, is 18.9 mm high. (British Library, 435.e.19).

Though *Micrographia* was not the first printed book on microscopic observations and microscopes had been in circulation from about the 1620s, Hooke still faced a challenge that microscopic views of familiar natural objects were still unfamiliar to a general audience.³² He began by showing that human-made things that appeared to the naked eye to have perfect shapes, such as a circular full stop or a sharp razor edge, were in fact imperfectly shaped when viewed under the microscope. In contrast, nature's various objects displayed under the microscope unexpected patterns and regularity. These microscopic structures of natural objects were so unfamiliar that they were impossible to be identified without the text, which also explained how the minute structures contributed to texture, springiness or other physical features of the object. The text made references back to the intaglio images that had been printed on separate sheets of paper and inserted near one of the references to the images, but because references to images were extensive in the text, it meant that the reader had to locate the relevant sheet. Most of the plates in *Micrographia* were much larger than the height of the page (c. 28 cm) of the book, and were kept folded in the book. When readers wanted to turn to the images in the book, they thus had to unfold manually a sheet of paper – to reveal in one case an image of a louse almost half a meter long. This was most probably a deliberate design decision, to surprise and impress the reader of visions of a microscopic world. At least one reader was impressed, as Christiaan Huygens exclaimed that the flea was the size of a small cat.³³

One contemporary reader who understood that Hooke's argument consisted of both image and text was Isaac Newton [ill. 4]. When he read the *Micrographia*, he took notes on the text and copied out the images. Historians of science have been examining closely the importance of note-taking and reading practices, and the extent to which it is possible identify "scientific" forms of such practices.³⁴ It is very likely that Newton was in the minority of readers of *Micrographia* in copying out images alongside text. It does suggest, however that some scientific authors and readers of early modern scientific books understood that image and

³² Earlier works on microscopic observations included Francesco STELLUTI, *Persio tradotto in verso sciolto e dichiarato*, Roma, Giacomo Mascardi, 1630; Giovanni Battista HODIerna, *Opuscoli*, Palermo, Decio Cirillo, 1644; Henry POWER, *Experimental philosophy, in three books containing new experiments microscopical, mercurial, magnetical*, London, T. Roycroft for John Martin and James Allestry, 1664.

³³ In a letter to Johann Hudde 4 April 1665, "Boeck vijt Engeland, Micrographia van Hook. Goede figuren. Vloey en luys soo groot als een kat." Christiaan HUYGENS, *Ceuvres Complètes*, vol. 5, The Hague, M. Nijhoff, 1893, p. 304.

³⁴ Renée J. RAPHAEL, *Reading Galileo: Scribal technologies and the Two New Sciences*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2017; Richard YEO, *Notebooks, English virtuosi and early modern Science*, Chicago, University of Chicago Press, 2014; Ann BLAIR, "The rise of note-taking in early modern Europe", *Intellectual History Review*, 20, 2011, p. 303-316 and "Scientific readers: An early modernist's perspective", *Isis* 95-3, 2004, p. 420-430; Lorraine DASTON, "Taking note(s)", *Isis*, 95-3, 2004, p. 443-448.

Not all scientific books carried illustrations. Not every scientific author could exercise control over mise en page in the way that Vesalius, Fuchs or Hooke did. Not every scientific image remained flat on the printed page. Some were meant to be cut-up and glued together, to simulate anatomised bodies, planetary motions, or sun-dials.³⁵ Most importantly, images quickly acquired a life of their own.³⁶ The practice of copying and recopying images was pervasive among early modern printers, which meant that printed images were swiftly decoupled from the original text, and connected to another or no text at all.³⁷ Copying a pre-existing image was a cost-cutting exercise on the part of printers, but in England, it appears to have been more financially viable to rent woodblocks from the Continent, possibly because there was a shortage of skilled woodcutters. For William Turner's *A new herball* (1551), the printer Steven Mierdman rented one third of woodblocks from the Birckman firm that had been created for an octavo edition of Fuchs's *De historia stirpium* (Paris, 1549). For John Gerard's *Herbal* (1597), the printer John Norton used more than two thousand woodblocks originally cut for a pictorial album of plants by Jacobus Theodorus Tabernaemontanus (1588-1591) by the Frankfurt printer Nicolas Bassaeus. The second edition of Gerard's *The Herball*, revised by Thomas Johnson (1633) was illustrated with 2791 woodblocks that the bookseller Richard Whitacker borrowed from the Plantin-Moretus firm in Antwerp.³⁸ As it turns out, the woodcuts by Bassaeus used for the first edition of Gerard's *Herbal* were copies of another album of plants published by Plantin nine years earlier. This meant that the first and the second editions of Gerard's herbal had inverted woodcuts, the one in the first edition being a copy of those in the second edition.

Images in scientific books in the early modern period are ultimately part of a wider visual culture of science. Recent scholarship has also reminded us that

³⁵ Suzanne K. KARR SCHMIDT, *Interactive and sculptural printmaking in the Renaissance*, Leiden, Brill, 2018.

³⁶ J.-M. CHATELAIN and L. PINON, "Genres et fonctions...", *art. cit.* [note 3], p. 257-268.

³⁷ For an example of the role of copying images, see Alexander MARR, "Walther Ryff, Plagiarism and imitation in sixteenth-century Germany", *Print Quarterly*, 31, 2014), p. 131-143; "Copying, commonplaces, and technical knowledge: The architect-engineer as reader", in *The artist as reader: On education and non-education of early modern artists*, ed. Heiko Damm, Michael Thimann and Claus Zittel, Leiden, Brill, 2013, p. 421-446.

³⁸ For Tabernaemontanus and Gerard, see Stanley H. JOHNSTON JR, *The Cleveland herball, botanical and horticultural collections: a descriptive bibliography of pre-1830 works from the libraries of the Holden Arboretum, the Cleveland medical library association, and the Garden Center of Greater Cleveland*, Kent (OH), Kent State University Press, 1992, p. 114-116, 126-127; for the second edition of Gerard's herbal, see Dirk IMHOFF, "Return my woodblocks at once: Dealings between the Antwerp publisher Balthasar Moretus and the London bookseller Richard Whitacker in the seventeenth century", in *The bookshop of the world: The role of the Low Countries in the book-trade, 1473-1941*, ed. Lotte Hellinga, Alastair Duke, Jacob Harskamp and Theo Hermans, 't Goy-Houten, Hes & De Graaf Publishers, 2000, p. 179-190.

they are only the tip of the iceberg of images of nature that were made and circulated in the early modern period.³⁹ There are numerous sketches and watercolours of *naturalia* that belonged to various scholars and collectors of the period. Some of them were the original drawings from which printed images were made, others were copies or adaptations of printed images, and yet more could be identified as having been made after live samples, dried specimens or stuffed examples. The finely finished state of many suggest that they were not sketches done “in the field”, but an image developed from such sketches, and something artists spent time to refine and finish for collectors.⁴⁰ Further questions remain, such as the exact form of collaboration between authors and graphic craftsmen; the relationship between printed images and observational practices as they became increasingly complex; whether it is possible to identify the emergence of a “scientific” visual culture, and the role of print in it.⁴¹

³⁹ For natural historical drawings in this period, see Florike EGMOND, *Eye for detail: Images of plants and animals in art and science, 1500-1630*, London, Reaktion Books, 2016, and Thomas DACOSTA KAUFMANN, *Arcimboldo: Visual jokes, natural history, and still-life painting*, Chicago, University of Chicago Press, 2009. For circulation of images and knowledge, see *Silent messengers: the circulation of material objects of knowledge in the early modern Low Countries*, ed. Christoph Lüthy and Sven Dupré, Münster, LIT, 2011; Florike EGMOND and S. KUSUKAWA, “Circulation of images and graphic practices in Renaissance natural history: The example of Conrad Gessner”, *Gesnerus*, 73, 2016, p. 29-72. For printed images set among other forms of representation, see Dániel MARGÓCSY, *Commercial visions: Science, trade, and visual culture in the Dutch Golden Age*, Chicago, University of Chicago Press, 2014.

⁴⁰ *Naturalists in the field: Collecting, recording and preserving the natural world from the fifteenth to the twenty-first Century*, ed. Arthur MacGregor, Leiden, Brill, 2018.

⁴¹ Some of these questions are addressed in Lorraine DASTON, and Peter GALISON, *Objectivity*, New York, Zone, 2007.

L'histoire de la Bible comme livre : la question de la livraison

En 1967, le jésuite Stanislas Lyonnet, membre de l'Institut biblique de Rome, saluait dans la *Nouvelle revue de théologie*¹ de Louvain la parution du premier fascicule de la *Traduction œcuménique de la Bible* (désormais TOB) décidée par le concile de Vatican II, parue l'année précédente, et commentait les solutions adoptées pour quelques versets célèbres et délicats. Ce premier fascicule contenait la traduction de l'Épître aux Romains. Les exégètes et théologiens de la Bible contemporaine avaient choisi ce texte emblématique de la Réforme – commenté par rien moins que Luther, Melanchthon, Bucer, Pellikan, Bullinger, Calvin, mais aussi par les catholiques, Jacques Lefèvre d'Étaples avant la Réforme, puis durant celle-ci par Cajetan (Thomas de Vio), Sadolet (Iacopo Sadoletto), Frans Titelmans ou Marcantonio Flaminio juste avant qu'il ne devînt un hérétique italien, et encore copieusement annoté et paraphrasé par Érasme – pour entamer un travail commun de traduction et d'annotation qui se poursuit pendant une dizaine d'années. Précisons que les Pères de l'Église et leurs contemporains s'étaient beaucoup moins focalisés sur cette épître et l'avaient peu commentée : Origène et Chrysostome certes, mais ni Eusèbe, Augustin ou Jérôme... quoique Pélage l'ait fait, mais cela est une tout autre histoire.

La deuxième parution offrit les *Vingt-cinq psaumes, traduction œcuménique, psautier liturgique* en 1968², puis les éditions partielles se succédèrent à un rythme soutenu. La première édition complète du Nouveau Testament (NT) parut en 1972, de l'Ancien Testament (AT) en 1975, de la TOB complète peu après (1977). Il avait fallu une dizaine d'années à la double équipe d'exégètes catholiques et protestants, plus nombreux que les soixante-douze traducteurs

* Université de Genève, Institut d'Histoire de la Réformation ; Librairie Droz

¹ Cf. «L'Épître aux Romains» et la Traduction œcuménique de la Bible», vol. 89, 1967, p. 516-526. Lu en ligne le 3 octobre 2017 à l'url : <http://www.nrt.be/fr/Un-%C3%A9v%C3%A9nement-oecum%C3%A9nique.-L%27%3Cem%3E%C3%89pitre-aux-Romains%3C-em%3E-et-la-traduction-oecum%C3%A9nique-de-la-Bible-article-1464>. Voir aussi *Cinquante ans de traduction œcuménique de la Bible*, Paris, 2013.

² *Cahiers de la Traduction œcuménique de la Bible*, n° 2, Paris, Les Bergers et les Mages protestants et les éditions du Cerf catholiques.

réunis par le roi Ptolémée en vue de la version grecque de la Septante, pour venir à bout de l'entreprise³.

Si je commence par rappeler cette histoire récente, c'est qu'il est arrivé souvent dans l'histoire de la Bible que sa parution s'échelonnât sur plusieurs années, voire décennies, que les auteurs soient uniques ou travaillant en équipe. La question de la Bible comme livre dans l'histoire du livre s'est renforcée dans les années 1980 avec la parution simultanée mais non agencée, en 1991, des livres de Pierre-Maurice Bogaert et de François Dupuigrenet Desroussilles⁴. Dans ces ouvrages, la question des livraisons n'est pas ignorée, mais non problématisée, peut-être parce que les soixante-douze traducteurs de la Septante avaient tous rendu en même temps leur traduction inspirée. Il est banal de rappeler que « bible » n'est que la transcription française du latin *Biblia*, elle-même translittération du neutre grec pluriel *ta Biblia*, les livres, mais les livres, ce sont aussi les livraisons, livre-raison, pour penser un instant comme Lacan, la raison des livres.

Dès les années 1450, les premiers imprimeurs ont composé en caractères mobiles des éditions issues d'un manuscrit de la Bible, en latin, bientôt en allemand, en italien, en français. Leurs successeurs se sont souvent satisfaits de reproduire un imprimé, et la Bible était ainsi livrée en entier en une fois. Dès que les philologues et les traducteurs de la Renaissance ont pris le relais, ils ont évidemment fragmenté leurs essais et ont souvent publié une partie de leur travail avant la totalité de la Bible. Ils ont également pu reprendre, après la publication d'une bible, un livre ou une série de livres (le Pentateuque, les livres

³ Cela est rappelé dans l'édition du Nouveau Testament de la TOB en 1972, Paris, Éd. du Cerf; Les Bergers et les Mages, p. 441 et suiv.

⁴ Cf. *Les bibles en français. Histoire illustrée du Moyen Âge à nos jours*, dir. Pierre-Maurice BOGAERT, Turnhout, Brepols, 1991; F. DUPUIGRENET DESROUSSILLES, *Dieu en son royaume. La Bible dans la France d'autrefois XIII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Bibliothèque nationale et éditions du Cerf, 1991. « The Bible as a book » était le titre d'un cours de F. Dupuigrenet Desroussilles à l'Université de Tallahassee, et dans lequel je suis intervenu deux fois en novembre 2012, je l'en remercie encore. J'y avais parlé de Bethsabée, puis de la *Biblia* de Robert Estienne de 1528. Voir aussi *Bibles imprimées du XV^e au XVIII^e siècle conservées à Paris* [Bibliothèque nationale de France, Bibliothèque Sainte-Genève, Bibliothèque de la Sorbonne, Bibliothèque Mazarine, Bibliothèque de la Société de l'histoire du protestantisme français, Bibliothèque de la Société biblique], catalogue collectif édité par Martine DELAVEAU et Denise HILLARD, Paris, BnF, 2003. Le livre de Christopher DE HAMEL, *La Bible. Histoire du livre* (traduction de l'édition anglaise de 2001 par Nordine Haddad), Paris, Phaidon, 2002, est très bien illustré (XVI^e siècle, p. 216-245), mais souvent approximatif (cf. le compte rendu très critique, mais indulgent, de Rémi Gounelle, *Archives des sciences sociales des religions*, 126, avril-juin 2004, p. 107 et suiv. J'ajoute que la page sur Lefèvre d'Étaples est à tenir éloignée de tout étudiant, p. 239; de même, le paragraphe sur Olivétan, p. 239 et suiv.; alors que ce n'est évidemment pas Robert Estienne qui imprima la Bible de 1588, p. 241 et ill. 174; etc.). J'ai aussi acheté en son temps, du même, *Bibles: an illustrated history from papyrus to print*, Oxford, Bodleian Library, 2011. Si le champ couvert exclut une importante érudition, il reste ouvert à la rigueur.

sapientiaux, le corpus paulinien...). C'est une réalisation partielle, avant ou après la publication d'une œuvre complète, étalée dans le temps qu'on appelle livraison, souvent par fascicules, ainsi qu'on l'a vu avec la TOB. La livraison n'est évidemment pas propre à la Bible, mais c'est celle-ci que je privilégie ici.

Henri-Jean Martin, que nous avons célébré à juste titre lors de notre colloque de 2017, s'était intéressé à la Bible comme livre, pas tant dans *L'Apparition du livre*⁵ ni dans sa magistrale thèse d'État *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*⁶, que dans *La naissance du livre moderne*, lui consacrant des passages intéressants qui témoignaient de sa sensibilité à une mise en page différente et à des éléments forts, telle l'immense marque à l'Olivier de Robert Estienne⁷. La Bible comme livre est un sujet majeur que j'ai eu l'occasion de traiter sous l'aspect des langues d'édition⁸, du catalogue de Robert Estienne⁹, de l'illustration¹⁰, du privilège¹¹, de la page de titre¹², de l'atelier des Estienne¹³, mais jamais, à l'instar d'Henri-Jean Martin, sous l'aspect de la livraison du texte sous forme de fascicules ou d'éditions partielles.

⁵ Cf. Lucien FEBVRE et Henri-Jean MARTIN, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958; cf. encore la 3^e édition, Paris, Albin Michel, 1999 (*Bibliothèque de l'évolution de l'humanité*), avec la postface de Frédéric Barbier, p. 535-588, qui donne une ample et belle dimension à la genèse et à l'écriture du livre.

⁶ 3^e édition, Genève, 1999 (*Titre courant*; 14 et 15).

⁷ *Mise en page et mise en texte du livre français (XIV^e-XVII^e siècles). La naissance du livre moderne*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2000, p. 280-299 (sur Robert Estienne, p. 288-292). On doit relever plusieurs imprécisions de noms, de dates, de formats, mais la Bible n'était pas grand objet d'intérêt du maître.

⁸ M. ENGAMMARE, « Un siècle de publication de la Bible en Europe: la langue des éditions des Textes sacrés (1455-1555) », *Histoire et civilisation du livre*, IV, 2008, p. 47-91.

⁹ *Id.*, « Introduire une édition humaniste de la Bible. Les prologues des bibles de Robert Estienne (1528-1560) », dans *Entrer en matière. Les prologues*, recueil dirigé par Bernard Roussel et Jean-Daniel Dubois, Paris, Éd. du Cerf, 1998, p. 393-425.

¹⁰ En particulier, *Id.*, « L'illustration de la Bible voulue et réalisée par Sébastien Castellion », *Journal de la Renaissance*, 3, 2005, p. 19-40.

¹¹ *Id.*, « Robert Estienne et sa première bible latine de 1528. Du privilège et des index de l'éditeur », *Strasbourg, ville de l'imprimerie. L'édition princeps aux XV^e et XVI^e siècles (textes et images)*, *Traditions et innovations*, textes réunis et édités par Édith Karagiannis-Mazeaud, Turnhout, Brepols, 2017 (*Bibliologia*, 44), p. 141-159.

¹² *Id.*, « Le titre de la Bible latine de Gutenberg (ca 1455) à la Sixto-Clémentine de 1492 », dans *Apta compositio. Formes du texte latin au Moyen Âge et à la Renaissance*, éd. Christiane Deloince-Louette, Martine Furno et Valérie Méot-Bourquin, Genève, Droz, 2017 (CHR, 146), p. 129-160. J'ai commencé cette contribution en reprenant ce qu'Henri-Jean Martin avait apporté sur la page de titre.

¹³ *Id.*, « De l'engagement philologique au toilettage commercial: la Bible en français dans l'officine des Estienne (Genève 1552-1569) », *Imprimeurs et libraires de la Renaissance: le travail de la langue / Sprachpolitik der Drucker, Verleger und Buchhändler der Renaissance*, coordination éditoriale / herausgegeben von Elsa Kammerer & Jan-Dirk Müller, Genève, Droz, 2015 (THR, 549), p. 349-365.

Après une grande quantité de manuscrits au Moyen Âge, on parle d'un déluge de bibles imprimées dès les premières décennies des incunables, « *a flood of bibles* », selon l'expression d'Anthony Lane reprise par Jaroslav Pelikan¹⁴. L'ordre de parution des livraisons me retient donc, avant d'essayer de comprendre des ordres bien divers. La traduction de Jean Second, essentielle dans la tradition réformée pour remplacer la bible d'Ostervald (1744) et celle des Professeurs et pasteurs de Genève et ses maintes corrections (depuis 1588), parut ainsi en plusieurs années : l'Ancien Testament en 1874, le Nouveau en 1880, tous deux à Genève. Le Nouveau peut précéder l'Ancien Testament comme dans la TOB ou chez Luther, ou le suivre, avec le calviniste Second.

Même Jérôme (ca 345-419) mit de longues années pour traduire une série de livres bibliques qui rejoignirent parfois la *Vetus latina*, avant que la *tralatia communis nova* soit achevée. Les spécialistes se montrent prudents : Jérôme « va traduire, de 390 à 405, la plupart des textes de l'Ancien Testament, dont le Psautier connu sous le nom de *Psalterium Hieronymianum* ou *iuxta Hebræos* »¹⁵. Dans sa *Vita Hieronymi Stridonensis* – texte de 1516 revu en 1524 –, Érasme ne mentionne que les Psaumes¹⁶, tout en indiquant sans détailler que Jérôme a travaillé trente années sur les Lettres divines¹⁷. Pour le texte de l'Alliance nouvelle, « la paternité hiéronymienne de la Vulgate s'applique au Nouveau d'un point de vue différent. Plutôt qu'une traduction au sens strict, le texte néotestamentaire de la Vulgate constitue une révision opérée par le solitaire de Bethléem sur l'ancienne version latine, connue sous le nom de *Vetus Latina* (Vieille Latine). Encore faut-il ajouter que "ce n'est pas lui qui a revu les Actes, les Épîtres et l'Apocalypse" ... »¹⁸ Quelques pseudonymes et anonymes complétèrent donc le travail du philologue patristique, en particulier pour les livres apocryphes de l'Ancien Testament. Les livraisons de Jérôme échappent à une mise en ordre et ne seront pas un modèle pour les éditeurs et traducteurs du xvi^e siècle qui les ignoraient. Nous ne possédons en outre aucun *volumen* ni *codex* de la main de l'ermite de Bethléem.

Les éditions des *Epistolæ* de Jérôme se multiplièrent dès les années 1460. Après la Bible, il est remarquable que ce furent les lettres de Jérôme qui connurent très tôt les presses romaines, strasbourgeoises et mayençaises : à Rome, par Konrad

¹⁴ Cf. Jaroslav PELIKAN, avec la collab. de Valerie R. HOTCHKISS et David PRICE, *The Reformation of the Bible. The Bible of the Reformation*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1996, p. 11.

¹⁵ Cf. Christophe RICO, *Le traducteur de Bethléem. Le génie interprétatif de saint Jérôme à l'aune de la linguistique*, Paris, Éditions du Cerf, 2016 (*Lectio divina*), p. 14 et suiv.

¹⁶ « Hic omne vitæ tempus aut sacris dabatur Psalmis [...] », ÉRASME, *Vie de saint Jérôme*, traduction et annotation [par] André Godin, édition du texte latin [par] Alexandre Vanautgaerden, Turnhout, Brepols, 2012 (*Notulæ Erasmusianæ*, 9), p. 168 et suiv.

¹⁷ *Ibid.*, p. 186 et suiv.

¹⁸ *Ibid.*, p. 126 (avec une citation d'un texte de Jean Gribomont de 1987, « Aux origines de la Vulgate », réf. p. 160).

Sweynheyn et Arnold Pannartz en décembre 1468¹⁹, puis par Sixtus Riessinger, pas avant 1468, mais *ca* 1470²⁰; à Strasbourg par Johann Mentelin, pas après 1469²¹; à Mayence, par Peter Schoeffer, l'ancien associé de Gutenberg, en septembre 1470²²; à Venise en 1476²³, etc. Dix-neuf éditions jusqu'en 1500, plus toutes les autres éditions qui ont suivi jusqu'à l'édition d'Érasme (1516-1520, à cause du dernier volume d'index par Ecolampade qui ne parut qu'en 1520). C'est dire que les remarques de Jérôme sur la Bible, en particulier la célèbre lettre à Paulin de Nole (épître 53²⁴) qui introduisit tant d'éditions de la Bible, étaient parfaitement connues. Si Jérôme y présente tous les livres, plus rapidement ceux du Nouveau Testament, il bouleverse l'ordre canonique en plaçant les grands Prophètes après les petits, les Psaumes et les livres de Salomon avant Esther et les deux livres des Chroniques, et finit avec Esdras et Néhémie, hésitant entre canon juif et canon chrétien. Il ne dit toutefois rien de son travail de traduction ni de l'ordre de ses livraisons des livres de la Bible.

LES LIVRAISONS MODERNES

Luther (1522-1534)

Luther fit paraître sa traduction de la Bible de 1522 à 1534. Il commença avec le Nouveau Testament, traduit à la Wartburg (séjour de mai 1521 à mars 1522), sous le titre de *Septembertestament*, très vite épuisé et réimprimé trois mois plus tard dans ce que l'on nomme le *Dezembertestament*.

De 1523 à 1534, Luther traduisit l'Ancien Testament, publiant d'abord vite le Pentateuque (1523) et les livres historiques (1524), puis il peina sur les Prophètes, traduisant lentement. On peut se demander si la guerre des Paysans de 1525 et le mauvais usage que les *Schwärmer* faisaient de la Bible n'ont pas entravé Luther, paralysé même sa veine biblique, lui qui rédigea alors son Petit et son Grand Catéchisme (1529). Cela donna certainement un écho plus important à la traduction des Prophètes de l'antitrinitaire Ludwig Hätzer et de l'anabaptiste Hans Denck qui parut à Worms en 1527²⁵, traduction qui

¹⁹ ISTD ih00160800. L'éditeur littéraire était Giovanni Andreas, évêque d'Aleria.

²⁰ ISTD ih00161000. L'éditeur littéraire était Theodorus Lelius (Teodoro Lelio).

²¹ ISTD ih00162000.

²² ISTD ih00165000.

²³ ISTD ih00166000.

²⁴ Cf. Traduction d'Anne-Marie TAISNE in *La lettre au service du Verbe. Correspondance de Paulin de Nole avec Ausone, Jérôme, Augustin et Sulpice Sévère (391-404)* Paris, J.-P. Migne, 2012 (*Les Pères dans la foi*, 102), p. 74-92 (commentaires riches, souvent pieux, pas toujours philologiques). Texte latin dans les *Lettres de saint Jérôme*, tome III, texte établi et traduit par Jérôme Labourt, Paris, Belles Lettres, 1953.

²⁵ Cf. *Alle Propheten nach Hebraischer sprach verteütscht*, Worms, Peter Schöffler, 1527 (colophon daté du 13 avril, préface du 3 avril).

sera réimprimée à de nombreuses reprises, avant que Luther n'achève sa propre mise en allemand des Prophètes en 1532, puis le reste de la Bible qui paraît en 1534, constituant la première *Biblia deutsch* complète, avant une seconde et dernière édition de sa traduction en 1545.

Luther, pour l'Ancien Testament, a donc avancé en conservant l'ordre canonique catholique romain.

Estienne et la Bible en hébreu mediocri forma (1539-1543)

Robert Estienne publia deux versions du texte hébreu de la Bible en deux formats, in-4° et in-16. Je m'arrête à la première. Ce sont vingt-huit livraisons, dont Randal McLeod a montré qu'elles s'étaient échelonnées de 1539 à 1543 (sans publication en 1542) et non de 1538 à 1544 comme on le pensait. Il a également noté que l'ordre d'impression des différentes livraisons ne correspondait ni au canon catholique, de la Genèse aux Petits Prophètes (les deux livres des Maccabées sont absents, puisque sans original hébreu), ni au canon juif, commençant bien par le Pentateuque, mais reléguant Daniel dans les écrits hagiographiques ou distribuant les livres attribués à Salomon, et terminant avec les deux livres des Chroniques²⁶.

Estienne a commencé par les Petits Prophètes. Selon McLeod, cette entame par les Petits Prophètes relèverait d'un seul souci commercial, parce que ces textes n'avaient pas encore été publiés en France en hébreu²⁷. Il corrige toutefois son propos en précisant que Wechel avait publié Abdias en 1533, Joël et Malachie en 1534. En tout cas, Esaïe, donné comme imprimé en 1538, le fut après les Douze Petits Prophètes. Si l'argument commercial ne me semble pas probant, on en reste aux hypothèses : un essai sans grand souci doctrinal ? Un texte plus court prêt avant un autre ? Vatable et Mercier ont pu se partager le travail et l'un a été plus rapide que l'autre, etc.

Quant à l'édition in-16, qui commence par *Hmshh hwmshy thwrh... Quinque libri legis, Genesis, Exodus, Leviticus, Numeri, Deuteronomium*, publiée par Robert Estienne entre 1544 et 1546, elle ne mentionne aucun privilège sur la page de titre, ni extrait au colophon, et ce pour les treize livraisons de cette Bible en hébreu de petit format²⁸.

²⁶ Cf. Randal McLEOD, « *Altum sapere*. Parole d'homme et Verbe divin. Les chronologies de la Bible hébraïque in-quarto de Robert Estienne », *La Bible imprimée dans l'Europe moderne*, sous la direction de Bertram Eugene SCHWARZBACH, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1999, p. 83-141, ici p. 88.

²⁷ *Ibid.*, p. 128.

²⁸ On ne trouve qu'une sorte d'achevé d'imprimer en cursives hébraïques à la fin du livre de Malachie dans la partie des douze Petits Prophètes, *Séphér therèy 'ásâr... Duodecim Propheta*, Paris, 1543, f° [Pv] v° : *thm unshlm sphr thry 'sr* [« fin du livre des douze prophètes »] suivi de l'acronyme du verset d'Esaïe 40, 29 (huit premières lettres surmontées chacune d'un point,

Castellion

L'encre des presses d'Estienne à peine sèche, Sébastien Castellion publie, en 1546, le *Moses latinus*, une nouvelle traduction latine du Pentateuque. L'année précédente, il avait composé un *Jonas Propheta, heroico carmine Latino descriptus*²⁹, dans un geste de poète humaniste, sans se limiter à une traduction. En 1547, il fit paraître son *Psalterium*, nouvelle version du psautier en latin, alors qu'en 1542 ses essais de traduction française du Nouveau Testament à Genève avaient été raillés par Calvin, deux ans avant les questions liées au Samedi saint et au Cantique des cantiques qui l'avaient obligé à quitter la ville du bout du lac. Dans une lettre à Viret, Calvin raconte que Castellion était venu lui montrer sa traduction, mais qu'il avait trouvé à redire, citant la transformation de « L'esperit de Dieu qui habite en nous » [2 Timothée 1, 14] en « qui hante en nous »³⁰. Ses traductions complètes de la Bible parurent en latin (1551) et en français (1555).

L'ordre de Castellion interrompt l'ordre canonique en passant du Pentateuque au Psautier, puis le traducteur retient ses essais jusqu'en 1551.

Olivétan

La question de la livraison peut également être inversée, c'est-à-dire que les publications partielles suivent une première édition complète de la Bible. Pierre Robert Olivétan, le premier traducteur réformé de la Bible en français (1535) est un bon exemple, sinon un parangon de la pratique. Le traducteur de même que son parent Jean Calvin furent très vite convaincus que la première édition achevée d'imprimer en juin 1535 devait être amendée. En septembre déjà, Calvin écrit qu'il passe une heure par jour à la correction du Nouveau Testament. En 1536, Jean Girard publie un Nouveau Testament corrigé; l'année suivante, ce sont les Psaumes; puis en 1538 les *Livres de Salomon*, toujours chez Girard, le vaudois ancien barde. On sait qu'en quittant Genève au printemps 1538 Olivétan a laissé dans ses papiers un Pentateuque corrigé, dont Antoine Marcourt et les pasteurs restés à Genève après l'exil de Calvin et Farel en avril 1538 se servirent pour leur édition de la première Bible à l'Épée de 1540.

L'ordre de parution des livraisons de la révision de la Bible d'Olivétan par son auteur fait se suivre Nouveau Testament, Psaumes, Proverbes, Ecclésiaste

le beth initial introduisant le verset): « Il [le Seigneur] donne de l'énergie au faible, il amplifie l'endurance de celui qui est sans force. »

²⁹ Bâle, Joannes Oporin, 1545 (in-8° de 86 pages, le *Jonas* p. 3-29).

³⁰ Lettre du 11 septembre 1542. Cf. Aimé-Louis HERMINJARD, *Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française*, tome 8 (1542-1543), Genève et Paris, H. Georg et G. Fischbacher, 1893, n° 1156, p. 124 et suiv.

et Cantique des cantiques, avant peut-être le Pentateuque. Toutes ces livraisons sont des in-8° composés en romains, après le grand in-folio en gothiques bâtarde.

À Genève, quand il s'y installe à la fin 1550, Robert Estienne peut enfin imprimer une traduction française de la Bible, qui paraîtra en 1553. L'année précédente, il avait publié les Psaumes et les cinq livres dits de Salomon, alors que le Nouveau Testament de 1551, dont les versets sont numérotés, est bilingue, grec et latin (deux versions qui entourent le texte grec, le *textus receptus* d'Estienne et la traduction latine d'Érasme) : Ἀπαντα τὰ τῆς καινῆς διαθήκης. *Novum Jesu Christi D. N. Testamentum*, ce que présente Estienne dans une introduction³¹. Il n'en demeure pas moins que le trio majeur, chez Olivétan ou chez Estienne, est constitué du Nouveau Testament, du Psautier et des livres sapientiaux. Or ce corpus est bien proche de celui qui circulait sous forme manuscrite chez les Vaudois du Piémont du xiv^e au xvi^e siècle³², milieu qu'avait fréquenté et estimé Olivétan en 1533-1535.

Lemaistre de Sacy

Pour finir, je franchis un siècle pour m'intéresser à la Bible de Lemaistre de Sacy. Isaac Lemaistre de Sacy (1613-1684) a beaucoup traduit, même l'*Imitation de Jésus-Christ* (1662), mais surtout le Nouveau, puis l'Ancien Testament³³. En 1665, Sacy fait paraître une traduction nouvelle des Psaumes avant, en 1667, avec l'aide de Messieurs de Port-Royal, le Nouveau Testament dit de Mons, puisqu'il n'a pu le faire paraître en France.

L'Ancien Testament fut ensuite publié de 1672 à 1693, chez Guillaume Desprez³⁴, avec une interruption de 1674 à 1679, mais sans rupture en

³¹ « Quod autem per quosdam, ut vocant, versiculos opus distinximus, id, vetustissima Græca Latinaque ipsius Novi testamenti exemplaria secuti, fecimus. » F° [2]v°. En revanche, le *comma Johanneum* est inséré en grec et en latin, sans annotation ni remarque.

³² Cf. l'ancien et indispensable Samuel BERGER, « Les Bibles provençales et vaudoises », *Romania* 18, n° 71, 1889, p. 353-422, en part. p. 378-386 pour le ms. du xiv^e siècle conservé aujourd'hui à Carpentras et celui de Grenoble (en ligne : https://www.persee.fr/doc/roma_0035-8029_1889_num_18_71_6061), réimprimé dans *La Bible romane au moyen âge*, Genève, 1977. Cf. aussi Marina BENEDETTI, *Il santo bottino. Circolazione di manoscritti valdesi nell'Europa del Seicento*, Turin, Claudiana, 2006 (mais peu de place pour la question biblique).

³³ Cf. *Les bibles en français. Histoire illustrée du moyen âge à nos jours*, op. cit., en part. p. 147-149. Bernard Chédozeau, qui a rédigé dans la partie « La Bible française aux xvii^e et xviii^e siècles » le chapitre « La Bible française chez les catholiques », p. 134-168, présente l'ordre de parution sans le discuter.

³⁴ Cf. l'article novateur d'Henri-Jean MARTIN sur Guillaume Desprez, en 1952, « Guillaume Desprez libraire de Pascal et de Port-Royal », *Mémoires de la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France*, 1952, p. 205-228 (simplement cité dans *Livre*,

1684, année de la mort de Sacy, puisque celui-ci avait laissé ses traductions manuscrites. On devrait d'ailleurs parler de la Bible de Port-Royal, puisque des « Messieurs de Port-Royal » achevèrent le travail, mais l'expression *Bible de Sacy* est bien ancrée dans les consciences, en particulier chez les libraires de livres anciens.

Sacy a continué par les Proverbes « avec une explication tirée des saints Pères et des auteurs ecclésiastiques » (1672), puis l'Ecclésiaste et la Sagesse de Salomon l'année suivante, omettant le Cantique des cantiques et associant un texte avec original hébreu avec un autre rédigé en grec (1673), mais les Pères conciliaires de Trente avaient inclus les apocryphes parmi les livres authentiques. La même année parut Isaïe, puis en 1674 les deux livres de Samuel (I et II Rois) avant un arrêt de cinq ans. Je n'entre pas dans les raisons de cet arrêt, ce qui m'intéresse étant l'ordre de parution. La publication reprend en 1679 avec les douze petits prophètes, puis la Genèse (1682), l'Exode et le Lévitique (1683) ; après la mort de Sacy en janvier 1684, L'Ecclésiastique la même année, puis en 1685 les deux derniers livres du Pentateuque, en 1686 les deux livres des Rois, en 1687 Josué, Judges et Ruth ensemble, puis Job la même année, et ensuite Tobie, Judith et Esther en 1688. On doit relever que les derniers grands prophètes paraissent dans l'ordre Jérémie (1690) – Daniel (1691) – Ezéchiel (1692), avant les deux livres des Chroniques (*Paralipomènes*) et pour finir, en 1693, parce que le texte a été reçu et inclus dans le canon, le Cantique des cantiques.

La séquence est donc Psaumes, Nouveau Testament, livres de Salomon sans le Cantique des cantiques, un prophète, Esaïe, avant deux livres historiques, une interruption de cinq ans qui n'est pas due à un embastillement (lors de son emprisonnement de mai 1666 à octobre 1668, il rédigea avec Nicolas Fontaine la fameuse *Bible de Royaumont*, publiée en 1670 avec les gravures en copie de Matthäus Merian), puis un ordre semi-aléatoire repoussant jusqu'à la dernière extrémité le poème amoureux.

Pour une conclusion infinie

Si on parle d'interprétation infinie avec Pier Cesare Bori³⁵ qui commenta l'expression de Grégoire le Grand, à partir d'Ezéchiel : « les révélations divines croissent avec celui qui les lit », Canetti parle, quant à lui, d'écriture infinie, sans évoquer la Bible : « Le processus de l'écriture a quelque chose d'infini.

pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle, 3^e éd., Genève, Droz, 1999, tome II, p. 737 et note 24) qui donne matière à un chapitre du *Livre français sous l'Ancien régime*, Paris, Promodis ; Éd. du Cercle de la Librairie, 1987, p. 65-78.

³⁵ Cf. *L'interprétation infinie*, traduit de l'italien par François Vial, Paris, Éditions du Cerf, 1991 (original italien : *L'interpretazione infinita: L'ermeneutica cristiana antica e le sue trasformazioni*, Bologne, Il Mulino, 1987).

Même si on s'interrompt chaque nuit, on écrit d'un seul jet, et le résultat paraîtra d'autant plus vrai qu'il n'aura nécessité la mise en œuvre d'aucun artifice.»³⁶ Avec *Aleph*, dans son compagnonnage incessant avec les *Mille et une nuits*, Borges nous aide à penser la lecture infinie. On peut rappeler que les protestants, en remettant en cause la valeur des apocryphes ou deutérocanoniques, ont obligé à redéfinir le canon à Trente. Pourtant, si un archéologue jésuite argentin retrouvait dans une grotte d'Ephèse le rouleau complet d'une vraie lettre de Paul aux Éphésiens, celle présente sous son nom dans le Nouveau Testament n'étant pas de lui, le pape François convoquerait-il un concile de Vatican III pour rouvrir le canon? Le canon des livres bibliques échappe aujourd'hui à l'infini. Après ces différents infinis, j'ose parler d'édition infinie avec la Bible, tant on en publie dans tous les formats, dans toutes les langues, sur tous les supports. Premier livre imprimé, il sera peut-être le dernier à résister à la dématérialisation, accompagné par quelques autres livres sacrés.

Avec l'Écriture sainte toutefois, qu'on compose le texte, qu'on rassemble des livraisons, qu'on établisse le texte, qu'on le ponctue – il suffit de penser aux massorètes juifs des VIII^e-X^e siècles et à la polémique sur l'inspiration des points avec Cappel au XVII^e siècle –, qu'on le traduise, la question de l'inspiration des hommes par l'Esprit de Dieu est posée. L'inspiration est-elle un artifice, voire un artefact, c'est-à-dire un élément divin bonifié ou altéré par l'homme? une interruption dans l'écriture? un don qui peut se perdre? Comment expliquer qu'un rédacteur inspiré ou qu'un traducteur inspiré se trompent, ne trouvent pas le bon mot du premier coup? Castellion pose la question de l'inerrance de la Bible dans le *De arte dubitandi...* resté manuscrit au XVI^e siècle: «Dieu n'a promis nulle part qu'il dirigerait la main des copistes» (*nusquam promississe deum esse ita librorum manus esse rectorum*)³⁷. Il annonce Louis Cappel et Richard Simon. La raison humaine permet de juger des erreurs et corruptions humaines, de distinguer les obscurités des contradictions de la Bible, de lire certains textes sans aucun esprit spécial, préparé, inspiré, continue Castellion dans une parole de foi. L'éditeur de la Bible en livraison était-il inspiré? Vous me permettez de ne pas répondre à la question impertinente.

³⁶ Cf. Elias CANETTI, *Le cœur secret de l'horloge. Réflexions (1973-1985)*, Paris, Albin Michel, 1989 (original allemand, *Das Geheimherz der Uhr*, Munich, C. Hanser, 1987), p. 9.

³⁷ Cf. Sébastien CASTELLION, *De arte dubitandi et confidendi ignorandi et sciendi*, introd. et notes par Elisabeth Feist Hirsch, Leyde, Brill, 1981 (malheureusement le texte comporte de nombreuses coquilles), livre I, chp XIII, p. 38; S. CASTELLION, *De l'art de douter et de croire, d'ignorer et de savoir*, traduit de l'original latin par Charles Baudouin, et des essais de Jean Schorer et Étienne Giran, Genève, Jeheber, 1953, p. 62. On peut préciser que, si Buisson connaissait l'existence du manuscrit, il ne l'utilisa pas. Cf. Ferdinand BUISSON, *Sébastien Castellion. Sa vie et son œuvre (1515-1563). Étude sur les origines du protestantisme libéral français*, Paris, Hachette, 1892, 2 vol.; édité et introduit par Max Engammare, avec une préface de Jacques Roubaud, Genève, Droz, 2010 (*Titre courant*, 43), n° 40 de la bibliographie de Castellion, tome II, p. 379s.

La publication de la Bible en livraisons n'obéit pas à une écriture linéaire ni cyclique. Elle est au mieux réfléchie, mais elle apparaît parfois aléatoire, et j'aurais pu aborder les éditions critiques du xx^e siècle en livraisons du Texte massorétique avec la nouvelle *Biblia Hebraica Stuttgartensia* de Kittel (entamée avec Esaïe en 1968 et achevée avec les livres de Samuel, Daniel, Esdras et Néhémie en 1976³⁸), de la Septante ou de la Vulgate. Elle est à l'image de la rédaction de chaque livre inclus dans un second temps dans un canon juif ou chrétien. Parce que l'« amen » du chapitre 22 de l'Apocalypse est connu, et qu'aucun ordre n'est prédéfini, qu'il soit livresque, chronologique ou narratif (on sait que l'ordre de présentation des livres est différent dans le Texte massorétique, dans la Septante, dans la Vulgate et dans les bibles vernaculaires), la livraison n'est pas associable aux feuillets du xix^e siècle ni à la longue publication des *Amadis de Gaule* au xvi^e siècle en France.

L'édition de la Bible par livraisons semble témoigner d'une liberté du philologue, pondérée par la demande d'éditeurs qui connaissent le marché et attendent tel texte plutôt que tel autre. Le Pentateuque, les Psaumes et le Nouveau Testament ont été privilégiés chez les quelques auteurs qui peuvent avoir choisi un premier texte biblique par intérêt, ce sont les plus importants du corpus. Je repense à Clément Marot qui a commencé par traduire et versifier le début du psautier, puis les psaumes pénitentiels, avant de picorer pour arriver à cinquante (quarante-neuf psaumes augmentés du cantique de Siméon), comme un recueil de poèmes pétrarquais. En revanche, ce qu'on appelle la Bible des écrivains (son titre est tout simplement *La Bible nouvelle traduction*, Paris, Bayard, 2001) parut en une seule livraison, les différents écrivains se refusant d'ailleurs à éditer leur travail de manière individuelle ni même à dédicacer un exemplaire, ne s'en considérant pas comme les auteurs³⁹. On n'a pas fini de livrer ni même de délivrer la Bible.

³⁸ Cf. « Prolegomena / Vorwort », *Biblia Hebraica Stuttgartensia*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1977, p. [II]-XI.

³⁹ Entretien avec double explication de Jean-Luc Benoziglio et de Jacques Roubaud à Genève en 2002.

CHANTIERS

Une production hors normes à Paris au début du XVI^e siècle : les livres mathématiques (1480-1550)

Henri-Jean Martin a souvent montré dans ses travaux l'importance de prendre en considération la dimension économique du livre, en soulignant que la publication d'un texte est généralement indissociable de l'intérêt financier que le libraire-imprimeur peut tirer de cette opération¹. Le coût de production de l'ouvrage, et surtout la possibilité d'en écouler les exemplaires auprès d'un large public, sont parmi les principaux éléments pris en compte par le libraire. Les livres mathématiques sont intéressants à étudier sous cette perspective parce qu'ils sont doublement problématiques : d'une part, ils sont plus coûteux à produire, puisqu'ils nécessitent un matériel spécialisé, comme des schémas techniques et des caractères typographiques spéciaux ; d'autre part, ils sont plus difficiles à écouler, puisqu'ils s'adressent à un public restreint. L'étude de la production mathématique apparaît en ce sens comme un moyen d'interroger le fonctionnement du marché parisien à travers les difficultés qui se posent et les manières dont ces problèmes sont résolus.

LE RECENSEMENT DES LIVRES MATHÉMATIQUES

Les mathématiques à la Renaissance comprennent un grand nombre de disciplines que nous pouvons répartir en trois principaux ensembles : les disciplines du *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie, musique), les sciences mixtes, intermédiaires entre les mathématiques et la physique (perspective, optique, cosmographie), et les travaux sur les proportions et le mouvement². Dans la suite des travaux des philosophes anciens, les auteurs

* École nationale des chartes.

¹ H.-J. MARTIN, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958 ; *Id.*, « Comment mesurer un succès littéraire. Le problème des tirages », *La Bibliographie matérielle*, dir. Jacques Petit, éd. Roger Laufer et Jeanne Veyrin-Forrer, Paris, Éd. du CNRS, 1983, p. 25-42.

² Sur l'organisation des disciplines mathématiques à la Renaissance : Jean-Marc MANDOSIO, « Méthodes et fonctions de la classification des sciences et des arts (XV^e-XVII^e siècles) », *Nouvelle Revue du seizième siècle*, 20-1, 2002, p. 19-30 ; *Id.*, « Entre mathématiques et physique : Note sur les sciences intermédiaires à la Renaissance », dans *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen Âge. Mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Genève, Droz, 1994, p. 115-138 ;

du début de la Renaissance estiment que seules les disciplines purement théoriques et philosophiques sont proprement mathématiques : une définition qui s'atténue progressivement dans la première moitié du *xvi*^e siècle. À la lumière de ce constat, on peut considérer que la production des imprimés mathématiques parisiens comprend quatre types de publications : les livres scolaires et savants, les arithmétiques marchandes, les éditions du *Computus manualis* d'Anianus et les éditions du *Cœur de philosophie*.

Les livres scolaires et savants sont presque tous en latin et représentent près de 80 % de la production mathématique parisienne connue. Cela s'explique en partie par le fait que les universitaires sont les principaux lecteurs de textes mathématiques, mais aussi parce que ces livres ont généralement été conservés dans des bibliothèques institutionnelles, et nous sont donc mieux parvenus. Ces livres scolaires et savants sont principalement imprimés pour les étudiants de la Faculté des arts (pour qui l'enseignement des mathématiques est en principe une obligation), pour les étudiants des facultés supérieures (inscrits dans les cursus de théologie, droit ou médecine) et pour des mathématiciens professionnels. Ils suivent une histoire éditoriale propre et sont souvent publiés par les mêmes réseaux de libraires-imprimeurs, qui détiennent le matériel nécessaire à l'impression de ces textes.

On ne connaît que trois éditions d'arithmétiques marchandes à Paris dans la première moitié du *xvi*^e siècle, représentées chacune par un seul exemplaire³. Elles sont toutes en français et publiées par des libraires-imprimeurs qui produisent pour un plus large public. Elles diffèrent des arithmétiques scolaires aussi bien sur le plan de leur forme que de leur contenu, puisqu'elles ne sont pas conçues pour mieux comprendre la philosophie, mais pour être des outils du quotidien. Par ailleurs, les arithmétiques marchandes ne présentent pas les mêmes difficultés de production que les textes plus avancés, notamment parce qu'elles peuvent être facilement commercialisées.

Les éditions du *Computus manualis* d'Anianus représentent environ 15 % de la production mathématique parisienne des années 1480-1550. Depuis le Moyen Âge, le calcul des fêtes liturgiques mobiles pose des problèmes à l'Église, parce qu'il nécessite des connaissances en astronomie et en arithmétique⁴. Des textes de *comput* sont donc rédigés pour expliquer ou simplifier ces calculs et sont aussi souvent enseignés à la Faculté des arts dans le cadre des cours

Angela AXWORTHY, *Le mathématicien renaissant et son savoir : Le statut des mathématiques selon Oronce Fine*, Paris, Classiques Garnier, 2016; Shinichiro HIGASHI, *Penser les mathématiques au *xvi*^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

³ *Art et science d'arithmétique*, Paris, Jean Jehannot et veuve Trepperel, [1512-1517], in-12; *Arithmétique corrigée*, Paris, Guillaume Nyverd, c. 1515, in-8; *Art et science d'arithmétique*, Paris, Pierre Sergent, [1547], in-8.

⁴ David-Eugène SMITH, *Le Comput manuel de magister Anianus*, Paris, E. Droz, 1928.

de mathématiques⁵. Le *Computus manualis* d'Anianus, probablement rédigé au XIV^e siècle⁶, est un ouvrage largement diffusé à Paris au début de l'époque moderne. Nous connaissons plus de trente éditions parisiennes de ce texte entre la fin des années 1480 et le début des années 1530, parmi lesquelles plusieurs ne sont connues que par un seul exemplaire. Toutes les éditions en sont en latin, donc probablement destinées aux clercs et aux étudiants.

Enfin, le *Cœur de philosophie* est un recueil anonyme en français de trois textes philosophiques et mathématiques : le *Dialogue de Placides et Timéo*, le *Traité de la sphère* de Nicole Oresme et une réécriture du *Computus manualis*⁷. L'origine de ce recueil n'est pas précisément connue : selon la préface, les pièces auraient été rassemblées et traduites pour Philippe Le Bel, mais dans les faits l'ouvrage résulterait plutôt d'une initiative contemporaine⁸. La première édition est donnée à Paris en 1504 par le libraire parisien Antoine Vérard, qui pourrait être à l'initiative du recueil⁹. Celui-ci connaît par la suite un succès progressif, avec une réédition en 1514, deux dans les années 1520 et quatre dans les années 1530. Il disparaît toutefois à partir des années 1540, avec l'émergence d'une littérature mathématique en français plus avancée.

LA PRODUCTION DES LIVRES MATHÉMATIQUES À PARIS

Nous recensons à ce jour 228 éditions mathématiques imprimées à Paris de 1480 à 1550. Elles représentent en moyenne 1,1 % de la production parisienne connue, pouvant, en fonction des périodes, varier de 0,6 % (1535-1540) à 2,1 % (1508-1515)¹⁰.

L'évolution de la production

La production mathématique parisienne scolaire et savante – qui représente la plus grande part des livres mathématiques imprimés à Paris – peut se répartir en trois périodes principales : une production mathématique avant tout locale (1480-1515), une production mathématique plus ouverte sur l'Europe

⁵ Olaf PEDERSEN, « The *Corpus Astronomicum* and the Traditions of Medieval Latin Astronomy: A Tentative Interpretation », *Colloquia Copernicana III*, dir. Owen Gingerich et Jerzy Dobrzycki, Wrocław, Ossolineum, 1975, p. 59-76.

⁶ David-Eugène SMITH, *Le Comput manuel de magister Anianus... op. cit.*

⁷ Sur les textes du *Cœur de philosophie*, Christine SILVI, « Du manuscrit au premier imprimé : le cas, exemplaire, du Placides et Timéo », dans *Les sciences et le livre : formes des écrits scientifiques des débuts de l'imprimé à l'époque moderne*, dir. Joëlle Ducos, Paris, Hermann, 2017, p. 25-46.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

¹⁰ D'après les données d'ISTC et BP16 relatives à la production parisienne des années 1480-1500 et 1501-1550.

(1516-1541), et une production mathématique qui se confond avec ce qui se fait dans l'ensemble de l'Europe (1542-1550).

Les premiers livres mathématiques imprimés à Paris dans les années 1480-1494 se situent dans la continuité des enseignements médiévaux: ils comprennent surtout des opuscules d'arithmétique et des traités de la sphère. Dans les années 1495-1502, cette production est renouvelée en raison de la publication de deux programmes d'enseignement des mathématiques plus approfondis: ceux de Jacques Lefèvre d'Étaples et Pedro Sánchez Ciruelo. Ces programmes donnent lieu dans les années 1503-1515 au développement de deux courants d'enseignement des mathématiques: d'une part un courant traditionnel et classique, principalement influencé par la pensée des philosophes anciens, et d'autre part un courant dérivé des travaux des *calculatores* du *xiv^e* siècle, qui s'intéressent aux questions de proportions et de mouvement, et accordent, à la différence des anciens, une place centrale à la physique dans les études mathématiques¹¹. Le premier courant est avant tout enseigné au collège du Cardinal-Lemoine, autour de Jacques Lefèvre d'Étaples et de ses disciples¹², alors que le second est enseigné dans les collèges parisiens de tradition ibérique: ceux de Coqueret, Sainte-Barbe et Montaigu.

Les deux courants d'enseignement dépendent de l'activité d'une génération de professeurs qui préparent majoritairement leur doctorat et enseignent les arts libéraux dans les collèges parisiens. Dans la deuxième moitié des années 1510, la plupart d'entre eux quittent leur fonction pour se consacrer à d'autres activités. En conséquence, les deux courants se dissipent et la production de textes mathématiques scolaires ralentit. En parallèle, la nouvelle génération d'auteurs et professeurs commence à publier des textes mathématiques plus avancés, en phase avec les principaux débats de la Renaissance: les traductions d'Euclide, le mouvement des planètes, la huitième sphère, et autres¹³. Les années 1520 se caractérisent ainsi par un nombre plus restreint de publications mathématiques à Paris, mais aussi par une plus grande diversification de cette littérature désormais destinée aux mathématiciens de toute l'Europe.

Dans les années 1530, le Collège Royal est fondé et la production mathématique scolaire s'en trouve relancée. Les mathématiques sont doublement affectées par

¹¹ *Mathématiques et théorie du mouvement, *xiv^e-xv^e siècles**, dir. Joël Biard et Sabine Rommevaux, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008; William A. WALLACE, «The *Calculatores* in Early Sixteenth-century Physics», *The British Journal for the History of Science*, 4-3, 1969, p. 221-232; Calixto P. CALDERON, «The 16th century Iberian *calculatores*», *Revista de la Unión Matemática Argentina*, 35, 1990, p. 245-258.

¹² Richard OOSTERHOFF, *Making Mathematical Culture: University and Print in the Circle of Lefevre d'Étaples*, Oxford, OUP, 2018.

¹³ Sur ces débats: Isabelle PANTIN, *La poésie du ciel en France dans la seconde moitié du *xv^e* siècle*, Genève, Droz, 1995.

le développement de cette institution car elles sont enseignées à la fois dans les cours de mathématiques à proprement parler (Oronce Fine obtient la première chaire d'enseignement parisienne exclusivement consacrée aux mathématiques) et dans les cours de grec (des textes mathématiques classiques sont alors publiés dans des éditions bilingues). En parallèle, la production mathématique savante continue à s'enrichir : d'une part, la géométrie et la cosmographie, disciplines peu imprimées à Paris, y prennent une place plus importante ; d'autre part, les auteurs contemporains étrangers, dont les textes sont premièrement publiés ailleurs, commencent à être réédités dans les ateliers parisiens.

Les années 1540 annoncent une profonde reconfiguration de la production mathématique parisienne qui se poursuit dans la seconde moitié du *xvi*^e siècle. Premièrement, les auteurs contemporains étrangers deviennent majoritaires dans la production inédite. Ensuite, sur le plan formel, les livres mathématiques parisiens adoptent une présentation plus homogène, qui se rapproche des autres publications réalisées à Paris, mais aussi de ce qui se fait plus largement en Europe. Enfin, la littérature mathématique savante s'ouvre à un plus large public : dès lors, un plus grand nombre de textes mathématiques sont rédigés en français, ou traduits.

Les textes et les auteurs

Les trois textes mathématiques les plus réédités à Paris dans les années 1480-1550 représentent à eux seuls le tiers de la production mathématique scolaire et savante de la capitale : le *De sphaera* de Jean de Sacrobosco, largement diffusé dans le monde universitaire depuis le *xiii*^e siècle¹⁴, la *Sphaïra* du pseudo-Proclus (aujourd'hui attribuée à Géminos de Rhodes) principalement imprimée pour les enseignements du Collège Royal, et les *Éléments de géométrie* d'Euclide, presque toujours publiés sous des formes partielles ou adaptées¹⁵.

En dépit du poids de ces publications anciennes et médiévales dans la production parisienne, la plus grande part des textes mathématiques imprimés à Paris est moderne. Dans le premier quart du *xvi*^e siècle, les auteurs de ces textes modernes sont principalement des professeurs de collèges parisiens qui publient des livres pour leurs étudiants. Il s'ensuit que leurs textes ne sont souvent pas réédités après leur départ. Par ailleurs, près de la moitié des auteurs qui enseignent les mathématiques à Paris sont étrangers : espagnols (principalement), portugais, néerlandais, italiens et suisses.

¹⁴ Lynn THORNDIKE, *The Sphere of Sacrobosco and its Commentators*, Chicago, University of Chicago Press, 1949.

¹⁵ Cf. Odile KOUTEYNIKOFF, François LOGET et Marc MOYON, « Quelques lectures renaissantes des *Éléments* d'Euclide », dans *Les ouvrages de mathématiques dans l'histoire. Entre recherche, enseignement et culture*, dir. Eveline Barbin et Marc Moyon, Limoges, PULIM, 2013, p. 13-28.

Dans le deuxième quart du XVI^e siècle, les libraires-imprimeurs parisiens publient davantage de textes mathématiques de leur propre initiative. En parallèle, les auteurs qui publient des textes mathématiques sur place sont moins impliqués dans les choix formels de leurs publications – désormais relevant des habitudes des ateliers – même s'ils continuent à être régulièrement sollicités pour la révision des textes (Oronce Fine, souvent présent dans les ateliers, constitue une exception). Dans les années 1540, la production mathématique parisienne se trouve donc essentiellement entre les mains des libraires-imprimeurs.

Les libraires-imprimeurs

Plus de 90 libraires-imprimeurs participent à la production des 228 éditions mathématiques imprimées à Paris entre 1480 et 1550. La moitié de ces éditions est toutefois prise en charge par six d'entre eux, Henri Estienne, Jean Petit, Simon de Colines, Regnault Chaudière, Chrétien Wechel et Jean Loys. À l'inverse, une quarantaine de libraires-imprimeurs n'est impliquée que dans la publication d'un seul livre mathématique – souvent une édition du *Computus manualis*. Pour quelle raison la production mathématique est-elle aussi concentrée ?

Ce répertoire présente trois principales difficultés : le coût de fabrication des livres (en raison du matériel spécialisé à acquérir), l'écoulement des exemplaires (adressés à un public restreint) et la révision des informations techniques¹⁶. Ces difficultés découragent la plupart des libraires-imprimeurs de publier des textes mathématiques sur le long terme, tout en favorisant le monopole de ceux qui peuvent les imprimer et en tirer profit.

Les premières publications mathématiques en Italie au début des années 1470 posaient déjà des problèmes relatifs à l'acquisition des schémas techniques. Les libraires-imprimeurs laissent alors de grands espaces blancs entre les paragraphes pour les introduire manuellement¹⁷. Dans les années 1480, ce problème est toujours présent à Paris, en particulier pour les représentations de l'abaque (le calcul avec les jetons) dans les arithmétiques scolaires¹⁸. Les libraires-imprimeurs parisiens commencent à acquérir des illustrations

¹⁶ I. PANTIN, « Les problèmes spécifiques de l'édition des livres scientifiques à la Renaissance : l'exemple de Guillaume Cavellat », dans *Le livre dans l'Europe de la Renaissance. Actes du XXVIII^e colloque international d'études humanistes de Tours, juillet 1985*, dir. Pierre Aquilon, Henri-Jean Martin et François Dupuigrenet Desroussilles, Paris, Promodis, 1988, p. 240-252.

¹⁷ JEAN DE SACROBOSCO, *De sphaera*, Ferrare, André Belfort, 1472, in-4 ; *Id.*, [Venise, Florentius de Argentina, ante 8 V 1472], in-4.

¹⁸ [GEORGES DE HONGRIE], *Ars numerandi compendium*, [Paris, Antoine Caillaut, 1482-1483], in-4 ; *Id.*, *Arithmetica quadripartita*, [Paris, Antoine Caillaut et Louis Martineau, 1482-1485], in-4.

techniques à partir de la fin des années 1480 et surtout dans les années 1490 pour la publication des programmes de Lefèvre et Ciruelo.

Les caractères typographiques spéciaux constituent un autre problème. Dans les années 1480, la plupart des libraires-imprimeurs parisiens ne possèdent pas de chiffres arabes dans leur matériel, l'usage à Paris étant celui des chiffres romains. Des libraires-imprimeurs qui souhaitent publier des textes mathématiques doivent donc laisser des espaces blancs à la place des chiffres (mais les opérations mathématiques sont difficilement compréhensibles¹⁹) ou bien convertir les données en chiffres romains (ce qui n'est toutefois pas possible pour les textes d'algorithmique²⁰). Dans les années 1510, la plupart des ateliers parisiens possèdent des caractères chiffrés, mais le problème se déplace avec l'apparition des caractères spéciaux: chiffres barrés en 1513²¹ [ill. 1] et symboles astronomiques en 1521²².

Par ailleurs, en raison de la restriction des publics, des libraires-imprimeurs qui publient déjà des livres mathématiques peuvent être amenés à abandonner ce domaine s'ils ne peuvent pas suivre les évolutions du marché ou s'ils ne souhaitent pas investir davantage dans une production spécialisée. De ce fait, Antoine Caillaut, qui publie la plupart des livres mathématiques à Paris dans les années 1480, abandonne au milieu des années 1490, lorsque Wolfgang Hopyl et Guy Marchant commencent à imprimer les programmes de Jacques Lefèvre d'Étaples et Pedro Sánchez Ciruelo. Dans le deuxième quart du xvi^e siècle, les libraires-imprimeurs qui ne sont pas spécialisés dans la publication des textes mathématiques sont de moins en moins nombreux dans le secteur.

Les livres mathématiques sont enfin problématiques en raison des difficultés relatives à la révision des textes: relire des opérations mathématiques et des démonstrations exige une formation. Les auteurs sont parfois présents dans les ateliers ou envoient des étudiants pour réviser les épreuves, et reconnaissent que ces textes sont particulièrement complexes à relire²³. De plus, même chez les libraires-imprimeurs les plus diligents, les opérations et tables de coordonnées peuvent présenter des différences d'une édition à l'autre. Lorsqu'il n'y a aucune révision de la part d'un auteur, les textes peuvent être très erronés. Les lecteurs le ressentent et en sont parfois mécontents: ainsi, un lecteur qui est peut-être Guillaume Postel note sur la page de titre d'un ouvrage, légère variation sur

¹⁹ [GEORGES DE HONGRIE], *Ars numerandi...* *op. cit.*

²⁰ JEAN DE SACROBOSCO, *De sphaera*, Paris, Wolfgang Hopyl, 1489, in-4.

²¹ Juan Martinez SILICEO, *Liber de arithmetice practice*, Paris, Thomas Kees pour Jean Petit et Jean Lambert, 1513, in-fol.

²² ALCABITIUS, *Isagoge*, Paris, Simon de Colines, 1521, in-fol.

²³ JEAN DE SACROBOSCO, *De sphaera*, éd. et comment. Jacques Lefèvre d'Étaples, Paris, Wolfgang Hopyl, 1495, in-fol., f. A₁v.; Juan Martinez SILICEO, *Arithmetica in theoricen et proxim*, éd. Oronce Fine, Paris, Henri Estienne, 1519, in-fol., f. L_c.

Arithmetice

Ma sub dividendi penultima et divisoris penultima sub dividendi penultima occurrunt: e cancellato r op ratio sub tali forma manebit.

$$\begin{array}{r} 43 \overline{) 89012} \\ \underline{43} \\ 460 \\ \underline{43} \\ 301 \\ \underline{261} \\ 401 \\ \underline{392} \\ 90 \\ \underline{86} \\ 40 \\ \underline{39} \\ 10 \\ \underline{9} \\ 1 \end{array}$$

Consequenter operaberis r aduertendo quotiens vltima diuisoris in sibi supraposita diuisiōis figura que est 9. et inuenies q̄ tollim bis continetur: pone igitur numerum vltimum scilicet 2. pro quotiente inter lineas ante. o. re cte supra diuisoris primam figuram et per vltimum numerum vltimum siue per illum quotientem diuisoris vltimum multiplicabis dicendo bis. 4. composunt. 3. quoniam a. 9. supraposito subtrahere et manentem vltimam desuper pone quantam totiens diuisoris prima in sibi supraposita aut suprapositis figuris reperitur ideo multiplicatur pariter per quotientem et proueniens numerum qui est. 6. a supraposito. 10. subtrahere residuum scilicet 4. supra o. pone 3. prout ante cancellatis. 1. et o. illo pacto curriem diuisorem antero: abis eodem prout prior loco cancellatis et dispositis hoc in modo operatione repies.

Deinde procede

$$\begin{array}{r} 43 \overline{) 89412} \\ \underline{43} \\ 460 \\ \underline{43} \\ 301 \\ \underline{261} \\ 401 \\ \underline{392} \\ 90 \\ \underline{86} \\ 40 \\ \underline{39} \\ 10 \\ \underline{9} \\ 1 \end{array}$$

ut prout operando sed quotiens vltima diuisoris in sibi supraposita figura tantum semel reperit prima x̄o diuisoris nulla vice in supraposita reperitur iterum diuisorem antero: abis eodem prout ante cancellato: et inter lineas par oleas ante. a. pones. o. et eo pacto dispositam figuram habebis.

Ad hoc procedes igitur

$$\begin{array}{r} 43 \overline{) 89412} \\ \underline{43} \\ 460 \\ \underline{43} \\ 301 \\ \underline{261} \\ 401 \\ \underline{392} \\ 90 \\ \underline{86} \\ 40 \\ \underline{39} \\ 10 \\ \underline{9} \\ 1 \end{array}$$

hoc pacto operando consequenter et videbis quotiens vltima diuisoris in sibi supraposita reperitur iterum figuris et inuenies

q̄ decies capies ergo pro quotiente. 9. et videbis vltimum totiens prima diuisoris in sibi supraposita elementis habebatur et inuenies ita esse ideo p̄ quotientem videlicet. 9. sc̄am diuisoris figuram multiplicata et prouenit numerus. 36. quem a supraposito numero scilicet. 4. 1. subtrahere residuum quod est. 3. supra. 1. ponendo prout autē. 4. et. 1. cancellatis simul multiplicabis pariter diuisoris secundam figuram per. 9. et proueniens numerus qui est. 27. a supraposito minore scilicet. 32. subtrahere: numerus qui superest videlicet 25. desuper ponatur: sic vt. 2. supra. 5. et. 5. supra. 2. ponatur prout tamen numero cancellato. Diuisore etiam cancellato idē diuisor antero: et: opatio sub tali dispositione manebit.

Ad tertium autē vide

$$\begin{array}{r} 43 \overline{) 89412} \\ \underline{43} \\ 460 \\ \underline{43} \\ 301 \\ \underline{261} \\ 401 \\ \underline{392} \\ 90 \\ \underline{86} \\ 40 \\ \underline{39} \\ 10 \\ \underline{9} \\ 1 \end{array}$$

bis quotiens vltima diuisoris in sibi suprapositis elementis reperitur et inuenies q̄ sexties. 4. est in. 25. sexties reperitur et si. 4. p. 6. multiplicaueris numerus. 24. prouenit quē si subtrahas a. 25. sola vitas maneret locanda supra. 5. sed quotiens prima diuisoris figura non toties inuenitur in sibi supraposito numero videlicet. 5. ideo pro numero quotiens non. 6. sed. 5. numerus capitur qui per vltimam vltimam est

Practice.

6. minor per illum igitur diuisoris vltima multiplicetur et prouenies numerus erit. 20. quem a sibi supraposito scilicet. 25. subtrahere: et residuum scilicet. 5. remanente cancellatur. 20. Diuisore diuisoris prima per quotientem multiplicetur: et proueniens numerum qui erit. 15. a sibi supraposito scilicet. 5. 5. subtrahere: residuum quod erit. 40. desuper scribatur prout cancel latis. 5. et. 5. figuris. hoc igitur expedito id residuum capio et sup diuisorem manentem scribo mediate virgula: et cōpletam sub tali forma operatione habebis.

$$\begin{array}{r} 40 \overline{) 89412} \\ \underline{40} \\ 490 \\ \underline{40} \\ 90 \\ \underline{80} \\ 10 \\ \underline{10} \\ 0 \end{array}$$

Meris manēs. Diuisor hās. Linee pallele. Diuisor curres.

$$\begin{array}{r} 40 \overline{) 89412} \\ \underline{40} \\ 490 \\ \underline{40} \\ 90 \\ \underline{80} \\ 10 \\ \underline{10} \\ 0 \end{array}$$

Ex his oibus que i hac specie

videi hanc specie quei hanc specie facile astrologus cognoscere. 600. minuta quot efficiant in celo gradus et multa alia q̄do quo sciendo est modicum aduertenti id quod precedenti capite in calce sc̄ti novalis habetur vbi dicitur q̄ omne signū in celo in. 30. vniuersis gradus et quilibet gradus in. 60. vniuersis minutis capere igitur pro diuidendo 600. minuta de quibus est questio q̄ gradus cōponunt et pro diuisore numerum. 60. accipies postq̄ quilibet gradus ex. 60. resultat minutis et diuidendo 600 per. 60. pro quotiente nūero habebis. 10. Decies igitur 600. minuta 10 gradus in celo efficere. q̄dari modo opandum est si ex calculatore queratur quot pedalaritates emanant ex 1000. q̄ntis pedalis postq̄ q̄libet pedale est quilibet quintis cōstat pro nūero diuidendo habendus est. 1000. nūerus et pro diuisore. 5. Est igitur diuides. 1000. per. 5. inuenies pro nūero quotiens. 200. qui 2 nūerus pedalaritatum q̄er. 1000. quibus pedalis cōstans q̄t p̄libet ops dicere si ex mercatore q̄rat quot vinas circos 1060 palmi circi efficiunt suppono et. 4. palmis vna cōstat vti in nostra castella per. 4. igitur numeri palmos debet diuidere et pro quotiente cōsurget numerus. 267. q̄ vniuersum est numerus. Est tamen cōsideranda q̄ aliter impensatur vltimum palmū in precedenti capite vbi dicitur q̄ est. 4. vniuersis latitudinaliter sumptis palmi cōponit. q̄dāmus igitur in proposito caput pro intercepta distātia inter extrema puncta extremorum digitorum

Documentū.

Correlatiū.

Tertio notandum

est itē specie p̄baltones quartum prima et nouenaria. Sc̄da de septenaria. Tertia x̄o p̄ multiplicatiōe by fieri. Ad primam igitur accedendo aduerte si vis cognoscere an bene opatus fueris i diuisiōe recta

Nota p̄ba.

III. 1. Juan Martinez SILICEO, *Liber arithmetice practice*, Paris, Thomas Kees pour Jean Petit, Jean Lambert et lui-même, 1513, in-fol., f. B₂ (Munich, Bayerische Staatsbibliothek: 2 Math.p. 3 h)

une sentence de Pline le Jeune, « qu'aucun livre n'est aussi inutile au point de n'avoir rien à offrir »²⁴.

Les libraires-imprimeurs spécialisés dans la production des livres mathématiques sont protégés de ces difficultés parce qu'ils possèdent déjà le matériel nécessaire à l'impression de ces textes, sont connus des publics de ces livres et entretiennent des relations étroites avec les auteurs susceptibles de réviser leurs publications. Mais pourquoi choisissent-ils de se spécialiser dans ce domaine ?

Les principaux libraires-imprimeurs de textes mathématiques à Paris s'inscrivent dans des réseaux familiaux eux-mêmes spécialisés dans ce type de publications, les titres à imprimer et le matériel nécessaire à leur impression se transmettant par les femmes. L'appartenance à un réseau permet au libraire-imprimeur de bénéficier d'un matériel spécialisé qu'il partage au besoin avec son entourage, tout en garantissant que la publication de ces textes reste entre les mains d'un nombre restreint de collègues qui ne se concurrencent pas. La plus grande part de la production mathématique parisienne est ainsi successivement prise en charge par deux réseaux : d'un côté, celui qui se construit autour de la personne de Guyonne Viart, incluant Wolfgang Hopyl, Jean Higman, Henri Estienne, Simon de Colines, Regnault Chaudière et Claude Chaudière²⁵ ; de l'autre, celui qui s'organise autour des sœurs Perette et Marie Aleaume, incluant Jean Loys, Guillaume Richard, Thomas Richard et Guillaume Cavellat²⁶.

Des libraires-imprimeurs qui ne publient pas de textes mathématiques peuvent toutefois s'intéresser à cette production pour des questions stratégiques. Par exemple, le développement du courant des *calculatores* à Paris dans les années 1508-1515 provoque une augmentation de la demande de livres mathématiques et donc l'ouverture d'un nouveau secteur de marché. Plusieurs libraires-imprimeurs commencent à publier des textes mathématiques pour répondre à cette demande (principalement rue Saint-Jacques devant le cloître Saint-Benoît), et Jean Petit devient l'un des professionnels les plus productifs sur le sujet. Toutefois, la plupart de ces libraires-imprimeurs abandonnent

²⁴ « Nullus usque tam inutilis liber est quin aliqua parte prosit », dans : THOMAS BRADWARDINE, *Geometria speculativa*, éd. Pedro Sánchez Ciruelo, Paris, Jean Marchant pour Jean Petit, 1511/2, in-fol., Bibliothèque Mazarine, 2° 4621-9, f. A₁r.

²⁵ Guyonne Viart épouse successivement Jean Higman (premier associé d'Hopyl), Henri Estienne (second associé d'Hopyl) et Simon de Colines (associé d'Estienne). La fille de Guyonne Viart et Jean Higman, Geneviève Higman, épouse Regnault Chaudière (associé de Colines), et ils ont pour fils Claude Chaudière. Cf. Philippe RENOARD, *Imprimeurs parisiens*, Paris, M. J. Minard, 1965, p. 77-78, 88-89, 140-141, 204, 206-207.

²⁶ Ces derniers sont liés aux sœurs Perette et Marie Aleaume, qui épousent respectivement Jean Loys et Guillaume Richard, puis en secondes noces Thomas Richard et Guillaume Cavellat. Cf. Philippe RENOARD, *Imprimeurs parisiens... op. cit.*, p. 70, 286, 370.

la production des textes mathématiques après le départ des *calculatores*, ou publient seulement des ouvrages mathématiques adressés à un plus large public.

Les livres mathématiques peuvent enfin représenter pour les libraires-imprimeurs un moyen de mettre en avant les qualités techniques et esthétiques de leurs publications. Plusieurs ont ainsi commencé leur carrière en imprimant un texte mathématique ou se sont fait connaître par la publication de ces livres. Thomas Kees, par exemple, qui possède une importante série de bois astronomiques et astrologiques, est souvent sollicité par les libraires parisiens pour l'impression des textes sur le sujet : ces livres sont aussi parmi les seuls qu'il commercialise à son nom, en apposant sur la page de titre un bois historié à défaut de posséder une marque propre. Les libraires-imprimeurs qui publient des textes mathématiques pour montrer les qualités de leurs travaux sont souvent également les plus inventifs, et ceux qui marquent le plus l'histoire de cette production²⁷.

LES LIVRES MATHÉMATIQUES ET LEURS PUBLICS

La production des textes est largement influencée par les publics auxquels ils sont destinés. Les lecteurs (tels que les libraires-imprimeurs se les représentent) déterminent les ouvrages qui sont mis sur le marché et la manière dont ils sont imprimés. Toutefois, nous ne pouvons pas toujours approcher directement ces publics, parce qu'ils ne sont souvent pas désignés de manière explicite dans l'ouvrage : pour les étudier, nous devons donc nous intéresser à la manière dont les livres se présentent et aux exemplaires ayant appartenu à ces lecteurs.

Des lieux de publication spécifiques en fonction des publics

Les livres sont souvent publiés à proximité de leurs publics. De ce fait, les livres mathématiques scolaires et savants sont essentiellement imprimés dans le Quartier Latin (le quartier universitaire), alors que les livres destinés à un plus large public sont principalement imprimés dans l'Île de la Cité (au cœur de Paris).

Dans le premier quart du *xvi*^e siècle, les livres mathématiques scolaires et savants sont surtout publiés dans un quadrilatère du Quartier Latin comprenant la première moitié de la rue Saint-Jacques, la rue Saint-Jean-de-Latran, la rue Saint-Jean-de-Beauvais et le Clos-Bruneau. Les imprimeurs, quant à eux, se trouvent aussi dans le Quartier Latin, mais dans des espaces plus périphériques :

²⁷ Nous pouvons aussi penser à Erhard Ratdolt. Cf. Gilbert R. REDGRAVE, *Erhard Ratdolt and His Work at Venice: A Paper Read Before the Bibliographical Society (November 20, 1893)*, Londres, Chiswick Press, 1894.

au Petit-Pont, place Maubert, rue Clopin, rue Judas, rue des Carmes (devant le collège des Lombards) et au mont Saint-Hilaire. Dans le deuxième quart du xvi^e siècle, la rue Saint-Jean-de-Beauvais devient le principal pôle de commercialisation des livres mathématiques, avec la rue des Carmes et le mont Saint-Hilaire.

Les trois arithmétiques marchandes sont quant à elles publiées dans l'Île de la Cité: deux sont imprimées rue Neuve-Notre-Dame et l'autre rue de la Juiverie²⁸, deux rues très proches qui se rencontrent sur le Marché-Palu. Un seul libraire situé dans l'Île de la Cité publie un livre mathématique savant, Galliot Du Pré, mais ce dernier travaille alors avec Jean Petit, installé rue Saint-Jacques²⁹.

Les éditions du *Computus manualis* et du *Cœur de philosophie* sont imprimées aussi bien dans le Quartier Latin que dans l'Île de la Cité, parfois dans le cadre d'une collaboration entre des libraires-imprimeurs situés dans les deux quartiers: cette répartition montre que ces ouvrages s'adressent à un lectorat qui n'est pas précisément défini. Les libraires-imprimeurs qui assurent l'édition de ces textes publient parfois des livres mathématiques scolaires et savants, surtout pendant la période des *calculatores*. En revanche, ces textes ne sont pas pris en charge par les professionnels spécialisés, appartenant à un réseau et connus pour la publication de textes mathématiques avancés.

Les choix de mise en page, le reflet d'un public

Lorsqu'un libraire-imprimeur publie un texte, il peut suivre un modèle déjà existant ou bien l'imprimer en s'appuyant sur son propre modèle de mise en page – dans certains cas, un auteur peut aussi fournir un manuscrit déjà mis en page. Les choix formels des publications (format, caractères typographiques, illustrations, etc.) ne sont pas laissés au hasard mais pensés en fonction des attentes du public.

Un libraire-imprimeur peut parfois introduire une nouveauté, mais il n'a pas de garantie quant au succès de celle-ci. Par exemple, en 1489, Wolfgang Hopyl publie l'édition *princeps* parisienne du *De sphaera* de Jean de Sacrobosco en caractères romains³⁰, suivant peut-être en cela le modèle vénitien d'Erhard Ratdolt, dont il utilise la deuxième édition³¹. Toutefois, les caractères romains ne sont régulièrement utilisés dans les éditions du *De sphaera* qu'à partir

²⁸ *Art et science d'arithmétique... op. cit.*, [1512-1517]; *Arithmétique corrigée... op. cit.*; *Art et science d'arithmétique... op. cit.*, [1547].

²⁹ Johann STÖFFLER, *Ephemeridum (1532-1555)*, Paris, Jean Petit et Galliot du Pré, 1533, in-4.

³⁰ JEAN DE SACROBOSCO, *De sphaera... op. cit.*, 1489.

³¹ *Id.*, *De sphaera*, Venise, Erhard Ratdolt, 1485, in-4. Ratdolt donne une première édition de ce traité en 1482, mais Hopyl s'appuie sur la deuxième édition.

des années 1520. Entre-temps, les libraires-imprimeurs qui reprennent le modèle d'Hopyl utilisent des caractères gothiques, et Hopyl lui-même utilise les gothiques pour ce texte à partir des années 1490.

Le libraire-imprimeur qui souhaite avant tout commercialiser des livres doit donc s'en tenir aux valeurs sûres. Dans les années 1503-1515, la production mathématique parisienne se répartit en deux ensembles immédiatement repérables : les livres destinés aux enseignements traditionnels et classiques des mathématiques suivent un modèle plus italien et humaniste (même si des particularités parisiennes subsistent), alors que ceux destinés aux enseignements des *calculatores* suivent un modèle plus ibérique et médiéval, souvent avec une disposition du texte en deux colonnes et une page de titre en rouge et noir.

Les livres qui échappent aux conventions doivent aussi retenir notre attention parce que ces choix sont généralement réfléchis. Par exemple, en 1514, Juan Martinez Siliceo, initialement rattaché au courant des *calculatores*, publie une arithmétique théorique et pratique qui se rapproche par sa forme des publications d'Henri Estienne³². Ce choix est probablement celui de l'auteur qui fait l'éloge dans son introduction des travaux de Lefèvre d'Étaples et Josse Clichtove. En outre, nous savons que Siliceo était très présent dans les ateliers typographiques parisiens, puisqu'il fit graver les premiers caractères mathématiques spéciaux connus à Paris et une marque d'auteur à ses initiales³³. Sur le long terme, l'arithmétique de 1514 est le seul ouvrage issu du courant des *calculatores* qui continue à être publié à Paris après la dissolution des deux courants.

Les recueils comme un moyen d'accès aux programmes d'enseignement

Les recueils contemporains des éditions nous permettent dans certains cas de comprendre comment l'enseignement des mathématiques s'organisait à Paris. Par exemple, dans les années 1480-1494, les textes mathématiques compris dans des recueils scolaires sont presque toujours placés en dernière position³⁴ : dans la continuité des enseignements médiévaux, les mathématiques apparaissent comme des disciplines complémentaires au cursus commun³⁵.

³² Juan Martinez SILICEO, *Arithmetica in theoricen et praxim*, Paris, Thomas Kees pour Hémon Le Fèvre, 1514, in-4.

³³ Philippe RENOARD, *Les marques typographiques parisiennes des XV^e et XVI^e siècles*, Paris, Honoré Champion, 1928, n° 601. Les initiales de l'auteur sont ensuite remplacées par d'autres motifs.

³⁴ Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 4 BL 5180 ; Bibliothèque Mazarine, Inc 412 ; Bibliothèque Sainte-Geneviève, OEXV 810 (3) RES ; Troyes, Bibliothèque municipale, Inc 294/300.

³⁵ Guy BEAUJOUAN, « Le quadrivium et la Faculté des arts », *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, dir. Olga Weijers et Louis Holtz, Turnhout, Brepols, 1997, p. 185-194.

L'édition commentée par Jacques Lefèvre d'Étaples du *De sphaera* de Sacrobosco, publiée par Wolfgang Hopyl en février 1495 (n.st.), annonce un enseignement des mathématiques plus approfondi à Paris³⁶. Toutefois, dans un premier temps, cet enseignement reste encore en marge de celui des autres disciplines. En effet, presque tous les exemplaires connus de cette édition sont reliés à la suite d'un autre ouvrage, le *Textus abbreviatus* de Thomas Bricot sur la *Physique* et la *Métaphysique* d'Aristote, publié par Hopyl en novembre 1494³⁷. Les deux livres sont donc probablement enseignés ensemble, suivant les indications des statuts universitaires de 1452 : aucun étudiant ne sera admis en licence sans avoir étudié la *Métaphysique* « et quelques livres mathématiques »³⁸.

Les mathématiques commencent à devenir un enseignement à part entière à partir de 1496 avec la publication d'un recueil éditorial de Lefèvre contenant quatre textes sur l'arithmétique et la musique. Ils sont précédés de préfaces qui se répondent et qui suggèrent l'existence d'un enseignement des mathématiques s'étendant sur la durée, avec des renvois vers les textes vus « en ces jours » ou « ces derniers jours »³⁹. En 1500, le *De sphaera* édité par Lefèvre est lui aussi associé à d'autres textes sur la géométrie et les instruments astronomiques : dès lors, toutes les disciplines du *quadrivium* sont représentées dans le programme⁴⁰. En 1503, Lefèvre et ses disciples publient un manuel quadrivial plus avancé, essentiellement constitué de textes modernes sur l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie⁴¹. L'enseignement de ces textes demeure toutefois dépendant de la présence des auteurs dans le collège : après leur départ, seule la partie arithmétique est rééditée⁴².

L'émergence d'un public : les lecteurs de textes mathématiques en français

Les textes mathématiques savants en français sont presque inexistants à Paris avant les années 1540. Premièrement, parce que les auteurs sont réticents à l'idée de publier des textes mathématiques dans une langue qui n'est pas aussi

³⁶ JEAN DE SACROBOSCO, *De sphaera... op. cit.*, 1495.

³⁷ THOMAS BRICOT, *Textus abbreviatus in cursum totius physices et metaphysicorum Aristotelis*, Paris, Jean Higman et Wolfgang Hopyl, 1494, in-fol. ; JEAN DE SACROBOSCO, *De sphaera*, Paris, Wolfgang Hopyl, 1495, in-fol. Paris, BnF, RES M 55, RES M 58 ; Bibliothèque Mazarine, Inc 750 ; Bibliothèque interuniversitaire de médecine et santé, 1398 ; Albi, Bibliothèque municipale, Inc 150 ; Clermont-Ferrand, Bibliothèque municipale et interuniversitaire, I 222.

³⁸ *Chartularium Universitatis Parisiensis*, T.4., éd. Henri Denifle et Émile Chatelain, Paris, Delalain, 1889, p. 729.

³⁹ JORDAN DE NEMORE, *Elementa arithmetica*, Paris, Jean Higman et Wolfgang Hopyl, Paris, 1495, in-fol.

⁴⁰ JEAN DE SACROBOSCO, *De sphaera*, éd. Jacques Lefèvre d'Étaples, Paris, Wolfgang Hopyl, 1500, in-fol.

⁴¹ JACQUES LEFÈVRE D'ÉTAPLES, *Epitome in libros arithmeticos Severini Boetii*, comment. Josse Clichtove, Paris, Wolfgang Hopyl et Henri Estienne, 1503, in-fol.

⁴² *Id.*, Paris, Henri Estienne, 1511, in-fol. ; *Id.*, Paris, Simon de Colines, 1522, in-fol.

technique et réglementée que le latin⁴³. Ensuite, parce que le public parisien ne semble lui-même pas manifester un intérêt particulier pour ces textes : le *Cœur de philosophie* – avant tout apprécié pour ses illustrations historiées – est le seul texte mathématique en français à être régulièrement réédité à Paris.

Seuls deux auteurs proposent avant les années 1540 des textes mathématiques avancés en français : Charles de Bovelles et Oronce Fine. Le premier publie la *Géométrie française* en 1511, et le second publie la *Théorie des ciels* en 1528⁴⁴. Tous deux prennent toutefois des précautions. En particulier, Bovelles fait précéder son texte d'une préface en latin, et publie l'ensemble chez Henri Estienne, connu avant tout pour ses publications savantes. Fine, quant à lui, soumet la publication de son texte à Jean Pierre de Tours et Simon du Bois, connus pour leurs impressions en français. Ces derniers utilisent même pour ce livre des caractères bâtarde, propres à l'édition vernaculaire. En revanche, Fine ne signe pas l'ouvrage de son nom, et n'est reconnaissable que par sa devise.

Dans les années 1540, le rapprochement des mathématiques savantes et utiles rend les auteurs plus ouverts à la publication des ouvrages destinés à un plus large public. De plus, la plupart des lettrés parisiens ont bénéficié du développement de l'enseignement des mathématiques à Paris, et peuvent donc s'intéresser à des textes plus avancés. En 1542, la *Géométrie française* est rééditée par Bovelles et Fine, et la production des textes mathématiques en français est relancée : en 1550, ces ouvrages sont déjà nombreux à Paris⁴⁵. Dans le même temps, les éditions du *Cœur de philosophie* ne sont plus imprimées à partir des années 1540. L'émergence d'un lectorat pour les textes mathématiques avancés en français semble donc résulter avant tout du déplacement de l'intérêt d'un public déjà existant : au milieu du xvi^e siècle, le contexte de publication des textes mathématiques à Paris est profondément reconfiguré.

⁴³ Paul Oscar KRISTELLER et Edward P. MAHONEY, « The scholar and his public in the late Middle Ages and the Renaissance », dans *Medieval Aspects of Renaissance Learning: three essays*, [rééd.] New York, Columbia University, 1992, p. 1-25.

⁴⁴ Charles de BOVELLES, *Géométrie française*, Paris, Henri Estienne, 1511, in-4 ; Oronce FINE, *La théorie des ciels*, Paris, Simon du Bois et Jean Pierre de Tours, 1528, in-fol.

⁴⁵ Charles de BOVELLES, *Géométrie française*, Paris, Simon de Colines, 1542, in-4 ; *Id.*, Paris, Regnault et Claude Chaudière, 1547, in-4 ; Dominique JACQUINOT, *L'usage de l'astrolabe*, Paris, Jean Barbé, Jacques Gazeau, Vincent Sertenas, 1545, in-4 ; JEAN DE SACROBOSCO, *La sphère*, trad. Martin Perer, Paris, Jean Loys, 1546, in-8 ; Alessandro PICCOLOMINI, *La sphère du monde*, trad. Jacques Goupyl, Paris, Guillaume Cavellat, 1550, in-4.

Le Mercure françois au miroir de l'histoire du livre

Le *Mercure françois* est un ouvrage bien connu des historiens¹. Il s'agit d'une collection de vingt-cinq volumes imprimés périodiquement à Paris entre 1611 et 1648 et relatant les événements politiques des années 1605 à 1644. Chaque volume compte un millier de pages en moyenne et se présente sous la forme d'une compilation de textes qui ont, pour la plupart, déjà été imprimés et publiés dans le royaume de France ou sur le territoire de l'Europe chrétienne. L'existence de plusieurs éditions des différents volumes de la collection, ainsi que de contrefaçons, indique un certain succès commercial même si, pour l'heure, les sources restent lacunaires sur ce point. Son caractère massif explique que le *Mercure françois* ait été utilisé comme source pour de nombreuses recherches portant sur différents objets². La périodicité de sa publication, quant à elle, est l'un des arguments utilisés par certains chercheurs pour voir dans le *Mercure françois* le titre annonciateur de l'invention de la presse d'actualité politique dans le royaume de France³. Sans minimiser le rôle qu'il a pu jouer dans la structuration de la presse moderne, certaines des caractéristiques de l'ouvrage semblent au contraire l'en éloigner, comme on le verra ; le titre se revendique d'ailleurs de l'écriture d'une histoire du temps présent⁴. Le *Mercure françois* fait en réalité figure d'objet hybride, aux confins de l'écriture d'un passé récent

* Virginie Cerdeira, AMU, CNRS, TELEMMe, Aix-en-Provence, France. Docteure en histoire moderne, membre associée de l'UMR TELEMMe.

¹ Le *Mercure françois* est conservé dans de nombreuses bibliothèques municipales classées. Cécile Soudan, du Groupe de recherches interdisciplinaires en histoire du littéraire (GRIHL) de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), a numérisé les vingt-quatre premiers volumes de la collection conservés à l'École nationale des ponts et chaussées : <http://mercurefrancois.ehess.fr/> [page consultée le 13 janvier 2018].

² Pour exemple, citons, entre autres, les travaux de Christian Jouhaud à propos de la Journée des Dupes. Ch. JOUHAUD, *Richelieu et l'écriture du pouvoir. Autour de la Journée des Dupes*, Paris, Gallimard, 2015. À propos des procès politiques du cardinal de Richelieu, Hélène Fernandez-Lacôte s'appuie également sur le *Mercure françois*. H. FERNANDEZ-LACÔTE, *Les procès du cardinal de Richelieu. Droit, grâce et politique sous Louis le Juste*, Seyssel, Champ Vallon, 2010.

³ Les exemples de sommes et de manuels consacrés à l'histoire des médias et de la presse qui qualifient le *Mercure françois*, soit de premier périodique français, soit d'ancêtre de la presse périodique d'actualité politique, sont nombreux : *Histoire générale de la presse française*, dir. Claude Bellanger et al., tome I, *Des origines à 1814*, Paris, PUF, 1969, p. 78-80 ; Pierre ALBERT, *La presse française*, Paris, PUF, 2013 [1970], p. 8.

⁴ Jean RICHER, « Préface au lecteur », dans *Mercure françois ou Suite de l'Histoire de la paix*, volume I, Paris, Jean Richer, 1611, f. [3] r°.

et de celle de l'actualité. Afin de mieux comprendre la collection, ses usages mais aussi sa place dans l'histoire du livre dans la première moitié du XVII^e siècle en France, nous en avons conduit une analyse rapprochée en lui consacrant une monographie⁵. Le *Mercure françois* s'apparente à un objet total, dont l'étude suppose de convoquer toutes les approches et tous les types de sources habituellement utilisés en histoire du livre à la suite des travaux d'Henri-Jean Martin⁶. C'est en les mobilisant dans le cadre d'une étude en profondeur que l'on évite d'écraser l'originalité de l'œuvre. Parce qu'elle permet de contourner les risques de catégorisations faciles et téléologiques par un retour à la complexité du processus de publication⁷, l'étude de cas est apparue comme l'unique manière de saisir les spécificités de l'objet tout en ouvrant le dialogue avec d'autres historiographies. La démarche a également permis de poser la question des pouvoirs de l'écrit par l'étude de la relation du *Mercure françois* au pouvoir monarchique entre 1611 et 1648. Enfin, elle offre la possibilité d'éclairer l'histoire de cet objet par la prise en compte des acteurs à l'origine de cette publication, les frères Jean et Étienne Richer, marchands libraires en l'université de Paris. C'est à la faveur d'un jeu sur les échelles d'analyse que nous avons conduit ce travail, en combinant un examen global de la collection à l'étude d'une série d'épisodes particuliers choisis pour leurs enjeux politiques au moment de leur publication dans les pages du *Mercure françois*.

LE MERCURE FRANÇOIS COMME RECUEIL CONTINU D'HISTOIRE POLITIQUE DU TEMPS PRÉSENT

Conduire une analyse de l'intégralité de la collection du *Mercure françois* permet d'en dégager les spécificités afin de lui donner une définition la plus précise possible. Les approches du livre à la fois comme objet matériel et comme marchandise se sont révélées utiles à cet égard. En effet, l'étude du contenu du recueil s'est doublée de celle de sa matérialité, au moyen de l'analyse des pratiques typographiques mises en œuvre, du péri-texte et des outils de repérage élaborés à l'intention du lecteur, y compris de la toponymie ou

⁵ Signalons à cet égard le travail d'Anne-Laure Leroux qui envisage également le *Mercure françois* comme un objet autonome d'histoire dans le cadre de la réalisation d'un mémoire de master II publié en 2013. A.-L. LEROUX, *La naissance de la presse au XVII^e siècle. Le Mercure françois*, Paris, L'Harmattan, 2013.

⁶ Ainsi la bibliographie matérielle, l'étude littéraire, l'histoire sociale du monde du livre ou encore la notion de « mise en texte » ont été mobilisées dans cette étude du *Mercure françois*. En ce qui concerne les sources, le texte du *Mercure françois* a constitué la principale d'entre elles, mais des sources judiciaires ou encore notariées ont également été exploitées.

⁷ Nous entendons ici la publication au sens large du terme, à savoir le fait de « rendre public ». À ce propos, voir l'ouvrage collectif du Groupe de recherches interdisciplinaire en histoire du littéraire (le GRIHL) consacré à la publication : *De la publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002.

encore de la pagination des différents volumes. Les questions de la reliure, du format des différents volumes, de leur prix, de la périodicité de la publication ou des modalités de la diffusion marchande de la compilation interviennent également dans son appréhension globale⁸. C'est pourquoi le dépouillement de l'intégralité des outils de lecture permettant un cheminement plus facile ou plus ciblé dans le *Mercure françois* a constitué un premier travail. Ainsi, la totalité des tables des matières (qui représente un millier de pages en tout), la totalité des tables des matières alphabétiques (qui apparaissent à partir du volume XXI de la collection) et enfin toutes les notes marginales de la collection, bien souvent reprises par les tables des matières, furent d'abord analysées. À cette approche initiale s'est ajouté le dépouillement complet de dix-sept des vingt-cinq volumes du *Mercure françois*, ainsi que l'étude partielle de quatre autres volumes⁹. Cette autre partie du travail a permis d'articuler, à une première échelle d'analyse globale de la collection, l'étude de moments précis conduite à plus grande échelle. Le traitement de plusieurs événements particulièrement sensibles ou significatifs au moment de la publication du recueil, comme la mort du roi Henri IV en 1610, l'assassinat du maréchal d'Ancre en 1617 ou encore la Journée des Dupes en 1630, a ainsi été interrogé¹⁰.

Le travail monographique nous a permis d'apporter des éléments de réponse à la question de l'appartenance du *Mercure françois*, sinon à un genre littéraire précis, du moins à un domaine d'écriture. Le caractère hybride de l'ouvrage suggère, en effet, de formuler cette interrogation. Cette question se pose d'abord du point de vue de la matérialité de l'ouvrage. Les principales caractéristiques matérielles du *Mercure françois* se sont finalement révélées assez éloignées de celles des premiers périodiques de presse d'actualité politique, tels qu'ils apparaissent dans le royaume de France à partir de la publication de la *Gazette* de Théophraste Renaudot en 1631¹¹. Cette dernière paraît

⁸ À propos de la périodicité comme élément matériel voir par exemple *Matière et esprit du journal du Mercure galant à Twitter*, dir. Alexis Lévrier et Adeline Wrona, Paris, PUPS, 2013.

⁹ Nous avons travaillé sur l'intégralité des volumes I à XII du *Mercure françois* ainsi que sur les volumes XIV, XV, XVI, XVII et XXV et sur des extraits des volumes XIII, XIX, XX et XXIV.

¹⁰ Voir par exemple Virginie CERDEIRA, « Exorciser les guerres civiles en publiant l'*Histoire de la paix*. La mort d'Henri IV et le *Mercure françois* », *Cahiers Mémoire et Politique*, n° 2, 2014, p. 51-66, <https://popups.uliege.be/2295-0311/index.php?id=104&file=1>, [page consultée le 13 janvier 2019] ou encore EAD., « Publier l'autorité du monarque après le coup de Majesté. Le *Mercure françois* et l'assassinat de Concino Concini », journée d'études *La construction de l'autorité aux époques médiévale et moderne*, MMSH, Aix-en-Provence, 7 novembre 2014, http://telemme.mmsh.univaix.fr/edition/108547/Publier_l_autorite_du_monarque_apres_le_coup_de_majeste_Le_Mercure_francois_et_l_assassinat_de_Concino_Concini, [page consultée le 13 janvier 2019].

¹¹ À propos de la *Gazette* de Renaudot voir notamment Gilles FEYEL, *L'Annonce et la nouvelle : la presse d'information en France sous l'Ancien Régime (1630-1788)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000 ; Stéphane HAFFEMAYER, *L'information dans la France du XVII^e siècle. La Gazette de Renaudot de 1647 à 1663*, Paris, Honoré Champion, 2002.

de manière hebdomadaire dès sa fondation. La périodicité de la publication est justement l'un des principaux éléments matériels qui distingue le *Mercure françois* de la presse et de l'écriture de l'actualité. Le délai nécessaire à une publication d'un volume du *Mercure* est bien trop long pour considérer que le titre appartient tout à fait à la presse périodique d'actualité politique. Il existe ainsi un décalage temporel d'au moins quelques mois entre le déroulement des événements relatés par le *Mercure françois* et leur publication dans ses pages. En effet, la publication du *Mercure* est annuelle lorsqu'elle atteint son rythme le plus régulier entre 1621 et 1637 (c'est-à-dire entre le sixième et le vingtième volume de la collection). De la même manière, la densité et le format des différents volumes rend difficile la comparaison du *Mercure françois* à un organe de presse. Chaque volume du *Mercure* est un in-octavo de 1 041 pages en moyenne. La *Gazette* de Renaudot ne présente que quatre pages. En tentant de classer le *Mercure françois* dans la catégorie d'un genre littéraire, ses principales caractéristiques matérielles nous ont d'abord conduite à voir dans ses différents volumes des livres constitutifs d'une même collection, voire un livre continu publié en différents tomes, plutôt qu'un organe de presse ou un journal.

Afin d'affiner la définition du *Mercure françois* d'un point de vue matériel, nous nous sommes interrogée sur son prix. En dépit du fait qu'il n'a malheureusement pas été possible de déterminer de manière certaine le prix de ses différents volumes, les quelques éléments récoltés éclairent dans une certaine mesure la sociologie de son lectorat et ses pratiques de lecture¹². En effet, le prix d'un exemplaire du *Mercure françois* varie en fonction de la période à laquelle le recueil est vendu. Les travaux conjoints d'Henri-Jean Martin et de Micheline Lecocq sur les registres du libraire Nicolas à Grenoble nous aident à connaître la sociologie des quelques lecteurs grenoblois du *Mercure françois* dans la capitale dauphinoise dans la seconde moitié du XVII^e siècle¹³. Il s'agit d'un lectorat issu de la robe, ce qui est peu surprenant dans le contexte d'une ville parlementaire. Les quelques indications du prix figurant dans les registres du libraire Nicolas semblent révéler un coût relativement élevé, même si les éléments de comparaison sur ce point restent parcellaires. Les archives du libraire nous apprennent ainsi qu'en 1648, il vend le volume XXV du *Mercure françois*, publié la même année, au prix de 4 livres tournois l'exemplaire. Pour un exemplaire du volume XXI (publié en 1638), un lecteur débourse dans la boutique grenobloise – sans doute en 1647 – 2 livres tournois et 8 sols. La différence de prix pratiquée par le libraire entre les années 1637 et 1648 entre

¹² À ce propos voir notamment les travaux de Roger Chartier dont, par exemple, R. CHARTIER, Guglielmo CAVALLO, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1997. *Pratiques de la lecture*, dir. R. Chartier, Paris, Payot, 2003.

¹³ Henri-Jean MARTIN, Micheline LECOCQ, *Livres et lecteurs à Grenoble. Les registres du libraire Nicolas (1645-1668)*, Genève, Droz, 1977, 2 vol.

les vingt-et-unième et vingt-cinquième volumes du *Mercure françois* semble montrer que les exemplaires récents sont alors les plus recherchés, puisqu'ils sont les plus chers. Ce constat implique l'idée de la préférence accordée à une lecture proche de l'actualité au détriment d'une lecture plus historique¹⁴. C'est en tout cas très probablement l'avis du libraire Nicolas et peut-être de certains de ses clients. La valeur moindre accordée par le libraire aux exemplaires du *Mercure* les plus anciens s'explique peut-être également par la mise en place d'un marché de l'occasion ou par la pratique de la contrefaçon par certains imprimeurs. Pour autant, les registres de Nicolas confirment que les professionnels continuent à vendre d'anciens exemplaires du *Mercure*, ce qui s'explique peut-être par le besoin ressenti par certains lecteurs de compléter une collection lacunaire. Le libraire vend ces exemplaires un peu moins cher que les tout derniers exemplaires du *Mercure* (3 livres tournois pour des exemplaires des volumes III et IV en 1651, dont les premières éditions paraissent respectivement en 1616 et 1617 et concernent les événements des années 1612 à 1617). Cette variation du prix des différents volumes autorise, en tout cas, à ouvrir quelques pistes de réflexion autour de l'histoire de la lecture de l'ouvrage. Quelles étaient les différentes manières d'aborder la compilation pour les lecteurs ? Ces façons que les lecteurs avaient de s'approprier le *Mercure françois* sont susceptibles de le rapprocher soit du domaine de l'écriture du passé soit de celui de l'actualité. Elles peuvent également permettre de considérer que l'ouvrage demeure un point de rencontre entre ces deux modalités de la mise en ordre du temps par l'écriture.

À côté des prix pratiqués par les libraires et imprimeurs, les dispositifs éditoriaux du *Mercure françois* et la mise en place d'une logique de la collection par la périodicité de la publication proposent aussi au lecteur plusieurs types de lectures. Marion Brétéché identifie ainsi quatre types possibles de lecture induits par les dispositifs éditoriaux des « mercures historiques et politiques », ces périodiques mensuels publiés sur le territoire des Provinces-Unies en langue française à la fin du XVII^e siècle et au cours du premier tiers du XVIII^e siècle. Les lectures qu'elle identifie sont respectivement qualifiées de « sur le vif », « rétrospective », « ciblée » et « historicisée ». Elle explique que si ces mensuels sont originellement conçus pour écrire l'actualité, ils sont également dotés de nombreux outils comme la pagination continue, les notes marginales, la présence d'un index ou encore la division du propos par articles rendant possible une lecture à distance des événements ou encore une lecture discontinue de ces derniers. Les dispositifs mis en place à cette fin conduisent l'auteure à souligner « l'ambiguïté » du genre, qualifié par ses représentants eux-mêmes

¹⁴ Il faut toutefois nuancer cette remarque puisque le contenu du volume XXV, publié en 1648, concerne les événements des années 1643-1644.

d'«historique»¹⁵. La plupart des dispositifs dont il est question ici sont également présents dans la collection du *Mercuré françois*. Son antériorité sur les «mercures historiques et politiques» conduit même à émettre l'hypothèse selon laquelle leurs mises en texte et en collection ont pu s'inspirer de celles du *Mercuré françois*. De fait, le recueil permet une lecture relativement proche voire inédite des événements lorsqu'il s'agit de faits relatifs à des espaces lointains, tout en prévoyant clairement un usage des nouvelles compilées beaucoup plus éloigné dans le temps. L'étude du péri-texte du *Mercuré françois* abonde dans le sens d'un recueil conçu comme appartenant au domaine de l'écriture du passé. Ainsi, la déclinaison du titre des différents volumes, les quelques préfaces au lecteur publiées dans huit des vingt-cinq volumes de la collection ou encore les extraits des privilèges royaux d'impression publiés au début des ouvrages identifient clairement le *Mercuré françois* à un représentant de l'écriture historique¹⁶. Le premier volume de la compilation s'intitule ainsi *Le Mercuré françois ou Suite de l'Histoire de la paix*. Le deuxième, publié en 1613, porte le titre de *Le Mercuré françois, ou, Suite de l'auguste régence de la royne Marie de Médicis sous son fils, Louis XIII, le Très Chrestien Roy de France et de Navarre*. Enfin, le *Mercuré françois* porte durablement le titre de *Mercuré françois ou Suite de l'Histoire de nostre temps sous le règne du Très Chrestien Roy de France et de Navarre* à partir du volume V publié en 1619. Par son titre, la compilation affirme donc écrire une histoire du temps présent. Le contenu de certaines préfaces au lecteur confirme très explicitement cette affirmation, comme on le voit dans la «Préface au lecteur» signée par l'imprimeur-libraire Jean Richer dans le premier volume de la compilation :

Je ne te donne point un Panegyre éloquent au lieu d'une Histoire, ny de grands discours philosophiques enrichis aux bordages de tout ce que les auteurs Grecs et Latins ont escrit de plus beau, ains seulement une simple narration de ce qui est advenu aux six dernières années. [...]

Les travaux statistiques conduits par Henri-Jean Martin sur les inventaires des bibliothèques privées du XVII^e siècle permettent d'étayer cette thèse, dans le sens où ils montrent le goût pour la lecture d'ouvrages historiques, notamment ceux qui concernent l'histoire de France très récente, celles des guerres de Religion et du règne de Louis XIII – donc, l'histoire du temps présent. L'auteur note également qu'au cours de la première moitié du XVII^e siècle, c'est particulièrement à l'histoire de France et à une histoire récente du royaume que s'intéressent auteurs et lecteurs¹⁷. Le *Mercuré françois* fait simplement partie de ces titres.

¹⁵ M. BRÉTÉCHÉ, «Entre actualité et histoire: le pari des mercures historiques et politiques (1686-1730)», *Matière et esprit du journal...*, *op. cit.* [note 8] p. 55-57.

¹⁶ Les volumes I, II, IV, VIII, X, XVI, XXII et XXV sont préfacés par les imprimeurs-libraires.

¹⁷ «[...] Les études historiques [...] connaissent un formidable essor. Le public semble se passionner pour les livres d'histoire, qui du monumental in-folio au mince in-octavo, de la publication savante au manuel scolaire, sont particulièrement nombreux à sortir des presses des grands

Parmi d'autres, tous ces éléments nous ont aidée à proposer un déplacement du regard porté sur l'ouvrage en considérant toute la collection du *Mercure françois* comme une série de livres continus d'histoire politique du temps présent et non comme un média de presse, ou de manière plus nuancée comme un média annonciateur de la presse périodique d'analyse politique. L'objet du *Mercure françois* pose aussi la question de son rapport au pouvoir politique, comme l'indique également Henri-Jean Martin à propos des ouvrages d'histoire du temps présent en général¹⁸. Ces ouvrages sont, en effet, bien souvent ouvertement favorables à la politique de la monarchie, au point qu'il est possible de soupçonner leurs auteurs de collusion avec un pouvoir politique enclin à contrôler ou à tenter de contrôler les publications qui sortent des presses de ses imprimeurs.

LE MERCURE FRANÇOIS ET LE POUVOIR ROYAL

La manipulation du *Mercure françois* par le pouvoir monarchique constitue l'autre aspect de la réputation du recueil. Depuis la fin du XIX^e siècle et le travail du père Louis Dedouvres, la vulgate historiographique considère le *Mercure françois* comme un organe officiel de la communication monarchique¹⁹. Le recueil serait tombé dans l'escarcelle du père Joseph, l'éminence grise du cardinal de Richelieu, à partir de 1624 et du retour du cardinal au Conseil du roi. Le *Mercure françois* serait donc venu s'ajouter à la multitude de supports et de médias utilisés par Richelieu et son cabinet d'écrivains afin de construire et diffuser une propagande favorable à la politique du principal ministre de Louis XIII²⁰. Parmi ces écrits, il faut mentionner l'existence d'un grand nombre de libelles et pamphlets mais aussi, à partir de 1631, de la *Gazette* de Théophraste Renaudot pour laquelle Louis XIII et le cardinal de Richelieu auraient directement écrit des articles²¹. Loin d'être vérifiée, l'hypothèse d'un contrôle direct du *Mercure françois* par le père Joseph présente toutefois l'avantage de poser la question fondamentale du rapport du pouvoir politique au *Mercure françois* et donc de ses usages de l'imprimé²². Elle questionne aussi l'appréhension par le gouvernement monarchique des pouvoirs de l'écrit.

éditeurs parisiens», H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, Genève, Droz, 1969, t. I, p. 197.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Louis DEDOUVRES, *Le Père Joseph polémiste: ses premiers écrits (1623-1626)*, Paris, A. Picard, 1895.

²⁰ À propos des nombreux pamphlets publiés par les membres du cabinet de plume du cardinal de Richelieu, voir notamment Étienne THUAU, *Raison d'État et pensée politique à l'époque de Richelieu*, Paris, Albin Michel, 2000 [1966].

²¹ G. FEYEL, *L'Annonce et la nouvelle...*, *op. cit.* [note 11], p. 174.

²² À propos de l'hypothèse du rôle du père Joseph dans le contrôle du *Mercure françois*, voir la mise au point de Pierre BENOIST, *Le Père Joseph. L'éminence grise de Richelieu*, Paris, Perrin, 2007,

Un événement majeur dans l'histoire éditoriale du recueil jette le doute sur la réputation du *Mercur*e comme un organe officiel de la communication politique, entièrement orchestré, organisé et dirigé par le pouvoir monarchique. Ainsi, l'historiographie mentionne un procès commercial entre le fondateur du *Mercur*e français, l'imprimeur-libraire Jean Richer et l'un de ses confrères²³. Jean Richer prend la décision d'attaquer en justice un autre libraire, Adrien Périer, pour avoir contrefait le *Mercur*e français. En effet, Jean Richer a obtenu un monopole commercial de publication et de diffusion du *Mercur*e français, comme le prouvent les extraits des privilèges royaux d'impression publiés au début du premier volume²⁴. Il aurait dû obtenir gain de cause et réparation, comme le *Conseil privé relatif au différent existant entre Adrian Périer et Jean Richer* l'atteste²⁵. Or Adrien Périer fait appel car, de confession protestante, il réclame que l'affaire soit portée devant la chambre de l'Édit. Sa requête est acceptée. Les décisions contenues dans l'*Arrest de la cour de parlement donné en la chambre de l'Edict* permettent toutefois de déceler un glissement du procès commercial initial vers un procès politique. Le pouvoir royal est à l'origine de ce changement de nature du procès dont les enjeux sont modifiés au cours de la procédure. Le 7 août 1612, les libraires sont tous deux déboutés par la justice royale qui décide de la censure et de l'interdiction de la poursuite de la publication du *Mercur*e français. Cette décision s'explique en fait par la volonté du pouvoir royal de désamorcer un incident diplomatique avec la ville de Cologne, provoqué par la publication du premier volume du *Mercur*e français. Le recueil relate, en effet, la tenue d'un sermon qui se serait déroulé dans une église de Cologne et dont l'auteur se serait réjoui de la disparition d'Henri IV. Les propos du *Mercur*e suggèrent également une forme de complicité de la part des autorités de la ville comme de sa population avec l'auteur du sermon, voire avec d'éventuels commanditaires de l'assassinat

p. 279-285. Voir aussi H. FERNANDEZ-LACÔTE, *Les procès du cardinal de Richelieu...*, op. cit. [note 2], p. 52-53.

²³ Henri-Jean Martin renvoie même aux références du procès dans les archives: «À noter que les Richer furent poursuivis au Parlement ainsi qu'Adrien Périer en 1612 et que le volume du *Mercur*e français de cette année-là fut supprimé par arrêt de la cour du 7 août 1612 pour avoir donné des extraits des pièces concernant la controverse richériste (Bibl. nat., ms. fr. 22087, 32, 33 et 35)» (*Livre, pouvoirs et société...*, op. cit., [note 17], p. 350-351. Les archives mentionnées par l'auteur dans cette note de bas de page contiennent un arrêt du Parlement de Paris. Voir *Arrest de la cour de parlement donné en la chambre de l'Edict entre Jean Richer libraire & auteur du livre intitulé le Mercur*e français, ou Suite de l'Histoire de la Paix demandeur en requestes & defendeur d'autres ordonné que ledict livre sera supprimé, BnF, Ms., fonds français 22087, 35. Myriam Yardeni fait également état du procès qui a opposé Jean Richer à Adrien Périer, «Ésotérisme, religion et histoire dans l'œuvre de Palma-Cayet», *Revue de l'histoire des religions*, 1983, 1982, p. 301.

²⁴ Pierre BERGERON, «Privilège du Roy», *Mercur*e français ou Suite de l'Histoire de la paix... op. cit. [note 4], f. [5] r^o-v^o.

²⁵ À propos du procès entre Jean Richer et Adrien Périer voir également *Conseil privé relatif au différent existant entre Adrian Périer et Jean Richer, tous deux libraires à Paris, au sujet d'un livre dont ce dernier prétendait avoir privilège*, Archives nationales (AN), V6, 21, n^o 7.

du roi²⁶. Le sénat de la ville de Cologne réagit alors fortement à cette relation en publiant, en 1611, une *Apologie* accusant le *Mercure françois* de diffamation à son encontre²⁷. En censurant et en interdisant sa publication, la justice monarchique saisit sans doute l'occasion de répondre et de rassurer les sénateurs colonais, dont il s'agit de ne pas perdre le soutien. On comprend mal pourquoi le gouvernement monarchique aurait utilisé un procès entre deux libraires pour censurer un média dont il a le contrôle total et qui délivre une propagande favorable à son endroit.

L'étude de cet épisode permet de comprendre de manière plus fine la relation entre le pouvoir et les libraires à la tête de la compilation. Une approche globale du recueil dans sa matérialité et son contenu, sur toute la période de sa publication, permet d'en mesurer les évolutions et de les confronter aux modifications du contexte politique, ainsi que de percevoir les changements de la relation entre le *Mercure françois* et le pouvoir royal. En effet, cette censure précoce n'empêcherait pas que le pouvoir ait pris l'ascendant sur le recueil plus tard au cours de son histoire éditoriale. Afin de mesurer ces éventuels changements, il est nécessaire d'éclairer l'histoire de la collection à l'aide de sources externes. Ces dernières permettent de comprendre que le pouvoir royal est d'emblée favorable à la publication de la compilation, comme en témoignent les privilèges royaux octroyés, de manière obligatoire, pour toute édition nouvelle depuis l'ordonnance de Moulins de 1566²⁸. Le gouvernement monarchique a clairement perçu que le *Mercure françois* est une publication qui soutient le gouvernement et qui, surtout, défend la légitimité du régime de régence mis en place à la suite de la mort d'Henri IV²⁹. Toutefois, d'un point de vue pragmatique, les autorités françaises doivent ménager les sénateurs de Cologne en prenant en compte leur réaction à la publication du premier volume du *Mercure françois*. Cela ne les empêche pas d'accéder à la demande de Jean Richer de poursuivre son entreprise éditoriale, à la condition de faire disparaître les passages jugés problématiques par la justice du royaume dans les éditions suivantes du premier volume de la collection, comme le montrent les extraits

²⁶ Sur ce point voir le récit fait de l'incident par le *Mercure françois*. *Mercure françois ou Suite de l'Histoire de la paix...*, op. cit. [note 4], f. 514-514 v^o (pour l'année 1610). Nous précisons entre parenthèses l'année concernée par la foliotation dans la mesure où celle-ci est calquée sur le calendrier civil et où un même volume couvre parfois plusieurs années. Voir également *Relation de l'incident suite au sermon qui se serait tenu à Cologne en juin 1610*, BnF, Mss, fonds français, Cinq-Cents Colbert, volume XII, f. 79r^o.

²⁷ *Apologie du sénat de la ville impériale et libre de Colongne, contre les calumnies d'un certain Auteur françois sans nom*, «À Colongne», Jean de Mertzenich, 1611 (BnF, Ms., fonds français, Cinq-Cents Colbert, volume XII, f. 104-111).

²⁸ À propos du lien entre censure préalable et mise en place des privilèges royaux d'impression, voir la mise au point de Nicolas SCHAPIRA, *Un professionnel des lettres au XVII^e siècle. Valentin Conrart: une histoire sociale*, Seyssel, Champ Vallon, 2003, p. 101.

²⁹ À ce propos, voir V. CERDEIRA, « Exorciser les guerres civiles en publiant l'Histoire de la paix... », art. cit. [note 10].

des registres du parlement de Paris en date du 1^{er} mars 1613, publiés au début de l'édition de 1619 du premier volume de la collection. Ces derniers annulent les dispositions prises par l'arrêt du parlement de Paris datant du 7 août 1612 :

Lequel Richer a mis es mains du procureur general du Roy, les exemplaires corrigez, où n'y a aucune chose contre le repos du public. [...] Les deffenses faictes par ledit arrest estre levees, avec permission de le vendre suivant la correction, & deffenses à tous autres de ce faire. [...] ³⁰

Dès l'année 1613, Étienne Richer, le frère de Jean, reprend la publication de l'ouvrage qui ne s'arrêtera qu'en 1648. La décision de justice prise en parlement en 1612 n'est appliquée que partiellement et très temporairement. Elle a clairement fait l'objet d'une négociation entre l'imprimeur-libraire Jean Richer et les autorités. Cette publication négociée se poursuit jusqu'à la fin des années 1630, date à laquelle le nom des frères Richer n'est plus associé au *Mercur*e français. Jean Richer décède en 1627, mais son frère Étienne continue ses activités de marchand libraire jusque dans les années 1640. Or, à partir de l'année 1639 au moins, le titre est confié à Théophraste Renaudot, le fondateur de la *Gazette* et très proche collaborateur du cardinal de Richelieu. Plusieurs hypothèses peuvent être émises à propos de cette rupture dans l'histoire éditoriale du *Mercur*e français. La possibilité que le cardinal ait finalement décidé de placer à la tête de la collection un homme dans lequel il a plus confiance qu'en Étienne Richer est l'une d'entre elles.

Pour comprendre cette rupture éditoriale, il faut mobiliser les archives notariées conservées au Minutier central des Archives nationales, souvent utilisées en histoire du livre depuis les travaux pionniers d'Henri-Jean Martin ³¹. Ces documents susceptibles d'enrichir la connaissance que l'on a des deux libraires à l'origine du *Mercur*e, les frères Jean et Étienne Richer, éclairent également l'histoire de l'ouvrage, ainsi que leurs propres usages de l'imprimé et les pouvoirs qu'ils prêtent à l'écrit. Ils mettent aussi en valeur leur appartenance au monde du livre parisien.

À L'ORIGINE DE LA COMPILATION, LES FRÈRES RICHER

Le travail monographique conduit autour du *Mercur*e français nécessite une meilleure connaissance des acteurs qui gravitent autour de la collection. À ce titre, le rôle déterminant des frères Jean et Étienne Richer dans la fondation

³⁰ *Mercur*e français ou Suite de l'Histoire de la paix..., op. cit., 1619, f. [5] v^o.

³¹ À propos d'une histoire du livre comprise aussi comme une histoire sociale du monde du livre écrite en partie à l'aide des sources notariées, Roger Chartier rappelle le rôle déterminant des travaux d'Henri-Jean Martin, « Henri-Jean Martin ou l'invention d'une discipline », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 165, 2007, p. 322-323.

du recueil justifie de leur consacrer une attention toute particulière. Les recherches effectuées par les historiens du livre sur le monde du livre parisien, notamment sur les libraires et imprimeurs de la rue Saint-Jacques et du Palais de la Cité, nous ont permis de les approcher et d'entrevoir le monde dans lequel ils évoluent. L'existence de deux boutiques tenues par les Richer, l'une portant l'enseigne de « l'Arbre verdoyant » rue Saint-Jean-de-Latran, perpendiculaire à la rue Saint-Jacques, et l'autre « au Palais, sur le Perron royal, vis-à-vis de la galerie des Prisonniers », a ainsi trouvé son explication par l'habitude qu'ont prise les imprimeurs-libraires de contourner la réglementation appliquée à leur métier (qui enjoint de ne tenir qu'un seul établissement), en se répartissant les tâches au sein de la fratrie dans le cas d'une entreprise familiale³². En effet, jusqu'à l'année 1623 et la publication du huitième volume du *Mercure françois*, la collaboration entre les deux frères se veut discrète et le nom des deux boutiques est dissociée. Le changement de l'année 1623, à partir de laquelle les pages de titre portent régulièrement les noms des deux frères et les adresses des deux boutiques, témoigne peut-être de l'incapacité du pouvoir royal à faire appliquer la législation en la matière³³. Par ailleurs, la situation géographique des deux boutiques des frères Richer indique qu'ils sont parfaitement insérés dans le milieu socio-professionnel des gens du livre parisien, puisque leurs boutiques se trouvent dans les quartiers de forte implantation des libraires parisiens, à savoir le quartier de l'Université et les galeries du Palais de justice. La conservation de nombreux actes notariés faisant état de relations fréquentes entre les frères Richer et d'autres imprimeurs-libraires de la capitale, tels des contrats de mariage, d'apprentissage, ou encore des baux de location, est également la preuve de cette insertion³⁴.

Les archives notariées, régulièrement convoquées par les historiens du livre afin de mieux connaître le monde du livre parisien, se sont révélées d'une grande richesse pour notre propos. La découverte du testament olographe d'Étienne Richer de 1629 nous a permis de connaître la date du décès de son frère, Jean Richer, de confirmer la confession religieuse des deux frères et d'apprendre les circonstances de la disparition de leur famille³⁵. Ces renseignements sont essentiels afin d'appréhender l'ensemble des motivations des deux libraires lorsqu'ils fondent l'entreprise éditoriale du *Mercure françois*. Elles ne sont, en effet, pas seulement financières et commerciales mais aussi politiques.

³² Voir H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société...*, *op. cit.*, [note 17], p. 350-352.

³³ La page de titre du huitième volume du *Mercure françois* publié en 1623 porte ainsi *Le Huictiesme Tome du Mercure françois, ou, Suite de l'Histoire de nostre temps, sous le regne du Tres-Chrestien Roy de France & de Navarre, Louys XIII. A Paris, chez Jean & Estienne Richer, rue Saint Jean de Latran à l'Arbre verdoyant: Et au Palais sur le Perron royal.*

³⁴ Voir par exemple le contrat d'apprentissage entre Robert Husson et Étienne Richer, AN/MC/ET/XI/144 et aussi l'acte de mariage de Michel Bobin avec Marie Bourgoin, AN/MC/ET/XI/139. Voir également le bail locatif entre Guillaume Loyson et Étienne Richer, AN/MC/ET/XI/135.

³⁵ Testament olographe d'Étienne Richer, AN/MC/ET/XI/124, f. VIII/XX/XIII.

Comme le révèle le testament d'Étienne Richer, les deux frères sont des victimes des guerres de Religion, puisque l'intégralité de leur famille disparaît lors de la levée du siège de Paris, en 1590. L'écriture et la publication d'une *Histoire de la paix* qui trouve ses racines dans l'assassinat d'Henri IV prennent ainsi une signification particulière. Le premier volume du *Mercure François* a vocation à ancrer durablement la paix dans le royaume de France, en dépit du régicide. L'origine de la publication relève à la fois de l'histoire familiale et du projet politique de soutenir la toute récente régence en éloignant la menace d'un retour des guerres de Religion³⁶. C'est, d'ailleurs, à cette fin que les frères Richer choisissent d'écrire et publier un ouvrage appartenant au genre historique. La conception de l'Histoire qu'ils entretiennent et révèlent dans les différentes préfaces au lecteur du *Mercure françois* l'explique. Jean et Étienne Richer considèrent l'écriture historique comme un guide en matière politique pour les lecteurs, partageant en cela une idée couramment enseignée dans les collèges et à la noblesse d'Ancien Régime. Cette représentation donne tout son sens à un projet politique de pacification du royaume dans les années 1610. En effet, pour Jean et Étienne Richer, l'Histoire a des vertus civiques et est capable d'enseigner à ses lecteurs le juste positionnement politique à adopter, uniquement grâce à la relation des événements tels qu'ils se sont déroulés³⁷. C'est pourquoi l'exposé le plus exhaustif possible des faits devrait convaincre les lecteurs de la nécessité de soutenir l'État monarchique afin de préserver la paix.

La connaissance des acteurs à l'origine du *Mercure françois* au moyen de sources notariées éclaire donc de manière très efficace l'enjeu que revêt cette pacification du royaume pour les deux frères et permet, finalement, de revenir au sens de la publication et de la diffusion de cette compilation, et à sa définition.

Afin de penser pleinement le *Mercure françois*, il convient de le penser comme un livre et de mobiliser pour cela les approches de l'histoire du livre. Elles ont ouvert des pistes très fécondes et nous ont aidée à élaborer une méthode permettant d'affiner la connaissance de cette publication. Elles nous ont également suggéré des sources à explorer. Le caractère extrêmement riche et volumineux de la collection, qui s'apparente à un véritable monstre éditorial

³⁶ À propos de la crainte du retour des guerres de Religion à la suite de l'assassinat d'Henri IV, voir Michel CASSAN, *La grande peur de 1610. Les Français et l'assassinat d'Henri IV*, Seyssel, Champ Vallon, 2010.

³⁷ « [...] en lisant les Histoires chacun peut sans longue estude voir les actions vertueuses des grands & des petits : ce qui incite tellement les esprits à la vertu, que ceux qui les lisent bien, detestent le vice, & la rebellion, & prenant l'exemple de la calamité des vicieux tiennent le certain chemin de la vertu pour vivre en gens de bien, & acquérir une honorable reputation [...] », « Le Libraire au lecteur », *La continuation du Mercure françois ou Suite de l'auguste regence de la royne Marie de Medicis, sous son fils le Tres-Chrestien Roy de France & de Navarre, Loys XIII*, Paris, Étienne Richer, 1613, f. [3] r^o-v^o.

du xvii^e siècle, a rendu cruciales ces pistes, ces sources et cette méthode. L'étude monographique a permis ici la construction d'une connaissance générale du *Mercure françois*, incluant une définition de la collection, une détermination de ses relations au pouvoir et, enfin, le rôle joué par des acteurs, leur histoire familiale et leur positionnement politique dans cette entreprise éditoriale. Ce faisant, la démarche donne à voir une histoire du livre ouverte à d'autres histoires. L'exemple du *Mercure françois* montre une histoire du livre s'articulant, en effet, à une histoire des pratiques d'écriture du politique passant par une histoire de l'écriture historique, mais aussi par une histoire culturelle et politique des médias, de l'information et de la communication, en offrant l'exemple d'actions politiques menées par des livres. Cet exemple laisse également entrevoir un dialogue avec une histoire sociale, celle des acteurs qui conçoivent, fabriquent et diffusent ces livres. L'échelle d'analyse ouvre d'une part la possibilité de conduire des études comparatives avec d'autres monographies – à condition de reproduire de telles études de cas – comme Gilles Feyel l'a préconisé en histoire des médias et de la presse³⁸. La comparaison permettrait l'établissement d'un savoir plus complet sur le système d'information et de communication politiques tel qu'il fonctionne à l'époque moderne. L'approche monographique apparaît comme une étape incontournable dans une telle recherche. D'autre part, l'étude de cas peut aussi offrir l'opportunité de conduire une histoire croisée, au point de rencontres de plusieurs historiographies. À travers l'exemple du *Mercure françois*, la monographie apporte peut-être quelques éléments de réponse à la question de la situation de l'histoire du livre aujourd'hui : une histoire ouverte au dialogue avec d'autres histoires, grâce aux perspectives comparatistes et à une capacité à englober différents objets.

³⁸ G. FEYEL, *L'Annonce et la nouvelle...*, *op. cit.*, [note 11], p. 2-3.

Henri-Jean Martin et l'histoire du livre de musique

Henri-Jean Martin s'est interrogé sur la catégorie de texte toute particulière que sont les partitions de musique. À maintes reprises, il a posé le problème du statut et de la fonction du musical au sein de son « histoire des moyens sociaux de communication ». Ces enquêtes n'ont cependant pas été menées directement mais à partir de problématiques plus générales auxquelles elles apportent un éclairage spécifique. Elles se trouvent disséminées dans l'ensemble des travaux de Martin et l'analyse des principaux ouvrages et articles permet de dégager la profonde cohérence sous-jacente à ces différentes approches.

Présentons ce questionnement sur la musique tel qu'il a pu se formuler et évoluer chronologiquement au fil des différents jalons de sa production d'historien. Il sera possible ensuite de se demander quelle en fut la réception auprès des musicologues spécialisés dans l'histoire de l'édition musicale.

L'IMPRIMÉ DE MUSIQUE : UNE MARCHANDISE ?

Dans *L'Apparition du livre*, Martin a exploité certaines données concrètes tirées du monde de l'édition musicale afin d'illustrer divers mécanismes généraux de la librairie d'Ancien Régime¹. On peut les regrouper principalement autour de trois points. Le premier a trait aux caractères typographiques : Martin a brossé l'évolution sociologique de la famille Le Bé en s'attachant plus particulièrement à la figure de Guillaume Ier Le Bé (1525-1598). Ce dernier, tailleur de poinçons, a gravé des caractères musicaux pour les imprimeurs-libraires de musique associés Adrian Le Roy (15...-1598?) et Robert Ballard (15...-1588). L'officine de ces associés fut active sous leur direction de 1551 à 1598². Toutefois, si Martin a bien intégré dans son ouvrage des passages sur les caractères typographiques spécifiques comme ceux des alphabets grec, cyrillique ou hébreu, il n'a pas développé la question des caractères de musique proprement dits. La deuxième référence se trouve au quatrième chapitre, « Le livre, cette marchandise » : il aborde la question des différents types

* Docteur de l'École pratique des Hautes Études et de l'Université de Poitiers.

¹ Lucien FEBVRE et Henri-Jean MARTIN, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958, 3^e éd., 1999 avec postface de Frédéric Barbier.

² *Ibid.*, p. 56.

de relations que les auteurs pouvaient entretenir avec leurs imprimeurs-libraires, notamment dans le cas d'une diffusion limitée d'imprimés. À partir des archives Plantin-Moretus, il évoque la participation des auteurs au lancement d'une édition par le biais du rachat d'un certain nombre d'exemplaires, et précise que cela était fréquent dans l'édition musicale³. Enfin, dans la seconde partie de l'ouvrage, « Le livre, ce ferment », au chapitre sur la Réforme, la pratique du chant par les psautiers est présentée de façon détaillée. Martin souligne qu'elle était une caractéristique forte dans le monde des Réformés; il décrit plusieurs modes d'appropriation chantée de ces psautiers par les lecteurs sans toutefois faire mention des imprimeurs qui ont publié cette catégorie d'ouvrages au moyen de la typographie musicale. Et s'il aborde ensuite l'histoire du privilège royal accordé à Antoine Vincent (153.?-1572?) en 1561 pour lancer la vaste entreprise de publication de psautiers avec dix-neuf libraires parisiens associés⁴, en revanche il n'indique pas que les imprimeurs-libraires de musique Le Roy et Ballard firent partie de cette entreprise, ni qu'ils publièrent à cette occasion un psautier avec de la musique monodique imprimée⁵.

La place de la musique dans *L'Apparition du livre* reste donc ponctuelle et limitée. Cela conduit à s'interroger sur la documentation dont disposait Martin à l'époque de la rédaction de son livre; et il est possible de distinguer trois catégories de sources. Concernant les archives, il a exploité quelques actes notariés qui renvoient au monde de la typographie musicale. Ces documents proviennent de l'étude XXXIII du Minutier central, qui avait été en partie dépouillée et publiée par Ernest Coyecque (1864-1954) entre 1905 et 1929⁶. Martin cite ensuite trois ouvrages sur la typographie musicale. Le premier ne touche que marginalement l'édition de musique car il s'agit de la production imprimée de Christophe Plantin (1520-1589), dont l'officine n'a lancé que 21 éditions de musique: Martin s'appuie sur l'étude de Rooses de 1892 pour les sources d'archives plantiniennes⁷, alors qu'existait déjà une monographie plus spécifiquement dédiée à la typographie musicale aux Pays-Bas⁸. Le deuxième est la monographie consacrée aux associés Le Roy et Ballard, imprimeurs du roi et principaux imprimeurs-libraires de musique à Paris à côté de Pierre Attaignant (1494?-1552?) et Nicolas Du Chemin (?-1576); écrite par François Lesure (1923-2001) et Geneviève Thibault (1902-1975), elle venait

³ *Ibid.*, p. 235.

⁴ *Ibid.*, p. 438.

⁵ *Pseaumes de David mis en rime françoise par Clément Marot et Théodore de Bèze...*, Paris, Adrian Le Roy et Robert Ballard pour Anthoine Vincent, 1562.

⁶ Ernest COYECQUE, *Recueil d'actes notariés relatifs à l'histoire de Paris et de ses environs au XVI^e siècle*, Paris, Imprimerie nationale, Édouard Champion, 1905-1923.

⁷ Max ROOSES, *Christophe Plantin*, Anvers, J. Maes, 1892.

⁸ Jean-Auguste STELLFELD, *Bibliographie des éditions musicales plantiniennes*, Bruxelles, 1949.

d'être publiée, en 1955⁹. En troisième lieu, il faut ajouter des travaux sur les caractères typographiques : Robert Granjon (1513-1589) et Guillaume I^{er} Le Bé sont évoqués à partir des études de Dalbanne et de Howe¹⁰ ; Martin n'a donc pas exploité des ouvrages spécifiquement musicologiques sur la typographie musicale, à l'exception de la toute récente parution consacrée aux imprimeurs-libraires Le Roy et Ballard.

Des références au secteur spécialisé de l'édition musicale sont également faites dans *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle* mais elles ne sont pas en rapport avec le paradigme central de cet ouvrage¹¹. En effet, un des apports principaux de la thèse réside dans le recours à la statistique bibliographique qui a permis la mise en parallèle d'une histoire socio-économique de la librairie parisienne avec l'évolution des contenus publiés. Or Martin n'a pas intégré à ses statistiques la production imprimée de musique. Cela résulte en partie d'un choix méthodologique. Le *Catalogue général des imprimés de la Bibliothèque nationale* constitue la source principale retenue pour l'établissement de ces statistiques¹² ; Martin opère alors une distinction entre les « livres » et les « pièces » en fonction d'un seuil de 44 pages pour les in-4 et de 40 pages pour les in-folio. Les imprimés se trouvant en-dessous de ces limites sont classés sous la rubrique de pièces et ne sont pas comptabilisés comme unité bibliographique¹³. L'absence de pièces peut entraîner non seulement la mise à l'écart d'imprimés de musique mais aussi de pièces volantes, libelles et autres plaquettes qui paraissaient en lien avec les actualités de l'époque. Or cette catégorie de publications, généralement composées de quelques feuillets, contenait souvent des chansons sans notation musicale. Le problème de la production conservée est central pour ces occasionnels : il est très difficile de savoir combien de titres ont été publiés à l'époque. À cet égard, l'enquête de mars 1644, réalisée par le syndic et ses adjoints pour connaître les livres que les imprimeurs-libraires mettaient sous presse, signale deux ateliers qui impriment des chansons¹⁴. Cependant, Martin n'a pas retenu cette information faute de pouvoir identifier des exemplaires conservés de ces chansons¹⁵. Enfin, il cite les registres de privilèges qui contiennent à partir de l'année 1653 de nombreuses

⁹ F. LESURE et G. THIBAUT *Bibliographie des éditions d'Adrian Le Roy et Robert Ballard (1551-1598)*, Paris, Heugel, 1955 (Publications de la Société française de musicologie), sér. II, n° 9 ; supplément dans *Revue de musicologie* XL, 1957, p. 166-172.

¹⁰ Claude DALBANNE, « Robert Granjon, imprimeur de musique », *Gutenberg-Jahrbuch*, XIV, 1939 ; E. HOWE, « The Le Bé family », *Signature*, VIII, 1938.

¹¹ H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, Paris, Genève, Droz, 1969, 2 vol., rééd., 1999, avec une préface de Roger Chartier.

¹² *Ibid.*, p. 66-68.

¹³ *Ibid.*, p. 69.

¹⁴ Georges LEPREUX, « Une enquête sur l'imprimerie de Paris de 1644 », *Le Bibliographe moderne*, 1910, p. 5-36.

¹⁵ H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris...*, *op. cit.* [note 11], p. 81.

permissions d'imprimer octroyées à des compositeurs de musique¹⁶. Les registres de livres de privilèges enregistrant les dépôts à la Bibliothèque du roi sont aussi mentionnés¹⁷. Ces sources offrent un éclairage sur la production imprimée de musique mais Martin ne les a pas exploitées car elles ne reflètent qu'un aspect trop limité de l'ensemble des publications du xvii^e siècle¹⁸. La mention d'imprimés musicaux est également rare dans les inventaires de bibliothèques. Toutefois, cette absence de données quantitatives n'a pas empêché Martin d'aborder quelques aspects d'ordre sociologique en lien avec les éditions de musique. Il évoque le problème posé aux autorités royales, après l'arrivée au pouvoir de Richelieu (1585-1642), par la recrudescence de vendeurs qui colportaient des libelles, des pamphlets ou des almanachs et qui faisaient équipe avec le monde des chanteurs de chansons satiriques¹⁹. Martin signale aussi, à propos des inventaires d'imprimés des catégories sociales plus modestes (noblesse d'épée titulaire de petits offices, marchands ou artisans), la présence d'imprimés en lien avec la musique comme des recueils de cantiques. Enfin, il rappelle que certains témoignages de l'époque insistent sur l'importance de la musique chez des lecteurs autres que le clergé et la robe. Il s'agit ici des jeunes membres de la noblesse d'épée qui devaient posséder quelques rudiments de musique afin de parfaire leur formation de futur courtisan. La pratique d'un instrument est aussi recommandée dans l'éducation des femmes issues de la noblesse ou de la bonne bourgeoisie²⁰.

Martin n'a donc pas pu étudier l'édition musicale sous l'angle d'une histoire sérielle du livre mais il a, cependant, approfondi certaines problématiques déjà abordées dans *L'Apparition du livre*. Le premier point tourne autour de la question des caractères de musique. Dans son chapitre sur les fondeurs, Martin cite la famille Sanlecque, sans trop insister néanmoins sur leurs fontes musicales²¹. En revanche, à propos de la collection de caractères de musique de Guillaume II Le Bé (15..-1645), il constate que l'assortiment en caractères musicaux est plus faible que celui des caractères alphabétiques. Il en déduit

¹⁶ BnF, Mss Fr. 21944-21971. Voir H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris...*, *op. cit.* [note 11], p. 62. Pour le dépouillement des privilèges octroyés pour des éditions musicales, voir Michel BRENET, «La librairie musicale en France de 1653 à 1790, d'après les registres de privilèges», *Sammelbände der Internationalen Musikgesellschaft*, 1906-1907, VIII, Leipzig, 1907, p. 401-466. Pour la correspondance entre ces privilèges et la production conservée, voir O. GRELLETY BOSVIEL, «Les registres de livres de privilège de la Bibliothèque du roi : une étape dans l'histoire administrative des imprimés de musique au xviii^e siècle», dans *Aux origines des collections musicales de la Bibliothèque nationale de France*, dir. Laurence Decobert et Denis Herlin Turnhout, Brepols, à paraître.

¹⁷ BnF, AR 34 et AR 35.

¹⁸ H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris...*, *op. cit.* [note 11], p. 64.

¹⁹ *Ibid.*, p. 465.

²⁰ *Ibid.*, p. 539 et p. 547.

²¹ *Ibid.*, p. 702.

que Pierre II Ballard (ca 1607-1651), cousin de Guillaume II Le Bé, possédait son propre jeu de caractères, de sorte qu'il pouvait se contenter des notes nécessaires pour «l'impression des livres d'églises»²². Il est fait ici allusion aux éditions de messes polyphoniques in-folio qui ont été une des catégories d'édition les plus prestigieuses des Ballard. Le coût des fontes de musique des Ballard ainsi que l'évaluation du fonds de librairie de ces derniers à partir d'un inventaire notarié de 1639 sont ensuite examinés²³. Il apparaît que les évaluations des imprimeurs-libraires de musique restaient relativement modestes par rapport à celles de la plupart des autres grands imprimeurs-libraires parisiens.

Si la dynastie des Ballard est la seule citée par Martin, cela tient bien sûr à la situation de monopole que ces derniers occupaient pour l'édition de musique en France au XVII^e siècle. Le cas de ces imprimeurs-libraires est plutôt envisagé dans le cadre d'une sociologie sur les grandes familles d'imprimeurs-libraires des éditions générales. Martin établit un lien entre l'adresse de l'officine des Ballard et la place de cette dernière au sein des différents quartiers des gens du livre à Paris. Cela lui sert d'indice quant à la situation des Ballard dans la hiérarchie sociale du monde du livre, et plus particulièrement parmi les grands libraires parisiens (les Ballard étaient implantés près de la rue Saint-Jacques, rue Saint-Jean-de-Beauvais). Il poursuit ensuite par l'étude des biens immobiliers des Ballard, de leurs alliances matrimoniales et des dots²⁴. La question des imprimeurs du roi permet enfin un retour de façon indirecte à la typographie musicale, et complète ce que Lepreux a écrit sur cet office royal pour les Ballard²⁵. Martin souligne en effet que les Ballard, contrairement aux autres imprimeurs du roi, n'ont jamais publié d'actes officiels, lesquels constituaient pourtant une prérogative de cet office et une source de revenus importante²⁶. Enfin, les Ballard sont cités une dernière fois dans l'ouvrage mais à propos de l'histoire de l'édition des *Provinciales* de Blaise Pascal (1623-1662) et non pour leur spécificité d'imprimeurs-libraires de musique²⁷.

Dans les deux grands ouvrages de 1958 et 1969, le monde de l'édition musicale n'a pas été décrit de façon approfondie. Cependant, par une approche comparée avec les éditions générales et par une attention à certaines données concrètes propres aux éditions de musique, Martin a dégagé certaines lignes

²² *Ibid.*, p. 364.

²³ Arch. nat., Min. centr., XLIX, 469, nov-déc. 1639. H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris...*, *op. cit.* [note 11], p. 367-368.

²⁴ *Ibid.*, p. 397 et p. 405.

²⁵ G. LEPREUX, *Gallia typographica ou répertoire biographique et chronologique de tous les imprimeurs de France depuis les origines de l'imprimerie jusqu'à la Révolution*, Paris, H. Champion, 1909-1914, 7 vol., *Livre d'or des imprimeurs du Roi*, série parisienne, t. I, p. 38.

²⁶ H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris...*, *op. cit.* [note 11], p. 454-455.

²⁷ *Ibid.*, p. 589-590.

de force qui sont centrales pour une histoire économique et sociale de l'imprimé de musique : histoire des fontes musicales, tirage des partitions, rôle des fronts de parenté et du capital familial dans le fonctionnement des officines typographiques de musique.

QUELLE FONCTION SOCIALE DE L'IMPRIMÉ DE MUSIQUE ?

Un tournant s'opère en 1975 avec le grand article sur les cultures orales et écrites, savantes et populaires²⁸, puis en 1988 avec *Histoire et pouvoirs de l'écrit*²⁹. Ces deux publications se distinguent par un élargissement des perspectives qui touche également l'écrit musical.

Dans le premier Martin envisage l'édition de musique non plus sous l'angle de l'histoire de la production imprimée en tant que telle mais sous celui de sa fonction. Concernant les imprimés de musique, cette approche n'est pas tout à fait nouvelle car cet aspect avait été indirectement traité dans *L'Apparition du livre* avec la pratique du chant à partir des éditions de psautiers. Ici, ce sont les occasionnels diffusés par le colportage en milieu urbain qui sont surtout étudiés. Martin souligne que ces catégories d'imprimés étaient surtout lues par une clientèle de notables mais que leurs contenus pénétraient des couches sociales plus modestes par le biais non seulement de la conversation mais aussi et surtout de la chanson³⁰. Cette dernière se présente comme un des prolongements de ces imprimés à large diffusion et comme une modalité de leur réception. Le lien créé par la chanson entre édition et culture populaire se retrouve de façon exemplaire avec *La Grande Bible des Noël*s. Martin considère ce titre comme le plus populaire de toute la collection de la Bibliothèque bleue, estimant que cette publication a été sans doute la plus remise à jour et rééditée. Cet ouvrage a profondément influencé la piété populaire autour de la Nativité car il permettait aux fidèles de s'approprier cette fête par le chant³¹. De même, la chanson est expressément requise pour la diffusion de textes littéraires parus dans la collection bleue, et qui devaient être chantés sur des airs à la mode³². Pour Martin, la chanson offre un aspect des plus éclairants sur l'origine de la culture populaire et sur les liens entre culture orale et imprimés de littérature à grande diffusion. Ces chansons sans notation musicale témoignent des multiples

²⁸ H.-J. MARTIN, « Culture écrite et culture orale, culture savante et culture populaire », *Journal des savants*, 1975, p. 225-284. Réédition dans *Le Livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987.

²⁹ H.-J. MARTIN, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris, Perrin, 1988. Rééd. avec la collaboration de Bruno Delmas, Paris, Albin Michel, 1996.

³⁰ H.-J. MARTIN, « Culture écrite et culture orale, culture savante et culture populaire »..., *art. cit.* [note 28], p. 159.

³¹ *Ibid.*, p. 164.

³² *Ibid.*, p. 168.

échanges entre une culture de l'élite et une culture populaire. Martin se range à cet égard du côté des travaux de Patrice Coirault (1875-1959) et d'Henri Davenson, *alias* Henri-Irénée Marrou (1904-1977) qui a pris ce pseudonyme pour ses études musicologiques sur la chanson populaire et le folklore. Il cite de larges extraits de Davenson à l'appui de ses conclusions³³.

Une nouvelle étape est franchie avec *Histoire et pouvoirs de l'écrit*. L'écriture est étudiée sur le temps long afin de cerner sa fonction au sein des sociétés et d'apprécier son influence sur les modes de pensée. Martin ouvre la voie à une histoire des systèmes de communication en plaçant l'imprimé au centre de la culture moderne occidentale. Dans le tableau qu'il présente, il insiste surtout sur les imprimés en général sans faire référence à l'édition musicale. En revanche, il traite de la musique dans le chapitre «Au-delà de l'écrit», à propos de l'apparition des nouveaux médias audiovisuels. Il rappelle dans un premier temps que ces supports qui diffusent de la musique «n'imposent pas à ceux qui y recourent le déchiffrement d'un codage»³⁴. Fort de ce constat, il propose ensuite une synthèse sur l'histoire de la notation musicale des origines à nos jours. Il insiste sur la nouvelle écriture de la musique développée à partir de l'époque carolingienne, qui, parce qu'elle supplée et libère la mémoire auditive, a favorisé un nouveau type de création musicale. «Ce système de notation a provoqué l'apparition de constructions bien plus élaborées que celles que la mémoire peut rendre possibles et permet de critiquer l'œuvre réalisée afin d'améliorer celles à venir»³⁵.

La réflexion d'historien que Martin développe à partir d'une histoire érudite de la notation musicale, et qui répond au projet de la fonction sociale de l'écriture, se fonde principalement sur les travaux musicologiques de trois grands spécialistes de la musique médiévale : Armand Machabey (1886-1966), Michel Huglo (1921-2012), et surtout Jacques Chailley (1910-1999). Vingt ans environ avant *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Chailley s'était interrogé sur les liens entre notation musicale et composition. Les différents rapports qu'il a dégagés entre ces deux domaines l'ont conduit à distinguer deux périodes quant à la fonction de l'écriture musicale. Pour lui, la renaissance carolingienne et l'invention des neumes au IX^e siècle sont effectivement le début d'une nouvelle ère. Elle a rendu possible le développement d'une composition musicale plus complexe dans laquelle le travail de l'écriture procède de façon presque simultanée avec celui de la création musicale³⁶. Cet usage de l'écriture de la musique diffère profondément de celui de l'Antiquité. En s'attachant plus particulièrement à une lecture des traités de musique grecque qui nous sont

³³ *Ibid.*, p. 182-183.

³⁴ H.-J. MARTIN, *Histoire et pouvoirs de l'écrit...*, *op. cit.* [note 29], p. 444.

³⁵ *Ibid.*, p. 447.

³⁶ J. CHAILLEY, *La musique et le signe*, Lausanne, Les Éditions Rencontre, 1967, p. 21-108.

parvenus, Chailley attribue à la notation musicale une fonction essentiellement d'ordre théorique : « La notation est ici le signe tangible d'une façon toute différente de comprendre la fonction musicale. La musique grecque était une musique savante, et sa notation – surtout celle dite vocale – une opération spéculative. »³⁷. L'essentiel, pour lui, est surtout de mettre en lumière l'opposition entre l'écriture et la pratique de la musique. Cette dernière, dans l'Antiquité, était fondamentalement orale : « Le compositeur n'est pas comme chez nous un assembleur de sons travaillant sur le papier ». Le compositeur était d'abord un improvisateur qui jouait et chantait ce qu'il concevait. Il le mémorisait puis l'interprétait devant des auditeurs qui, à leur tour, le retenir³⁸. Cette nature orale et mémorielle de la musique de l'Antiquité se retrouve dans l'ultime ouvrage d'Henri-Jean Martin. Dans *Aux sources de la civilisation européenne*, la question de la fonction de la musique est reprise dans le cadre du projet global de reconstruction de la civilisation orale antérieure à celle de l'écrit³⁹. Dans le chapitre central (« Oralité et littérature »), Martin a cherché à penser l'oralité en elle-même, et non pas de façon négative comme une absence d'écriture. La musique avec ses formules mélodiques et rythmiques est alors présentée comme un des moyens mnémotechniques pour les bardes ou les aèdes qui pouvaient ainsi mémoriser les milliers de vers des épopées antiques. Musique et mémoire sont une des composantes structurelles de la civilisation orale qui a précédé celle de l'écriture⁴⁰.

VERS UNE HISTOIRE DE L'IMPRIMÉ DE MUSIQUE ?

Après *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Henri-Jean Martin est revenu de façon précise sur l'imprimé de musique dans un article de synthèse sur l'état des recherches en histoire du livre. Il dresse un bilan global puis appelle de ses vœux une orientation des recherches sur l'imprimé en tant que système de communication dans une perspective comparatiste entre les différentes aires culturelles européennes⁴¹. Concernant la bibliographie matérielle, il fait référence aux travaux de McKenzie, et plus particulièrement à *La bibliographie et la sociologie des textes*⁴². Martin souligne l'apport essentiel de cet ouvrage qui,

³⁷ *Ibid.*, p. 16-17. Voir aussi Annie BELLIS, *Les musiciens de l'Antiquité*, Paris, Hachette, 1999, p. 158-159.

³⁸ J. CHAILLEY, *La musique et le signe...*, *op. cit.* [note 36], p. 11.

³⁹ H.-J. MARTIN, *Aux sources de la civilisation européenne*, Paris, Albin Michel, 2008.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 795-797.

⁴¹ Henri-Jean MARTIN, « Pour une histoire comparative du livre : quelques points de vue », dans *Histoire du livre : nouvelles orientations*. Actes du colloque de Göttingen, 1990, dir. H. E. Bodeker, Paris, Imec; Maison des Sciences de l'Homme, 1995, p. 417-432.

⁴² Donald Francis MCKENZIE, *La bibliographie et la sociologie des textes*, préf. de Roger Chartier, trad. de l'anglais par Marc Amfreville, Paris, Cerle de la Librairie, 1991.

suite aux travaux d'autres bibliographes comme notamment ceux de Nicolas Barker ou Roger Laufer, a dépassé le cadre traditionnel de la bibliographie analytique pour orienter cette dernière vers une sociologie des textes. Il faut ici rendre intelligible la structure des supports qui conditionne la réception des textes. Dans le cas des imprimés, il s'agira de dégager la fonction signifiante de la typographie dans la matérialité du livre⁴³. Martin reprend les analyses que Roger Chartier a faites dans la préface à la traduction française de l'ouvrage de McKenzie⁴⁴. Cette nouvelle conception de la bibliographie analytique a comme autre conséquence de dénouer le lien habituel entre texte discursif et imprimé. Elle rend ainsi possible un élargissement du statut de texte à des systèmes symboliques autres que ceux du langage articulé, et qui ont leur propre fonctionnement sémantique. Martin de citer alors les images, les cartes géographiques et la partition musicale⁴⁵. Il plaide alors pour le développement d'une histoire des mises en texte sur le temps long et de façon comparée entre les différents pays d'Europe⁴⁶. Implicitement, Martin ouvre ici des perspectives nouvelles et fructueuses pour l'histoire des manuscrits et imprimés de musique.

Cet article marque une évolution pour l'histoire des imprimés de musique. En effet, le premier apport de *L'Apparition du livre* se manifestait par le modèle d'une histoire sociale de l'imprimé pour aboutir à une histoire des mentalités. Martin a posé les bases d'une histoire du support écrit qui se veut totale en articulant ensemble les conditions techniques et économiques de la fabrication des imprimés, la sociologie des gens du livre, les problématiques de mise en livre et de réception comme également celles liées aux contenus⁴⁷. L'imprimé musical a pu donc bénéficier du tournant décisif de *L'Apparition du livre* au même titre que tout autre imprimé puisque le livre y est devenu un objet dont l'histoire est possible. L'étude des manuscrits et imprimés de musique trouve toute sa pertinence bien que Martin ait abordé le musical sans pleinement traiter le sujet.

Pourtant, il faut rappeler que, dès 1958, Henri-Jean Martin a été confronté à la question des textes non alphabétiques avec le cas des illustrations. Ces dernières font, dans *L'Apparition du livre*, l'objet d'un chapitre qui a été ensuite le point de départ d'une longue réflexion menée sur plusieurs décennies. La question des illustrations devait même constituer un troisième tome

⁴³ *Ibid.*, p. 36-38.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 6-8.

⁴⁵ H.-J. MARTIN, « Pour une histoire comparative du livre... », *art. cit.* [note 41], p. 425.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 426.

⁴⁷ Frédéric BARBIER, « 1958, Henri-Jean Martin et l'invention de la "nouvelle histoire du livre" », dans *Cinquante ans d'histoire du livre de L'Apparition du livre (1958) à 2008. Bilan et projets*, éd. Frédéric Barbier et Istvan Monok, Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, 2009, p. 18-19.

pour la thèse⁴⁸. L'apport sur cette question est fondamental et il exemplifie le type d'enquête possible sur des textes non-alphabétiques.

Le paradigme d'une histoire globale du livre a permis d'établir que l'image et le texte ne pouvaient plus être considérés comme deux domaines totalement indépendants. L'image, au sein d'un imprimé, n'est pas une entité isolée mais se trouve au contraire liée par tout un réseau de significations avec le texte⁴⁹. Cette enquête se poursuit dans *La naissance du livre moderne*⁵⁰. Conformément au programme de 1990, présenté dans l'article « Pour une histoire comparative du livre: quelques points de vue », la recherche s'est alors élargie à d'autres langages non alphabétiques comme les cartes géographiques et la notation mathématique⁵¹. Martin montre en particulier que l'histoire et l'évolution de la mise en livre dans les imprimés de ces textes non fondés sur le langage articulé, ont contribué à renforcer l'autonomie d'une lecture visuelle sur une lecture orale: « Désormais [...] le lecteur "n'écoute" plus la parole fixée par l'écrit, il regarde la page et la vue l'emporte sur le son »⁵². Mais là encore, l'enquête sur les rapports entre oral et écrit comme celle aussi sur la mise en livre des partitions n'est pas menée pour la musique dans *La naissance du livre moderne*.

Les travaux sur la musique avec sa notation spécifique, amorcés en particulier dans *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, et l'extension du paradigme de la catégorie de texte suite aux travaux de McKenzie, ont cependant ouvert de nouvelles possibilités de recherches sur l'imprimé de musique.

De cette histoire des moyens sociaux de communication, qui est partie d'une approche socio-économique de l'édition, à celle des usages de l'écriture et de leur influence sur les sociétés pour se poursuivre ensuite vers l'histoire de leur support matériel, Martin aura à chaque fois ouvert des perspectives pour les éditions de musique. Il revient maintenant d'apprécier comment ces idées-forces du fondateur de la discipline d'histoire du livre en France ont pu être reçues par les spécialistes de l'édition musicale.

⁴⁸ H.-J. MARTIN, *Les métamorphoses du livre*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 140.

⁴⁹ Concernant l'apport de *L'Apparition du livre* sur ce point, voir Michel MELOT, « Histoire du livre et histoire de l'image: Henri-Jean Martin précurseur », dans *50 ans d'histoire du livre: 1958-2008*, dir. Dominique Varry, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2014, p. 110-111.

⁵⁰ Jean-Marc CHATELAIN et Laurent PINON, « Genre et fonction de l'illustration au XVI^e siècle », dans *La naissance du livre moderne (XIV^e-XVII^e siècles). Mise en page et mise en texte du livre français*, dir. H.-J. Martin, Paris, Cercle de la Librairie, 2000, p. 236-271.

⁵¹ Aude LE DIVIDICH, « La libération de l'œil de la schématisation géographique à la symbolique mathématique », dans *La naissance du livre moderne...*, *op. cit.*, p. 328-347.

⁵² H.-J. MARTIN, *La naissance du livre moderne...*, *op. cit.* [note 50], p. 271.

L'HISTOIRE DE L'ÉDITION DE MUSIQUE AVANT L'APPARITION DU LIVRE

La musicologie est le domaine privilégié pour l'étude sur l'édition musicale. La naissance de cette discipline en tant que science historique est récente. Elle s'est véritablement affirmée comme telle à partir du XIX^e siècle. Les travaux de Guido Adler (1855-1941), d'August-Wilhelm Ambros (1816-1876)⁵³ ou de François-Joseph Fétis (1784-1871)⁵⁴ sont reconnus comme fondateurs de la musicologie historique. Ils ont tout de suite été suivis d'études plus spécifiques sur la typographie et l'édition musicales. Ces travaux sur les imprimés de musique ont été principalement l'œuvre de bibliothécaires. À Vienne, Anton Schmid (1787-1857), conservateur à la Bibliothèque impériale, publie une première histoire sur les origines de l'édition musicale⁵⁵. En France, Jean-Baptiste Weckerlin (1821-1910), conservateur à la Bibliothèque du Conservatoire, fait paraître une étude sur le même sujet quelques années plus tard⁵⁶.

Parallèlement à ces publications, paraissent des bibliographies spécialisées sur les imprimés de musique. La principale est celle de Robert Eitner (1832-1910) qui a fondé la *Gesellschaft für Musikforschung* à Berlin, et qui a rédigé la première grande bibliographie musicale⁵⁷. Eitner a recensé l'ensemble de la production de musique imprimée européenne du XVI^e au XVIII^e siècles qu'il lui a été possible de collecter. Sa bibliographie supplée à la dispersion des bibliographies musicales qui, depuis Conrad Gesner (1516-1565), se trouvaient principalement disséminées dans des bibliographies générales⁵⁸, des inventaires, des catalogues de vente ou des catalogues des foires (Lyon, Francfort, Leipzig...)⁵⁹. Ces bibliographies rétrospectives sur les imprimés de musique ont été aussi menées par des libraires-érudits de la fin du XIX^e siècle. Pour le cas de la France, la bibliographie des imprimeurs-libraires parisiens par Philippe Renouard (1862-1934), contemporaine de celle de la production imprimée lyonnaise d'Henri-Louis et Julien Baudrier, inclut le premier recensement

⁵³ August-Wilhelm AMBROS, *Geschichte der Musik*, Leipzig, 1862-1878.

⁵⁴ François-Joseph FÉTIS, *Biographie universelle des musiciens et bibliographie générale de la musique*, Paris, 1835-1844.

⁵⁵ Anton SCHMID, *Ottaviano dei Petrucci da Fossombrone, der erste Erfinder der Musiknotendrucker mit beweglichen Metalltypen, und seine Nachfolger in sechzehnten Jahrhunderte*. Vienne, P. Rohrmann, 1845.

⁵⁶ Jean-Baptiste WECKERLIN, *Histoire de l'impression de la musique, principalement en France jusqu'au XIX^e siècle*, Paris, Société des compositeurs de musique, 1867.

⁵⁷ Robert EITNER, *Biographisch-Bibliographisches Quellen-Lexicon*, Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1900, rééd. Graz, 1959, 11 vol.

⁵⁸ Par exemple, voir François GRUDÉ de LA CROIX du MAINE, *La Bibliothèque française de La Croix du Maine et de Du Verdier...*, Rééd. commentée par Rigoley de Juvigny, Paris, Saillant et Nyon, 1772-1773, 6 vol.

⁵⁹ Par exemple, voir Paulus BOLDUANUS, *Bibliotheca philosophica sive Elenchus scriptorum...*, Iéna, 1616.

exhaustif des éditions parisiennes de musique de la Renaissance⁶⁰. Le modèle de notice bibliographique de Renouard, combinant sources archivistiques, description du matériel typographique et bibliographie proprement dite des imprimés, reste toujours en vigueur à ce jour pour les bibliographies musicales. Les monographies des imprimeurs-libraires parisiens Le Roy et Ballard et de Nicolas Du Chemin, parues respectivement en 1955 et 1956, s'inscrivent pleinement dans ce modèle⁶¹.

En parallèle à l'histoire des procédés d'impression et à ces entreprises bibliographiques, la recherche sur les éditions de musique s'est aussi portée sur leur encadrement juridique. La question des privilèges d'impression a été explorée principalement par Michel Brenet (1858-1918), pseudonyme de Marie Bobillier qui fut une des premières musicologues françaises⁶².

Ainsi, avant 1958, il apparaît que l'histoire des imprimés de musique a suivi une trajectoire analogue à celle de l'histoire des imprimés généraux. Elle a été principalement le fait de savants alliant souvent une activité de musiciens, de conservateurs de fonds musicaux ou de « libraires érudits »⁶³.

L'HISTOIRE DE L'ÉDITION DE MUSIQUE À PARTIR DE 1958

En 1958, année de la publication de *L'Apparition du livre*, la recherche musicologique en France se caractérise par un ancrage institutionnel relativement faible. En effet, ce n'est qu'en 1942 que le Département de la musique a été créé à la Bibliothèque nationale. Une chaire est ouverte à l'École pratique des Hautes Études en 1950, et il faut attendre 1969 pour qu'une réelle reconnaissance de l'enseignement et de la recherche en musicologie se fasse à l'Université. Lors de la publication du premier livre d'Henri-Jean Martin, le foyer de recherche le plus actif en musicologie se trouve au Département de la Musique de la Bibliothèque nationale. Il se signale par un intense travail de recension et de catalogage des sources musicales. L'installation, en 1953, du secrétariat

⁶⁰ Voir Jeanne VEYRIN-FORRER, « Les manuscrits de Philippe Renouard », dans *Le livre dans l'Europe de la Renaissance*, Actes du XXVIII^e colloque international d'Études humanistes de Tours, dir. Pierre Aquilon et H.-J. Martin, avec la collab. de François Dupuigrenet-Desrousilles, Paris, Promodis, 1988, p. 34.

⁶¹ François LESURE et Geneviève THIBAUT, *Bibliographie des éditions d'Adrian Le Roy et Robert Ballard (1551-1598)*..., *op. cit.* [note 9]. François LESURE et Geneviève THIBAUT, « Bibliographie des éditions musicales publiées par Nicolas Du Chemin (1549-1576) », *Annales musicologiques*, I, 1953, supplément dans *Annales musicologiques* IV, 1956, p. 251 et *Annales musicologiques* VI, 1958-1963, p. 403.

⁶² Michel BRENET, « La librairie musicale en France de 1653 à 1790, d'après les registres de privilèges »..., *art. cit.* [note 16].

⁶³ Sur cette histoire du livre par des savants, voir F. BARBIER, « Postface », dans L. FEBVRE et H.-J. MARTIN, *L'Apparition du livre*..., *op. cit.* [note 1], p. 539.

du Répertoire international des sources musicales (RISM) témoigne de cette vitalité. Ce secrétariat coordonne l'organisation internationale chargée de répertorier de manière exhaustive les sources musicales du monde entier.

Il faut ici mentionner le rôle essentiel tenu par François Lesure, archiviste paléographe (promotion 1950), qui fut directeur du Département de la musique de 1970 à 1988. En plus de ses travaux sur la bibliographie musicale, sur la musique de la Renaissance et sur Claude Debussy, Lesure a mené tout au long de sa carrière une réflexion sur les finalités de la science musicologique en tant que « fille de l'histoire ». En 1961, alors conservateur au Département de la musique et membre du Secrétariat du RISM, il publie un article de synthèse sur l'état de la musicologie intitulé « Pour une sociologie historique des faits musicaux »⁶⁴. Il y souligne d'abord le manque de problématiques dans de nombreux travaux musicologiques⁶⁵. Il reprend la critique de Lucien Febvre qui fustigeait l'absence de « vigueur théorique » dans certaines recherches historiques et applique ce cas à la musicologie⁶⁶. Cette faiblesse des paradigmes de la recherche serait une des causes de l'absence de la musique dans les grandes collections historiques comme par exemple *L'Évolution de l'humanité* : « Faut-il voir [...] dans cette absence de problématique, la cause de la faible répercussion de nos études sur les recherches d'histoire de la civilisation ? »⁶⁷. Fort de ce constat, Lesure en appelle à la constitution d'une sociologie de la musique qui ne se développe pas en fonction d'une théorie générale mais à partir de programmes de recherches limitées. Ce principe de travaux à caractère monographique rattache la musicologie à l'esprit de l'école des Annales qui privilégie une démarche historique volontiers appuyée sur une problématique spécifique à chaque étude. Lesure souligne qu'il faut, pour développer une sociologie des faits musicaux, établir des problématiques qui soient propres à la musique : « Ce qui est important dans ces types d'enquêtes, c'est encore une fois de rechercher des conclusions qui soient spécifiques, d'aboutir à des découpages qui ne soient pas subordonnés aux notions provisoires acquises par la science sociale sur lesquelles on chercherait à calquer ensuite celles de l'art »⁶⁸.

Parmi les différents programmes d'étude qu'il présente, Lesure expose sa conception d'une sociologie de l'édition de musique tout en faisant explicitement référence à *L'Apparition du livre*⁶⁹. Il s'agit avant tout d'écrire une histoire économique et sociale de l'édition musicale en approfondissant

⁶⁴ F. LESURE, « Pour une sociologie historique des faits musicaux », dans *Report of the eighth congress of the International Musicological Society*, New York; Cassel, 1961, p. 333-346.

⁶⁵ En 1991 Lesure dressait le même constat, « La recherche musicologique en France depuis 1958 », *Acta musicologica*, 63, 1991, p. 237.

⁶⁶ F. LESURE, « Pour une sociologie historique des faits musicaux »..., *art. cit.* [note 64], p. 333.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 334.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 336.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 342, note 25.

la question du commerce, du financement des éditions de musique, des liens entre imprimeurs-libraires et compositeurs, et enfin du tirage⁷⁰. Cette lecture comporte de fortes similitudes avec celle de Charles Samaran (1879-1982) qui avait fait en 1958 le compte-rendu de l'ouvrage de Febvre et Martin dans le *Journal des savants*⁷¹. En effet, l'un et l'autre relèvent les mêmes apports essentiels de *L'Apparition du livre*⁷². Lesure dresse enfin une chronologie propre à l'histoire de l'édition musicale en France. Pour lui, il n'est possible de parler de marchés commerciaux des imprimés de musique qu'à partir de 1700 avec des réseaux de vente et de prospections d'œuvres nouvelles : « C'est à dater de ce temps que la musique imprimée devient réellement une marchandise »⁷³. Lesure insiste sur le primat d'une approche socio-économique de la librairie musicale mais il est en revanche plus réservé quant au rôle et à l'influence de l'imprimerie musicale dans la vie artistique : « Il ne semble pas que l'apparition du livre ait modifié dans de notables proportions les conditions générales de la vie musicale »⁷⁴. De fait, il ne reprend pas la question des changements que les imprimés ont apportés au sein de la société, et que Febvre et Martin résumaient par la métaphore du « ferment » dans *L'Apparition du livre*.

La réception de *L'Apparition du livre* dans la recherche musicologique sur l'édition musicale a bien eu lieu, et cela trois ans après sa parution. Elle a pu avoir une large répercussion puisque cet article de François Lesure est la version écrite d'une communication faite en 1961 lors du VIII^e Congrès international de musicologie à New York, soit un an avant la traduction en anglais de *L'Apparition du livre*⁷⁵.

Toutefois, la prépondérance de ce paradigme s'est d'autant plus facilement imposée qu'une grande majorité des travaux sur l'histoire des imprimés de musique est restée souvent dépendante du travail bibliographique et de l'établissement des sources avec leur dépouillement. Les monographies sur les imprimeurs-libraires de musique constituent un axe majeur dans les travaux sur les imprimés de musique entre 1969 et 2006. On y trouve de substantielles introductions d'ordre socio-économique qui, par maints aspects, s'inscrivent dans le sillage des chapitres de *L'Apparition du livre*, tels « Le livre, cette marchandise », « Le petit monde du livre » ou « Le commerce du livre ». En témoignent en 1969, la parution de la bibliographie des éditions de musique

⁷⁰ *Ibid.*, p. 241-242.

⁷¹ Charles SAMARAN, « Sur quelques problèmes d'histoire du livre », *Journal des savants*, Avril-Juin 1958, p. 57-72. Sur Samaran et l'histoire de la réception de *L'Apparition du livre*, voir Frédéric BARBIER, « Postface »..., *art. cit.*, p. 570-571.

⁷² Ch. SAMARAN, « Sur quelques problèmes... », *art. cit.*, p. 64-69.

⁷³ F. LESURE, « Pour une sociologie historique des faits musicaux »..., *art. cit.* [note 64], p. 343.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 341.

⁷⁵ H.-J. MARTIN, *The coming of book. The impact of printing, 1450-1800*, trad. David Gerard, Londres, NLB, 1962.

de l'imprimeur lyonnais Jacques Moderne (149.-156.) par Samuel Pogue⁷⁶ et celle consacrée à Pierre Attaingnant par Daniel Heartz⁷⁷. À partir de cette date, de nombreuses monographies sont publiées qui couvrent l'ensemble des imprimeurs-libraires européens de musique des xvii^e-xviii^e siècles. Citons notamment, pour l'Italie, celle de Mary-Sellers Lewis consacrée à Antonio Gardano⁷⁸. Pour les Pays-Bas, Henri Vanhulst fait paraître la bibliographie de Pierre Phalèse (*ca* 1510-1575)⁷⁹. En 2003, Laurent Guillo publie la bibliographie des Ballard au xvii^e siècle, ce qui permet une suite à celle des Ballard du xvi^e siècle par Lesure et Thibault⁸⁰. Trois ans plus tard, Stanley Boorman livre au public sa grande monographie sur Ottaviano Petrucci (1466-1539)⁸¹.

La production imprimée au moyen de la gravure, autre spécificité importante de l'édition musicale, s'est développée à partir des années 1660, et a entraîné une mutation profonde dans la librairie musicale. En 1976, Anik Devriès-Lesure fait paraître un travail de synthèse sur la musique gravée⁸². Si cet ouvrage propose également une approche globale pour l'histoire de cette catégorie d'imprimé, il s'inscrit aussi dans un axe de recherche qui s'est nettement développé à cette période. En effet, la question du commerce des livres de musique a été analysée de façon approfondie, en particulier pour le xviii^e siècle. La monographie de 1969 de François Lesure sur Estienne Roger (1665?-1722?) en témoigne⁸³. Roger avait créé une maison d'édition musicale à forte structure commerciale et diffusait sa production auprès de marchés qui n'avaient pas accès à la musique imprimée. Il a développé un système publicitaire par la publication de catalogues dans des ouvrages non musicaux qui indiquaient le nom de ses dépositaires dans les différentes villes d'Europe. Avec cette publication sur Roger, à une période où l'essentiel des recherches portait sur les officines d'imprimeurs-libraires, Lesure a anticipé sur

⁷⁶ Samuel Franklin POGUE, *Jacques Moderne, Lyons music printer of the sixteenth century*, Genève, Droz, 1969 (Travaux d'Humanisme et Renaissance; 101). Cet ouvrage a été complété par la production de musique d'autres imprimeurs-libraires lyonnais et genevois du xvi^e siècle en 1991. Voir Laurent GUILLO, *Les éditions musicales de la Renaissance lyonnaises*, Paris, Klincksieck, 1991.

⁷⁷ D. HEARTZ, *Pierre Attaingnant, royal printer of music: a historical study and bibliographical catalogue*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1969.

⁷⁸ M.-S. LEWIS, *Antonio Gardano: venetian music printer, 1538-1549: a descriptive bibliography and historical study*, New-York; Londres, Garland, 1988.

⁷⁹ H. VANHULST, *Catalogue des éditions publiées à Louvain par Pierre Phalèse et ses fils, 1545-1578*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1990.

⁸⁰ L. GUILLO, *Pierre Ier Ballard et Robert III Ballard, imprimeurs du roy pour la musique (1599-1673)*, Sprimont, Mardaga, 2003.

⁸¹ S. BOORMAN, *Ottaviano Petrucci: a catalogue raisonné*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

⁸² A. DEVRIÈS, *Édition et commerce de la musique gravée à Paris dans la première moitié du xviii^e siècle: les Boivin, les Leclerc*, Genève, Minkoff, 1976.

⁸³ F. LESURE, *Éditions musicales publiées par Estienne Roger et Michel-Charles le Cène (Amsterdam, 1696-1743)*, Paris, Société française de musicologie, 1969.

l'importance de la question des réseaux de diffusion. D'ailleurs, en 2005 paraît le catalogue des annonces des éditions musicales dans la presse parisienne par Anik Devriès-Lesure⁸⁴. Cet ouvrage, consacré au commerce et à la diffusion de la musique en France au XVIII^e siècle, se révèle une source d'information très riche sur les pratiques éditoriales comme le financement des éditions par le biais des souscriptions.

Le paradigme d'une histoire socio-économique de l'imprimé telle que Martin en a proposé le modèle dans ses premiers travaux est donc resté prédominant dans l'histoire des imprimés de musique. À cet égard, nombre d'ouvrages sur l'édition musicale font référence à *L'Apparition du livre*, à *Livre, pouvoirs et société au XVII^e siècle* ou encore à l'article de 1952 sur l'édition parisienne⁸⁵.

À partir des années 1990, alors que les entreprises bibliographiques continuent de paraître, une nouvelle orientation se fait jour dans les travaux sur l'édition musicale. Quatre nouveaux axes de recherches peuvent être identifiés, qui tous visent à un dépassement de la seule histoire sociale et économique.

Le premier axe va dans le sens d'une approche culturelle de la musique à partir de l'histoire de l'édition. Il a été principalement entrepris par des spécialistes de l'édition de musique anglo-saxons qui se sont concentrés sur l'Italie de la Renaissance. Les études de Ian Fenlon et Jane A. Bernstein sont un exemple de cette approche spécifique⁸⁶. Fenlon s'est interrogé sur les liens qu'il est possible de tisser entre les réalités économiques de l'édition musicale et les changements de la culture musicale en Italie au début du XVI^e siècle. Ces recherches sur le rôle de l'imprimé de musique donnent souvent lieu à une confrontation avec l'ouvrage d'Elizabeth Eisenstein⁸⁷.

Le deuxième axe se rattache à la problématique de la fonction de l'écrit, avec la question des rapports entre notation musicale et mémoire pour les compositeurs de musique polyphonique de la Renaissance. Jessie-Ann Owens a montré, à partir d'analyses de brouillons de compositeurs de cette époque,

⁸⁴ Anik DEVRIÈS-LESURE, *L'édition musicale dans la presse parisienne au XVIII^e siècle: catalogue des annonces*, Paris, CNRS éditions, 2005.

⁸⁵ H.-J. MARTIN, «Quelques aspects de l'édition parisienne au XVII^e siècle», *Annales E. S. C.*, 1952, p. 303-318.

⁸⁶ Ian FENLON, *Music print and culture in early sixteenth-century Italy*, London, The British Library, 1995. Jane A. BERNSTEIN, *Print, culture and music in sixteenth century*, New-York; Oxford, Oxford University Press, 1998. Voir également *Sources and the circulation of Renaissance music*, éd. Mary Sellers Lewis, Farnham, Ashgate, 2012.

⁸⁷ Elizabeth L. EISENSTEIN, *The printing press as an agent of change. Communications and cultural transformations in early modern Europe*, Cambridge, CUP, 1979. Tel est le cas notamment dans la monographie de M. Boorman sur Petrucci. Voir le dernier chapitre intitulé «Early music printing as an agent of change», dans *Ottaviano Petrucci: a catalogue raisonné...*, op. cit. [note 81].

comment ces derniers écrivaient leur musique vocale⁸⁸. L'absence de partition qui présente en superposition chaque partie vocale était compensée par une forme de mémoire musicale qui, elle-même, s'aidait des parties séparées écrites pour chaque voix afin de composer le contrepoint. Cet usage de l'écrit supposait de la part des musiciens un rapport à la notation de la musique totalement différent de celui d'aujourd'hui. Cette étude sur l'histoire de l'imprimé de musique fait ici explicitement référence à la traduction anglaise d'*Histoire et pouvoirs de l'écrit*⁸⁹.

Le troisième axe tourne autour de la réception des imprimés de musique à partir des éditions de chansons polyphoniques publiées au xvi^e siècle. Kate Van Orden a approfondi cet aspect dans deux ouvrages récents⁹⁰. La mise en page et toutes les informations que la matérialité des supports de ces éditions de chanson peuvent révéler sur leur appropriation, sont exploitées afin de retrouver le type de lectorat que ces partitions induisent. L'ensemble de ses travaux musicologiques se réfèrent à Henri-Jean Martin mais aussi à Roger Chartier, Donald Francis Mc Kenzie et Robert Darnton.

L'histoire des mises en page et mises en livre des partitions constitue le dernier axe actuel de recherche sur l'histoire des manuscrits et imprimés de musique. Il a été montré plus haut que cette catégorie de texte n'avait pas été étudiée par Henri-Jean Martin dans *La naissance du livre moderne*. En 2007, Catherine Massip a traité cette question dans son *Histoire du livre de musique*⁹¹. Cette histoire de la mise en page et de la mise en livre de la notation musicale est écrite à partir des collections de la Bibliothèque nationale de France, sur le temps long de la production manuscrite et imprimée européenne. Elle s'articule autour de diverses problématiques musicales parmi lesquelles les manuscrits autographes, considérés à la fois comme des sources mais aussi comme des témoignages sur les habitudes de composition des musiciens.

Henri-Jean Martin s'est interrogé tout au long de ses travaux d'histoire du livre sur la place et la fonction de la musique au sein de la culture de l'imprimé. Les réponses de l'historien ont été souvent partielles ou ponctuelles mais n'en ont pas moins revêtu une dimension programmatique. Les musicologues spécialistes de l'édition musicale avec leurs problématiques propres se sont peu

⁸⁸ Jessie Ann OWENS, *Composers at work. The craft of musical composition, 1450-1600*, Oxford, Oxford University Press, 1997.

⁸⁹ H.-J. MARTIN, *The History and power of writing*, trad. angl. de Lydia G. Cochrane, Chicago, University of Chicago Press, 1994.

⁹⁰ Kate VAN ORDEN, *Music, authorship, and the books in the first century of print*, Berkeley, University of California Press, 2014 ; EAD, *Materialities, books, readers, and the chanson in sixteenth-century Europe*, New-York, Oxford University Press, 2015.

⁹¹ Catherine MASSIP, *Le livre de musique*, Paris, BnF, 2007.

ou prou inscrits dans le sillage de cette histoire du livre. L'impulsion de François Lesure aura été sans doute déterminante. Ce dernier soulignait l'absence de chapitre consacré à l'édition de musique au sein des quatre grands volumes de *L'histoire de l'édition française* (1983-1986)⁹². Il en attribuait la cause à l'état encore insuffisamment avancé des études en ce domaine pour l'époque classique. Il notait aussi l'absence de recherches fondamentales pour le XIX^e siècle⁹³. Il ne pouvait pas être envisagé dans le cadre de la présente contribution de présenter un bilan bibliographique complet des nombreux travaux parus aujourd'hui sur l'histoire de l'édition et des collections musicales. Gageons que, pour l'Ancien Régime typographique, suffisamment de données soient maintenant réunies pour une synthèse sur l'histoire de l'édition française de musique au sein de la production européenne.

⁹² F. LESURE, «L'édition musicale en France au XVIII^e siècle. État des questions», dans *Le livre et l'historien. Etudes offertes en l'honneur du professeur Henri-Jean Martin*, Genève, Droz, 1997 (*Histoire et civilisation du livre*, 24), p. 229.

⁹³ *Ibid.*, p. 234.

Une enquête appuyée sur les travaux d'Henri-Jean Martin : le livre d'éducation au XVIII^e siècle

Dans un mémoire adressé au lieutenant général de police La Reynie à la fin des années 1660 ou au début des années 1670, l'imprimeur parisien Antoine Vitré dresse le tableau des difficultés auxquelles sont confrontés les imprimeurs de son temps¹. Évoquant la piètre qualité du papier, « qui ne vaut plus rien » et obligera bientôt d'avoir recours aux papetiers étrangers, il rappelle ce qui fait le « pain quotidien des libraires de France » : les livres à l'usage de l'Église et des ecclésiastiques d'une part, et ceux qui servent « aux escoliers, aux régens & à tous ceux qui font profession des lettres » d'autre part. De ce pain, les historiens ont peu goûté. Depuis la contribution pionnière de Dominique Julia à l'*Histoire de l'édition française*, en 1984, qui constitue l'unique synthèse disponible à ce jour, l'histoire du livre scolaire et pédagogique a échappé à l'histoire du livre pour s'inscrire de manière privilégiée dans deux autres champs d'études : d'une part l'histoire de la construction des disciplines scolaires, attentive à l'élaboration d'un discours didactique et aux pratiques pédagogiques articulées au livre, et d'autre part l'étude de la « nouvelle » littérature de jeunesse, autour de quelques figures emblématiques – Jeanne Leprince de Beaumont et ses *Magasins*, Louise d'Épinay pour les *Conversations d'Émilie*, Stéphanie de Genlis – et de genres narratifs particuliers, comme le théâtre ou le dialogue pédagogiques². Les obstacles à une étude globale de cette production ont été énoncés par Alain Choppin : « les ouvrages auxquels les chercheurs accordent aujourd'hui un statut peu ou prou scolaire n'ont longtemps pas été perçus par les contemporains

* Aix-Marseille Université, CNRS, UMR 7303 Telemme, Aix-en-Provence.

¹ BnF, ms. fr. 21747, f. 14 (sans date, mais entre 1667 et 1674).

² Dominique JULIA, « Livres de classe et usages pédagogiques », dans *Histoire de l'édition française*, dir. R. Chartier et H.-J. Martin (dir.), t. 2, *Le livre triomphant, 1660-1830* [1984], Paris, Fayard, Cercle de la Librairie, 1990. Sur la littérature de jeunesse, *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, éd. Jeanne Chiron et Catriona Seth, Paris, Classiques Garnier, 2013. *L'œuvre de Madame d'Épinay, écrivain-philosophe des Lumières*, éd. Jacques Domenech, Paris, L'Harmattan, 2010. Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL, *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997. Sur la construction des disciplines, André CHERVEL, *Histoire de l'enseignement du français du XVII^e au XX^e siècle*, Paris, Retz, 2006, et Annie BRUTER, *L'histoire enseignée au Grand Siècle. Naissance d'une pédagogie*, Paris, Belin, 1997.

comme faisant partie d'un ensemble cohérent»³. Sans forcer le trait et prêter à cette production scolaire une cohérence qu'elle n'acquerra qu'après les réformes du XIX^e siècle, on peut toutefois montrer que les livres destinés aux différents espaces éducatifs constituaient, sous l'Ancien Régime, une «catégorie de la pratique», un ou des ensembles bien reconnaissables par les acteurs, des auteurs aux lecteurs en passant par les libraires et les institutions pédagogiques. Cet «ordre des livres» repose sur un ensemble de dispositifs matériels et intellectuels, règlements et programmes scolaires, outillage législatif et argumentatif des gens du livre, catalogues de libraires, mais aussi nouvelles figures d'auteur (comme l'«ami des enfants»), titulatures et mises en forme typographiques qui traduisent l'émergence de l'idée que les ouvrages lus par les enfants devaient être *adressés* aux enfants⁴. En allant des magasins des libraires à la présentation de la page imprimée, les occasions sont multiples de se confronter à l'immense matériau rassemblé par Henri-Jean Martin et à ses propositions méthodologiques, de telle sorte que la recherche s'appuie en de nombreux points sur ces «pierres d'attente» posées par l'historien, pour reprendre l'expression utilisée par Roger Chartier dans sa préface à *Livre, pouvoirs et société*⁵.

COMMENT PEUT-ON ENCORE COMPTER LES LIVRES ?

Le premier aspect de la question pourrait se formuler ainsi : comment avoir une idée générale de la production imprimée en France à l'usage des écoles, des collèges et des lectures domestiques de la jeunesse, de son évolution quantitative et de sa distribution géographique ? Comment, plus de cinquante ans après *Livre, pouvoirs et société*, peut-on encore compter les livres ? La méthode mise en œuvre par Martin pour étudier la production parisienne du XVII^e siècle est connue. L'historien part des fonds de la Bibliothèque nationale dont il estime qu'ils peuvent être tenus, «dans une certaine mesure, pour représentatifs de la production conservée»⁶. En deux coupes chronologiques (1643-1645 et 1699-1701), il met à l'épreuve cette représentativité en confrontant ce premier corpus aux collections d'autres bibliothèques (la Bibliothèque Sainte-Geneviève, la Bibliothèque Mazarine, les bibliothèques municipales de Troyes et de Lyon,

³ Alain CHOPPIN, «Le manuel scolaire, une fausse évidence historique», *Histoire de l'éducation*, 117, 2008, p. 7-56.

⁴ L'expression est utilisée dans le sens que lui donne R. CHARTIER, *L'ordre des livres : lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992. On propose ici certains aspects d'un travail en cours de publication, Emmanuelle CHAPRON, *La librairie des enfants. Livres d'école et littérature de jeunesse en France au XVII^e siècle*, à paraître en 2021 (*Oxford University Studies in the Enlightenment*).

⁵ R. CHARTIER, «Préface», dans H.-J. Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)* [1969], Genève, Droz, 1999, p. xx.

⁶ *Ibid.*, p. 68.

pour ne citer que les principales) et à différentes séries documentaires, celles des registres liés au contrôle de la production imprimée (registres de la Chancellerie, de la Communauté des libraires et imprimeurs de Paris, du dépôt légal) et des procès-verbaux des enquêtes de 1644 et 1700. Les écarts, inévitables, entre ces différentes pesées sont expliqués de manière à en relativiser l'importance. Ainsi, si une partie des privilèges sollicités ne trouve pas de contrepartie matérielle dans les collections de la Bibliothèque nationale, c'est que ces privilèges ont pu ne pas avoir donné lieu à une impression, ou que cette impression a pu se faire en province. De même, bien des ouvrages mentionnés comme étant « sous presse » dans les enquêtes de 1644 (Paris) et 1700-1701 (ensemble du royaume) sont aujourd'hui introuvables dans les bibliothèques : mais ce sont le plus souvent de petits livrets religieux ou scolaires, thèses, feuilles de classe et de dévotion, livres d'heures et d'église, dont la description est trop incomplète pour permettre leur identification, qui ont sans doute été détruits par l'usage, et dont la plupart ne comptent d'ailleurs probablement pas les 48 pages retenues par Martin comme limite inférieure de son corpus. De ceux-là, dit l'historien, « nous n'en avons pas tenu compte »⁷. Il faut prendre l'expression au pied de la lettre : ne pas en tenir compte, c'est ne pas les compter, tout en les réintégrant dans l'analyse par une autre voie, celle de l'étude des inventaires après décès des libraires, comme celui de Samuel Thiboust en 1635, de Jean Libert en 1638 ou d'autres, qui font de *Livre, pouvoirs et société* une lecture indispensable pour comprendre l'économie du livre de classe à Paris au XVII^e siècle⁸.

Ces petites productions scolaires étant justement ce qui m'intéressait, j'ai essayé de comparer, comme Martin, la production conservée, décrite dans les répertoires bibliographiques, et les projets d'édition, enregistrés dans les archives de la Librairie. Il faut d'emblée préciser que l'objectif de ce décompte n'était pas de mesurer quoi que ce soit, mais plutôt une manière de poser les problèmes et de réfléchir aux limites des sources utilisables par l'historien lorsqu'il tente d'approcher l'infra-ordinaire du travail des presses, le bruit de fond des alphabets, des petits catéchismes et heures scolaires, des feuilles classiques et des rudiments latins. Dans ce cas, plutôt qu'à des sources qui éclairent réciproquement leurs lacunes, comme c'était le cas dans l'enquête de Martin, l'historien est confronté à une redondance des silences.

La petite production scolaire est d'abord une réalité qui, pour une large part, manque aux registres de la Librairie royale. Cette absence peut s'expliquer par des raisons légitimes. Les alphabets et les auteurs classiques s'impriment sur simple autorisation du juge du lieu lorsqu'ils comportent moins de deux feuilles d'impression, ce qui est souvent le cas. D'autres paraissent sous couvert

⁷ *Ibid.*, p. 80.

⁸ *Ibid.*, p. 299, 326.

du privilège général accordé aux évêques pour l'impression des usages de leur diocèse, comme les catéchismes ou les heures scolaires. Les contraventions au système expliquent également les lacunes dans les registres de la Librairie. Les arrêts du Conseil du roi renouvellent constamment les défenses d'imprimer «aucuns livres, même livres d'usages, de classes», sans en avoir obtenu la permission: l'incise est significative de ce que des libraires soustraient à la procédure réglementaire une bonne partie de cette production routinière, tant religieuse que scolaire, dont le réexamen semble inutilement coûteux⁹. D'autres cas constituent enfin de petits arrangements avec la règle. Certains imprimeurs réutilisent pendant plusieurs décennies des permissions périmées, ou se contentent de décliner pour l'usage scolaire un texte sur lequel ils détiennent déjà une permission ou un privilège. L'imprimeur Jacques Sardine utilise ainsi un privilège obtenu «pour l'impression des heures, intitulé livre de prières à l'usage de Limoges» en le faisant servir «à différentes sortes d'heures et avec a.b.c.», ce qui lui vaut la suspension de son privilège¹⁰.

Dressés à partir du dépouillement des catalogues de bibliothèques françaises et étrangères, ainsi que de recherches minutieuses dans les fonds locaux, les répertoires bibliographiques de la production imprimée au XVIII^e siècle constituent une ressource complémentaire, même si leur utilisation soulève d'autres problèmes. Les productions les plus élémentaires, comme les alphabets et les feuilles classiques, ont subi de fortes destructions d'usage et elles ont rarement été sauvées par les collectionneurs. Ainsi, les silences des sources se cumulent: aucune des productions d'ABC signalées dans l'enquête de 1701 n'apparaît dans les registres de la Librairie, non plus que dans les répertoires bibliographiques. À Tulle, Pierre I Chirac qui annonce avoir imprimé «des petites heures de prières, des alphabes [sic] et des Catons pour les escoliers» se dispense visiblement de toute procédure administrative, et rien de sa production n'a subsisté¹¹.

Prenons pour observatoire seize villes de Flandre, d'Artois et de Picardie¹². Dans tout cet espace, le rapport entre les ouvrages pédagogiques aujourd'hui repérables dans les bibliothèques (240 éditions) et les demandes formulées par

⁹ BnF, ms. fr. 22067, pièce 180.

¹⁰ BnF, ms. fr. 22 071, pièce 205, f. 518, «Arrêt contradictoire...», 16 juillet 1703.

¹¹ BnF, ms. fr. 22127, f. 391.

¹² La zone correspond à celle qui est traitée dans Albert LABARRE, *Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au XVIII^e siècle. Tomes VI-XII. Artois, Flandre, Picardie. I-VII. Abbeville, Aire-sur-la-Lys, Amiens, Armentières; Arras; Bailleul, Beauvais, Bergues, Béthune, Boulogne-sur-Mer, Calais, Cambrais, Compiègne; Douai; Dunkerque, Laon, Maubeuge, Noyon, Péronne, Saint-Omer, Saint-Quentin, Senlis, Soissons, Tourcoing; Valenciennes; Lille I (1701-1740), Lille II (1741-1770) et Lille III (1771-1789)*, Baden-Baden, Bouxwiller, V. Koerner, 1997-2000. Frédéric BARBIER, «L'économie du livre dans le Nord de la France au siècle des Lumières», dans *Livre et lumières dans les Pays-Bas français de la Contre-Réforme à la Révolution*, Valenciennes, Cercle archéologique et historique de Valenciennes, 1987, p. 97-118.

les imprimeurs à la direction de la Librairie (144 permissions, plus rarement des privilèges) n'est pas disproportionné, mais l'intersection des deux ensembles est mince: seules 43 éditions sont produites à la suite d'une décision de l'administration royale, tandis que 197 autres échappent à l'enregistrement. Le contrôle sur la production des livres n'est cependant pas mené à la légère. Avec le rattachement de Lille à la France, l'administration royale impose ses règles. Localement pourtant, les autorités locales court-circuitent une partie des contrôles, avec un souci marqué de défendre leurs prérogatives. C'est en utilisant leurs privilèges que les évêques font paraître les instruments de l'édification puérile, comme l'*Histoire abrégée de l'Ancien Testament* et l'*Histoire abrégée de la vie de Jésus-Christ* imprimées à Boulogne par Charles Battut, ou les *Prières et instructions chrétiennes* imprimées à Beauvais par Desjardins et à Soissons par Courtois. La province de Flandre est également marquée par une très forte présence jésuite, héritée de la Contre-Réforme catholique et de la période espagnole, dont la production scolaire échappe très largement aux regards de l'administration royale. Aucun des quarante ouvrages qu'on a conservés de l'imprimeur douaisien Jacques-François Willerval, l'imprimeur attiré des collèges de la province gallo-belge, n'apparaît dans les registres royaux. Après une période de fragilisation au moment de l'expulsion de la Compagnie, le voilà imprimeur du collège d'Anchin et c'est alors seulement que sa production devient visible depuis Paris. Mais la majeure partie des impressions n'emprunte pas ces circuits alternatifs et leur absence des registres s'explique par un rapport plus ou moins lâche aux obligations administratives. Beaucoup d'ouvrages sont imprimés sans permission ou sous le couvert d'une permission périmée depuis longtemps: les *Instructions de la jeunesse* de Gobinet produites par Jean-Baptiste puis Pierre Brovellio à Lille en 1712 et 1762 portent simplement une approbation donnée à Bruxelles en 1688, celle du *Livre des enfants* imprimé par Florent-Joseph Jacquez en 1755 remonte à 1706. Ce que dit l'écart entre les deux pesées, matérielle et administrative, c'est donc moins la faible représentativité des registres royaux (qui ne fait plus aucun doute pour les historiens) que l'enchevêtrement des autorités locales qui se mêlent d'autoriser l'impression des livres scolaires et les rendent invisibles à l'administration parisienne, magistrats urbains, évêques, jésuites ou académies. Les silences parisiens mettent aussi en évidence la capacité des libraires et imprimeurs à mesurer l'intérêt d'avoir des documents en règle, à rentabiliser dans la longue durée les permissions et les privilèges octroyés, à exploiter de façon systématique les failles des systèmes de surveillance¹³.

Inversement, une centaine de permissions ou de privilèges ont été délivrés dans cet espace sur la période 1701-1788, sans évidence qu'ils aient été utilisés

¹³ De manière comparable à ce que l'on trouve décrit pour d'autres secteurs d'activité: voir *Fraude, contrefaçon et contrebande de l'Antiquité à nos jours*, dir. Gérard Béaur, Hubert Bonin et Claire Lemercier, Genève, Droz, 2006.

dans les délais requis. Autant que le précédent, ce nombre questionne la représentativité des registres royaux. S'agissant de petits ouvrages scolaires, on peut faire l'hypothèse qu'ils ont purement et simplement disparu. Mais il faut aussi se couler dans la logique d'un imprimeur pour qui une permission périmée ne perd jamais toute sa valeur et reste toujours bonne à mettre sur une édition, même éloignée dans le temps, en guise de témoignage de bonne foi. Le chiffre invite à essayer de comprendre le sens de la démarche qui consiste à demander, par exemple, une permission royale pour un simple Cicéron de collègue. La démarche a en effet un coût qui n'est pas négligeable (autour de 7 l. pour une permission, 36 l. pour un privilège) et elle n'est pas entreprise à la légère. Les gens du livre y recourent à la suite d'arbitrages qui combinent la nature de leur production, les habitudes familiales et celles de l'atelier, la proximité géographique et le caractère plus ou moins accommodant des relais du pouvoir royal, la présence d'autres autorités susceptibles de s'y substituer. Certes, la permission munit le libraire d'un acte destiné à faire foi dans les procédures de vérification (visite de contrôle des ateliers) et dans les procès entre pairs (accusations de contrefaçon). Mais les chiffres pointent vers d'autres usages du privilège, comme le suggère Henri-Jean Martin, qui voit dans certaines demandes de permission « un moyen de se réserver le sujet » ou un investissement rentabilisé dans la longue durée, et pas forcément dans les délais prévus par la loi¹⁴.

Des travaux récents ont renouvelé dans cette perspective l'étude des *textes* des privilèges¹⁵. Le privilège peut prendre l'allure d'un quasi-catalogue lorsqu'il s'applique à un ensemble de titres, comme dans l'*Histoire abrégée de l'Ancien Testament* publiée par Pierre Berton en 1761, dont le privilège énumère une douzaine de titres à l'usage des écoles. Il peut également être utilisé comme un outil publicitaire plus offensif, comme dans le cas du conflit ouvert qui oppose, pour la clientèle des collèges, les libraires parisiens Jean-Joseph Barbou et Jean-Baptiste Brocas au début du XVIII^e siècle. Le second accuse le premier d'avoir falsifié le privilège de librairie obtenu pour les *Principia linguae graecae* en 1717 en s'inspirant d'un document plus ancien, octroyé à Simon Bénard en 1679 et portant la mention « des désordres que les différentes impressions apportaient dans les classes du collège des jésuites ». Outre que la manipulation est tout à fait illégale, le remploi du texte vise selon Brocas à « épouvanter les écoliers de ce collège, et par cette clause leur mettre un frein qui les empêchât d'acheter ailleurs que dans sa boutique les livres qui sont à l'usage des classes des Jésuites ». Ce n'est pas un hasard, souligne encore le rival, si le privilège a été « mis au revers du frontispice, afin que les écoliers à l'ouverture du livre

¹⁴ H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société...*, *op. cit.* [note 5], p. 80.

¹⁵ Voir l'article de Nicolas SCHAPIRA dans ce même dossier et, du même, « Le monde dans le livre, le livre dans le monde: au-delà du paratexte. Sur le privilège de librairie dans la France du XVII^e siècle », *Histoire et civilisation du livre*, 6, 2010, p. 79-96.

ne pussent ignorer qu'il leur était ordonné *De par le Roi, les pères jésuites et Barbou*, d'acheter malgré qu'ils en eussent *aux Cigognes* [enseigne des Barbou] tous les livres dont on se sert au collège de Louis-le-Grand»¹⁶. Dans ce procès, les libraires postulent que les péri-textes sont lus par les écoliers et qu'ils peuvent fonctionner comme un véritable prospectus publicitaire, capable de capter la clientèle ou de l'écartier des boutiques voisines.

COMMERCE DES LIVRES ET IDENTITÉS MARCHANDES

Ce dont témoigne cet épisode, c'est que la spécialisation des libraires n'est pas uniquement le résultat d'un arbitrage dans le travail des presses, qu'on pourrait tenter de mesurer à partir des sources comptables et des inventaires après décès. Le choix d'une localisation dans la ville, l'adresse typographique, la confection d'un catalogue particulier sont autant d'investissements de forme qui donnent à voir le lien privilégié avec le monde pédagogique, et facilitent la captation des clientèles. Pour éclairer la place spécifique des usages scolaires dans la construction des identités marchandes, on peut s'appuyer sur le dossier des relations entre les libraires parisiens et les imprimeurs troyens, souvent mentionnées par Martin, à rebours d'une historiographie qui voyait dans la production de colportage troyenne une denrée à destination des seules campagnes¹⁷.

Le point de départ de l'enquête est la série des registres des douanes parisiennes, où sont enregistrés les paquets transmis pour contrôle à la chambre syndicale des libraires et imprimeurs de Paris¹⁸. Entre 1697 et 1720, dix individus se déplacent plus de cinq fois à la chambre pour retirer des colis en provenance de Troyes. Si le registre ne précise pas la teneur des envois, le croisement des sources permet d'en identifier un certain nombre comme contenant des alphabets et livrets pieux à l'usage des écoles. Ces produits de faible valeur alimentent des stratégies commerciales assez différentes parmi les libraires de la capitale. Le premier type est celui des boutiques qui servent, dans la capitale, de comptoir de vente aux ateliers troyens. Le cas des Oudot, qui construisent une interdépendance étroite entre l'atelier troyen et la boutique parisienne, est relativement unique. Les imprimeurs troyens, et plus largement champenois, sont nombreux à compter des parents dans la capitale, sans que ce lien de parenté implique forcément – le cas est même plutôt rare – un partenariat commercial. Les inventaires après décès des parisiens

¹⁶ *Mémoire pour le sieur Jean-Baptiste Brocas, libraire à Paris. Contre le sieur Jean Barbou, aussi libraire à Paris* [Paris, 1713], 66 p. (BnF, ms. fr. 22072, pièce 44).

¹⁷ H.-J. MARTIN, « Culture écrite et culture orale, culture savante et culture populaire dans la France d'Ancien Régime », *Journal des savants*, 1975, p. 225-282.

¹⁸ BnF, ms. fr. 21897-21926, exploités pour la période 1697-1720. La source a aussi été exploitée par J.-D. MELLOTT, *L'édition rouennaise et ses marchés (vers 1600-vers 1730). Dynamisme provincial et centralisme parisien*, Paris, École des chartes, 1998, p. 380-384, 610-628.

Jacques Le Febvre (1713) et Arnoul Seneuze (1720) ne mettent pas en évidence de liens privilégiés avec leurs parents châlonnais et troyens¹⁹. Même si la veuve de Nicolas III Oudot déclare vendre également des productions de Rouen, le registre de la douane laisse penser que son beau-frère Jacques II Oudot y rencontrait peu de concurrence. Entre 1696 et 1720, elle reçoit 261 envois de Troyes, contre 31 seulement de Rouen, un de Lyon et un de Langres. Réciproquement, la boutique de la rue de la Vieille-Bouclerie constitue un élément central dans l'économie de l'atelier troyen, dont elle est l'unique débouché parisien. En 1722, la veuve Oudot et sa fille Marie sont les seules débitrices parisiennes signalées parmi les dettes actives de l'inventaire de Jacques Oudot. Elles y figurent pour 7088 l., contre un peu plus de 5200 l. pour l'ensemble des libraires de province²⁰. Souvent identifiée à la littérature de colportage, la veuve Oudot est également un important fournisseur des écoles charitables de la capitale. Son catalogue général précise qu'elle débite des livrets de piété, «et principalement tous ceux qui sont à l'usage des écoles chrétiennes et pour l'éducation des enfants». De sa boutique émane aussi un catalogue particulier consacré aux «livres à l'usage des écoles», incluant psautiers, heures, civilités, différents types d'alphabets sortis des presses de son beau-frère, ce qui constitue pour l'époque un investissement relativement rare²¹. En 1716, elle réalise la troisième édition parisienne des *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne* à l'usage des écoles de Jean-Baptiste de La Salle, imprimée à Troyes chez Oudot.

Les autres imprimeurs troyens ont leurs débouchés propres dans la capitale. À la différence de la veuve Oudot, forte d'une certaine aisance, la caractéristique commune de ces libraires parisiens est de se situer dans la moitié la moins riche de leur communauté. Jean-Baptiste Musier et François I Rivière, clients des Febvre, figurent même parmi les plus pauvres du métier, si l'on en croit leur niveau d'imposition : 6 l. en 1695 pour le premier (20 l., à la même date, pour la veuve Oudot), 5 l. en 1722 pour le second. C'est donc «par le bas» de la profession que se fait la diffusion des livrets scolaires troyens. Pour beaucoup, la fourniture d'ABC n'est pas dissociable de celle des autres impressions troyennes, et notamment de celle des almanachs, véritable locomotive de ce commerce. Pourtant, l'achat en gros des ABC peut jouer un rôle dans certaines carrières marchandes. Le cas des Rivière, père et fils, est en ce sens intéressant. En 1701, Nicolas Rivière (60 ans) a un étal de livres à la porte Saint-Eustache, quand son fils François I (35 ans),

¹⁹ AN, Minutier central, Et/I/253, 24 octobre 1713 et Et/XXXIV/415, 19 novembre 1720.

²⁰ AD Aube, 2 E 11/53, fol. 28v°. Sur le réseau commercial d'Oudot, Robert MANDROU, *De la culture populaire aux XVII^e et XVIII^e siècles* [1964], Paris, Imago, 1985. H.-J. MARTIN, «Culture écrite et culture orale...», *art. cit.* [note 17].

²¹ *Catalogue des livres qui se vendent en la boutique de la veuve de Nicolas Oudot, libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue du Foin, à côté de la rue des Deux Portes, à l'Image de Notre-Dame, à Paris, s.l. [1722-1723].*

relieur, tient une boutique de librairie rue de la Bûcherie²². Dans la supplique présentée au roi en 1703 pour se faire recevoir comme libraire et régulariser sa situation, le fils expose qu'il exerce depuis une vingtaine d'années la profession «de marchand libraire pour vendre des alphabets, almanachs et petits livres de dévotion qui se débitent communément à la porte des églises les jours de fêtes». Il fait valoir que son père «n'a pas moyen de tenir boutique, attendu son âge et ses infirmités» et que lui-même, «ayant eu une main estropiée, n'est pas en état de relier»²³. Reçu libraire en 1705, il est installé sur le Pont-au-Change en 1708. Si les Rivière comptent effectivement parmi les libraires les plus pauvres de la capitale, l'image d'éclopés gagnant péniblement leur vie sur les ponts et à la porte des églises ne correspond que partiellement à la réalité. Elle n'empêche pas, en tout cas, une tentative de stratégie commerciale appuyée, au moins pour un temps, sur le créneau du livre scolaire, en relation avec le bassin troyen. En 1701, le fils déclare qu'il a «ajetté des alphabet[s] de Troyes et les [a] fait venir a Paris et ont esté visité au bureau de Messieurs les libraires a Paris et vent aussi des heures que je tire de chez Messieurs les libraires et imprimeurs de Paris», le père qu'il «vend des anciens livres, et fait imprimer des alphabets»²⁴. L'année suivante, ce dernier passe des alphabets à une production scolaire un peu plus conséquente, dont il prend l'initiative: il obtient la permission de faire imprimer des *Heures de Notre-Dame* à partir d'un «in-24 de grosse lettre à l'usage des enfans qui apprennent à lire, imprimé à Troyes, et dont l'office est en latin»²⁵. À partir de 1703, l'affaire familiale gagnant en ampleur, toujours en relation avec Troyes, le matériel scolaire perd en importance face à d'autres types de produits de grande diffusion. Cette année-là, le fils passe un marché d'exclusivité réciproque avec l'imprimeur troyen Jacques Febvre pour différentes sortes de livres: une bonne partie du catalogue de la Bibliothèque bleue s'y retrouve, incluant seulement, du côté scolaire, deux sortes de *Civilité française* (avec et sans quatrains), des fables d'Ésope et une arithmétique²⁶. En 1705, il traite également avec l'imprimeur troyen Adenet pour des almanachs²⁷. Autant de contrats qui expliquent l'importance des flux (47 envois en cinq ans) entre la cité champenoise et la boutique parisienne. En 1708, François Rivière obtient un privilège local pour l'impression des *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne*. Rivière choisit son camp, sans doute pour défendre sa clientèle: il dédie l'ouvrage au chantre de l'église métropolitaine de Paris, qui vient de sortir victorieux du conflit avec les écoles charitables de Jean-Baptiste de La Salle.

²² BnF, ms. fr. 22065, f. 104-105.

²³ AN, V⁶ 791, séance du 22 février 1703.

²⁴ BnF, NAF 400, f. 246-247.

²⁵ BnF, ms. fr. 21939, article 863. Il obtient une permission simple de 4 ans le 5 décembre 1702.

²⁶ AN, MC, et/XVII/485, *Mémoire des sortes que Jacques Febvre, imprimeur et marchand-libraire à Troyes doit imprimer pour le sieur François Rivière, marchand libraire à Paris*, 29 janvier 1703. Sur ces relations, H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle...*, op. cit. [note 4], p. 957.

²⁷ BnF, ms. fr. 21931, p. 366.

La dernière modalité d'entrée des livrets scolaires troyens dans la capitale se fait, non plus par le bas de la hiérarchie des libraires, mais par son côté. Il s'agit des relations qu'entretiennent les imprimeurs troyens avec la communauté des merciers, «marchands de tout, faiseurs de rien» selon l'expression de Savary Des Bruslons. Parmi les quelque deux mille merciers qui peuplent la capitale au tournant du XVIII^e siècle, plusieurs figurent sur les registres de la douane comme destinataires de livres scolaires troyens : Jean-Baptiste Chaillou, Edme Deschamps qui retire en 1696 «une ballette remplie d'alphabets et almanacqs» de Troyes, ou Jacques Charité qui reçoit huit paquets entre 1702 et 1707²⁸. Ces envois sont des nœuds de discorde qui contribuent à envenimer les relations entre la communauté des merciers et celle des libraires et imprimeurs parisiens. Les merciers se réfèrent en effet à des statuts de 1613 qui les autorisent à vendre «heures, psautiers, catéchismes et autres livres de prières», quand les libraires en appellent à un arrêt du parlement de Paris de 1676 qui restreint cette liberté aux seuls almanachs et alphabets. Avant que l'arrêt du Conseil de 1730 ne fixe durablement les termes de leur compétence aux almanachs et livres de prières de moins de deux feuilles d'impression, les conflits d'interprétation de la législation engendrent des pratiques illégales larvées. De fait, les envois d'ABC des libraires troyens vers les merciers parisiens sont autant une réalité commerciale qu'une couverture pour des échanges à la légalité controversée. Gilles Deschamps est ainsi condamné en 1664 pour avoir dissimulé six douzaines de manuels de dévotion dans une «manne d'almanachs marquée ABC» venue de Rouen. C'est également ce qui arrive à Charité en janvier 1707, auquel on retient «36 douzaines d'heures de N. Dame dites longuettes» trouvées dans une balle venue de Troyes²⁹.

Le commerce des livrets scolaires troyens fait donc coexister des acteurs aux stratégies dissemblables. Véritable vitrine pour la veuve Oudot, il n'est qu'une étape dans une trajectoire ascendante pour les Rivière, tandis qu'il sert bien souvent, chez les merciers, de marchandise-écran. L'analyse des relations entre Troyes et Paris met également en évidence la manière dont une unique source d'approvisionnement vient abonder des filières légales autant que des formes plus ou moins contestées de commerce de librairie, comme celles des merciers ou des relieurs qui se mêlent de vendre des livres.

COMMENT CLASSER LES LIVRES ? DES CATÉGORIES DE CONTENU AUX CATÉGORIES D'USAGE

Comme le montre le cas des catalogues de la veuve Oudot, c'est le classement des livres qui contribue à l'identifier comme libraire des écoles. Le catalogue

²⁸ BnF, ms. fr. 21930, f. 53.

²⁹ BnF, ms. 22081, f. 296, sentence du 3 septembre 1664 et ms. fr. 21931, *Estat des livres arrestez dans les visites faites par les syndic & adjoints*, p. 54.

participe à l'éventail des dispositifs à travers lesquels auteurs et libraires adressent leurs livres à un public scolaire ou juvénile. Ce classement des livres, par le public projeté, ne répond pas à la même logique que celui qui organise les livres par matière, dans les catalogues ou les inventaires de bibliothèque. Il correspond à une autre clé de l'ordre des livres, celle de l'*usage*, que l'on peut aborder de deux manières. D'un côté, les libraires aménagent dans les catalogues la catégorie des usages, d'abord religieux (« livres à l'usage de la communauté des ursulines », par exemple), puis scolaires à partir du début du XVIII^e siècle (« livres à l'usage des écoles », « livres à l'usage des collèges et des pensions »). La place particulière de ces ensembles, généralement situés en fin de catalogue, signale qu'il s'agit une catégorie commerciale, plus qu'intellectuelle³⁰. D'un autre côté, on voit apparaître au XVIII^e siècle des titulatures « à l'usage de » ou « pour servir à » : phénomène relativement nouveau au XVIII^e siècle, le syntagme devient courant dans les titres au XIX^e siècle, avant de passer de mode au XX^e siècle. Ce genre de titulature est indicateur d'une nouvelle conception des marchés du livre, qui désigne son lectorat, mais aussi d'une évolution du rôle du livre dans les interactions pédagogiques : le *Livre à l'usage des écoles du diocèse d'Amiens où sont contenues les principales actions de la Vie de Notre Seigneur Jésus Christ pour estre enseigné après le catéchisme* (Amiens, Caron-Hubault, 1708), dont l'usage est imposé par l'évêque d'Amiens aux écoles de son diocèse, se présente d'abord comme un « livre » à manipuler et à lire ensemble, à un certain moment du cursus scolaire, et pas comme une histoire sainte infantilisée.

Henri-Jean Martin est revenu à plusieurs reprises sur la question de ces pages de titre qui lui semblent constituer, par leur dimension publicitaire, le « premier élément du rapport moderne au livre », comme il le souligne encore dans les entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob : « Le livre étant une marchandise, il est précédé par une publicité. La page de titre, c'est avant tout la publicité d'un livre »³¹. En ce sens, il faut étudier l'intitulation comme une publication, c'est-à-dire comme une action révélatrice de certains rapports de pouvoir (entre l'auteur et le libraire, par exemple) et comme une action créditée d'une certaine efficacité (celle de faire connaître et vendre l'ouvrage, avant tout). Cette efficacité n'est pas uniquement économique, elle est aussi intellectuelle : le pouvoir d'un titre est de réussir à imposer de nouveaux syntagmes, comme le montre l'exemple des « amis », depuis l'*Ami des hommes* de Mirabeau (1756), ou de « la fabrique de », plus près de nous. Les intitulations fonctionnent comme un laboratoire de formules, d'autant plus efficaces qu'un titre, comme le rappelle

³⁰ E. CHAPRON, « Catégories de l'entendement éditorial et ordre des livres. Les livres d'éducation dans les catalogues de libraires du XVIII^e siècle », dans *L'Annonce faite au lecteur. La circulation de l'information sur les livres en Europe (16^e-18^e siècles)*, dir. Annie Charon, Sabine Juratic et Isabelle Pantin, Louvain, Presses universitaires, 2016, p. 243-265.

³¹ H.-J. MARTIN, *Les métamorphoses du livre. Entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 270.

Martin, doit être par nature accrocheur. Le titre des livres constitue en effet un de ces éléments de langage qui circulent dans la société, sous le regard de tous. Les livres sont exposés dans les librairies, étalés dans les rues, avec leur page de faux-titre bien visible; les titres sont reproduits sur les affiches, dans la presse. Sous une forme ou sous une autre, le titre participe donc de ces écritures exposées qui saturent l'espace visuel des villes de l'Ancien Régime.

Ces titulaires adressées marquent l'émergence de l'idée selon laquelle les enfants doivent manipuler des objets faits pour eux. Cet ensemble n'a pas encore acquis l'épaisseur d'une catégorie bibliographique, mais il constitue un produit éditorial bien reconnaissable depuis sa page de titre. Un des auteurs, Perrault, évoque «la multitude des ouvrages élémentaires, ou soi-disant tels, c'est-à-dire de ceux qui ont été intitulés pour les enfants»³². Ces ouvrages constituent donc une catégorie flottante, identifiable quoique «sans murs». Il ne faut malgré tout pas surestimer l'impératif d'infantilisation de ces supports, comme en témoigne la persistance des adresses «mixtes», qui juxtaposent l'usage de la jeunesse et celui d'autres catégories de lecteurs. Ces accolages sont une pratique courante dans la librairie européenne. Ils ne dérivent pas simplement du souci commercial de ménager des marchés conséquents pour l'ouvrage. La mention des publics adultes, accolés aux publics enfantins, renvoie à certaines constructions disciplinaires (comme pour la grammaire française, historiquement d'abord destinée aux étrangers) et à l'importance de l'autodidaxie des jeunes gens et des adultes dans les sociétés d'Ancien Régime. La pluralité des lectorats visés reflète aussi une grande tolérance sociale à l'égard de l'indifférenciation des supports. La possibilité, pour tout un chacun, de tirer bénéfice de lectures explicitement adressées à des enfants, fait partie du pacte de lecture de ces ouvrages; c'est la position contraire qui doit être justifiée. En 1754, le maître de pension Jean-Pierre Bridault publie des *Mœurs et coutumes des Romains*, pour lesquelles il assume le choix d'un public restreint: «Ce n'est point la République des Lettres que j'ai prétendu enrichir [...] mon dessein n'est donc que de contribuer à l'éducation des jeunes gens». Or cette intention ne semble pas avoir été comprise. Les comptes rendus publiés dans le *Journal des savants* et dans le *Journal de Trévoux* soulignent tous deux que l'auteur a négligé d'indiquer ses sources dans la marge: «Cette attention paraît superflue à l'égard des jeunes gens qui se contentent de tout; mais il n'en est pas ainsi du public». La remarque témoigne de la résistance à l'idée d'un abrégé pour les enfants qui ne serait pas également un outil de rattrapage (pour les jeunes adultes) et de remémoration (pour les savants).

Ce développement conduit à un dernier point, qui concerne «l'histoire morphologique des dispositifs de la lecture», c'est-à-dire à ce que produit, à

³² PERRAULT, *Abrégé d'histoire naturelle pour l'instruction de la jeunesse*, Strasbourg, Amand Koenig; Paris, Barrois jeune, 1786, p. 12.

l'intérieur du livre et au cœur du texte imprimé, la pensée d'une différence de l'enfance³³. On prendra le cas des petits classiques latins, production routinière de mauvaise réputation au XVIII^e siècle, moins étudiés que les petites grammaires latines³⁴. Dans *La naissance du livre moderne*, Martin explique comment Guillaume Fichet et Jean Heynlin adoptent à la fin du xv^e siècle « ces divisions (qu'on nomme chapitres) [qui] donnent certainement à l'ouvrage une grande clarté au point d'en rendre la lecture facile, même aux enfants »³⁵. Entre le respect de la tradition « monobloc » des textes classiques et la lisibilité de la page imprimée, les imprimeurs parisiens ont choisi la seconde: dès l'âge de l'humanisme, ils s'adaptent aux attentes des écoliers français, moins familiers de la langue latine que leurs homologues italiens, ou plus marqués par les exigences de clarté de la scolastique. Un siècle plus tard, les milieux philologiques stabilisent la division des textes classiques en paragraphes numérotés: Casaubon établit une numérotation de référence pour Suétone en 1595, Gruter pour les œuvres de Tite-Live et de Cicéron dans les premières décennies du xvii^e siècle³⁶. Mais contrairement à la division en chapitres, ces innovations philologiques passent plus lentement dans l'édition classique à destination des collèges. Dans les éditions scolaires des discours de Cicéron imprimées au début du XVIII^e siècle, les titres soulignent cet aspect (*numeris et capitibus distincti*), parfois comme s'il était nouveau³⁷. Dans la préface à son édition de la *Conjuratio Catilinæ* de Salluste en 1711, l'imprimeur parisien Jean-Baptiste Brocas signale qu'il a pris le parti de diviser le texte par chapitres et par sections (*opus nunc primum in capita seu sectiones distributum*), afin d'en faciliter la lecture aux jeunes gens³⁸. En réalité, la nouveauté vient d'un découpage plus menu que dans les éditions érudites classiques, adapté à l'idée que les libraires se font des capacités de concentration des élèves. Dans les éditions classiques réalisées par le régent Denis Gaullier, dans les années 1720, le texte est chiffré « de dix lignes en dix lignes environ. C'est la leçon ordinaire qu'on donne à apprendre dans les basses classes ». L'édition Barbou des *Commentaires* de César

³³ H.-J. MARTIN, *Les métamorphoses du livre...*, op. cit. [note 31], p. 238; l'expression est de J.-M. Chatelain.

³⁴ Jean HÉBRARD, « L'évolution de l'espace graphique d'un manuel scolaire: le Despautère de 1512 à 1759 », *Langue française*, 59, 1983, p. 68-87.

³⁵ Lettre de Fichet à Heynlin, 7 mars 1472, en tête du *De officiis* de Cicéron, citée par H.-J. MARTIN, *La naissance du livre moderne, XIV^e-XVII^e siècle*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2000, p. 128.

³⁶ Voir l'utile mise au point de Frédéric SABY, « Du texte au livre » dans *La collection ad usum Delphini. L'Antiquité au miroir du Grand Siècle*, éd. Catherine Volpilhac-Augier, Grenoble, ELLUG, 2000, p. 136-147.

³⁷ *Selectæ Marci Tullii Ciceronis orationes, numeris distinctæ, ad usum scholarum*, Beauvais, Courtois, 1703. *M. Tullii Ciceronis libri rhetorici numeris capitibusque distincti, et brevibus argumentis capita illustrati*, Paris, Brocas, 1704. *Selecta M. T. Ciceronis opera, numeris et capitibus ad usum scholarum distincta*, Paris, Nyon, 1711.

³⁸ *C. Sallustii Crispi Conjuratio Catilinæ et Bellum Jugurthum. Opus nunc primum in capita seu sectiones distributum*, Paris, J. B. Brocas, 1711.

(1^{re} édition repérée: 1763) signale que «les articles sont ici plus multipliés que dans les éditions ordinaires; nous en avons usé ainsi pour la commodité des jeunes gens, qui n'aiment pas à voir cinq à six pages sans repos et sans alinéa». La scolarisation du texte par l'ajout de métadescripteurs nouveaux prend acte de la familiarité déclinante des collégiens avec le latin et de la transformation du statut du livre de classe, qui n'est plus seulement un livre dans lequel on lit, mais un livre dans lequel on travaille.

L'enrichissement progressif d'une partie de ces éditions, auxquelles les éditeurs ajoutent des notes, une traduction française, des renvois grammaticaux, des numéros qui restituent les mots dans l'ordre de la phrase française, etc., pose des questions qui sont celles de *La naissance du livre moderne*. La première concerne les opérations cognitives liées à la manipulation de ces ouvrages. On sait que la prise de notes contribue à structurer la pensée, à mémoriser autrement, voire à penser autrement. Le fait que cet effort soit désormais pris en charge par l'appareil typographique a sans doute contribué à faire évoluer non seulement les conditions du travail collégien (qui a moins à écrire – et c'est vrai aussi pour les grands collégiens de philosophie), mais aussi les modalités de l'assimilation des connaissances. La chose est d'autant plus notable que cette évolution va de pair avec la lente disparition des feuilles classiques, remplacées par des petits volumes sur lesquels il est désormais plus difficile d'écrire, ce qui entraîne la dissociation entre la manipulation du texte imprimé et l'exercice de la prise de notes. La seconde remarque rejoint celle que Christian Jacob faisait à Henri-Jean Martin au sujet des «communautés textuelles» constituées par leur familiarité avec une certaine morphologie du livre³⁹. De fait, apprendre le latin dans la seconde moitié du XVIII^e siècle suppose d'avoir appris à se servir d'ouvrages qui, par la profusion confuse des métadescripteurs, sont devenus difficilement lisibles pour le reste de la population.

Si les pratiques pédagogiques des maîtres, des précepteurs et des parents semblent souvent dissoudre la catégorie des livres scolaires, celle-ci retrouve un peu de robustesse lorsqu'on la considère du côté des imprimeurs et des librairies. Omniprésents, quoique de faible valeur, les livres à l'usage des écoles et des collèges offrent alors un riche terrain d'enquête sur le monde de la librairie d'Ancien Régime. De cette double «filière», scolaire et classique, on peut suivre les hiérarchies de la production (de l'imprimeur familial au libraire privilégié des collèges), les circuits commerciaux, les innovations typographiques et les stratégies publicitaires. En cette matière comme dans d'autres, les pistes ouvertes par les travaux d'Henri-Jean Martin ne demandent qu'à être suivies.

³⁹ H.-J. MARTIN, *Les métamorphoses du livre...*, op. cit. [note 31], p. 246.

Histoire de la censure et histoire du livre Les usages de la censure dans la France d'Ancien Régime

À quoi servait la censure? Cette question se pose du fait d'un paradoxe frappant: faire l'histoire de la censure dans la France d'Ancien Régime conduit à décrire des dispositifs de plus en plus sophistiqués, subtils, et riches en moyens pour finalement constater une inefficacité globale, que l'on peut résumer avec la célèbre formule de Diderot dans sa *Lettre sur le commerce de la Librairie*: «Quand on crie la sentence d'un livre, les ouvriers de l'imprimerie disent: "bon, encore une édition!"»¹. Il y a là une invitation à proposer des contextualisations larges de l'activité censoriale.

Henri-Jean Martin a affronté cette difficulté en inscrivant les procédures censoriales dans tout un ensemble de dispositifs de contrôle de l'imprimé, dont il a pu évaluer non seulement l'efficacité suivant les temps et les lieux mais aussi les effets structurants sur l'offre de livres. Ces dispositifs, qui ne se résument pas, loin de là, à des actions de censure, ont pu être décrits grâce à la démarche originale et aux larges horizons qu'il a mise en œuvre: l'histoire du livre telle qu'il l'a inventée dans la fidélité à Lucien Febvre a associé résolument histoire des pouvoirs face à l'imprimé, histoire sociale de tous les acteurs de l'édition, histoire économique du marché du livre, dans une proximité évidente à l'histoire des *Annales*².

De ce fait, la censure tient une place relativement mineure dans l'œuvre de Martin, alors qu'elle a continué à faire l'objet, ces dernières décennies, de nombreuses recherches issues de l'histoire ou des études littéraires. Ces travaux, qui produisent la question de la censure comme un territoire autonome, se trouvent dans un double décalage par rapport à la démarche du fondateur de l'histoire du livre même s'ils n'ignorent pas cette dernière. D'une part,

* Université Paris Nanterre, MéMo / Grihl.

¹ «Lettre historique et politique adressée à un magistrat sur le commerce de la librairie, son état ancien et actuel, ses règlements, ses privilèges, les permissions tacites, les censeurs, les colporteurs, le passage des ponts et autres objets relatifs à la police littéraire», dans DIDEROT, *Œuvres complètes*, éd. John Lough et Jacques Proust, t. VIII, p. 556.

² R. CHARTIER, «Henri-Jean Martin ou l'invention d'une discipline», *Bibliothèque de l'École des chartes*, 165-2, 2007, p. 313-328.

ils concernent plutôt les rapports des auteurs (et non des libraires) avec la censure, et privilégient les correspondances où s'observent les négociations entre écrivains et administration plutôt que les livres eux-mêmes, si bien que la problématique de la censure tend à être resserrée du côté de l'histoire culturelle ou intellectuelle. Deuxième caractéristique de cette production : son terrain privilégié est le XVIII^e siècle. La censure apparaît comme un thème historiographique spécialement attaché au rapport entre les Lumières et les pouvoirs, comme un objet particulièrement propice à la mise en évidence du système culturel original qui caractériserait la France du XVIII^e siècle³. Qu'il s'agisse d'étudier comment la censure a été un instrument de répression de la liberté de pensée ou qu'il s'agisse de mettre plutôt en évidence comment elle s'est révélée un acteur-clé des Lumières, dans tous les cas elle apparaît comme un élément central de la conjoncture culturelle du XVIII^e siècle.

Dans cet article, je voudrais ramener la question de la censure du côté de l'histoire du livre. Cela signifie examiner les transformations des livres, et non pas seulement des textes, liées aux procédures censoriales. Cela signifie aussi envisager largement les enjeux de ces procédures, en prenant en compte le fait qu'elles impliquaient la manipulation de cet objet doté de caractéristiques propres qu'est le livre⁴. C'est là une manière de ne pas s'enfermer dans la problématique de l'efficacité ou de l'inefficacité de la censure. Placer le livre au centre de l'attention, plutôt que l'activité censoriale, permet en effet d'ouvrir la question de la censure à d'autres contextualisations, à partir d'une anthropologie des usages du livre dans la société d'Ancien Régime. On verra ainsi que les procédures censoriales ont été mobilisées à d'autres fins que le contrôle du contenu des textes, et que ceci ne date pas du temps des Lumières.

Une telle hypothèse ne signifie pas minorer la présence de la censure dans la France d'Ancien Régime. Au-delà de ses manifestations les plus spectaculaires (exécution capitale, qui concernent plus rarement des auteurs que des libraires, bûchers de livres qui ont accompagné certaines prises de villes durant les troubles religieux du XVI^e siècle, éloignement de prédicateurs séditieux, décisions judiciaires retentissantes⁵), les actes de censure se coulent dans les relations d'obéissance qui structurent la société d'Ancien Régime : recevoir des injonctions brutales ou polies à propos de la publication de leurs écrits, qu'elles soient venues d'un grand seigneur, d'un supérieur d'ordre, d'un évêque,

³ À titre d'indice, dans l'assez récent livre collectif dirigé par Jacques DOMENECH, *Censure, autocensure et art d'écrire de l'Antiquité à nos jours* (Paris, Complexe, 2005), une section comportant 8 contributions concerne le seul XVIII^e siècle, sur un total de 20 articles.

⁴ R. CHARTIER et H.-J. MARTIN, « Introduction », dans *Histoire de l'Édition française* [1982], Paris, Fayard ; Cercle de la Librairie, 1989, t. I, p. 9-14 ; Dinah RIBARD et Nicolas SCHAPIRA, « Histoire du livre, histoire par le livre », *Revue de Synthèse*, 128, n°1-2, 2007, p. 19-25.

⁵ Georges MINOIS, *Censure et culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1995.

d'un notable, d'un gouverneur, d'un ministre ou d'un père, a fait partie de l'expérience ordinaire de nombreux auteurs, qui ont appris selon les cas et les circonstances à plier, négocier, ruser, ou anticiper. C'est dire aussi que ce que nous désignons par autocensure était un phénomène omniprésent⁶.

De tels actes excèdent largement ce dont cet article entend traiter. Il s'intéresse proprement aux enjeux liés à la présence de longue durée d'institutions vouées à la censure, définie comme l'ensemble des procédures menées par une autorité visant à autoriser ou interdire la diffusion d'un ouvrage. Cette définition inclut la censure préalable (de l'examen du livre jusqu'à la publication du résultat de cet examen) et la censure après publication ainsi que les pratiques policières liées à ces procédures administratives ou judiciaires.

LA PLACE DE LA CENSURE DANS L'ŒUVRE D'HENRI-JEAN MARTIN

Dans *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*, la censure apparaît dès les premières pages du chapitre liminaire portant sur l'héritage du XVI^e siècle, à propos de la Contre-Réforme⁷. Mais significativement, Martin ne lui réserve qu'un paragraphe en évoquant la naissance des censures religieuses qui débouche sur une présentation de l'Index. Il consacre ensuite de longues pages à décrire la politique de publication issue du concile de Trente, c'est-à-dire l'effort de l'Église pour promouvoir la publication de livres servant la réforme catholique.

Un même mouvement d'élargissement s'observe dans le cœur de sa thèse. La censure proprement dite est replacée dans un ensemble plus vaste d'actions que Martin qualifie d'activité pour « orienter la production imprimée »⁸. Le privilège d'imprimerie est certes décrit comme le vecteur d'une censure préventive de plus en plus active à partir des années 1630, sous l'égide de Richelieu et du chancelier Séguier, mais Martin l'interprète de manière très neuve comme un instrument politique dirigé avant tout vers les éditeurs. Je fais référence aux analyses bien connues relatives à la politique royale qui consiste à favoriser quelques gros libraires fidèles, à qui le pouvoir confie le rôle de contrôler le monde des ateliers d'imprimerie parisiens. Cette politique inclut la naissance de l'Imprimerie royale, et sur le versant du contrôle des auteurs et de l'opinion,

⁶ Jean-Pierre CAVAILLÉ, *Dis-simulations, Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto: religion, morale et politique au XVII^e siècle*, Paris, Champion, 2002; *Censure et critique*, dir. Laurence Macé, Claudine Poulouin, Yvan Leclerc, Paris, Garnier, 2015.

⁷ H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle* [1969], Genève, Droz, 1999, t. I, p. 7.

⁸ *Ibid.*, p. 440.

elle inclut aussi la fondation de l'Académie française et de la *Gazette* de Renaudot. Cette description aboutit à réévaluer les rapports entre Paris et la province, le contrôle étroit sur l'édition parisienne ayant son revers dans l'essor de la production de livres prohibés chez des éditeurs provinciaux privés de privilèges⁹. La censure n'est donc qu'un élément dans une politique bien plus vaste, dont Martin révèle la cohérence, en même temps qu'il montre qu'elle se définit dans le cadre de conflits et de rapports sociaux ou sociopolitiques complexes.

S'agissant de la censure proprement dite, l'historien est justement particulièrement attentif à des rapports sociaux qui ne se résument pas à un face-à-face inégal entre un pouvoir et un auteur ou un libraire. C'est déjà le cas – et de très belle manière – dans ce qui a été sa toute première publication, consacrée au libraire de Port-Royal Guillaume Desprez, une étude parue en 1952¹⁰. Martin écrit au début de l'article sur ce libraire, plutôt prospère dès le début des années 1650 : « Malheureusement pour lui, il se trouva alors impliqué dans les poursuites engagées contre les éditeurs des *Provinciales* »¹¹. Or l'article montre en réalité comment la proximité avec Port-Royal mais aussi, par ce fait même, la part importante des éditions réalisées clandestinement dans sa production globale, ont plutôt permis une belle réussite d'éditeur à Desprez, qui s'est concrétisée par sa fortune, le nombre de ses presses et de ses employés, que l'on connaît grâce aux sources notariales.

Il faut bien constater en effet qu'en matière de censure on ne peut s'en tenir aux intentions punitives du pouvoir, représentées ici par la vindicte du chancelier Séguier à l'égard des pamphlets jansénistes des années 1650-60. Henri-Jean Martin évoque à ce propos un épisode significatif : un commissaire découvre chez un autre éditeur des *Provinciales*, Langlois, les formes des deux dernières feuilles d'un pamphlet d'Antoine Arnauld. Le commissaire en dresse procès-verbal, va rendre compte à Séguier, qui se contente de renvoyer le commissaire chez le libraire pour qu'il lui rapporte le pamphlet complet. Et H.-J. Martin de conclure cet épisode par un « On usait parfois, semble-t-il, de curieux ménagements à l'égard des jansénistes »¹². Un peu plus tard, Desprez, arrêté pour des motifs similaires, avoue le minimum tandis que, comme l'explique Martin, ses amis s'activent, faisant pression sur le lieutenant civil pour que la sentence soit faible (il écoperait d'un bannissement pour cinq ans),

⁹ Voir aussi sur ce mouvement Jean-Dominique MELLOTT, *L'Édition rouennaise et ses marchés : vers 1600-vers 1730*, Paris, École des Chartes, 1998.

¹⁰ « Guillaume Desprez, libraire de Pascal et de Port-Royal », *Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île de France*, t. II (1950), Paris, 1952, p. 205-228. Republié dans H.-J. MARTIN, *Le Livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis ; Cercle de la Librairie, 1987, p. 65-78. Les citations sont tirées de cette dernière édition.

¹¹ *Ibid.* p. 66.

¹² *Ibid.* p. 67.

puis sur le Parlement de Paris, qui annule la sentence en appel. Martin rapporte encore une négociation entre Desprez et l'archevêque de Paris Hardouin de Péréfixe au sujet de l'édition des *Pensées*, qui révèle dans l'action un libraire qui n'est pas démuni face au puissant prélat¹³.

En revanche Desprez fut menacé au début des années 1680 par le dispositif colbertien prévoyant la diminution drastique du nombre d'imprimeurs parisiens, qui risquait de rendre les éditeurs ne possédant pas de presse très dépendants des rares ateliers d'imprimerie subsistant sur la place de Paris. Dans le cas de Desprez, l'affaire se termina bien : il parvint finalement à devenir aussi imprimeur¹⁴.

Au total, cette étude épaissit la question de la censure, qui n'apparaît plus simplement comme un effort pour appliquer une législation contraignante appuyée par des policiers. La méthode d'H.-J. Martin, associant pesées statistiques, analyse de dispositifs réglementaires et études de cas permettant seules de saisir un certain type de fonctionnement – par exemple des manières de tourner ou de détourner la législation – paraît irremplaçable. Non seulement l'histoire du livre, dans son moment fondateur, s'inscrit dans une histoire socio-économique alors en plein épanouissement, mais elle est même pionnière dans son articulation fine des données sociales, économiques et politiques. Il y a là une spécificité précieuse de l'histoire du livre à conserver et projeter vers l'avenir.

Cette démarche globale produit par ailleurs de la complexité sur le statut de la censure elle-même. L'activité du libraire de Port-Royal Guillaume Desprez semble moins menacée par les menées policières que par la réduction du nombre d'imprimeurs, qui n'est pas un acte de censure. Pourtant, il faut bien constater que les actes de censure sont très répandus dans la France d'Ancien Régime : tenter de faire interdire un livre est une démarche extrêmement courante, réalisée par de multiples institutions religieuses et séculières – papauté, Assemblée générale du clergé, faculté de théologie, tribunaux, notamment les Parlements, et conseil du roi (saisis par des libraires, des auteurs, des corps divers...). À titre d'exemple superlatif, un épisode plaisant des luttes gallicanes qui eut lieu en 1665 a été rappelé par Jean-Louis Quantin dans un article récent : une bulle d'Alexandre VII vient condamner les censures de la Sorbonne sur deux ouvrages ultramontains (de Guimenius et Vernant), et cette bulle est elle-même supprimée par le Parlement de Paris¹⁵.

¹³ *Ibid.*, p. 68-72.

¹⁴ *Ibid.*, p. 73-74.

¹⁵ Jean-Louis QUANTIN, « Les institutions de censure religieuse en France (xvi^e-xvii^e siècles), dans *Hétérodoxies croisées. Catholicismes pluriels entre France et Italie, xv^e-xvii^e siècles*, éd. Gigliola Fragnito et Alain Tallon, Rome, École française de Rome, 2015, p. 59.

Barbara de Negroni, dans *Lectures interdites*, a relevé de nombreux cas similaires pour le XVIII^e siècle¹⁶.

Mais se donner les moyens de comprendre la place dans la société d'Ancien Régime de ces procédures implique de se déprendre d'une analyse en termes d'impact de la censure sur la production, et plus encore sur la diffusion des idées. Dans cette perspective, la notion d'usage de la censure peut être utile pour réfléchir à la place des dispositifs censoriaux dans la société d'Ancien Régime. D'une manière générale, la censure apparaît comme un instrument politique ou sociopolitique né avec le livre, et qui constitue un usage possible de ce dernier à de multiples fins. Pour le dire de manière légèrement différente, la censure est un des moyens, pour de multiples acteurs, d'utiliser le phénomène que représente la présence du livre dans la société d'Ancien Régime.

UN INSTRUMENT D'AFFRONTLEMENT OU DE NÉGOCIATION ENTRE DES POUVOIRS

Rappelons au préalable que la censure s'exerce peut-être plus vigoureusement sur les mauvais propos que sur les livres. C'est une idée sur laquelle Alfred Soman a beaucoup insisté pour le temps des guerres de religion, en montrant l'effort des autorités pour interdire les prêches ligueurs et en mettant en évidence les lourdes condamnations pour « blasphème » ou « mauvais propos » prononcées par le Parlement de Paris sous Henri III et Henri IV¹⁷. Mais n'est-ce pas le même type de personnages, souvent d'humble extraction, et le même type de situation – des déclarations menaçantes ou simplement critiques à l'égard de grands personnages, même pas toujours exprimées en public – qui sont l'une des cibles privilégiées de la police parisienne et de ses mouches au XVIII^e siècle?¹⁸ C'est là une donnée qui invite à relativiser l'ardeur à réprimer pour elle-même la circulation des imprimés, et à être d'autant plus sensible aux luttes de pouvoir dont la censure est l'instrument.

L'exemple le plus connu en la matière est la fameuse censure de *De l'Esprit* d'Helvétius par le parlement de Paris en 1758. La condamnation des

¹⁶ Barbara DE NEGRONI, *Lectures interdites. Le travail des censeurs au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1995.

¹⁷ Alfred SOMAN, « Press, Pulpit and Censorship before Richelieu », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 120-6, 1976, p. 447-448. Le cas du philosophe libertin Vanini, qui avait publié plusieurs livres pourtant sensibles avec des approbations, et qui a été condamné à mort par le parlement de Toulouse et exécuté en 1619 pour des « propos impies », et non pour ces ouvrages, peut être versé au dossier. Voir Didier FOUCAULT, *Giulio Cesare Vanini (1585-1619). Un philosophe libertin dans l'Europe baroque*, Paris, Honoré Champion, 2003.

¹⁸ Robert DARTON, *L'affaire des 14. Poésie, police et réseaux de communication à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2014.

propositions matérialistes contenues dans cet ouvrage a été un bon moyen de mettre en difficulté le pouvoir royal, à travers la direction de la Librairie et le censeur influent, Tercier, qui avait donné une approbation officielle à l'ouvrage¹⁹. Plus généralement, l'interdiction des livres est un instrument essentiel d'affirmation du Parlement au siècle des Lumières, je renvoie là encore aux analyses de Barbara de Negroni²⁰.

Un siècle et demi plus tôt, la condamnation très officielle et spectaculaire d'un ouvrage de Duplessis-Mornay sur l'eucharistie par Henri IV renvoie d'abord à une volonté de rapprochement avec le pape de la part du roi de France²¹. Sous Louis XIV, les censures de la Sorbonne ont été instrumentalisées dans le cadre de la diplomatie du Roi Soleil à l'égard de la Papauté²². Plus largement, l'effort séculaire de captation de la censure religieuse par le pouvoir royal au détriment de la Faculté de théologie est l'une des dimensions d'une politique plus générale pour rabaisser une institution ancienne, puissante et susceptible à ce titre de s'opposer à des initiatives royales, même si le contrôle du vaste et crucial domaine des livres de religion n'était bien sûr pas indifférent à l'autorité monarchique.

La pluralité des institutions qui, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, se prévalaient d'un droit de regard sur les écrits explique cette instrumentalisation du livre. Sans doute cette présence intense de la censure témoigne-t-elle de l'attention portée par les autorités au contrôle de la production imprimée, mais il est possible aussi de considérer que dans l'économie des conflits, condamner un livre au feu est un acte relativement aisé à réaliser, et qui marque une position, une présence, sans que cela tire beaucoup à conséquence. La faible valeur matérielle du livre conjuguée à sa forte valeur symbolique contribuait aussi, si l'on suit cette hypothèse, à le désigner comme une cible quand il s'agissait de mener des actions politiques de relativement basse intensité.

Le droit de censurer était plus généralement un moyen de manifester une autorité, spécialement dans le champ religieux : ainsi, bien que la législation royale ne leur ait accordé presque aucune place dans le dispositif de censure, la prétention des évêques en la matière accompagna tout au long du XVII^e siècle les efforts d'affirmation de l'autorité épiscopale. De même, la montée en puissance au cours du Grand Siècle de l'institution des assemblées du clergé se traduisit aussi par la revendication (infructueuse) du droit de censure préalable²³.

¹⁹ Didier OZANAM, « La disgrâce d'un premier commis : Tercier et l'affaire *De l'Esprit* (1758-59) », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 113, 1955, p. 140-170.

²⁰ B. DE NEGRONI, *Lectures interdites...*, *op. cit.* [note 16]

²¹ Bernard BARBICHE, « Les stratégies d'évitement des crises entre la France et Rome sous Henri IV », dans *Hétérodoxies croisées...*, *op. cit.* [note 15]

²² J.-L. QUANTIN, « Les institutions de censure religieuse... », *art. cit.* [note 15], p. 53-72.

²³ *Ibid.*, p. 51.

Selon Alfred Soman, la pugnacité constante des pouvoirs en matière de censure s'explique ainsi par le fait que le scandale causé par une publication ou de mauvais propos attentait au crédit des autorités, qui n'avaient d'autre choix que de riposter²⁴.

Un autre effet de l'incrustation des dispositifs censoriaux dans la société d'Ancien Régime est de permettre la mise en évidence de la puissance sociopolitique de ceux qui avaient le pouvoir de leur soustraire des auteurs et des éditeurs. L'histoire de la censure est aussi celle des protections qui ont évité à bien des acteurs du monde de l'imprimé les foudres de la police et de la justice – on peut penser à nouveau à Helvétius, à Diderot et à Molière aussi – tandis que d'autres – libraires modestes, auteurs marginaux ou mal conseillés – les subissaient dans toute leur rigueur.

LA CHANCELLERIE ET LA LIBRAIRIE AU TEMPS DES LUMIÈRES

Si la censure après la parution des ouvrages a été jusqu'à la fin de l'Ancien Régime le fait de plusieurs institutions concurrentes, en revanche la chancellerie royale est devenue le lieu central de la censure préalable, et ainsi un endroit stratégique pour agir sur le champ culturel.

Dans son récent livre *De la censure*, Robert Darnton procure une vision rapprochée du travail des censeurs sous la houlette de Malesherbes (qu'on ne présente plus) au mitan du siècle des Lumières. Leur tâche vise moins à interdire qu'à sélectionner les ouvrages, en relativement petit nombre, dignes d'être revêtus de l'approbation officielle et du privilège de librairie qui engagent l'autorité royale, quand la masse des autres ne reçoit qu'une permission tacite. On les voit travailler sans relâche à élaborer un jugement et à aider les auteurs à améliorer leurs œuvres, surtout sur le plan de la langue et du style, « déterminés à défendre "l'honneur de la littérature française" ainsi que l'un d'eux le dit »²⁵, ceci sans véritable rétribution, mais dans la crainte permanente d'une décision – de censure ou d'autorisation – qui déplairait à quelque grand personnage de la cour.

Il y a longtemps déjà que la Direction de la librairie est moins considérée comme une institution répressive que comme un laboratoire des Lumières, où l'historien peut observer, grâce à des sources exceptionnelles, l'imbrication d'une activité administrative et d'une activité intellectuelle – l'un des lieux où les Lumières se construisent dans un contact avec l'État²⁶. C'est la voie qu'emprunte dans ce livre Robert Darnton : en restituant les modalités par

²⁴ Alfred SOMAN, « Press, Pulpit and Censorship... », *art. cit.* [note 17], p. 460.

²⁵ R. DARNTON, *De la censure. Essai d'histoire comparée*, Paris, Gallimard, 2014, p. 32.

²⁶ Daniel ROCHE, « La censure », dans *Histoire de l'Édition française*, *op. cit.*, t. 2, p. 88 [note 4].

lesquelles opéraient au quotidien les censeurs, il entend mettre au jour le « système culturel » qui formerait le cadre de leur activité. Ce système associe un instrument juridique, le privilège de librairie, une disposition intellectuelle (le service de la monarchie et du public par l'évaluation et l'amélioration du niveau des livres), et une configuration sociale (la proximité entre censeurs et auteurs, ainsi qu'entre ces deux premières catégories et le monde de la cour et du gouvernement).

R. Darnton souligne au terme de son analyse l'innocuité politique de cette activité qui est déconnectée d'une part de l'immense marché du livre illégal dont les productions ne passent jamais devant les censeurs, et d'autre part de la police de la librairie qui traque les acteurs de ce marché²⁷. Or c'est là un jugement orienté par une vision de la censure comme activité uniquement répressive, et qui néglige les enjeux liés au travail effectué à la chancellerie. Raymond Birn, associant à l'analyse de l'activité censoriale la reconstitution des trajectoires sociales des censeurs, a montré pourtant que la Direction de la librairie était un lieu de pouvoir crucial du champ littéraire et scientifique du XVIII^e siècle. C'est le cas par exemple dans le domaine de la médecine. De jeunes docteurs, en devenant censeurs, puisaient à la chancellerie des ressources sociales (prestige, relations et protections) qui les mettaient sur la voie de belles carrières. Pour l'essentiel, les censeurs dans ce domaine étaient des médecins dotés d'une forte légitimité savante, qui utilisaient leur position à la Direction de la librairie pour imposer ou combattre des normes définies par des institutions telles que la Faculté de médecine de Paris. R. Birn souligne la diversité de ce que représentait le titre de censeur suivant les individus, mais il est sûr que c'était pour eux une activité apportant du pouvoir et du prestige. Ainsi écrit-il à propos des censeurs dans le domaine des belles-lettres et de l'histoire :

Pour un intellectuel courtisan tel que Bonamy, c'était un marche-pied pour des gratifications pécuniaires plus importantes. Pour d'autres c'était un véhicule, conduisant à un poste supérieur dans l'administration culturelle de la monarchie, tel que garde de la Bibliothèque du Roi, ou directeur d'une grande bibliothèque de la noblesse. Pour Gibert, être censeur signifiait « parvenir » à l'autorité dans telle sous-spécialité, autorité le qualifiant pour examiner les œuvres de ses pairs²⁸.

Pour apprécier ce qui se jouait à la chancellerie, il faut aussi prendre en compte la politique propre de Malesherbes, qui visait à préserver autant que possible les intérêts des libraires du royaume face à la concurrence étrangère, ce qui revient à user largement des permissions tacites. Malesherbes a également mené une politique décidée, au moyen de négociations constantes avec les auteurs, et en relation avec des journalistes tels que Fréron, pour favoriser

²⁷ *Ibid.*, p. 69-70.

²⁸ Raymond BIRN, *Royal Censorship of Books in Eighteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2012, p. 145.

l'expression d'une critique littéraire destinée à préserver le débat d'idées des instrumentalisations de l'écrit par les factions²⁹. Ce travail rentre du reste parfois en contradiction avec les intérêts des censeurs, si bien que la Direction de la Librairie apparaît comme un lieu social vivace et complexe. Est-ce là l'effet de la conjoncture des Lumières ? C'est en réalité à partir des années 1630 que la chancellerie devient un lieu de pouvoir pour agir avec les livres.

LA CHANCELLERIE LIEU DE POUVOIR DU XVII^e SIÈCLE AU XVIII^e SIÈCLE

Sous Henri IV, le chancelier, en vertu de l'ordonnance de Moulins de 1566 qui instaure l'obligation de demander un privilège de librairie pour tout livre nouveau, a dans ses attributions la surveillance des impressions de livres, mais s'il intervient effectivement, soit de manière active pour délivrer des privilèges ou tenter de faire interdire un livre, soit par son refus d'intervenir face aux multiples injonctions censoriales, notamment de la part du nonce inquiet des libelles antiromains qui circulaient à Paris, il ne semble pas que la chancellerie, au-delà du chancelier lui-même, soit devenue un véritable lieu d'administration de la librairie³⁰.

Il n'en va plus de même à partir des années 1630. Non seulement le chancelier Séguier s'implique personnellement dans l'attribution des privilèges, mais il met en place un petit groupe de familiers qui examinent les ouvrages. À ce personnel de censeurs s'ajoutent quelques secrétaires du roi qui vont faire du privilège de librairie un instrument d'action dans l'espace de l'imprimé soit en raison de leur proximité avec le chancelier, soit du fait de leur implication dans la politique du cardinal de Richelieu en direction des lettres. Cette naissance de l'administration de la Librairie s'inscrit en effet dans une politique de promotion des belles-lettres par le pouvoir royal. Le domaine de la « littérature » en devenir, caractérisé avant tout par le primat de la forme et du beau langage dans des productions destinées à un public de non-spécialistes de l'écrit, honnêtes gens ou courtisans, est mis en valeur par le pouvoir royal dans un effort de dépolitisation de l'espace de l'imprimé et du champ culturel qui implique de diminuer la légitimité – et par là la capacité d'intervention politique – de ces corps prestigieux que sont les universités et les parlements, comme l'a montré Christian Jouhaud³¹. Cette « rationalisation politique du

²⁹ Dinah RIBARD, « Administrer la littérature, préserver la censure. Le pouvoir de la critique », dans *Censure et critique*, op. cit. [note 6], p. 315-332.

³⁰ Olivier PONCET, *Pomponne de Bellièvre (1592-1607). Un homme d'État au temps des guerres de religion*, Paris, École des chartes, 1998, p. 247-251.

³¹ Christian JOUHAUD, *Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000.

champ culturel»³² par la littérature promeut un ensemble d'auteurs dont la légitimité à écrire ne repose pas sur l'appartenance à l'un de ces corps mais sur la faveur du public et la protection des Grands.

La chancellerie devient dans ce contexte un lieu stratégique pour le petit monde des auteurs. En premier lieu, la circulation des manuscrits au sein de la chancellerie fabrique une première réputation aux livres avant leur parution. C'est un phénomène bien documenté dans le cas de l'édition du *Discours* et des *Essais* de Descartes en 1637. Le manuscrit a été confié à plusieurs censeurs, dont l'un, le mathématicien Beaugrand, l'a retenu longtemps et peut-être à des fins malveillantes, tandis qu'à l'inverse le père Mersenne, interlocuteur de Séguier pour le compte de Descartes alors en Hollande, s'efforçait de procurer un privilège qui ferait honneur à son ami. Durant cette affaire de plusieurs mois, le manuscrit de Descartes est passé entre de multiples mains, censeurs, secrétaires, sans oublier le chancelier lui-même. Elle a donné lieu à des lettres de Descartes à Mersenne que ce dernier a vraisemblablement fait circuler dans différents cercles parisiens et qui ont participé du façonnement de la figure d'auteur de Descartes³³. Ces mêmes lettres montrent comment Mersenne a engagé son propre crédit dans l'affaire, bien qu'il ne fût pas lui-même censeur : bien des acteurs interviennent dans le travail d'évaluation impulsé par la chancellerie, qui est l'un des lieux où se négocient les statuts au sein du champ littéraire³⁴.

Un siècle plus tard, il n'en va sans doute pas très différemment, alors que la chancellerie est si massivement investie par savants et hommes de lettres. De ce fait, les échanges épistolaires entre Malesherbes et les censeurs ne doivent pas être considérés comme une source nous donnant accès à la manière dont ils envisageaient leur tâche, mais plutôt comme un travail d'évaluation qui ne cessait de filtrer vers les cercles du pouvoir d'une part, vers le monde des lettrés reconnus et prescripteurs de l'autre. Malesherbes lui-même était au centre de cette diffusion, par les liens qu'il entretenait au sein de l'appareil d'État aussi bien qu'avec de nombreux auteurs et journalistes. Mais bien des stratégies individuelles de censeurs étaient susceptibles de se loger dans les interactions

³² C. JOUHAUD, « Histoire et histoire littéraire : naissance de l'écrivain (Note critique) », *Annales ESC*, 3, 1988, p. 862.

³³ Jean-Robert ARMOGATHE, « La publication du *Discours* et des *Essais* », dans *Descartes : il Metodo e i Saggi*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1990, t. I, p. 17-25 ; H.-J. MARTIN, « Les formes de publication au milieu du XVII^e siècle », dans *Ordre et contestation au temps des classiques, Actes du 21^e colloque du Centre Méridional de rencontres sur le XVII^e siècle*, éd. Roger Duchêne et Pierre Ronzeau, Paris ; Seattle ; Tübingen, 1992, t. II, p. 209-224 (*Papers on French Seventeenth Century Literature* « *Biblio 17* » ; 73) ; Jean-Pierre CAVAILLÉ, « Le plus éloquent philosophe des derniers temps ». Les stratégies d'auteur de René Descartes », *Annales E.S.C.*, 1994, p. 349-367 ; N. SCHAPIRA, *Un Professionnel des lettres au XVII^e siècle. Valentin Conrart une histoire sociale*, Seyssel, Champ Vallon, 2003, p. 127-129.

³⁴ Alain VIALA, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit, 1985.

liées au processus d'examen des ouvrages par la Direction de la librairie. On comprend mieux ainsi pourquoi de si nombreux censeurs consacraient autant de temps et d'énergie à une activité qui n'était que fort peu rémunérée. La Direction de la librairie n'était pas un lieu de pouvoir uniquement parce que les livres y étaient ou non revêtus d'un privilège, mais parce qu'elle était le premier lieu où se forgeait et d'où se diffusait la réputation des ouvrages avant leur parution. La prise en compte de ce phénomène permet ainsi de mieux saisir le mécanisme de cette autorité des censeurs mise en évidence par R. Birn pour la seconde moitié du XVIII^e siècle.

D'autres lieux de la censure pourraient être envisagés dans la même perspective. Dans un livre récent, Jean-Pascal Gay a mis en évidence, à partir du cas de Théophile Reynaud (v. 1583-1663), la circulation complexe des manuscrits des auteurs jésuites au sein des différentes institutions de censure romaine (celle du Général de l'Ordre, celle de la congrégation de l'Index), puis entre Rome et les responsables du suivi de la censure jésuite en France³⁵. L'analyse porte avant tout sur les capacités de négociation que donnent aux auteurs un tel circuit et un tel nombre d'interlocuteurs, ainsi que sur l'effort de théorisation de l'activité censoriale qui est une part importante de l'œuvre théologique de Reynaud, mais ces négociations sont en même temps un processus de publication qui porte à la fois sur les travaux de Reynaud, sur les censures de ses ouvrages, et sur ses propres censures d'autres ouvrages. Il ne faut pas s'y tromper : ce type de publication « interne » est probablement aussi crucial que l'impression d'un ouvrage qui vient sanctionner le succès premier du livre auprès des spécialistes.

LES DISCOURS DES PRIVILÈGES PUBLIÉS DANS LES LIVRES

Revenons maintenant à la chancellerie, pour évoquer un autre dispositif qui la caractérise comme lieu de pouvoir. À partir des années 1630, émanent de la chancellerie de plus en plus de lettres de privilèges aux auteurs – alors que la grande majorité des privilèges était jusque-là attribuée aux libraires – qui comportent des éloges du requérant ou de son œuvre. Ces lettres figurent dans les livres qu'elles protègent et, lorsqu'elles contiennent de telles mentions flatteuses, sont fréquemment mises en valeur dans l'espace de l'ouvrage.

³⁵ Jean-Pascal GAY, *Le Dernier théologien? Théophile Raynaud (v. 1583-1663), histoire d'une obsolescence*, Paris, Beauchesne, 2018, p. 265-326. Voir aussi Stéphane VAN DAMME, *Le Temple de la sagesse. Savoirs, écriture et sociabilité urbaine (Lyon, XVI^e-XVII^e siècle)*, Paris, EHESS, 2005, p. 113-122. Sur le renouvellement des approches concernant la censure romaine, voir Maria Pia DONATO, « Les doutes de l'inquisiteur. Philosophie naturelle, censure et théologie à l'époque moderne », *Annales H.S.S.*, 2009/1, p. 15-43.

De tels éloges ne sont pas une nouveauté. La collecte, dans le cadre d'une enquête récente, de nombreux privilèges de librairie avec éloge datant du xvi^e siècle atteste l'ancienneté de cette pratique et la sophistication d'un certain nombre de ces lettres patentes de la Renaissance³⁶. Le dispositif spécifique du privilège de librairie, où la lettre qui octroie et justifie la faveur royale doit être publiée dans l'objet de cette faveur et se trouve par-là diffusée dans l'espace de l'imprimé, a été très tôt utilisé pour exprimer ou revendiquer la relation liant un auteur ou un libraire au monarque « auteur » de la lettre (quand bien même celle-ci, comme la plupart des lettres patentes, était le fruit d'une collaboration entre le requérant et le personnel de la chancellerie, au premier rang desquels figuraient les secrétaires du roi). Cette spécificité, il faut y insister, ne tient pas à un quelconque souci de la législation royale de protéger tout particulièrement les livres, elle tient à la nature du livre, objet discursif – susceptible d'incorporer une lettre patente – et doué d'ubiquité – capable donc de diffuser largement l'écrit royal, et par là, de publier une représentation des rapports entre le libraire ou l'auteur et le roi. Dès la Renaissance, le privilège de librairie est devenu un support du patronage royal, sous la forme indissociablement symbolique et économique du privilège, à la fois protection et approbation. Il n'est pas étonnant que la grande majorité des privilèges généraux – accordés pour l'ensemble des livres à venir d'un auteur, ce qui était une marque spéciale de la faveur royale – aient été délivrés au xvi^e siècle à des poètes de cour – la poésie étant alors l'art du langage associé par excellence à la vie curiale³⁷.

À partir des années 1630, les privilèges avec éloge qui se multiplient contribuent à l'entreprise de dépolitisation (apparente) du monde de l'imprimé, mais il importe de souligner le rôle prépondérant que jouent ici quelques secrétaires du roi hommes de lettres, et au premier chef Valentin Conrart, plus connu pour être le premier secrétaire de l'Académie française, mais qui s'était spécialisé dans la délivrance des privilèges de librairie. Il a rédigé beaucoup de privilèges avec éloge à ses amis écrivains, dont il a été payé en retour par une réputation de juge infaillible des productions lettrées, et on peut considérer qu'il est l'inventeur du privilège de librairie comme pratique de chancellerie³⁸. Ajoutons que l'éloge portait plus fréquemment sur l'écrivain lui-même que sur son livre, et prenait volontiers la forme d'une brève biographie façonnant une identité sociale flatteuse, en mettant par exemple en avant la bonne naissance de l'auteur ou les grands services qu'il avait rendus à la monarchie. À nouveau, avec ce cas, la chancellerie apparaît comme un lieu de pouvoir utilisé et même construit comme tel par plusieurs catégories d'acteurs.

³⁶ Michèle CLÉMENT et Edwige KELLER-RAHBÉ, *Privilèges d'auteurs et d'autrices en France (xv^e-xvii^e siècles)*. *Anthologie critique*, Paris, Garnier, 2017 ; *Privilèges de librairie en France et en Europe xv^e-xvii^e siècles*, Paris, Garnier, dir. Edwige Keller-Rahbé, 2017.

³⁷ M. CLÉMENT et E. KELLER-RAHBÉ, *Privilèges d'auteurs...*, *op. cit.*, p. 53.

³⁸ N. SCHAPIRA, *Un Professionnel des lettres...*, *op. cit.*, p. 98-151.

Les privilèges avec éloge, qui ont contribué à faire lire les privilèges au même titre que les épîtres, les préfaces ou les avis au lecteur, tendent à disparaître au xviii^e siècle, remplacés par les approbations des censeurs, que la loi oblige désormais à faire figurer dans les livres. Mais l'approbation est d'abord autre chose : l'inscription de la censure doctrinale dans le livre. Massivement présentes dans les livres de religion à partir du xvii^e siècle, les approbations constituent un autre usage marquant de l'institution censoriale pour mener des opérations sur, dans et avec les livres.

LES APPROBATIONS : LA CENSURE CAPTURÉE DANS LE LIVRE

En vertu d'une législation qui s'est mise progressivement en place des années 1520 aux années 1560, mais qui ne s'est appliquée pleinement qu'au xvii^e siècle, l'autorisation des livres de religion par deux docteurs de la Faculté de théologie devait être matérialisée par l'insertion de leurs attestations dans les ouvrages qu'elles concernaient. L'historiographie a principalement insisté sur le combat finalement victorieux mené par le pouvoir royal pour pouvoir choisir lui-même les docteurs qu'il commettait à l'examen des livres religieux. Mais par-delà ces confrontations entre institutions, rien n'interdisait à un ecclésiastique, qu'il soit prêtre, évêque, moine ou membre d'une congrégation, de donner une approbation, pourvu qu'il soit docteur en théologie. Bien des ouvrages se trouvaient ainsi lestés, outre de l'attestation officielle de deux docteurs de Sorbonne, d'approbations supplémentaires, parfois en très grand nombre (*La Fréquente communion* d'Arnauld (1643) en comporte ainsi une quarantaine, émanant principalement d'évêques). Regardés de près, ces textes sont loin de se réduire à des formules stéréotypées : même brefs, ils se révèlent la plupart du temps ajustés aux livres dans lesquels ils prennent place³⁹.

On a là un mécanisme proche de celui du privilège de librairie : d'une contrainte légale est né un espace où, dans les livres de religion, pouvait se tenir un discours d'éloge assis sur une autorité doctrinale, ou du moins sur celle d'un corps. En outre, la catégorie « livres de religion » s'avère très large et accueillante, par exemple à des livres de morale rédigés par des laïcs ou bien à des livres narrants l'histoire de communautés ecclésiastiques – nul contenu doctrinal n'étant engagé dans un cas comme dans l'autre. L'usage de l'approbation s'est même étendu au-delà du champ religieux dès le xvii^e siècle : on trouve ainsi des approbations d'ouvrages médicaux par des docteurs de médecine,

³⁹ N. SCHAPIRA, « Approbation des censeurs et politique dévote par le livre (xvii^e siècle) », dans *Censure et critique, op. cit.* [note 6], p. 61-80.

par mimétisme avec les docteurs en théologie⁴⁰. Sans parler des « approbations du Parnasse »...

Au XVIII^e siècle, tous les privilèges voisinent avec l'avis d'un censeur de la Direction de la Librairie (un docteur de Sorbonne quand il s'agit d'un ouvrage de religion) mais l'usage de produire, dans le cas de livres de religieux, d'autres approbations émanant d'ecclésiastiques divers perdure. La chancellerie, sur laquelle tous les yeux sont braqués pour le XVIII^e siècle, n'a pas le monopole de délivrance des approbations, et une enquête sur le péri-texte du livre religieux au temps des Lumières reste à conduire.

Trois types d'opérations peuvent être menées avec les approbations. À l'instar des privilèges de librairie, l'appareil d'approbation tel qu'il apparaît dans les livres confère de la légitimité à un auteur ou à un écrit. Ainsi *L'anatomie des eaux minerales de Provins par laquelle est expliqué le mélange de l'eau avec le mineral, par la resolution Chymique. La differance des deux Fontaines. Et les exemples de quelques personnes gueries par leur usage*, par Pierre Le Givre, Medecin⁴¹, est-il lesté d'un texte placé juste après la préface de l'auteur, et intitulé « Approbation de leurs eaux, par les Medecins du mesme lieu », qui se lit comme suit :

Nous soussignez Docteurs en la faculté de Medecine, demeurans en cette Ville de Provins; certifions à tous qu'il appartiendra que ce iourd'huy premier Septembre mil six cent cinquante trois. Nous nous sommes expres transportez en la Prairie au dessous de l'abbaye des Dames Cordelieres aprochant les Fossez de cette Ville, pour voir une Fontaine située dans lesdits lieux, & après avoir examiné l'eau, en faisant l'épreuve d'icelle, tant par le changement de couleur, que par son goust, nous avons icelle jugée etre minerale, & par consequent utile & necessaire pour toutes obstructions, & pour fortifier les visceres, attendu le fer qui est le seul & unique mineral dont elle participe : & à ces causes avons donné cette nostre presente attestation pour servir en tems & lieu, fait ledit iour.

N. ROBINOT
M Prevost
P. LEGIVRE

Les approbations publiées dans les livres du XVII^e siècle concernent massivement des livres « de religion » comme on l'a dit, mais on a choisi à dessein un ouvrage étranger à ce domaine pour mettre en évidence l'inventivité dans l'appropriation de ce dispositif censorial. Le livre de Pierre Le Givre, qui raconte la découverte récente (pendant la Fronde) de la source provinoise et décrit ses propriétés, fait une très large place au témoignage sur les vertus

⁴⁰ Je remercie Edwige Keller-Rahbé de m'avoir signalé un ensemble d'approbations émanant de médecins lyonnais du XVII^e siècle.

⁴¹ À Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1654, avec approbation des médecins.

de son eau. Un chapitre est spécialement consacré à une longue liste des personnes qui en ont bu et s'en sont trouvées bien, avec pour chacune d'elle une description de leurs affections et des circonstances qui les ont amenées à la source. Mais des témoignages personnels sur la vertu de cette source sont en réalité disséminés dans l'ensemble de l'ouvrage, qui peut être décrit comme une vaste collection d'attestations en faveur de l'eau minérale de Provins, susceptible de redonner notoriété et prospérité à cette petite cité en lisière de l'Île-de-France⁴². L'attestation initiale qu'on a lue est donc la première d'une longue série. Cependant, en tant qu'elle est identifiée à une « approbation des docteurs » par son titre, sa place en tête du livre, son dispositif (la date, le nom des signataires), sa disposition sur la page, elle n'en a pas moins une valeur toute spéciale de garantie de l'ensemble du discours du livre. On voit par là comment les approbations des docteurs participent, avec leur force propre, au concert des différentes composantes des livres dans lesquels elles prennent place.

Ce dispositif censorial implique plusieurs approbateurs, deux au minimum en principe. Aussi peut-il être utilisé pour manifester au moyen du livre l'unité d'un corps de l'Église (un ordre religieux, l'assemblée du clergé, le clergé d'une région) ou le rassemblement de plusieurs d'entre eux, ou bien d'individus et de corps, autour d'une cause. Dans ce cas, le dispositif des approbations n'est pas tourné principalement vers le livre dans lequel il prend place : c'est le livre incluant ce dispositif qui est le support d'une intervention dans un conflit politique au sein de l'Église. Dans certains cas, la factualité propre de l'approbation – une attestation datée et signée – sert à lester le livre d'une signification particulière. De même qu'un privilège « donné au camp devant La Rochelle » et daté de 1627 peut résonner dans le livre où il est imprimé, de même l'identité d'un approbateur et la date de son attestation participent parfois du discours global de l'ouvrage.

Cet usage multiforme des approbations, en tous les cas pour le XVII^e siècle, n'est pas sans effet en retour sur l'Église. L'approbation introduit l'autorité doctrinale dans le livre, mais cette autorité se trouve conformée par sa transformation en objet inscrit dans le livre – en particulier par son voisinage avec l'épître, la préface, ou l'avis au lecteur. Il y a de fait un écart frappant entre ce que l'approbation est censée vérifier (la « doctrine », les « bonnes mœurs ») et des éloges qui portent largement sur la langue et le style. Il me semble, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs plus au long⁴³, que l'approbation comme pratique travaille la question de l'autorité au sein de l'Église en convertissant l'autorité doctrinale en autorité pastorale, du fait que dans ces attestations imprimées

⁴² *Histoire de Provins et de sa région*, dir. Michel Veissière, Toulouse, Privat, 1988.

⁴³ N. SCHAPIRA, « Approbation des censeurs et politique dévote », *art. cit.* [note 39]

il est principalement question de l'efficacité sur un lectorat⁴⁴. Les approbateurs eux-mêmes se présentent volontiers comme des premiers lecteurs, témoins de l'effet produit sur eux par un ouvrage dont ils peuvent attester l'efficacité et les bons effets. La pratique de l'approbation constitue une littérisation au long cours de la censure ecclésiastique.

À certains égards, l'histoire de la censure demeure un front pionnier pour l'histoire du livre. La démarche qui consiste à partir de l'observation du livre offre pourtant l'intérêt de conjointre l'analyse de l'évolution de la censure ecclésiastique et de la censure royale, qui n'a pas totalement supplanté la première, et qui lui a emprunté l'approbation. Elle a permis de mettre au jour des mécanismes d'appropriation des procédures censoriales fondés sur la présence intense du livre dans la société d'Ancien Régime – un objet dont on n'a pas fini de mesurer les potentialités – mais qui ne visent pas obligatoirement son interdiction ou sa promotion; les usages de la censure concernent plus largement l'imprimé en tant qu'il est un espace majeur d'exposition des institutions, des communautés et des individus dans la société d'Ancien Régime.

Travailler la question de la censure avec l'histoire du livre conduit ainsi à désindexer ses usages de la période des Lumières. Ce qui est nouveau au XVIII^e siècle n'est pas tant l'interpénétration des raisons de l'administration et de celle des intellectuels, mais le fait que la censure devient objet de discours et de récits. On retrouve ici Malesherbes et Diderot, mais il faut y ajouter la publicité qui entoure la traque policière des publications interdites. Cette publicité vient de l'appareil policier lui-même, des multiples rapports, mémoires, lettres, gazetins par lesquels la police est informée et informe à son tour la cour – jusqu'au roi –, le gouvernement, les élites du pouvoir et dont les échos parviennent aux « chroniqueurs » du règne de Louis XV – les fameux Barbier, Marais, quelques autres... – qui ne sont eux-mêmes pas très éloignés de ces élites⁴⁵. Il se pourrait alors que la censure et la poursuite des livres interdits soient devenues au siècle des Lumières l'un des vecteurs de représentations du rapport du peuple au livre, à l'instruction, et par là du rapport du peuple à la politique.

⁴⁴ J'emprunte cette distinction entre deux types d'autorité existant dans l'Église à Yves CONGAR, « Pour une histoire sémantique du terme "Magisterium" » et « Bref historique des formes du "magistère" et de ses relations avec les docteurs », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 60, 1976, p. 85-97 et 99-112.

⁴⁵ Arlette FARGE, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992; Vincent MILLIOT, *Les Mémoires policiers. Écritures et pratiques policières du siècle des Lumières au Second Empire*, Rennes, PUR, 2006; Laurence BONGIE, *La Bastille des pauvres diables. L'histoire lamentable de Charles de Julie*, Paris, PUPS, 2010.

Paradoxes d'un historien : Henri-Jean Martin

Le «Febvre et Martin» paru en 1958 est devenu un classique universel, associant dans un même projet fondateur le maître historien et le jeune compagnon, qui écrit l'ouvrage. Il n'est aucunement dans mon intention d'oublier les profonds liens d'affection, paternels et filiaux, qui les liaient. Henri-Jean Martin les a rappelés avec gratitude et émotion dans *Les Métamorphoses du livre*¹. Mon propos est autre et vise à repérer dans ce livre paru en 1958 une différence intellectuelle, discrètement suggérée par une remarque d'Henri-Jean Martin : «On peut contester le titre d'*Apparition du livre*, dont la formule a le tort d'occulter l'existence d'une longue tradition du livre manuscrit avant l'invention de l'imprimerie»².

C'est bien une telle « occultation » que produisent les formules tranchantes de Lucien Febvre : « Le Livre, ce nouveau venu au sein des sociétés occidentales ; le Livre, qui a commencé sa carrière au milieu du xv^e siècle »³. Pour Febvre, le livre est le livre imprimé, et c'est avec Gutenberg qu'il apparaît. Dans le plan originel établi en 1912 par Henri Berr pour la collection « L'Évolution de l'humanité », le volume 51, intitulé « L'Histoire du livre » ou « Le Livre », devait être le dernier de la Deuxième Section, « Origines du Christianisme et Moyen Âge ». Henri Berr décida de modifier le titre, devenu « L'Apparition du livre ». Dans sa Préface, Lucien Febvre rappelle cette histoire et l'accepte : « S'il n'avait pas reçu déjà du directeur de la Collection un titre excellent dans sa sobriété : L'APPARITION DU LIVRE, on pourrait l'appeler, avec un rien de préciosité, LE LIVRE AU SERVICE DE L'HISTOIRE »⁴. Pour Lucien Febvre, le titre voulu par Berr définit bien l'objet de l'ouvrage : « étudier l'action culturelle et l'influence du livre pendant les trois cents premières années de son existence ».

* Professeur honoraire au Collège de France

¹ H.-J. MARTIN, *Les Métamorphoses du livre*, Entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob, Paris, Albin Michel, 2004, p. 58.

² Je cite l'ouvrage dans sa réédition publiée en 1999 : L. FEBVRE, H.-J. MARTIN, *L'Apparition du livre*, Avec le concours d'Anne Basanoff, Henri-Bernard Maître, Moché Catane, Marie-Robert Guignard et Marcel Thomas, Postface de Frédéric Barbier, Paris, Albin Michel, 1999, p. 67.

³ *Ibid.*, p. 12.

⁴ *Ibid.*, p. 11.

De là, l'accent mis sur le lien entre le livre imprimé et les pensées nouvelles ; de là, la désignation du livre comme « ferment »⁵.

L'élève de l'École des chartes qu'était Henri-Jean Martin ne pouvait qu'être troublé par l'idée que le livre naissait avec l'imprimerie. Sa réticence se traduisit de deux manières. Tout d'abord, il demanda à Marcel Thomas, conservateur au Cabinet des manuscrits à la Bibliothèque nationale, de rédiger une « Introduction » qui commence ainsi : « En tête de cet ouvrage consacré à l'apparition et au développement du livre imprimé [*sic*], il a semblé nécessaire de rappeler brièvement ce que fut dans le monde occidental le livre manuscrit qui, durant des siècles, fut l'unique instrument de diffusion de la pensée écrite »⁶. Ce chapitre introductif, consacré à la période comprise entre la mi-XIII^e siècle et la fin du XV^e siècle, met l'accent sur plusieurs innovations fondamentales à l'âge du manuscrit : l'utilisation croissante du papier, le système de la « *pecia* » inventé par les libraires de l'université, le rôle du mécénat princier et aristocratique dans la diffusion de la littérature en langue vulgaire, ou l'accroissement du public des lecteurs. Les limites imposées par le projet lui-même ne laissaient, toutefois, que peu de place à l'étude des continuités morphologiques, graphiques et textuelles existant entre le manuscrit et l'imprimé.

Un autre signe de la réticence d'Henri-Jean Martin par rapport au « ferment » que serait le livre, est son insistance sur le rôle conservateur de l'imprimé, en particulier en ce qui concerne la diffusion des savoirs aux XV^e et XVI^e siècles : « Ainsi, l'imprimerie facilita sans doute dans certains domaines le travail des savants. Mais, au total, on peut penser qu'elle ne contribua nullement à hâter l'adoption de théories ou de connaissances nouvelles. Au contraire, vulgarisant certaines notions depuis longtemps acquises, enracinant de vieux préjugés – ou des erreurs séduisantes – elle semble avoir opposé une force d'inertie à bien des nouveautés. On fait très souvent confiance à l'autorité de la tradition, sans tenir compte des découvertes contemporaines »⁷. Les diagnostics quant à l'importance de l'imprimerie pour la diffusion de l'Humanisme (mais seulement après 1520) et celle de la Réforme font une part meilleure à la capacité créatrice de la nouvelle technique, comme le voulait Lucien Febvre. Demeurent, toutefois, les constats insistant sur le rôle de l'imprimerie dans la reproduction des genres anciens : les corpus juridiques, les chroniques historiques, les romans de chevalerie.

La novation est déplacée par Henri-Jean Martin des répertoires textuels, massivement fidèles à la tradition, à la présentation matérielle du livre. Certes,

⁵ Lettre de Lucien Febvre à Henri-Jean Martin, 26 mai 1953, citée par F. Barbier dans sa postface à *L'Apparition du livre*, *op. cit.*, p. 558 : « il faudrait examiner le livre en tant que marchandise, en tant que chef d'œuvre, en tant que ferment ».

⁶ L. FEBVRE, H.-J. MARTIN, *L'Apparition du livre*, *op. cit.*, p. 17.

⁷ *Ibid.*, p. 386.

la transformation ne fut pas immédiate, mais c'est bien durant le premier siècle de son existence que le livre imprimé « s'écarta peu à peu de son modèle initial, le manuscrit, pour acquérir ses caractéristiques propres »⁸, à savoir, l'emploi des caractères romains et italiques, la présence de la page de titre, l'indication de la pagination, l'usage de formats portatifs et l'introduction de gravures sur cuivre. Si ces analyses répondent à la question posée par Lucien Febvre dans la Préface, à savoir, « pourquoi le Livre est devenu, très vite, ce que le manuscrit n'était ni ne pouvait être »⁹, elles anticipent sur les recherches qui conduiront Henri-Jean Martin à insister, quarante ans plus tard, sur la double révolution de la « mise en texte » aux XVI^e et XVII^e siècles : d'une part, la généralisation de la lettre romaine ; d'autre part, l'introduction des blancs dans la composition typographique¹⁰.

En un certain sens, écrit avec et pour Lucien Febvre, *L'Apparition du livre* l'est aussi contre lui. Henri-Jean Martin s'efforce d'y montrer qu'il y a eu des livres avant Gutenberg et que la nouvelle technique a produit, tout à la fois, des innovations formelles et des continuités textuelles. Dans sa présentation de la traduction italienne du livre, qui ne comprenait pas l'Introduction rédigée par Marcel Thomas, Armando Petrucci a sans doute été plus sensible aux déclarations péremptoires de Lucien Febvre sur la naissance du Livre (avec un L majuscule) qu'aux analyses d'Henri-Jean Martin, plus proches peut-être qu'il ne le pensait de ses propres perspectives (même si, il est vrai, elles sous-estimaient les permanences typologiques de la culture écrite).

Un second paradoxe traverse l'œuvre d'Henri-Jean Martin. Il est suggéré par les trois textes qu'il a consacrés à l'histoire de la lecture¹¹. C'est en effet le projet même d'une histoire des pratiques de lecture, saisies dans leur discontinuité historique et leurs différenciations sociales, qui l'a conduit à porter une plus grande attention à la matérialité des textes. Dans cette perspective, le livre n'est plus, ou plus seulement, une « marchandise » et un « ferment » ; il devient l'archive de la lecture. Celle-ci est pensée comme façonnée, déterminée, par les dispositions de la mise en livre. En 1982, Henri-Jean Martin indique à propos des pratiques de lecture anciennes que les « formes de mise en page impliquent à coup sûr des manières de lire, mais aussi de mettre en ordre

⁸ *Ibid.*, p. 113.

⁹ *Ibid.*, p. 12.

¹⁰ H.-J. MARTIN, *La naissance du livre moderne. Mise en page et mise en texte du livre français (XIV^e-XVII^e siècle)*, Paris, Cercle de la Librairie, 1999.

¹¹ H.-J. MARTIN, « Pour une histoire de la lecture », *Revue française d'histoire du livre*, 1977, p. 583-610, « Pour une histoire de la lecture », *Le Débat*, n° 22, 1982, p. 160-177, repris dans Henri-Jean MARTIN, *Le livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis ; Cercle de la Librairie, 1987, p. 227-246, et la Préface à la réédition de *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Avec la collaboration de Bruno Delmas, Paris, Albin Michel, 1996, p. I-XXI.

ses idées, très différentes des nôtres»¹². En 1996, l'affirmation est plus radicale encore : «la réception d'un texte est conditionnée par la forme qui lui est donnée»¹³. Constatant ainsi que les formes matérielles du livre contribuent puissamment à la production de la signification des textes par leurs lecteurs, Martin rencontrait la «sociologie des textes» telle que D.F. McKenzie l'avait définie dans ses *Panizzi Lectures* de 1985. Il croisait ainsi un héritier inventif de la bibliographie matérielle, alors que dans ses précédents ouvrages il n'avait que peu mobilisé le corpus canonique de cette discipline. Dans son grand œuvre de 1969, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*, la bibliographie matérielle n'apparaît que comme une technique qui permet d'identifier les contrefaçons à partir des ornements propres à chaque atelier d'imprimerie¹⁴.

Analysant la matérialité des textes pour en déduire leur lecture, Henri-Jean Martin est habité par deux questions, qui n'avaient guère retenu l'attention des bibliographes. La première est l'attention aux blancs, tant l'introduction des espaces entre les mots, qui sont la condition ou le support de la lecture silencieuse, que la division des textes en paragraphes, qui structurent visuellement les articulations du discours. Pour lui, à la mi-XVII^e siècle, les éditions de la littérature morale, des textes philosophiques et des libelles sont les premières à rompre avec les mises en page en pavé, sans alinéas ni paragraphes. Sa seconde interrogation porte sur les rapports entre l'oralité et l'écrit. Il les inscrit dans une trajectoire qui conduit d'une conception de l'écrit comme «représentation fidèle d'un discours oral, fictif ou non»¹⁵ à la logique propre du livre, distincte des procédures de l'oralité et matrice de nouveaux modes d'intelligibilité. C'est pourquoi la «petite révolution» de la mise en paragraphes «correspond sans nul doute à une révolution de la lecture»¹⁶.

Conscient du paradoxe qui entend reconnaître les pratiques dans les objets dont elles s'emparent, ou, autrement dit, les manières de lire dans les mises en page, Henri-Jean Martin souligne parfois les limites de la relation, ou même en inverse les termes. En 1982, la présentation des textes est ainsi tenue comme «tributaire des gestes et des habitudes des liseurs»¹⁷. Dans la Préface de 1996, le propos s'écarte de la détermination de la pratique par l'objet puisqu'il s'agit de «saisir dans quelle mesure la manière de présenter les textes a pu traduire ou orienter la logique et les modes de raisonnement de telle époque ou de tel milieu»¹⁸. Henri-Jean Martin est très sensible au risque qui consisterait

¹² H.-J. MARTIN, *Le livre français sous l'Ancien Régime*, op. cit., p. 240.

¹³ H.-J. MARTIN, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, op. cit., p. VI.

¹⁴ H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, Genève, Droz, 1969, p. 755-756.

¹⁵ H.-J. MARTIN, *Le livre français sous l'Ancien Régime*, op. cit., p. 255.

¹⁶ *Ibid.*, p. 257.

¹⁷ *Ibid.*, p. 239.

¹⁸ H.-J. MARTIN, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, op. cit., p. VII.

à assigner aux dispositifs matériels la force contraignante que la nouvelle critique littéraire avait attribuée à la machinerie linguistique. De là, les oscillations du vocabulaire, partagé entre « conditionnement » et « traduction », « implication » et « orientation ».

Un troisième et fructueux paradoxe de l'œuvre d'Henri-Jean Martin tient à ce que son travail, tenu pour fondateur d'une discipline nouvelle, l'histoire du livre, a été décisif pour la définition d'un nouvel espace de recherche dans lequel cette discipline est effacée en tant que telle. Ce déplacement du livre à l'écrit, de l'histoire du livre à la française à un métissage de traditions disciplinaires et nationales, a été rendu possible par l'insatiable curiosité d'Henri-Jean Martin. Il est ainsi entré en dialogue avec de multiples perspectives : la sociologie des textes appuyée sur la bibliographie matérielle, on l'a dit, mais également la théorie de la réception et la phénoménologie de la lecture proposées par Jauss et Iser, l'anthropologie de l'écriture définie par Jack Goody, l'histoire de longue durée de la culture écrite ou « graphique » pratiquée par Armando Petrucci et Guglielmo Cavallo, sans oublier les sciences cognitives présentes dans *Histoire et pouvoirs de l'écrit*.

Ces lectures et ces rencontres ont conduit Henri-Jean Martin à dépasser les oppositions acceptées : entre livres et « non livres », entre l'imprimé et le manuscrit, entre œuvres canoniques et écrits ordinaires, entre matérialité des textes et pratiques de lecture. L'*Histoire de l'édition française*, que j'ai eu le bonheur de construire avec lui, était fondée sur de telles hybridations¹⁹. C'est à lui que nous devons aujourd'hui le croisement entre les approches philologiques, bibliographiques et socio-culturelles qui délimitent un champ de savoir qui n'a peut-être pas de nom, mais qui oblige à associer, dans un même travail de connaissance, les variantes textuelles, les modes d'attribution des œuvres, les transformations matérielles de leur publication, leurs migrations entre genres et langues et, comme le voulait Henri-Jean Martin, leurs lectures.

¹⁹ H.-J. MARTIN, *Les Métamorphoses du livre*, op. cit., p. 197-216.